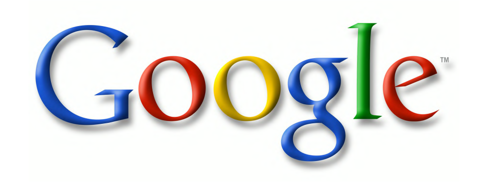
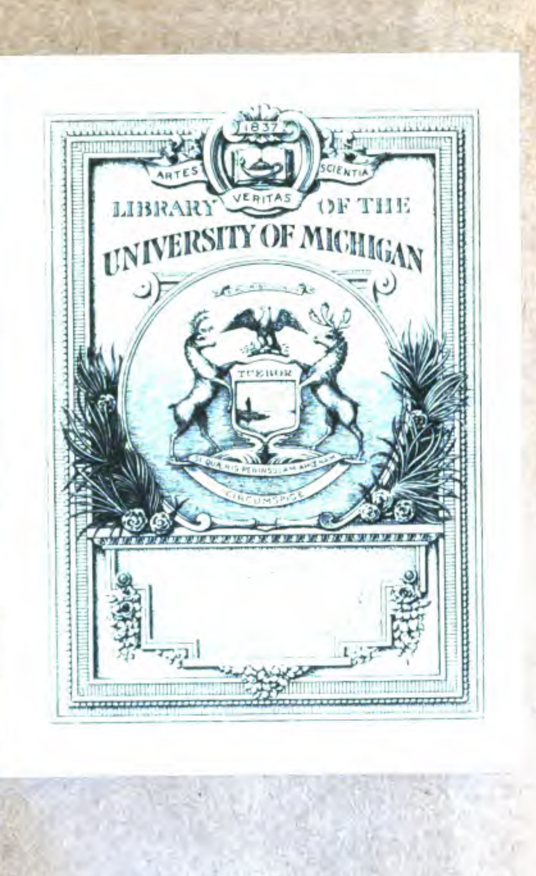




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE


828
C5

CONTENTES DE CANTORBERY

TRADUITS EN VERS FRANCAIS

DE GEOFFREY CHAUCER

TOME I.

CONTES DE CANTORBERY

TRADUITS EN VERS FRANCAIS

DE GEOFFREY CHAUCER

PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN

TRADUCTEUR DES FABLES DE GAY

TOME I.



LONDON.
BASIL MONTAGU PICKERING
196 PICCADILLY
1857





TABLE DES MATIERES.



A LEOPOLD WRAY, ESQ.

Ami et Collègue ès Lettres

et ès Poésie.



TOI qui le premier a signalé à mon attention l'œuvre de CHAUCER, A Toi je dédie ce livre, traduit avec amour, que tes bons conseils et tes savantes élucidations m'ont mis à même d'achever.

C'était une tâche surhumaine que tu m'imposais en m'indiquant ces magnifiques pages datées de 13 à 1400; mais tu as su me la rendre possible; A Toi donc mes remerciements, et l'assurance de mon éternelle gratitude!

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.



INTRODUCTION.

Quelques mots ſur Chaucer et ſur notre traduction des Contes de Cantorbery.

GEOFFREY CHAUCER, le père de la Poëſie Anglaiſe, naquit vers l'an 1328, de quelle extraction? Sa Poſtérité n'en ſait mot; mais le Génie et l'Eſprit étant la plus pure eſſence de la Divinité, Chaucer fut noble, le hazard l'eut-il fait naître de parents n'ayant un nom inſcrit dans les faſtes de la Nobleſſe.

En 1359 Chaucer commença ſa carrière militaire, fit partie de l'armée avec laquelle Edouard III. fit une invaſion en France, et fut fait priſonnier pendant cette expédition qui ſe termina par la paix de Chartres en 1360.

Chaucer porta les armes pendant vingt-ſept ans. On s'accorde à dire qu'il poſſédait une érudition fort grande. Les Claſſiques, l'Aſtronomie, l'Aſtrologie, les Sciences du droit canon et du droit civil, le Commerce, l'Induſtrie, rien ne parait lui avoir été com-

plètement étranger, et les Contes de Cantorbery en font foi.

Vers 1367 Chaucer épousa Philippa, une des demoiselles d'honneur de la Reine, fille de Sire Payne Roet, natif de Hainault et Roi d'Armes de Guienne, et sœur de Catherine veuve de Sir Hugues Swinford, d'abord maîtresse et subséquemment femme de Jean de Gand, duc de Lancastre.

Vers cette époque, déjà attaché à la chambre du Roi, Chaucer fut en 1372 un des commissaires du Roi chargés de s'entendre avec les autorités de Gènes sur le choix d'un port en Angleterre où les Génois pussent former un établissement.

C'est à la suite de ce voyage en Italie que Chaucer est présumé avoir vu Pétrarque à Padoue, et avoir entendu de la bouche du grand barde italien le joli conte de Grisildis, circonstance à laquelle il fait allusion dans le prologue du Clerc d'Oxford.

Le 8 juin, 1374, Chaucer fut nommé contrôleur des douanes et subsides en laines, peaux, tanneries, &c. &c. du port de Londres; en 1376, le Roi le nomma conjointement avec Sir John Burley pour remplir certains services secrets, dont le secret a été si bien gardé, qu'on ne sait, à l'heure qu'il est, quels étaient ces secrets.

En février, 1377, Chaucer fut adjoint à Sir Thomas Percy (depuis Comte de Worcester) pour remplir une mission secrète en Flandres.

La faveur dont Chaucer avait été l'objet sous Edouard III. ne l'abandonna point à l'avènement de Richard II. On le voit le 16 janvier, 1378, attaché

à la miſſion de Sir Guichard d'Angle (devenu plus tard Comte d'Huntingdon), de Sir Hugues Segrave, et du Docteur Skirlaw conſtitués Ambaſſadeurs à l'effet de négocier le mariage du Roi avec la fille du Monarque Français.

Au commencement de 1378, Chaucer revenu en Angleterre eſt, en mai de cette même année, envoyé avec Sir Edward Berkeley en Lombardie pour traiter avec Bernardo Viſconti Duc de Milan et le célèbre Sir John Hawkwood, "*pro certis negociis expeditionem guerræ Regis tangentibus,*"—phraſe très vague, fait judicieuſement remarquer Sir Harris Nicolas, auteur d'une vie de Chaucer, qui peut à peine expliquer quelle était à cette époque la politique de l'Angleterre vis à vis des Etats Italiens.

En 1386, Chaucer fut élu un des députés au Parlement pour le Comté de Kent.

Le 4 décembre, 1386, Chaucer fut remplacé comme contrôleur des douanes et ſubſides; et le 14 du même mois comme contrôleur des petites douanes dans le port de Londres.

Quelques uns des biographes de Chaucer attribuent cette diſgrâce à la part que prit notre poète contre la cour dans l'élection de Jean de Northampton à l'office de Maire, mais cette aſſertion parait peu fondée, et tenir plutôt du roman que de l'hiſtoire; toutefois en 1388 la poſition pécuniaire de Chaucer parait avoir été des plus précaires; mais en mai, 1389, quand le jeune Roi prit les rênes du gouvernement, et que le Duc de Lancaſtre, protecteur de Chaucer, fut rappelé de la Guienne pour rentrer

dans l'adminiſtration du Royaume, Chaucer retrouva toute ſa faveur perdue, et dès le 12 juillet, 1389, fut nommé inſpecteur des ouvrages du Roi au palais de Weſtminſter, à la Tour de Londres, &c. &c.—places fort lucratives, qu'il pouvait occuper par députés.

De 1396 à 1398 Chaucer parait être tombé dans une pauvreté comparative, dont il ſortit en 1399 à l'acceſſion du Roi Henri IV. qui doubla ſes penſions.

Chaucer mourut le 14 octobre, 1400, à l'âge de ſoixante-douze ans, et fut enterré à Weſtminſter Abbey, où ſa tombe eſt un des ornements de cette partie de l'abbaye appelée *Poet's Corner*.

Il exiſte pluſieurs vies de Chaucer. Nous avons glané les étapes de la vie du grand poëte dans le beau morceau littéraire dû à la plume de Sir Harris Nicolas, qui précède l'édition Aldine publiée en 1842, par William Pickering, l'honorable père de notre *publiſher*, et ſortie comme le préſent volume des preſſes de Charles Whittingham, dont le nom ſe rattache aux publications claſſiques les plus remarquables de ce ſiècle.

Sur notre traduction des Contes de Cantorbery nous avons peu de choſes à dire, en laiſſant l'appréciation aux critiques littéraires, honnêtes, et heureuſement il y en a encore un aſſez grand nombre en Angleterre.

Cependant nous proteſtons ici contre ces critiques qui ne s'emparent d'un livre nouveau qu'avec l'intention bien arrêtée de chercher à ſalir le nom de l'auteur ou du traducteur. Eunuques impuiſſants à produire, frelons pareſſeux vivant aux dépens de la

communauté des abeilles, dont ils analyſent le miel, incapables d'en compoſer, ces gens là s'amuſent à déchiqueter l'œuvre de la vie d'un homme avec autant de plaiſir que Néron en prenait à raſſaſier ſes yeux de l'incendie de Rome. L'auteur ou le traducteur leur aura fait offenſe, très ſouvent ſans qu'il ait pu s'en douter, en parlant par exemple avec mépris des écrivains anonymes, et les voilà aſſaſſinant l'auteur ou le traducteur à coups de ſtylet, coups qu'ils peuvent porter impunément, l'auteur eſt là qui ne ſe cache pas lui, il a déclaré ſon nom; eux au contraire n'ont de noms que ceux qui traînent dans les bas-fonds de la ſociété, et d'ailleurs ne ſont-ils pas à l'abri? Un maſque couvre leur hideuſe figure; ils peuvent donc ſe ruer à cœur joie ſur l'auteur, c'eſt là leur *fair play*. Laiſſons ces Garotteurs littéraires mille fois plus lâches, mille fois plus miſérables que les Garotteurs de grand chemin; ces derniers ne prennent que l'or ou l'argent d'un homme, les autres lui volent s'ils peuvent ou lui aſſaſſinent ſa réputation, au mieux de leur pouvoir. Un jour viendra, qui n'eſt pas loin, où les littérateurs en maſſe, et le public leur interdir ont leur commerce de lâchetés, de dénigrements et de calomnies anonymes.

Regardant Chaucer comme le Boccace de l'Angleterre, le mettant ſous plus d'un rapport, au moins au niveau de Shakſpere, qu'il a précédé, le conſidérant, nous le répétons, comme le Père de la Poëſie Anglaiſe, nous avons cru devoir élever à ſa mémoire un monument Européen, en traduiſant les Contes de Cantorbery en vers français; la langue de Chaucer

d'un accès difficile pour ceux qui ſont déſireux d'en apprécier les beautés et d'en ſavourer les charmes, n'étant plus lue, même en Angleterre, que par le très petit nombre. Nous croyons donc livrer à l'admiration du continent non pas notre traduction, comme un certain *literary lawyer* (un de nos intimes ennemis qui ſe cache ſous ce pſeudonyme dans le *Morning Star*), ſera tenté de nous en accuſer, mais l'œuvre de Chaucer, qu'on ne ſe méprenne pas ! Ce n'eſt pas l'habit que nous croyons digne d'admiration, c'eſt le moine en chair et en os.

Chaucer, dirons-nous, vivait dans un temps où l'expreſſion avait un franc parler qui tenait un peu du débraillé, on appelait crûment alors comme Boileau l'appela depuis.

« Un chat un chat, et Rollet un fripon ! »

Et bien qu'à notre avis il n'y ait pas plus de vilains mots dans Chaucer que dans Boccace, qui a été lu par tout le monde, encore y en a-t-il beaucoup trop pour les traduire ſans vergogne, et les jeter à la face du public dans ce dix-neuvième ſiècle devenu d'autant plus prude que l'immoralité y fleurit plus vivace. C'eſt en cela que notre tâche a été fort difficile à remplir. Nous avons dû laiſſer autant que poſſible tout ſon eſprit à Chaucer, en adouciſſant toutefois quelques-unes de ſes expreſſions, nous contentant de laiſſer ſubſiſter ſa penſée, en modifiant ou en raturant le mot trop. . . . comment dirons-nous cela ? . . . trop peu vêtu. En ſorte que ſi nous ne pouvons dire de notre traduction des Contes de Cantorbery :

« La mère en permettra la lecture à ſa fille. »

Nous pouvons dire au moins que hormis par les demoiselles, notre traduction peut et pourra être lue par toutes les femmes qui ont pris pour *motto* dans la vie *Vertu*, l'opposé de *Bégueulisme!*

Quand à la partie matérielle de notre œuvre, nous avons traduit Les Contes de Cantorbery souvent vers pour vers, toujours strophes pour strophes, dans les contes qui sont écrits ainsi par leur auteur; d'autres fois nous avons laissé courir notre plume sans nous inquièter d'augmenter un conte de vingt, trente ou quarante vers, alors que nous pensions que la narration pouvait gagner du naturel. Si nous faisons cette observation, c'est qu'un critique du journal anglais "*The Press*," nous a accusé avec peu de bonne foi lors de la première édition de notre traduction des "Fables de Gay," et en présence du texte placé en regard, d'avoir paraphrasé Gay, et de l'avoir amplifié outre mesure, alors que la vérité, facile à vérifier par les deux textes, et reconnue par la plupart des autres journaux, est que notre traduction des fables de Gay est pour la plupart du temps aussi concise que l'original, et quelquefois même plus concise. Du reste le même critique jugeant sans doute le *faire*, le mécanisme de la poësie française par le faire, par le mécanisme de la poësie anglaise a voulu sérieusement nous convaincre que le participe passé du verbe *citer* au pluriel masculin *cités*,* ne pouvait rimer en vers

* J'ai, voyez-vous, long-temps habité les cités,
J'ai des hommes appris la blague et le parlage,
Mes habits pour leur coupe ont tous été cités,
Je suis le D'Orsay de cet âge!
(*Le Singe qui a voyagé de par le Monde.*—Fable xiv. l. 1.)

français avec le mot *cités* (towns).—Après une aſſertion auſſi bouffonne, qu'y a-t-il à faire ? . . Mon Dieu, rien ! Toutes les divagations peuvent entrer dans la cervelle humaine, et à plus forte raiſon dans la cervelle d'un critique *anonyme* qui ne craint pas de ſe délivrer à lui-même un brevet d'ignorance par ſuite d'une impertinence littéraire qu'il peut ſe permettre ſans aucun contrôle.

Nous arrêterons là nos obſervations faites dans ce ſeul but de prévenir des critiques injuſtes, ſans bonne foi et d'une malveillance déſhonnête, telles que celles faites ſur quelques-uns de nos précédents ouvrages par la *Literary Gazette*, l'*Atlas* et le Journal des Ignorants, l'*Educational Times*.

Nous avons cru devoir comprendre dans la collection des Contes de Cantorbery, le Conte de Gamelyn raconté par le Cuiſinier bien qu'il y ait incertitude s'il eſt ou non de Chaucer, et probabilité même qu'il n'eſt pas de notre poète ; auſſi Tyrwhitt l'omet-il ; s'il ſe trouve dans l'édition de Bell, c'eſt ſeulement à la ſuite des contes attribués à Chaucer ; l'édition Aldine le paſſe également, Thomas Wright le donne, et nous avons fait comme cet écrivain, le Conte de Gamelyn quelque ſoit d'ailleurs ſon père réel, étant une peinture curieuſe de ces temps où Robin Hood avait ſi grande popularité, et à notre avis s'encadrant merveilleuſement avec le reſte de l'œuvre.

Nous avons cru devoir rendre en vers le conte de Mélibée raconté en proſe par Chaucer, et traduit par lui d'un manuſcrit français qui fait aujourd'hui

partie du *Ménagier de Paris*, publié par la société des *Bibliophiles Français*; nous avons traduit également en vers le *Conte du Curé*, ce long Traité de la Pénitence nous paraissant moins lourd en vers, qu'il n'eut été, transmis dans la prose française de 1857, qui n'a pas, et ne peut avoir la naïve bonhomie de celle non seulement de Chaucer, mais du quatorzième siècle; dans ces deux traductions nous avons été très économes de suppressions, et ne nous sommes permis de changer quelques unes des autorités auxquelles sont attribuées les textes qu'après vérification faite préalablement, et en connaissance de cause, vérification par parenthèse que les divers éditeurs de Chaucer ont déclaré n'avoir pas faites.

Nous avons consulté et comparé ensemble à peu près toutes les éditions connues de Chaucer—Caxton, Urry, Speght, Tyrwhitt, Bell, Sir Harris Nicolas, et Thomas Wright; nous avons reçu de la lumière de toutes et de chacune; mais lorsque ces textes étaient différents, ou que leur ponctuation nous semblait défectueuse, nous avons dû nécessairement adopter le sens qui nous paraissait le plus raisonnable; si nous nous sommes trompé, c'est avec bonne foi, voilà notre excuse; que celui qui est sans péché, dans un cas semblable, nous jette la première pierre, nous conserverons alors l'espérance de ne pas être trop horriblement lapidé!

Un jeune artiste de nos amis, Monsieur Philip H. Calderon, dont le joli tableau "*Broken Vows*" est une des perles du salon de peinture de cette an-

née (the Exhibition of the Royal Academy of Arts), nous a prêté ſon puiſſant concours en illuſtrant quelques uns des contes par de charmants deſſins, gravés avec grande habileté par George Dorrington ; à ces deux artiſtes qui ont orné avec tant de goût le monument que nous élevons à Chaucer, nos remerciements les plus ſincères ſont acquis.

Nous avons dit !

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.





CONTES DE CANTORBERY.





CONTES DE CANTORBERY.

LORSQUE le jeune Avril a de ſes douces larmes
Humecté le cœur ſec de Mars, le Dieu des armes,
A la terre infiltrant ces ſucs, cette liqueur
Qui font verdoyer l'herbe, et font poindre la fleur ;
Lorſque le frais zéphir a de ſa douce haleine
Avivé le boſquet et chatouillé la plaine,
Eveillant le bouton, que ſoudain le ſoleil
Careſſe gentiment de ſon regard vermeil ;
Quand les petits oiſeaux de leurs voix dégourdies
Font redire aux échos leurs folles mélodies
Sans penſer à dormir, tant de ces gais cauſeurs
La nature émouſtille et les ſens et les cœurs,
Lors les gens tout diſpos pour longs pélérinages,
S'en vont courir la palme en de lointains rivages,
Vers des ſaints en renom, vers de ſacrés parvis,
Venant de tous les points, et de tous les pays,
Et de chaque comté de la vieille Angleterre
Ils s'en vont tous les ans de vers le ſanctuaire

Où Thomas A'Becket le glorieux martyr
Aux pieds des ſaints autels deſcendit pour mourir.

Or il ſe fit un jour qu'avant ma chevauchée,
A l'hoſtel du Tabard je faiſais ma couchée
Dedans Southwark, tout prêt à prendre mon chemin
De vers Cantorbery le lendemain matin;
La nuit il arriva dans cette hoſtellerie
Troupe de pélerins tous dans leur braverie,
Au nombre de vingt-neuf, gens de tous les états,
De ſexes différents et de tous les formats,
Que le hazard avait aggloméré ſans-doute,
Qui vers Cantorbery cómme moi faiſaient route.
L'écurie étant vaſte, et les dortoirs nombreux,
Les nouveaux arrivés furent logés au mieux.
Moi, cependant avant qu'au bout de ſa carrière
Le ſoleil eut jeté ſon bonſoir à la terre,
J'avais avec eux tous fait converſation,
Si que je fus bientôt de leur communion,
Et que je leur promis me lever dès l'aurore
Pour chevaucher enſemble, et converſer encore.
Mais tandis que parbleu! j'ai l'eſpace et le temps,
Avant qu'en ce narré j'avance plus long-temps,
M'eſt avis, n'eſt-ce pas, que la raiſon m'ordonne
Dire de chacun d'eux quelle était la perſonne,
Et la condition, et le rang qu'on tenait,
Même l'accoutrement ou l'habit qu'on portait.
Par un preux chevalier, maintenant je commence.

Donc parmi les vingt-neuf, c'eſt un fait d'importance,
Etait un bien digne homme, un vaillant CHEVALIER,
Qui dès le premier jour qu'il chauffa l'étrier
Fut la gloire et l'honneur de la chevalerie,

Pour culte ayant le Vrai, le Jufte et la Patrie.
Il fit fon coup d'effai fans reproche et fans peur
Dans la guerre d'abord qu' entreprit fon feigneur;
Et tant chez les Chrétiens que chez les Infidèles
Toujours fut honoré pour fes vertus modèles.
En Egypte il était quand le roi Lufignan
Donna l'affaut, et prit dans un rapide élan
Malgré fes défenfeurs la fière Alexandrie.
Il avait fait la guerre en Finlande, en Ruffie,
En Pruffe moultefois plus qu' homme de fon rang,
Et maints champs de bataille étaient teints de fon fang.
D'Algézir, en Grenade, il combattait au fiège,
Il était à Layas, auffi dans la Norvège,
Et fur terre et fur mer il avait fans émoi
Dans mainte occafion combattu pour la foi.
Pendant affez long-temps il fut en Palathie
Battre les mécréants, et fa fuprématie
Chaque fois l'avait fait refpecter en tous lieux,
Et rendu fon nom grand parmi les glorieux;
Et cependant malgré fa valeur fans contefte,
Comme une jeune fille il était tout modefte,
Il n'employait jamais, tant il était courtois,
Pour parler à chacun que paroles de choix;
Mais fes accoutrements s'il me faut les dépeindre
Je vous dirai tout net, que fervirait de feindre?
Que bien que fon cheval fut bon, lui n'avait pas
Ajuftements bien beaux, étoffes de damas,
Tant s'en faut, il portait cafaque de futaine
Affez courte, entourant, toutefois non fans peine
Son armure de fer, fon haubergeon d'acier.
Tel était traits pour traits le digne Chevalier
Arrivé récemment d'un fort lointain voyage,
Et vers Cantorbery faifant pélérinage.

Se trouvait côte-à-côte avec le Chevalier
Son fils, charmant garçon, un tout jeune Ecuyer,
Amoureux plus qu' aucun ; et dont la chevelure
Toute bouclée ornait joliment la figure.
Il paraiſſait avoir vu vingt printemps au plus.
D'une taille bien priſe, et pas du tout perclus
C'était un gaillard fort, et crânement agile.
Il avait chevauché d'une façon virile
Et pendant quelque temps, en Flandres, en Artois,
Et dans la Picardie ; et s'était moultefois
Conduit très noblement : c'était là ſon programme
Pour entrer plus avant dans le cœur de ſa dame.
Ses vêtements brodés étaient jonchés de fleurs
Rouges, blanches, enfin de toutes les couleurs.
Frais comme un mois de Mai, ſans perdre une minute
Il chantait tout le jour, ou jouait de la flûte.
Bon cavalier, c'était un rude chevaucheur,
Poète, chanſonnier, qui plus eſt beau danſeur,
Il ſavait deſſiner, il ſavait même écrire,
Et pour couronner l'œuvre, aimait, il faut le dire,
Si démeſurément, qu'il ne dormait la nuit,
Et comme un roſſignol chantait juſqu'à minuit.
Ajoutez qu'il portait une courte tunique,
Longues manches d'un goût tout-à-fait poëtique,
Et qu'il portait fort bien ; qu'il était à la fois
Plein d'égards pour le ſexe, et toujours fort courtois,
Que, modeſte, pour tous il était ſerviable,
Qu'enfin il dépeçait mieux que ſon père à table.

Le Chevalier avait à ſa ſuite un Varlet
Franc tenancier, un ſeul, parce qu'il lui plaiſait
En cette occaſion, pour ce pélérinage,
Par ainſi chevaucher, ſans plus grand équipage.

Vêtu d'un furcot vert, et d'un capuchon vert
Il portait avec foin fous fa ceinture, ouvert
De flèches un faifceau, qu'en archer plein d'adreffe
Il lançait dans les airs avec grande prefteffe.
Pour l'art du foreftier il ne craignait pas un;
Sa main tenait un arc. Son vifage était brun.
Sur fon bras il portait brillant à la lumière
Un braffart; il avait d'un côté la rapière,
Et l'immenfe rondache, et de l'autre un poignard
Qui, le cas échéant, fervait de braquemart;
Sur fa poitrine était d'argent un St. Chriftophe;
Il portait en fautoir un cor;—de verte étoffe
Et couvert de galons était fon baudrier,
Il avait en un mot l'afpect d'un foreftier.

Il y avait encore une Nonne, une ABBESSE
Au parler onctueux, et pleine de fimpleffe;
On l'appellait Madame Eglantine, ma foi!
Et fon plus gros juron était par Saint Eloi!
Quoiqu' entonnant du nez les faintes homélies,
Elle chantait fort bien Laudes, Vêpres, Complies;
Elle parlait français même affez proprement,
Le français de Strafford près Bow affurément,
Ce français là, l'égal du latin de cuifine,
Et dont ne faut chercher à Paris l'origine.
Elle était bien apprife à table, et ne laiffait
De fes lèvres tomber nul morceau, c'eft un fait.
Elle favait très bien comment manger la foupe,
Et boire l'hydromel fans répandre la coupe;
Elle effuyait fi bien même fa lèvre alors
Que la coupe était nette et dedans et dehors.
Auffi très dextrement elle mangeait la viande:
De propos gais, courtois, fe montrait très friande,

N'ayant pas l'affecté des manières de cour,
Elle ne cherchait pas faire poser autour
D'elle la gravité. Pour parler conscience,
Elle était charitable, et pleine d'indulgence,
Si qu'une souris prise amenait dans ses yeux
Un déluge de pleurs ;—elle avait pour ses jeux
De gentils petits chiens, de petites levrettes,
Qu'elle aimait à nourir de lait et de bisquettes ;
Si par malheur mourait un de ces animaux,
Ou si quelque manant, ou bien des étourneaux
Les frappaient du fouet, elle en éprouvait peine,
Tant son cœur était bon, et sa belle âme humaine !

Sa gorgerette était bien convenablement
Plissée, et faite au tour ; son nez assurément
Etait fort droit ; ses yeux aussi gris que le verre,
Sa bouche très petite, et douce, et régulière ;
Son front certainement d'un magnifique blanc
Avait bien pour largeur la largeur d'un empan,
Quoiqu'elle fut d'ailleurs de grandeur ordinaire ;
Elle avait un manteau fort agréable à voir,
Avait autour du bras de corail un rosaire,
Avec ornements verts, qui portait pour fermoir
La lettre A couronnée, et qui formait agraffe ;
On y lisait trois mots en guise d'épigraphe,
En exergue et que voilà :
" *Amor vincit omnia !*"
Une autre Nonne était par ma fine avec elle,
C'était, m'assura-t-on son chapelain femelle ;
A sa suite elle avait trois prêtres.—C'était tout
Parbleu ce qu'elle avait ; c'était là son vatout !

Il y avait un Moine, éminent en maistrie,
Un fort grand chevaucheur, aimant la vénerie,

Un homme viril quoi! propre à faire un abbé,
Qu'on n'eut pas aifément fait venir à jubé.
Il avait maint courfier de prix dans l'écurie,
Et quand il chevauchait, lui, dans fa braverie,
Sa bride on l'entendait carillonner au vent
D'un fon auffi ftrident que cloches de couvent.
Des Saints Maur et Benoit la règle un peu févère
Ne l'accommodait prou, lui femblait trop auftère,
Si bien qu'il préférait être moins régulier,
Et s'attachant au monde être plus féculier.
Il n'eftimait pas plus qu'une vaine fumée,
Et pas même à l'égal d'une poule plumée,
Ce texte qui prétend que jamais les chaffeurs
N'ont été que le bois dont on fait les pécheurs,
Qu'un moine non cloîtré n'eft pas mieux fur la terre
Qu'un poiffon par malheur forti de la rivière;
Ce texte là, pour lui, c'était ftupidité,
Et je crois qu'il penfait très bien en vérité.
C'eft à vous rendre fou qu'étudier fans ceffe
Dans le cloître, et pâlir fur un livre de meffe,
Ou bien que travailler de fes mains, fi l'horreur!
Que deviendrait le monde avec un tel difeur
Que ce Saint Auguftin qui le travail ordonne!
Laiffons lui le travail à l'évêque d'Hippone!
Donc il était tout franc bel et bon chevaucheur,
Il avait avec lui l'attirail d'un chaffeur,
Auffi vives qu'oifeaux de rapides levrettes
Pour bien courre le lièvre agiles eftafettes;
Ferme et dru chevaucher tel était fon plaifir,
Et rien ne lui coûtait pour prendre ce loifir.
A fes manches je vis qu'il pendait des manchettes
De fort beau menu vair, qui plus eft fort proprettes.
Une fuperbe épingle et toute ouvrée en or,

Tenant ſon capuchon, en comprimait l'eſſor.
Sa tête chauve était luiſante comme verre,
Et ſa figure avait ce charme qui ſait plaire.
C'était à dire tout, un ſeigneur graſſouillet
D'un fort bel embonpoint, ſans être trop replet,
Dont les yeux enfoncés brillaient par parenthèſe
Entre deux noirs ſourcils ardents, chauds comme braiſe.
Bottes molles, cheval crânement harnaché,
Ç'a faiſait un prélat pas du tout mal torché,
Ajoutez que bien sûr, ne jeûnant qu'en carême,
Il n'était pas du tout épuiſé, non plus blême;
Un cygne gras pour lui c'était morceau de roi;
Auſſi brun qu'une baie était ſon palefroi.

Il y avait encor gai, folichon un Frere
De l'ordre des quêteurs, homme de caractère
Cependant; onc n'était dans la fraternité
Dans les quatre ordres, dis-je, et c'eſt la vérité,
Qui mieux que lui fut apte à parler beau langage,
Et ſut avec plus d'art l'oindre de badinage.
Il avait marié, cela ſouventefois
A ſes frais qui plus eſt, plus d'un joli minois.
De ſon ordre c'était le pilier le plus ferme.
Il était très aimé dans mainte et mainte ferme
Partout dans ſa contrée, et des francs tenanciers
Etait fort bien-venu, fort bien dans les papiers.
Il avait bien auſſi des clientes en ville
De dignes femmes qu'il confeſſait la vigile,
Car il avait pouvoir lier et délier,
De confeſſer, d'abſoudre et de purifier
Plus qu'un curé; lui-même, il aimait à le dire,
Etant licencié dans ſon ordre le ſire!
Uſant fort gentiment de la confeſſion,

Très agréable était ſon abſolution ;
Il était indulgent quand à la pénitence,
Alors qu'il prévoyait une groſſe pitance ;
Pour maxime il avait que donner au quêteur
C'était du confeſsé prouver en la faveur ;
Car donner ſon argent, ſon or, ſes œufs aux frères
C'eſt montrer par le fait qu'on eſt gens exemplaires.
Il eſt nombre de gens qui ſont ſi durs de cœur
Qu'étant très affligés, leurs yeux n'ont pas un pleur,
Alors au lieu de pleurs rétifs et de prières,
Ils ſont, et tout eſt dit, des aumônes aux frères !

Sa pélerine était, c'était original,
D'épingles, de couteaux un immenſe arſenal,
Par ces petits cadeaux il avait l'art de plaire
A gentille fillette, à gentille commère ;
Il chantait et fort bien, avait joyeuſe voix,
Et du pſalterium s'accompagnait parfois ;
Comme une fleur de lys à blancheur virginale
Il avait le cou blanc ;—de force ſans égale
Il eut à ſon vouloir réduit maint champion,
Et ſut bon gré, malgré, lui damer le pion.
Il connaiſſait à fond et d'inſtinct dans les villes
Tavernes, taverniers, hoſteliers, joyeux drilles,
Bien mieux qu'un mendiant, beaucoup mieux qu'un lépreux,
Quoiqu'il ne s'accointa jamais avec les gueux ;
A quoi ſert ſe frôler d'ailleurs à la misère ?
Mais avec la richeſſe, avec la bonne chère,
C'était bien différent ; auſſi toutes les fois
Qu'il flairait un profit, il était fort courtois.
N'euſſiez vu nulle part homme de plus d'adreſſe,
Vrai ! des quêteurs c'était la crême de l'eſpèce ;

Une veuve eut-elle eu pour chauſſure un ſoulier,
Un ſeul, entendez-vous, il eut ſu mendier
Tant et ſi bien, avec ſi captante parole,
Qu'avant de la quitter il eut eu ſon obole ;
C'eſt que n'imaginez comment *ex-profeſſo*
Il ſavait bien placer ſon *in principio !*
C'était choſe à la fois agréable et plaiſante,
Et ſon pourchas valait encor mieux que ſa rente.
Comme un petit carlin il ſavait folâtrer,
Lécher la main parfois, badiner, s'infiltrer
Et dans les jours d'amour dans les cours d'arbitrage
Sa voix pouvait peſer avec grand avantage ;
Car il n'y paraiſſait du tout comme un cloîtré,
Avec ſale pourpoint, ou manteau délabré,
De laine double était ſon élégante chape,
Si que vous l'euſſiez pris par ma foi pour un pape.
Pour ſe donner un genre il graſſeyait un peu,
Et de traîner l'anglais ſemblait ſe faire un jeu.
C'était le meilleur ton que cette afféterie,
Du moins, le penſait-il ; mais avec crânerie
Il ſe poſait, alors que ſuivant ſon penchant,
Il pinçait la mandore, accompagnant ſon chant,
Alors vous euſſiez vu ſcintiller dans ſa tête
Comme étoiles au ciel, ſes yeux pleins de conquête,
Ce très digne quêteur, ce Frère tout expert
En l'art de gueuſerie avait pour nom Hubert.

Il y avait en outre, à la barbe fourchue,
En habits bigarrés, à la mine crochue,
Haut juché ſur ſa bête un honnête Marchand
Portant pour couvre-chef large feutre flamand ;
Ses bottes de beau cuir, de plus très étoffées,
Etaient par un reſſort joliment agrafées.

Quand il parlait c'était très ſolennellement,
Faiſant toujours ſonner ſes gains énormément ;
Il aurait bien voulu que la mer fut gardée
Tout le long d'Orewell, car c'était ſon idée
Qu'alors il eut bien pu doubler ſes capitaux.
Cet homme ne jetait pas ſa poudre aux moineaux ;
Mais en tout et pour tout il ſavait ſe conduire ;
Il était magnifique, avait l'art de reluire,
Savait ſe gouverner avec tant d'unité,
Que nul ne ſoupçonnait qu'il était endetté,
Si bien qu'il empruntait ſur contrats ou ſur terre
Auſſi bien que pas un par toute l'Angleterre.
A tout prendre c'était un fort brave homme au fond,
Mais à dire le vrai, n'ai jamais ſu ſon nom.

Depuis aſſez long-temps qui reſtait en Logique,
Antichambre, on le ſait, de la claſſe Phyſique,
Il y avait encore un pauvre Clerc d'Oxford.
Maigre, long et fluet, décharné comme un mort,
Pour cheval il avait ſorte de roſſinante
Pauvre bête ébréchée, à l'allure peſante.
Son manteau par deſſus, vrai manteau d'écolier,
Uſé juſqu'à la corde, était de drap groſſier ;
Car il n'avait encor le moindre bénéfice,
Ni la capacité de remplir un office.
Il préférait d'ailleurs à riche vêtement
Vingt volumes vêtus même fort ſimplement,
Mais ſur leſquels brillait le grand nom d'Ariſtote.
Alchimiſte il n'avait, et cela je le note,
Que peu d'or cependant ; tout ce qu'il recevait
D'argent, de ſes amis, toujours il l'employait
En érudition, en livres d'importance,
Priant bien entendu, pour tous ceux qui par chance

Ouvraient à ſon eſprit les portes du ſavoir.
L'étude était pour lui l'aimant de ſon vouloir.
Sobre de mots, tranquille était ſon éloquence,
Et tout ce qu'il diſait d'une haute prudence;
Enſeignant volontiers, volontiers apprenant,
Et toujours et dans tout d'un bon ſens ſurprenant.

Plus un SERGENT ès lois, très futé perſonnage,
En excellence riche, et qui plus eſt fort ſage,
Qui de St. Paul hantait fréquemment le parvis.
C'était un très diſcret deſſervant de Thémis.
Par ordre, bien des fois, juge dans les aſſiſes,
Sa réputation était des mieux acquiſes.
Auſſi pour ſa ſcience, et pour ſon haut renom,
Gagnait-il à plaiſir de l'or et du linon.
Les procès lui pleuvaient en fort grande abondance,
Attirés par l'eſſor de ſa rare éloquence.
Homme plus affairé, n'en fut jamais, je crois,
Et pourtant il ſemblait plus affairé parfois
Qu'il ne l'était vraiment; ſouvent pendant les Termes
Il avait de ces cas dont remontaient les germes
Juſques au Roi Guillaume;—ajoutez qu'il ſavait
Faire un acte *ad unguem;* ſi que l'on n'y trouvait
Jamais un mot douteux, ou jamais une clauſe
Qui d'une nullité put un jour être cauſe;
Et que chaque ſtatut, il le ſavait par cœur.
Il chevauchait ma foi ſans frou-frou, ni ſplendeur.
Tout ſon accoutrement était ſimple, modeſte,
Et ceinturé de ſoie;—épargnez-moi le reſte.

Il y avait encore un bon FRANC TENANCIER,
A barbe longue et blanche, et droit comme un palmier,
Au teint vif et ſanguin, il feſtoyait la coupe,

Et le matin toujours au vin prenait ſa ſoupe.
Bon vivant, fin gourmet, pour lui le vrai bonheur
Aux enfants d'Epicure était de faire honneur.
C'était un gai luron qui tenait pour maxime
Que bien ſavoir manger eſt l'art le plus ſublime.
Chef de maiſon huppé, c'était dans ſon pays
Le vrai Saint Julien d'un nouveau Paradis ;
Son pain était exquis, ſon *ale* toujours vieille,
Sa cave contenait mainte ancienne bouteille ;
Poiſſon frais, fin gibier, viande bien cuite au four,
Friandiſes, chez lui pleuvaient au jour le jour,
Changeant bien entendu de forme et de nature
Selon qu'il faiſait chaud, ou qu'il faiſait froidure.
Il avait des perdrix en cage, en ſon charnier
Bons filets de chevreuil, brochets dans ſon vivier.
Malheur au cuiſinier qui par ſa négligence
Eut d'un plat favori méconnu l'importance !
Dans la ſalle à manger, ſoit hiver, ſoit été,
Sa table était aſſiſe à perpétuité :
Aux ſeſſions toujours il primait d'aventure,
Du parlement avait ſouvent l'inveſtiture,
D'être ſhérif enfin il avait eu l'honneur,
Bref, c'était à vrai dire, un digne Vavaſſeur :
Une aumônière en ſoie à gente garniture
Auprès d'un coutelas pendait à ſa ceinture.

Parmi nous ſe trouvaient de plus un Tapissier,
Et puis un Tisserand, et puis un Menuisier,
Et puis un Teinturier vêtus de même ſorte,
Bottes, chapeaux, pourpoint, habit, veſte et culotte.
Tous leurs ajuſtements étaient pimpants et frais,
Et leurs couteaux étaient garnis en argent, ouais !
Ainſi que la ceinture et même la pochette.

Chacun d'eux paraiſſait être, ſans gloriette,
Bourgeois aſſez notable, et d'aſſez haut dégré,
Pour à l'hôtel de ville être conſidéré.
Dignes d'être alderman par leur rare ſageſſe,
Ils avaient pour cela ſuffiſante richeſſe ;
Et leurs femmes, bien ſûr, n'auraient pu les blâmer,
Elles euſſent eu tort de moins les eſtimer ;
Du reſte c'eſt ſi beau le charmant privilège
De tenir le haut pas dans un noble cortège !
Alors qu'on eſt Madame on a cet agrément,
Et de plus un manteau porté royalement.

Ils avaient avec eux pour faire la pot-bouille
Un certain Cuisinier plus malin que Gribouille ;
L'*ale* de Londre il la déguſtait rien qu'au flair,
Il rôtiſſait, grillait, bouillait, c'était du fier !
Il faiſait les coulis, les pâtés, la friture
A l'admiration, et très bien, je vous jure,
Le blanc-manger ; mais las ! le pauvre chérubin
A la jambe il avait un cancer bien vilain.

Il y avait encore un Patron de Navire
Qui demeurait au loin, ainſi l'entendis dire,
Près de Darmouth je crois. Sur un méchant cheval
Il chevauchait du mieux que pouvait l'animal.
Une robe très longue et d'étoffe groſſière
Deſcendait en pliſſant juſqu'à ſa genouillère.
A ſon cou, ſuſpendu par un cordonnet noir,
Pendillait ſon poignard ; il était aiſé voir
Que l'été de ſes feux avait ſur ſa figure
Laiſſé dernièrement traces de ſa dorure.
C'était au demeurant un très bon compagnon,
Aimant fort le Bordeaux, auſſi le Bourguignon,

A confcience large, et pas du tout bégueule,
Toujours prévenant pour fon gofier ou fa gueule,
Si qu'il faifait fouvent vifite au magafin
Où fe tenaient dormant les marchands et le vin.
Si fe prenant de bec avec navire ou barge
Il vainquait,—les vaincus il les mettait au large.
Mais pour bien calculer les chances de la mer,
La marée ou le vent, analyfer l'éclair,
Et vaquer en un mot aux foins du pilotage,
Il n'avait fon pareil de Hull jufqu'à Carthage.
De tempêtes fans nombre étant forti vainqueur,
Il était à la fois fage, prudent, ofeur.
Il connaiffait à fond à force de négoce
Du cap du Finiftère au fin fond de l'Ecoffe,
En Bretagne, en Efpagne, et dans mille autre lieux
Les criques et les ports les plus avantageux,
Il favait les moyens d'y faire entrer fans peine
Son vaiffeau bien gréé nommé " la Madelaine."

Parmi la caravane, était, c'eft avéré,
Un Medecin, docteur *in utroque jure*,
Aftrologue il parlait bel et bien médecine,
Et même chirurgie, et non pas par routine.
Ses malades étaient de par fes talifmans
Maintenus très vivants, des jours, des mois, des ans.
De chaque maladie il favait l'origine,
Que cela vint du foie, ou bien de la poitrine,
Du temps chaud, du temps froid, ou bien de la tièdeur,
D'un accès de colère, ou de mauvaife humeur,
Qui plus ou moins fouvent nous échauffe la bile;
En fait c'était vraiment un médecin habile.
Sachant la maladie, immédiatement
Le patient était foumis au traitement,

Dans ſa manche il avait nombre d'apothicaires
Aptes à préparer tous ſes électuaires,
Car tous ſes gens étaient des amis de longs jours,
L'un faiſait gagner l'autre, et c'eſt permis toujours.
Ad unguem il ſavait, et ce, ſans diſparate
Galien, Eſculape, et leurs doctes diſcours,
Rufus, Deiſcoride, et le vieil Hippocrate,
Haly, Serapion, Rhaſis, Damaſcenus,
Averroès, Gilbert, Bernard, Conſtantinus,
Avicen, Gatiſden, et certes nombre d'autres
De la docte ſcience admirables apôtres.
De ſuperfluité ne ſe permettant pas,
Il était modéré, ſobre dans ſes repas,
Et tout ce qu'il mangeait était fort digeſtible.
Ses études n'étaient pas celles de la Bible.
Son vêtement était cramoiſi couleur ſang,
Doublé de taffetas gris, et quelque fois blanc ;
Il ne faiſait que peu de dépenſes du reſte,
Aimant mieux conſerver ſes gains faits ſur la peſte ;
Car l'or en médecine étant un cordial
Il aimait l'or avec un amour ſans égal.

Il y avait en outre, une bonne COMMERE
Des environs de BATH, un peu ſourde la chère !
Et c'était bien fâcheux. Son commerce était grand,
Son drap avait débit mieux que celui de Gand.
D'honneurs dans ſa paroiſſe elle était très friande,
Comme la plus huppée elle allait à l'offrande
La première toujours, en levant haut le front,
Et qu'on la devançât n'eut pas ſouffert l'affront.
Si beaux de fond étaient tous les fichus de tête
Qu'elle avait le dimanche ainſi qu'aux jours de fête,
Que cela pouvait bien peſer aſſurément

Dix livres pour le moins. Ses bas ſolidement
Attachés très ſerrés, étaient rouge écarlate
Et ſes ſouliers nouveaux ne faiſaient diſparate.
Sa figure hardie était belle, et ſon teint
Un peu rouge, indiquait que ſon goût peu reſtreint
S'était accommodé des choſes de la vie,
Et ſans démériter, au gré de ſon envie.
Sans parler des amis, n'eſt beſoin maintenant,
Elle avait épouſé cinq maris, tout autant,
En tout bien tout honneur, ne faiſons pas mépriſe,
Et chaque mariage était devant l'égliſe.
Elle avait viſité Jéruſalem trois fois,
Paſſé maint fleuve et mer, cela ſouventefois,
Elle avait chevauché par Rome et par Bologne,
En Galice à St. Jacque, et juſques à Cologne !
Sur les voyages certe elle en ſavait ! . . paſſons,
Auſſi ſe tenait-elle, et bien ſur ſes arçons ;
Elle était bien *guimpée*, et portait ſur ſa tête
Un chapeau large en feutre, et de grandeur honnête
A faire un bouclier ;—pour ſe mieux protéger
Elle avait autour d'elle un long manteau léger,
Dont les plis retombaient juſque ſur la chauſſure
Qui d'éperons aigus poſſédaient garniture.
Comme un bon compagnon elle riait, jaſait,
En remèdes d'amour très long elle en ſavait,
Car de cet art jadis célébré par Ovide,
Elle connaiſſait tout, et le plein et le vide.

Il y avait auſſi tout de componction
Un brave homme, l'honneur de la religion,
Pauvre CURE ne ſais plus de quelle province,
Dont la valeur en tout certes n'était pas mince.
Plein de nobles penſers, il était érudit,

L'Evangile du Chrift était par lui bien dit,
Et très dévotement il enfeignait fes frères
En leur offrant toujours des leçons falutaires.
Il était très bénin, rempli d'activité,
Surtout très patient devant l'adverfité!
Il n'eut certes voulu pour obtenir fes dîmes
De fes paroiffiens faire pauvres victimes,
Se contentant de peu, toujours il préférait
Leur donner portion de ce qu'il recevait.
Sa paroiffe nombreufe avait grande étendue,
Chaque maifon était dans un défert perdue,
Mais ni le mauvais temps, ni l'ardente chaleur
Ne l'empêchaient jamais vifiter le malheur.
Le bâton à la main, à pied, infatigable,
Aux petits comme aux grands, il était fecourable.
Prêcher c'était fort bien, mais bien mieux felon lui
Se montrer charitable, et bon envers autrui;
"Que fera donc le fer, hélas! fi l'or fe rouille!"
Difait-il; "il faut donc que jamais rien ne fouille
Penfée ou cœur de prêtre;—auffi bien le pafteur
Doit être des brebis le digne conducteur,
A toutes, en tous lieux, il doit donner l'exemple,
Et ne pas oublier que le ciel le contemple."
Il n'était pas de ceux qui pour courir St. Paul
Vers Londres un matin prennent foudain leur vol,
Afin d'y dépifter foit une chantrerie,
Soit pour s'y repofer très graffe confrérie;
Il n'était pas de ceux à louer fon troupeau,
Le laiffant barboter plus ou moins à vau-l'eau;
Mais il reftait chez lui gardant bien fes ouailles,
Afin que maître Loup n'en fit fes victuailles;
Non mercenaire enfin, c'était un bon pafteur
Qui quoique faint, traitait doucement le pêcheur,

Il n'avait que des mots gentils pour le reprendre,
Et difcret, bénévole, avait le verbe tendre.
Attirer un chacun par la douceur au ciel,
Et par un bon exemple, il n'était rien de tel
Pour lui ;—mais s'il avait un incrédule à vaincre
De haut rang, d'humble rang, zefte pour le convaincre,
Certe il n'épargnait pas envers lui l'argument,
Et le tançait d'emblée, et ma foi vertement.
M'eft avis vraiment que dans ce monde peut-être,
Il ne put exifter jamais un meilleur prêtre !
Humble et fimple de cœur, il ne faifait fracas
De fa vertu, non plus il ne prétendait pas
Attirer les refpects de par fa feule étole,
Mais enfeignait du Chrift la divine parole,
Des apôtres fuivait la fainte miffion,
Et faifait en tous lieux bénir fon action.

Avec lui fe trouvait un Laboureur, fon frère,
De fumier moultefois ayant farci la terre ;
C'était un véritable et bon agriculteur,
Charitable, et vivant dans la paix du feigneur.
Dans l'heur et le malheur du plus profond de l'âme
Il aimait le bon Dieu, fon fils et Notre Dame,
Et bien plus que lui même encore le prochain.
Pour ton amour, ô Chrift ! le foir ou le matin
Battre le blé, bêcher, et fans aucun falaire,
Il faifait tout cela, quand il pouvait le faire
Pour plus pauvre que lui : régulièrement
La dîme il la payait, et fort honnêtement ;
Revêtu d'un tabard d'une forme ruftique,
Il montait crânement une cavale étique.

Il y avait encor parmi nous un Meunier,
De Pardons un Vendeur, mêmement un Huissier,

Un POURVOYEUR, et puis un BAILLI, puis MOI-MEME
Qui de la troupe était, que je crois, le trentième.

Solidement bâti d'os, de mufcles, de chair,
C'était un fier luron que le MEUNIER ! c'eft clair
Qu'il gagnait le bélier chaque fois à la lutte.
Epais, trapu, noueux, ayant tout de la brute,
Nulle porte pour lui n'avait trop lourd barreau,
Et de fa tête il eut jeté bas un poteau.
Sa barbe rouge avait le crépu, le revêche
De celle d'un renard, et de plus, d'une bêche
Elle avait la largeur ; fur le haut de fon nez
Perchait une verrue, et c'eft en dire affez
Que dire qu'elle était de rouges poils couverte
Comme oreilles de porcs, et ce n'était beau certe.
Ses narines étaient d'énorme cavité.
Epée et bouclier pendaient à fon côté.
Sa bouche elle était large autant qu'une fournaife,
Et des mots fort gaillards en fortaient à leur aife.
Hâbleur, de plus ribaud, il vous favait compter
Bien plus vite que moudre, et fon temps efcompter ;
Cependant à vrai dire, il n'était méchant homme,
Et tout autant qu'un autre il valait bien en fomme.
Il portait habit blanc avec capuchon bleu,
Et fur la cornemufe était un boute-feu ;
Au fon de l'inftrument pour lui toujours docile,
Il nous fit crânement tous fortir de la ville.

Le POURVOYEUR était un homme comme il faut,
Et qui dans fon emploi n'était du tout manchot.
D'un troupeau d'avocats chargés des victuailles,
Il favait acheter au comptant ou fur tailles,
Avec un tact exquis ; fi que cet ignorant
Adminiftrait fort bien tout ce monde favant.

Il avait, voyez-vous, plus de trois fois dix maîtres,
Experts ès lois, soigneux, connaissant bien les êtres
Des choses de ce monde, et parmi ces savants
Au moins douze eussent pu devenir intendants
Des plus nobles seigneurs de la vieille Angleterre,
Conduire leur fortune, et de telle manière
Qu'ils vécussent en rois, de leurs seuls revenus,
Ou s'ils préféraient vivre à la Cincinnatus,
Amasser largement pour créer au bien être
Un comté tout entier, quelque grand qu'il put être.
Pourtant ce Pourvoyeur fin et rusé coquin,
Les faisait tous au même, et malgré leur latin!

Les cheveux coupés ras à l'entour de la tête,
Comme un prêtre en ayant tout tonsuré le faîte,
La barbe exactement rasée, et tout longuet
Juché sur deux bâtons sans ombre de mollet,
Tel était le Bailli, maigre, fluet, colère,
Mais homme qui savait, par Jupin! son affaire.
Par pluie ou sécheresse il savait l'aigrefin!
Ce qu'un terrain semé lui donnerait de grain.
De son maître et seigneur les brebis, les volailles,
Les cochons, les chevaux, et les bêtes aumailles,
La viande, le laitage, en un mot tout était
Sous le gouvernement de ce Bailli fluet.
Par contrat à son maître il rendait du baillage
Bon compte, et ce depuis qu'il avait atteint l'âge,
Et personne n'eut pu le prendre à l'imprévu.
On le savait si bien de malice pourvu
Que bergers, que garçons de ferme, et tout le reste
Le craignaient, le fuyaient à l'égal de la peste.
D'arbres verts ombragée on voyait sa maison
Poser sur la commune au milieu du gazon.

Ayant comme l'on dit bien du foin dans ſes bottes,
Il pouvait acheter cailles et gelinottes
Autant que ſon ſeigneur ; il avait à part lui
Un magot ſuffiſant formé du bien d'autrui,
Mais il ſavait ſi bien à ſon doux ſeigneur plaire,
Et ſoutirer l'argent de ce lord débonnaire,
Que le pauvre plumé lui faiſait humblement
De ce qu'il le plumait un chaud remerciement.
Fort habile artiſan dans ſa verte jeuneſſe,
C'était un menuiſier d'une aſſez grande adreſſe.
Sur un jeune étalon dont le nom était Scot
Ce Bailli chevauchait. Il portait un ſurcot
Bleu de ciel et fort long. Une mauvaiſe brette
Pendait à ſes côtés, et battait ſa jaquette.
Il était du Norfolk, de Baldeſwell je crois,
Ce Bailli dont je parle, un drôle de chinois.
Il était retrouſſé tout autour comme un moine,
Et ſur la route était le dernier ſans exoine.

Les yeux petits, étroits d'un chérubin bouffi,
Le viſage écarlate, et provoquant un « Fi ! »
Bourgeonné, chaud, laſcif, la paupière teigneuſe,
Les ſourcils écaillés, et la barbe galeuſe,
Tel était de l'Huissier le portrait ſéducteur,
Auſſi tous les enfans en avaient-ils grand peur.
Céruſe, blanc de plomb, borax, ſoufre, mercure,
Onguent, rien ne pouvait déblayer ſa figure
De ces rouges bubons qui pullulaient nombreux,
Et ſur ſa joue impure aſſeyaient le hideux.
Il aimait l'ail, l'oignon, les poireaux, la civette,
Le vin épais et fort, pas du tout la piquette,
Et quand il avait bu, ſa langue en un moulin
Semblait ſe convertir, et broyer du latin.

Comme huiffier d'une cour toute eccléfiaftique,
Il avait ramaffé dans l'enceinte publique
Quelques termes, deux mots ou trois mots à peu près
Dans les débats oraux ou dans quelques décrets,
Mais fi quelqu'un voulait le tâter, je fuppofe,
Le fond du fac bientôt fe faifait voir pour caufe ;
Alors il s'écriait : " *Queftio quid juris ?* "
De fon favoir c'était là le *de profundis.*
Franc ribaud, très courtois, n'ayant rien de bégueule,
C'était un compagnon, folide fur fa gueule,
Et très bon compagnon ; pour un litre de vin
Il eut permis à qui l'eut voulu, c'eft certain,
Pendant un an et plus de garder fa maîtreffe,
Et l'eut excufé même avec grand' politeffe.
Si l'on n'en favait rien, *n i* ni, c'eft fini,
Son homme il le plumait que c'était pain béni !
Rencontrait-il parfois garçon de franche allure,
Il lui difait : " N'ayez nul fouci d'aventure
Si de l'archidiacre encourez le courroux,
Sa malédiction n'eft grand' chofe, entre nous,
Puifqu' avec de l'argent on en obtient quittance :
Si ne lui donnez rien il aura repentance
De vous avoir maudit *gratis et pro Deo.*"
Parlant ainfi, pourtant il blaguait *de facto !*
La malédiction eft chofe abominable,
Et nous conduit tout droit dans les griffes du diable ;
Tandis que peut fauver la bénédiction.
Il lui difait auffi d'éviter l'action
D'un *Significavit.* De tout le diocèfe
Il avait fous la main, foit dit par parenthèfe,
Les jeunes gens, qui tous s'en venaient près de lui
Lui conter leurs fecrets, et chercher fon appui.
Sur fa tête il avait de fleurs une guirlande,

L'enseigne d'une auberge eut certe été moins grande;
Quand à son bouclier, un gâteau le formait.

Venant tout droit de Rome, avec lui chevauchait
Son ami, son compère, un VENDEUR D'INDULGENCES
De Ronceval, je crois, selon les apparences;
Il chantait et tout haut: " Amour, à moi venez!"
A quoi l'Huissier faisait une basse du nez.
De jaunâtres cheveux pendant comme filasse,
De son épaule large ombrageaient la terrace,
Il allait tête nue, et son noir capuchon
Dans sa besace était fourré comme un torchon;
Cependant il portait une coiffe en arrière,
Sur laquelle en cocarde était un saint suaire.
Très grêle était sa voix, mais ses yeux pleins d'ardeur;
Il n'avait pas de barbe, et je crois sur l'honneur
Que du pape il eut pu très bien chanter l'office,
Car son menton de poils n'avait le moindre indice.
Il croyait chevaucher, ses cheveux à l'évent
A la dernière mode, et portrait en avant
Son énorme besace où se trouvait en somme,
Indulgences, pardons, tout chauds venus de Rome.
Du reste en son métier de Watford à Berwick,
De Pardons un Vendeur n'eut jamais un tel chic
Que lui; c'est qu'il avait dans sa lourde besace
Voyez-vous, des " agnus," des reliques en masse:
Il avait d'oreiller une taie, et c'était
Le voile de la vierge, au moins il le disait;
Il avait mêmement un morceau de la toile
Au bateau de St. Pierre alors servant de voile
Quand il faillit périr;—il avait une croix
De pierres incrustée, et d'un métal de choix,
Et des os de cochon bien encadrés sous verre;

Avec tout ce train train quand le rusé compère
Empaumait un curé bien simple et sans détour,
Il tirait plus d'argent de lui dans un seul jour
Que le pauvre curé de six mois par sa cure,
Lui vendant à prix d'or une mince dorure.
Hormis ça, cependant, c'était en vérité
A l'église un saint homme, et plein de dignité.
Il savait lire et bien, leçon, épitre, histoire,
Mais il brillait surtout en chantant l'offertoire ;
C'est qu'après l'offertoire il lui fallait prêcher,
Et que pour lui prêcher c'était toujours pêcher
De l'argent en eau trouble ; or de là sa liesse,
Car sa voix grêle, alors prenait de la richesse.

Et maintenant que vous connaissez comme moi
L'équipage et l'état, le nombre et le pourquoi
De ce rassemblement qui dans l'hostellerie
Du Tabard, arriva si plein de crânerie,
Il est temps de vous dire, et cela carrément,
Ce qu'en la dite nuit nous fîmes nommément,
Après je vous dirai quel fut notre voyage,
Et le restant enfin de ce pélérinage.

Mais à vous, chers lecteurs, je demande d'abord
De ne vous offusquer, ni m'imputer à tort
Si sur tous ces sujets clairement je m'explique,
De chaque narrateur je vous dois la chronique ;
Or ça, vous le savez tous aussi bien que moi,
Dans tout ce qu'il raconte un conteur fait emploi
Du mot du narrateur dont il redit l'histoire,
Ce mot fut-il lui-même un peu dérogatoire
Au bon ton, au bon goût, sans quoi la vérité
N'existerait jamais que trop collet monté.

Dans la ſainte écriture on voit le Chriſt lui-même
Parler parfois crûment ſans qu'on crie au blaſphême!
Et Platon dit auſſi, (quiconque ſait le grec
Peut comme moi Chaucer le lire) et certe avec
Raiſon, que les propos, les mots et les paroles
Doivent être du fait les couſins, les ſymboles.
Je vous demande auſſi pardon très humblement
De n'avoir point placé ce monde aſſurément
Chacun ſelon ſon rang; très courte eſt ma ſcience,
Et d'ailleurs je me fie à votre intelligence.

L'Hôte nous fit grand fête à chacun et à tous,
Et nous ſervit bientôt un ſouper vertuchoux!
Digne des Dieux. Le vin était fort agréable,
Et c'eſt ſi grand plaiſir que de le boire à table!
Notre Hôte était un homme aſſez beau par ma foi!
Si qu'il avait été dans le palais du Roi
Un maréchal civil; d'une forte charpente,
Avec des yeux profonds, de tournure avenante,
N'euſſiez trouvé dans *Chepe*, et parmi ſes bourgeois,
Homme au parler plus franc, mieux appris, plus courtois,
D'une beauté plus mâle. Ayant le mot pour rire,
Après notre ſouper, il ſe prit à nous dire
Lorſque chacun de nous eut payé ſon écot:
"Vrai, Meſſeigneurs, en ce daignez me prendre au mot,
Vous êtes bien venus chacun dans cette auberge,
Et depuis qu'au Tabard je reçois et j'héberge,
Je n'ai jamais reçu, j'en donne ici ma foi,
Plus noble compagnie, et de meilleur aloi.
Si je ſavais comment, je voudrais, ma parole!
Vous faire fête ſans qu'il vous coûte une obole;
Et tenez, Meſſeigneurs, je penſe en ce moment

A quelque chofe qui fera délaffement
Pour vous.—Vous allez tous (oh! que Dieu vous conduife!
Et que l'heureux martyr vous ferve à votre guife!)
De vers Cantorbery; bon: tout en chevauchant,
Vous penfez, n'eft-ce pas, de l'aurore au couchant,
Caufer, vous amufer, car ce ferait bien trifte,
Sans fe dire un feul mot de fe fuivre à la pifte;
Donc je veux vous tailler à tous dès ce moment
Pour votre long voyage un long amufement.
Et fi vous confentez d'un avis unanime,
A vous en rapporter à l'efprit qui m'anime,
Du diable! fi demain ne chevauchez joyeux!
Mais de plus longs difcours feraient difcours oifeux;
Ainfi levez la main!"—Dans ce muet langage
De notre adhéfion nous donnâmes le gage,
Déclarant par le fait tous nous en rapporter
A la prefcription qu'il allait nous dicter.
"Mes bons feigneurs," dit-il, "que nul ici ne glofe,
Pour parler court et net, enfin voici la chofe:
C'eft que chacun de vous pour moindrir le chemin
Ait à dire, à narrer à compter de demain
Une hiftoire, et cela pendant tout le voyage,
Aller, retour et fin de ce pélérinage;
Et que celui de vous qui, le plus galamment
Aura payé fa dette, en racontant vraiment
L'hiftoire la plus belle ou le plus gentil conte,
Aura droit à fouper, et fans payer de compte
Aux frais communs, ici, dans ce même pourtour,
Quand de Cantorbery vous ferez de retour.
Et pour vous égayer encore davantage,
A mes frais, moi, je m'offre en ce pélérinage
A vous fervir de guide;—et qui s'oppofera

A mes commandements, forcé, contraint fera
De payer à lui feul tous les frais du voyage ;
Si vous trouvez vraiment que ce projet foit fage
Dites-le moi de fuite."—Et nous fîmes ferment
De nous en rapporter à fon bon jugement ;
Le priant de grand cœur de juger des hiftoires,
Et de fixer auffi le prix, les acceffoires
De ce futur fouper ;—et d'un commun accord
Le reconnûmes chef dans un foudain tranfport,
Et là deffus, charmés, fans lanterner nous bûmes
Un coup ou deux, et puis dans nos dortoirs nous fûmes.

A la pointe du jour fitôt le lendemain
Notre Hôte fut pour nous tous un réveil matin ;
Nous nous mîmes au pas, et partîmes enfemble,
Et jufqu'à l'abreuvoir de St. Thomas à l'amble,
Nous chevauchâmes ; mais arrêtant fon cheval
En cet endroit, notre Hôte a dit : " Ça m'eft égal,
Il vous faut, Meffeigneurs, m'écouter, et me dire
Si la chanfon du foir a ce matin empire ?
Oui ?—très bien ; dans ce cas il nous faut voir alors
Qui de vous le premier mettra voiles dehors
Une hiftoire ;—et tenez que ne boive plus d'*ale*
Ni de vin, fi quelqu'un à mon ordre rebelle
Ofe me contefter mon pouvoir fouverain ;
Car foi d'homme il paierait tous les frais du chemin !
Donc maintenant voyons qu'on fe range en bataille,
Et que chacun de vous tire à la longue paille :
Celui qui la plus courte aura
La plus longue hiftoire dira
Et de fuite commencera !
Chevalier," reprit-il, " vous devez reconnaître
Ma volonté, tirez la paille, ô digne maître !

Vous, Madame l'Abbeſſe, approchez, approchez,
Et vous Meſſire Clerc ſans honte auſſi tirez!"

Et chacun à ſon tour alors vaille que vaille
Tira ſans plus tarder, et la plus courte paille
Par ſort ou par hazard échut au Chevalier,
Ce qui donna lieſſe au troupeau tout entier.
Et comme ce brave homme était fidèle et ſage
Lorſque de ſa parole il avait fait baillage,
Il dit: "Puiſque je dois moi commencer le jeu,
Courte paille ſois donc bénie au nom de Dieu!
Chevauchons maintenant, reprenons notre route,
Et qui veut mieux entendre, et s'approche et m'écoute!"

Et ſur ces mots reprîmes le chemin,
Et lui le Chevalier ainſi parla ſoudain.





CONTE DU CHEVALIER.

AUTREFOIS exiſtait un chef nommé Théſée,
A l'âme fière et bien organiſée,
Il était gouverneur d'Athène et général [ſans égal.
Si grand, que de ſon temps il vivait
Il avait ſubjugué de par ſa vaillantiſe
Maint pays, et vaincu l'amazone ſurpriſe.
De la Reine Hippolyte après de longs combats,
Il avait fait ſa femme, enchaſſé ſes états
Aux ſiens ; et maintenant tout couronné de gloire,
Il ramenait chez lui le prix de ſa victoire,
La belle Reine, au port majeſtueux,
Qui de l'amour le tenait dans les chaînes,
Et ſa ſœur Emilie au regard langoureux.
Je laiſſe chevaucher ce chef victorieux
Vers ſa bonne ville d'Athènes
Au ſon de la muſique, entouré des ſoldats,
Héros qui l'ont ſuivi dans ſes nobles combats.

Et certes je pourrais vous dire
Comment le preux Théſée a conquis cet empire
Des Amazones, et comment il aſſiègea

La Reine de Scythie, et puis se l'adjugea ;
Je pourrais vous narrer la magnifique fête
Qui suivit cet hymen ; comme aussi la tempête
Qui vint assaillir leurs vaisseaux,
Et leur montrer de bien près Atropos.
Mais ce serait trop long ; les bœufs de ma charrue
Sont faibles, et craindrais une déconvenue.
Le restant de l'histoire est d'ailleurs Dieu merci
Assez long ; et ne veux point abuser ainsi
Des moments de mon auditoire,
Je reprends donc le fil de mon histoire.

Ce chef dont je parlais, d'Athènes gouverneur,
Vers sa cité marchait comme un triomphateur,
Quand il vit deux à deux à genoux sur la terre
De dames un essaim, dont l'humide paupière
Racontait les douleurs. Leur peplum était noir ;
Leurs cris étaient les cris d'un affreux désespoir,
Si que nul n'entendit jamais en ce bas monde
Lamentation plus profonde.
Et ces cris déchirants toujours plus forts, plus forts
Etourdirent les airs, jusqu'à ce que du mords
De son coursier, ces femmes s'emparèrent,
Et sans plus de façon par ainsi l'arrêtèrent.

"Que me voulez-vous donc avec ces cris, ces pleurs,
Qui viennent de ma fête écorner les splendeurs ?"
Dit Thésée ;—" et pourquoi ce vêtement si triste,
Et ces sanglots, ces cris venant à l'improviste,
Semer parmi les miens le trouble et la terreur ?
Parlez ! qui peut causer cette grande douleur ?"

En vain voulut parler des dames la doyenne
D'abord ; l'émotion avait gonflé sa peine,

Que c'était trifte à voir ;—à la fin : " O feigneur !"
Dit-elle, " ne voulons écorner la fplendeur
De vos hauts faits, ni de votre victoire,
Nous invoquons pour nous ce beau nom que la gloire
A confacré. Daignez nous accordant fecours
De votre bras puiffant nous prêter le concours.
Toutes, ici, feigneur, nous fûmes fouveraines,
De nombreux et brillants domaines,
Aujourd'hui que fur nous s'alourdit le malheur,
Protégez-nous, protégez-nous, Seigneur!
Depuis quinze grands jours nous pleurons votre ab-
fence,
Dans ce Temple de la Clémence.
Et moi qui pleure, et me lamente ainfi,
Théfée, écoutez bien ceci,
Et plaignez la ma deftinée :

" J'étais naguère encor femme de Capanée,
De ce Roi qui mourut à Thèbe . . . ô trifte jour!
Et nous toutes qu'ici vous voyez à l'entour,
Perdîmes nos époux dans cet horrible fiège;
Et cependant le vieux Créon, le facrilège!
Qui trône fur les mûrs déferts de la cité,
Plein de rage et d'iniquité
A fait . . . à ce penfer mon pauvre cœur fe nâvre,
En un monceau placer cadavre fur cadavre,
Ne voulant les laiffer enterrer ni brûler,
Leur refufant la fépulture,
Et par méchanceté les donnant en pâture
A des chiens affamés qu'il fait démufeler."

Et fur ce, fans merci, leurs fanglots redoublèrent,
Et de nouveau leurs pleurs coulèrent ;

Et toutes s'écriaient : " Oh ! que notre douleur
En votre cœur s'infiltre, ô généreux feigneur !"

A ces mots de pitié l'âme toute embrafée
A bas de fon courfier foudain fauta Théfée ;
Il les fit relever, puis pour lénifier
Leur douleur, leur jura foi de preux Chevalier,
Sur le tyran Créon d'affouvir fa vengeance,
Et lui faire payer chèrement fon offenfe ;
Si que toute la Grèce en apprenant la mort
De Créon, pourrait dire : " Il mérita fon fort !"

Incontinent déployant fa bannière,
Vers Thèbe il chevaucha dans fon humeur guerrière,
Accompagné de fes foldats,
Sans plus penfer à ces joyeux ébats
Qu'Athènes dans fa gratitude,
Lui préparait ; mais avec promptitude
Ne prenant point de mefure à demi,
Vers Athènes il fit diriger Hippolyte
Sa fœur Emilie, et leur fuite,
Et puis, fans plus tarder, courut à l'ennemi.

En tête fièrement fa bannière s'avance,
Sur fond rouge on y voit Mars le Dieu des combats
Armé de pied en cap ; puis à quelque diftance
Son pennon brodé d'or répand de vifs éclats,
Et brille comme un météore
De tous cotés fur les champs d'alentour,
C'eft l'emblème parlant de feu le Minotaure,
Qui tomba fous les coups du héros, certain jour.
Ainfi marche ce chef d'une vaillante armée,

Déjà plus d'une fois chère à la renommée,
Jusques aux murs de Thèbe, et là fort galamment
Il offre le combat à Créon maintenant.
Pour abréger, je dois vous dire
Que ce vieux roi Créon il parvint à l'occire
Dans un loyal combat, et puis qu'il prit d'assaut
La cité, ses faubourgs, ses murs, et qu'aussitôt
Il rendit à ces dames grecques
Les os de leurs époux pour faire leurs obsèques.

Il serait trop long de narrer
Les lamentations, les plaintes douloureuses
Qu'à l'aspect du bûcher ces femmes malheureuses
Poussèrent, c'était à navrer :
Non plus le grand honneur que le noble Thésée
A ces dames rendit ; ce fut chose prisée.
Apprenez seulement que lorsque le héros
Eut tué ce Créon, au pied de la muraille
De Thèbes subjuguée, il chercha le repos,
Et se coucha la nuit sur le champ de bataille.

Parmi tous les corps morts se frayer un chemin,
D'armes, de vêtements s'amasser un butin,
Des pillards c'était là l'affaire :
Or tandis qu'ils faisaient ce hideux inventaire,
Ils trouvèrent gisant près de leurs boucliers,
Percés de part en part deux jeunes Chevaliers ;
Leurs vêtements brillaient d'or et de pierreries,
Et tous deux ils portaient les mêmes armoiries ;
L'un se nommait Arcite, et l'autre Palamon.
Les héraults surent bien, par Jupiter Ammon !
Par leurs riches atours et par leurs cottes d'armes,
Que de Thèbe ils étaient tous deux du sang royal

Nés de deux fœurs,—fans doute objets d'illuftres
larmes ;
Ils n'étaient ni vivants, ni morts . . . mais c'eft égal
Les pillards eurent foin les porter vers la tente
De Théfée, et le chef n'en voulant pas rançon,
Vers Athènes les fit mener fans plus façon,
Pour traîner en prifon une exiftence lente.
Et quand il eut ainfi tout baclé ce grand chef,
Couronné de lauriers, il s'en fut chez lui, bref,
Avec fes vaillants preux, et vécut fans contefte
En honneur et lieffe ; . . . —et que vous fait le refte ?

Cependant pleins d'angoiffe et de chagrin,
Puifque l'or ne pouvait racheter leur deftin,
Arcite et Palamon dans une tour obfcure
Reftaient maudiffant la nature,
Et les ans fuccédaient aux ans, les jours aux jours,
Et les pauvres captifs eux languiffaient toujours,
Jufqu'à ce qu'il advint que la jeune Emilie,
Que la rofe et le lys plus fraîche et plus jolie ;
De Mai, certain matin, avant qu'il ne fit jour
Se leva doucement, et tout uniment pour
Au gentil mois de Mai faire deux doigts de cour :
Car en faifon de Mai l'oifeau ne tient en cage,
Le cœur émouftillé, cherche un nouveau langage,
Et n'eft pas pareffeux lui porter fon hommage.
Son vêtement était frais à ravir les yeux ;
Longs, en natte arrangés, étaient fes blonds cheveux.
Dans le jardin, fi bien qu' auffitôt que l'aurore
Eut dit : voici venir le foleil qui tout dore,
Elle fe promenait cueillant avec bonheur,
Pour faire une couronne ou rouge ou blanche fleur,
Chantant, car elle avait des chanfons de rechange,

Moultes chanſons, peut-être mieux qu'un ange.
L'épaiſſe et forte tour qui formait, c'eſt réel,
Le principal donjon de ce royal caſtel,
Où nos deux Chevaliers depuis nombre d'années
Paſſaient empriſonnés de ſi longues journées,
Se trouvait adoſſée aux murs de ce jardin
Où la jeune Emilie amaſſait ſon butin.
Comme ce matin là de ſplendide lumière
Le ſoleil brillantait le bleu de l'atmoſphère,
Du geolier, Palamon ayant pris l'agrément,
Dans une chambre haute était en ce moment,
Promenant ſes regards ſur la vaſte étendue
De la ville, où parfois laiſſant tomber ſa vue
Sur le jardin, et ſur ſes verts rameaux
Où la gente Emilie enſeignait aux oiſeaux
Ses chants. Ce Palamon promenait ſa détreſſe
De ci, de là, diſant, dans ſa triſteſſe :
" Hélas ! trois fois hélas ! ah ! pourquoi ſuis-je né
Pour être à tout jamais à tel ſort condamné !"
Lorſqu'il advint par aventure,
Qu'à travers un treillis de fer dont l'ouverture
Donnait préciſément en plein ſur le jardin,
En voyant Emilie il jette un cri ſoudain,
Comme ſi juſqu'au cœur l'eut atteint une flèche :
Et ſur ce cri voilà qu' Arcite ſe dépêche
D'accourir :—" Qu'as-tu donc ?" a-t-il dit, " mon couſin,
Qui cauſe ta pâleur ? Pourquoi ce cri ſoudain ?
Quelqu'un peut-il ici, t'avoir fait une offenſe ?
Au nom des Dieux, couſin, crois-moi, prends patience,
A Saturne là haut nous devons la priſon,
Lutter contre le ciel, c'eſt manquer de raiſon !"

" Coufin," dit Palamon, " tu te trompes de caufe,
D'être en prifon je ne fuis fi marri,
Et ce profond ennui n'a motivé mon cri;
Oh! par ma foi c'eft autre chofe
Qui me le fait pouffer; fuis bleffé jufqu'au cœur
De par mon œil qui vit un objet enchanteur;
Cette Beauté qui là bas fe promène
Seule a caufé mon cri, feule caufe ma peine;
Eft-elle femme ou bien Déeffe? . . . Mordicus!
Point ne le fais, mais vrai, ce doit être Vénus!"

Et fur ce Palamon dans fon ardeur nouvelle
De tomber à genoux, et de dire: " O Vénus!
Si tel eft ton vouloir en dépit des argus
Promener en ces lieux ta jeuneffe éternelle
Devant moi pauvre prifonnier,
A fortir de prifon aide-nous, beau geolier!
Et fi las! notre deftinée
Eft fi triftement façonnée
Que nous devions mourir ici,
Prends pitié de notre lignée,
Et daigne avoir quelque fouci
De notre arbre autrefois majeftueux auffi,
Avant que d'un tyran l'eut frappé la cognée!"

Arcite à ce propos prompt comme un écureuil
Sur la dame au jardin a vite jeté l'œil,
Et de cette Beauté la vue
Et le trouble et l'émeut, et peut-être encor plus
Que Palamon:—" Cette Beauté me tue,"
Dit-il piteufement; " la robe de Neffus
Me ferait moins de mal, brûlerait moins mon âme:
Et fi ne peux l'avoir cette adorable dame,
Si n'obtiens fon amour, je fuis un homme mort!"

" Eh quoi," dit Palamon, dans un ſoudain
tranſport,
Ne pouvant reprimer ſon ire :
" Ce que tu dis n'eſt pas ſérieux, tu veux rire ?"

" Rire !" reprend Arcite, " oh ! non par Jupiter !
Ou ce rire ſerait par ma foi bien amer !"

" Oui dà !" dit Palamon, et ſur ſon front ſévère
Montait en bouillonnant une immenſe colère,
" Ce ne te ſerait point certes à grand honneur
D'être faux à ta foi, d'être traître et menteur
Envers moi, ton couſin, de plus ton frère d'armes :
N'avons-nous pas, goûtant de l'amitié les charmes,
Juré chacun à l'autre, (il doit t'en ſouvenir !)
A la peine plutôt mourir,
Que d'être l'un à l'autre hoſtiles ſoit en guerre
Soit en amour ; et de ne jamais faire
Entre nous, que ce qui pourrait aider ſon frère ?
Tu ne peux le nier ; et voilà maintenant
Que tu te mets traîtreuſement
A vouloir, et ce, méchamment
Te gliſſer en ſerpent vers l'objet de ma flamme,
Et me ſupplanter dans ſon âme ?
Perfide Arcite, non, tu ne feras ainſi.
Avant toi je l'aimai ; je t'ai dit mon ſouci
Comme à mon ami vrai, comme à mon frère d'armes,
Pour avoir tes conſeils, un dictame à mes larmes,
Et comme Chevalier, ſi c'eſt en ton pouvoir,
Tu dois m'aider, oui tel eſt ton devoir !"

A ce diſcours qu'il trouvait inſolite,
Fièrement répondit Arcite :

" Tu m'appelles perfide! et tu l'es plus que moi.
J'aimai d'amour, cette femme avant toi.
Lorfque tu la vis tout-à-l'heure.
C'était une Déeffe, et le ciel fa demeure!
Ton amour donc ce n'eft que l'adoration
Que monte pour les Dieux l'imagination.
Mon amour au contraire eft pour la créature,
C'eft pourquoi, beau coufin, je t'ai dit l'aventure.
Mettons que tu l'aimais avant, et c'eft peu clair,
Mais ne fais-tu pas bien ce dicton du vieux clerc :
' De toutes les lois, il n'importe,
L'amour étant la loi plus forte,
Vouloir retenir un amant,
C'eft perdre fon temps fûrement.'
Donc, d'après ce dicton, et c'eft loi pofitive,
Voici ce qui toujours arrive :
C'eft que dans tous les rangs quand il s'agit amour,
Et cela fe voit chaque jour,
Les liens font rompus ;—et ce n'eft ma foi bête!
Puis qu'enfin un homme aime en dépit de fa tête!
Qu'il ne peut l'éviter quand même il le voudrait,
Et je dis plus, quand même il en mourrait;
L'objet de cet amour fut-il une âme neuve
De jeune fille, ou bien le reftant d'une veuve.
Au furplus fes faveurs tu ne les obtiendras
Probablement pas dans ta vie,
Nous fommes tous les deux, tu ne l'ignores pas
En prifon ; à l'efpoir le ciel ne nous convie,
Puifqu' aucune rançon ne peut nous racheter.
Donc à quoi bon nous difputer?
Tiens, ne reffemblons pas aux deux chiens de la fable
Qui, toute la journée, en lutte épouvantable
Se harcelèrent pour un os.

Tandis qu'ils ſe donnaient de vaillants coups de crocs,
Car ils étaient grandement en colère,
Survint un fier Milan du ſéjour du tonnerre,
Qui triomphalement emporta juſqu'aux cieux
L'objet de leur débat pour s'en gaver loin d'eux.
Comme à la cour du roi, mon frère,
Donc entre nous qu'il ſoit! couſin, chacun pour ſoi,
Et chacun pour ſon ſavoir faire!
En agir autrement ſerait fou par ma foi!
Aime ſi tu le veux; moi je te dis je l'aime,
Et—l'aimerai toujours, toujours d'amour extrême.
Du reſte il nous faut bien endurer la priſon!
Se plier à ſon ſort n'eſt qu'acte de raiſon.

Entr'eux longue fut la diſpute,
Mais n'ai point le loiſir de minute en minute
Vous le narrer. Je paſſe à pieds joints là deſſus.
Vous ſaurez donc qu'un jour dans la cité d'Athène
Pour s'amuſer courant la pretentaine
Advint le grand Pirithoüs.
C'était du roi Théſée un compagnon d'enfance,
Un compère, un ami de cœur et d'alliance.
Ils s'aimaient ſi fort tous les deux
Que lorſque l'un fut mort, c'eſt écrit dans un livre,
L'autre, ſans ſon ami, ne ſe ſouciant vivre,
S'en fut juſqu'en enfer le quérir, mais ne veux
Ici de ce beau trait relever le mérite.
Bref ce Pirithoüs, aimant beaucoup Arcite,
Du Roi Théſée obtint, non ſans quelque façon,
Qu'Arcite ſortirait de priſon ſans rançon,
Mais à condition qu'il ne ſerait licite
Jamais au dit Arcite
Revenir ſoit de jour, ſoit de nuit dans les lieux

Où Théfée étendait fon pouvoir glorieux;
Et que fi, fur ce territoire,
Il fe laiffait happer,—(Il en gardât mémoire !)
De la tête il ferait fans pitié ni merci,
A l'inftant raccourci.
Sans en demander plus il accepta la grâce,
Tout en empochant la menace.

Oh! d'Arcite à préfent que grande eft la douleur!
Il fent l'ennui fe gliffer en fon cœur!
Il crie, il pleure, il fe lamente;
Il appelle la mort, tant fa vie eft pefante!
"Oh! maudit foit le jour!" dit-il, "où je fuis né!
Mieux valait la prifon où j'étais condamné!
Pourquoi jamais ai-je fait connaiffance
Du grand Pirithoüs?—Maintenant l'exiftence
Pour moi ne ferait un enfer,
Et d'un bonheur paffé le fouvenir amer.
Je ferais en prifon encor près de Théfée,
Mais la prifon pour moi ferait un Elyfée,
Où pourrais du moins voir
L'objet d'un amour fans efpoir.
Cher coufin Palamon, dans cette conjoncture,
Il eft à toi le beau de l'aventure,
Tu reftes en prifon, mais fous fes froids lambris
Tu peux la voir, tu peux rêver le Paradis.
Et puifque pour toi la fortune
A retourné les dés, ne fe peut-il qu'un jour
A tes vœux fe préfente une chance opportune,
En galant Chevalier lui dire ton amour.
Mais moi deshérité de fa douce préfence,
Moi j'ai tous les tourments d'une cruelle abfence,
Et fuis dans fi grand défefpoir,

Que ni l'air, ni le feu, ni l'eau, non plus la terre,
Ni les clartés du jour, ni le calme du ſoir
Ne ſauraient conſoler, adoucir ma misère.
Je devrais bien, plutôt que tant ſouffrir
Dire à la vie adieu pour en finir.

Hélas ! pourquoi ſe plaindre avec tant d'amertume
Des biens que nous départ le ciel,
Et de nos ſots déſirs préſenter un volume
Aux Dieux, en leur faiſant appel.
L'un déſire et demande, oh ! non pas la ſageſſe !
Mais de l'or, de l'argent, en un mot la richeſſe,
Et la richeſſe en plus d'un cas
Lui vole ſa ſanté, puis le mène au trépas.
L'autre de ſa priſon à déloger aſpire,
Qui ne rentre au logis que pour s'y faire occire.
Nous ne ſavons jamais ce qu'aux Dieux demandons,
Et le malheur ſouvent nous vient de par leurs dons.
Nous reſſemblons aſſez au pauvre diable
Qui gris comme une grive a pourtant là raiſon
De ſe reſſouvenir avoir une maiſon,
Mais qui de la trouver ne ſe ſent pas capable.
Et nous auſſi, nous cherchons le bonheur,
Mais lorſque nous croyons le happer, ſerviteur !
A nos vœux il fait banqueroute,
Et nous laiſſe penauds embourbés ſur la route.
Ainſi moi je croyais en toute vérité,
Que ſi pouvais jamais n'avoir ma liberté,
Je ne me ſentirais de joie :
Or maintenant au chagrin ſuis en proie,
Et ſur moi fond l'adverſité ;
Ne pouvant plus voir Emilie
Je ſuis à moitié mort de ma mélancolie !"

De ſon côté Palamon dans ſa tour,
Quand il apprit qu'Arcite était parti ce jour,
Aux échos jeta ſa triſteſſe,
Et mouilla de ſes pleurs ſes fers en ſa détreſſe.
" Hélas !" gémiſſait-il, " Arcite, mon couſin,
De nos diſſentions tu remportes le gain.
Dans Thèbes, maintenant, tu promènes ta joie,
Sans prendre ce ſouci qu'au chagrin ſuis en proie.
Tu peux, puiſque tu portes vaillant cœur,
Aſſembler nos parents, et dans ta rude ardeur
A ce pays ſuſciter bien des guerres ;
Et, lui donnant les étrivières,
Obtenir pour rançon la palme du vainqueur,
Mon aimée, Emilie, auſſi chère à ton cœur.
Oh ! pour gagner ton but, ſur moi quel avantage
N'as-tu pas ? Moi qui meurs ſans air dans cette cage ?
Car il me faut pleurer et ſouffrir en priſon ;
Ah ! ces tourments d'amour m'ôteront la raiſon !"

Et là deſſus l'horrible jalouſie
Infiltra dans ſes ſens ſa rude frénéſie,
Si bien qu'en ſon cœur abattu ;
Il mit en doute tout,—oui, juſqu'à la vertu.
" Deſtin cruel," dit-il, " qui gouvernes le monde,
Et qui tiens ſous tes lois le ciel, la terre, et l'onde,
Qui ſur le diamant incruſte tes décrets,
Dont les volontés ſont d'immuables arrêts,
Certes l'humanité ne te doit pas grand' choſe,
Pas plus que la brebis qui dans ſon parc repoſe.
L'homme nait pour ſouffrir, eſt ſujet à la mort
Comme un autre animal, et n'a pas meilleur ſort,
Endurant mille maux malgré ſon innocence,
C'eſt donc dans un non ſens que gît ta preſcience !

Et ce qui plus encore augmente ma douleur,
C'eſt de penſer que l'homme en raiſon de ſon cœur
Et de ſa haute intelligence,
Par ſon reſpect des Dieux, de leur omnipotence,
Eſt obligé d'agir contre ſa volonté,
Tandis que l'animal lui n'en fait qu'à ſa tête;
Lorſque l'animal meurt, pour lui c'eſt *niente*,
N—i, ni, c'eſt fini, néant à la requête!
Mais pour l'homme il exiſte encor l'Eternité,
Dont il doit, lui vivant, avoir fait la conquête
Par ſes vertus; ſinon de nouvelles douleurs
Viendront ſuccéder à ſes pleurs.
Décide qui voudra parmi les Aruſpices
De la moralité de toutes ces juſtices,
Mais moi qui de mon cœur peut faire l'examen,
Je ſais que dans ce monde eſt bien grand le chagrin.
Las! je vois un ſerpent, un voleur ſacrilège,
Qui de maint honnête homme a cauſé par un piège
Ou la ruine, ou le malheur,
Se pavaner ſouvent blanc comme neige
Au large, du public en narguant la clameur!
Et moi, je dois reſter en priſon, par Saturne!
Y traîner une vie et longue et taciturne,
Parce qu'à Junon il a plu
Verſer le ſang thébain dans ſon humeur jalouſe,
Raſer les murs de Thèbe, et dans ſon mal-voulu
Faire de nos foyers une aride pelouſe?
Et Vénus qui plus eſt vient doubler ma douleur,
Par la crainte d'Arcite, et m'abîmer le cœur!"

Maintenant Palamon pour un temps je le quitte,
Et le laiſſe en priſon, pour vous parler d'Arcite.

L'été traîna ses jours, vinrent les longues nuits
Qui des fortes douleurs augmentent les ennuis.
De Palamon ou bien d'Arcite,
Lequel était dans les plus vilains lacs,
Je crois vraiment qu'un Aréopagite
Eut eu grand' peine à décider le cas;
Car pour analyser mon dire,
En prison Palamon endure le martyre
Dans les fers et dans la douleur,
Quand Arcite exilé ne peut lui non plus dame!
Revoir le doux objet qui lui tient tant au cœur
Sa dame!
Décidez amoureux par Jupiter Ammon!
Quel est le plus à plaindre Arcite ou Palamon?
L'un chaque jour peut guigner Emilie,
Mais il vit en prison plein de mélancolie;
L'autre peut chevaucher et par monts et par vaux
Descendre les versants, arpenter les coteaux,
Mais sans risquer sa vie, il ne peut, c'est sa peine,
Un seul instant paraître dans Athène,
Si qu'il ne peut jamais fêter ses yeux
De ce fruit défendu, morceau délicieux.
C'est une question à juger difficile;
Jugez la: quand à moi je trouve plus facile
De mon narré reprendre ainsi le fil.

Quand Arcite arriva dans Thèbes en exil,
Il se trouva soudain en défaillance extrême;
Quoique d'un Chevalier le grand cœur soit viril,
Ne plus revoir l'objet qu'on aime
Est, je le dis, en vérité,
La plus affreuse adversité.
Aussi jamais douleur n'exista plus profonde

Que la douleur d'Arcite, et pour me résumer
Aucun amant, bien sûr, ne pourra se pâmer
Autant que lui, tant que vivra le monde.
Il perdit à la fois le boire et le manger,
Et le sommeil aussi lui devint étranger;
Si que, naguère allègre,
Il devint dans peu sec et maigre.
Ses yeux creux et hagards empreints de désespoir
Vrai, faisaient mal à voir,
De jaunâtre couleur, pâle était son visage,
Toujours seul il était solitaire et sauvage,
Et la nuit au lieu de dormir
Il ne poussait qu'un long soupir.
S'il entendait un chant ou les sons d'une lyre,
Lors des pleurs coulaient de ses yeux,
Et quand on essayait de calmer ce délire,
Il suffoquait le malheureux!
Il était tellement changé ce pauvre Arcite,
Et d'une humeur tellement insolite
Que, qui jadis l'entendit maintefois,
Alors n'eut pu reconnaître sa voix;
Et, tout dans sa conduite,
Etait si débraillé, si bizarre et sans suite,
Non seulement comme devers Paphos
Il arrive à ceux là malades par Eros,
Mais plutôt comme en proie à ce triste vertige
Sur le devant du front logé par un prodige.
Si qu'en fort peu de temps, sans plus péroraison,
Le pauvre amant perdit à peu près la raison;
A cela ne saurais que faire,
Et ne puis discourir toujours sur sa misère!

Quand il eut enduré, pendant un an ou deux,
Cette douleur amère et ces chagrins affreux,

A Thèbes, fon pays, comme favez de refte,
Une nuit qu'il dormait, mais d'un fommeil funefte,
Mercure au chef portant le Petafus,
Le Caducée en main, et qui plus eft en fus,
Ses deux Talaria, dans un léger nuage,
Près de lui s'abattit, lui difant : " Prends courage !"
(Le Dieu portait le même vêtement
Ainfi que put le remarquer Arcite,
Qu'il avait certain jour où, d'un air chattemite,
Il endormit Argus profondément :)
Et dirige-toi vers Athènes,
Là finiront tes chagrins et tes peines."

Arcite s'éveille en furfaut.
" O Mercure !" a-t-il dit, " fus ! je te prends au mot,
Et dût la mort finir mes peines,
Je m'en vais partir pour Athènes.
Et ce difant, il prit un grand miroir
Près de fon lit, pour fe mieux voir ;
Pour lors il vit que fon vifage
Etait changé du tout au tout,
Et qu'il pourrait fort bien dans un humble équipage
Revoir Athène, et puis fans jouer fon va-tout
Incognito revoir fa dame,
Et tous les jours ainfi fatisfaire à fa flamme.
Donc fur le champ notre preux Chevalier
Se déguife en pauvre ouvrier,
Et fuivi d'un varlet, au fait on doit le croire
De fon hiftoire,
Vers Athène il s'en va par le plus court chemin.

Arrivé dans la ville il fut frapper foudain
Au caftel de Théfée, et s'offrit pour tout faire
Porter de l'eau, fcier du bois,

Et tout ce qu'en un mot on croirait néceſſaire.
Comme il était nerveux, jeune et fort à la fois,
Et qu'il n'exigeait pas un énorme ſalaire,
Il entra, c'était là ſon plan,
De la belle Emilie auprès d'un chambellan.

Pendant un an ou deux ſous ce nom Philoſtrate
Il fut ainſi varlet; mais ici je conſtate
Que, jamais à la cour, de ſa condition
Homme ne fut l'objet de plus d'affection.
Il était ſi courtois, que de tous la penſée,
Etait qu'il devait être avancé par Théſée;
Si que Théſée un certain jour,
A force d'écouter les propos de ſa cour,
Le retira de l'antichambre
Pour le faire d'un coup écuyer de ſa chambre,
Pour maintenir ſon rang lui donnant, par ma foi,
De l'or de bon aloi:
Notez que chaque année Arcite
De ſes biens recevait le revenu licite,
Qu'il dépenſait toujours diſcrètement,
Afin de ne donner aux ſoupçons aliment.
Notre héros durant trois ans eut cette vie,
De Théſée eſtimé, ſans exciter l'envie.
De ce bonheur je le laiſſe au timon,
Pour revenir à Palamon.

Dans ſa priſon, noire et malſaine,
Uſé par la douleur, le déſeſpoir, la peine,
Palamon eſt depuis ſept ans,
D'un amour ſans eſpoir, en proie aux ouragans;
Et notez qu'il eſt là priſonnier pour la vie,
Non pour un an; de plus rongé d'envie.

Qui pourrait en anglais le rimer ſon malheur?
Ce n'eſt pas moi vraiment, je n'en aurais le cœur:
Donc je paſſe deſſus vite autant que poſſible
Pour arriver à ce fait oſtenſible.

Or il advint qu'en la troiſième nuit
Du joli mois de Mai de la ſeptième année,
Où dans cette priſon avait été conduit
Palamon,—à peu près vers l'heure de minuit,
Le ſervant le hazard ou bien ſa deſtinée,
(Car lorſque le veut le deſtin
Chaque choſe arrive à ſa fin,)
Par l'aide d'un ami, briſa ſes fers, et preſte
S'enfuit de la cité,—ſans demander ſon reſte.
Il avait fait boire au geolier
Sous un prétexte hoſpitalier,
D'un certain vin clairet digne en tout de l'Erèbe,
Fait avec l'opium le plus fameux de Thèbe,
Si que toute la nuit le geolier ſous ſon vin
Plia ſans s'éveiller, et que le lendemain
Il eut eu certe peine à dire
Ce qui la veille avait mis ſa tête en délire.

Bien courte était la nuit. Palamon vers un bois
Voiſin, fut abriter ſa fuite;
Il penſait y reſter le jour en tapinois,
Et vers Thèbes le ſoir ſe diriger enſuite,
Afin de recruter ſes parents, ſes amis,
Et faire la guerre à Théſée;
Dans ces futurs combats, car s'il n'était occis,
Du moins telle était ſa penſée,
D'Emilie il pourrait faire ſa femme après,
Et par ce doux hymen couronner ſes ſuccès.

Maintenant vers Arcite arrivons, c'eſt merveille!
Vers Arcite, pauvre garçon,
Qui ne prévoyait certe en aucune façon,
Ce qui lui pendait à l'oreille.

Au ſommeil arrachée et faiſant fête au jour,
La gentille alouette en chante le retour,
Et le fameux Phœbus que ſon ardeur dévore
En inondant de feux le ſplendide orient,
Sèche déjà de ſon regard riant
Les doux pleurs qu'aux boſquets a ſuſpendu l'aurore.
Dans la cour du palais Arcite en ce moment
Eſt avec le premier écuyer de Théſée,
Et par le mois de Mai ſon âme électriſée,
Rêve au beſoin de mouvement;
Donc ſur ſon beau courſier, avide de lumière,
Il monte et ſe donne carrière,
Et ſe dirige par hazard
Vers le bois où caché Palamon à l'écart
Se tenait coi; voulant former une guirlande
Au mois de Mai ſoudaine offrande.
Lors à l'écho des boſquets et des bois,
Il ſe mit à chanter de ſa vibrante voix:
« Mai! joli mois de Mai! bijou de la nature,
Sois le bien venu, joli Mai!
Je viens ici glaner tes fleurs et ta verdure,
Pour un amour qu'au fin fond du cœur j'ai."
Et le voilà, qui longe d'aventure,
Le buiſſon où, craignant fort ſa capture,
Se tenait Palamon qui ne pouvait penſer
Qu'Arcite là vint à paſſer.
Mais on le ſait, un champ a des yeux, des oreilles,
Et cela fut prouvé par nombre de merveilles.

Ce qui fait, qu'entre nous, l'homme devrait toujours
Se conduire fi bien qu'en chacun de fes jours
Il put vifager fon femblable,
Sans paraître à fes yeux coupable.
Arcite ne penfait mie à fon Palamon,
Affez près pour ouïr fon chant ou fon fermon.

Lorfqu' Arcite eut chanté tout fon foûl, à cœur joie,
Du chagrin tout-à-coup il redevint la proie.
Comme font les amants qui tantôt dans l'éther,
Touchent le ciel, ou bien pataugent dans l'enfer.
Comme le vendredi, car la chance eft diverfe,
Tantôt le foleil luit, tantôt il pleut à verfe,
Ainfi fouventefois la Déeffe Vénus
Rend le cœur de fes gens abfolument obtus,
En finiftre couleur changeant la couleur blanche,
Tel qui rit vendredi, fouvent pleure dimanche!

Quand Arcite à la fin eut ceffé de chanter,
Il fe mit à fe lamenter;
Et puis fur le gazon s'affit fans plus rien faire
Que de déplorer fa mifère.
" Hélas!" dit-il, " maudit le jour où je fuis né!
Combien de temps encore à fouffrir condamné,
Me verrai-je, ô Junon! l'objet de ta vengeance!
Moi du fang de Cadmus le rejeton royal!
Qui fuis lâche à ce point qu'en ma folle démence
D'un mortel ennemi je me fais le vaffal;
Et de mon propre gré me mettant en faillite,
Cache fous un faux nom, mon nom, le nom d'Arcite!
Mars! Junon! Dieux cruels! qui broyez de vos mains
La cité d'Amphion,—Thèbes et les Thébains!
Excepté Palamon le martyr de Théfée,

Et moi dont l'âme eſt embraſée
Par les feux dévorants d'un indicible amour,
Que reſte-t-il de nous pour les venger un jour?
Rien :—Et vous me tuez par trop belle Emilie,
Vous êtes, voyez-vous, la cauſe dont je meurs,
Ah! ſur un mot d'amour de bouche ſi jolie,
Comme ſe tariraient mes pleurs!"

Arcite ayant aux vents jeté ſa doléance,
Pendant long-temps reſta dans un morne ſilence,
Laiſſant tomber ſa tête ſur ſon ſein,
Et la ſoutenant de ſa main.
Cependant qu'en ſon cœur ſentant le froid d'un glaive
Comme au ſortir d'un mauvais rêve,
Palamon furieux, blême ainſi qu'un mourant,
S'élança hors de ſa cachette,
Diſant: " Tu vas enfin me la payer ta dette,
Arcite! faux, traître, méchant!
Car je connais enfin de ton cœur le penchant.
Tu voudrais me ſouffler ma dame,
Et ce trait là de ta part eſt infâme!
Car tu me dois, vilain couſin,
Aide, protection, et ſecours de ta main.
En faiſant au même Théſée,
Crois-tu vraiment avoir acquis de la grandeur?
De nos Thébains tu ſeras la riſée,
Et ſur toi plane le malheur.
Et tu n'aimeras pas, vois-tu mon Emilie,
Je veux l'adorer ſeul,—arrière ta folie!
Ou je mourrai bientôt, ou bientôt tu mourras,
Car je ſuis Palamon, et je veux ton trépas.
Et quoiqu'ici je ſois ſans armes,
Echappé de priſon, par la grâce de Dieu,

Ou tu me laifferas et ma dame et fes charmes,
Ou bien tu mourras en ce lieu."

De Palamon Arcite en voyant le délire,
Comme lui furieux lui rive ainfi fon dire :
"Par les Dieux tout-puiffants qui nous donnent le jour,
Si tu n'étais malade ou fou d'amour,
Si tu n'étais auffi fans armes,
Tu ne quitterais pas ni ces bois, ni leurs charmes,
Sans être au préalable occis, et par ma main.
Car ne reconnais pas, entends-tu, beau coufin,
Ce prétendu contrat de ftupide allégeance
Qui me ferait ton efclave d'urgence.
Ne fais-tu pas que l'amour, triple fot!
Eft libre comme l'air, et qu'à chacun fon lot!
Mais après tout, comme la chofe eft fure,
En toi je reconnais un preux rempli d'honneur,
Qui veut dans un combat difputer d'aventure,
Qui des deux d'Emilie occupera le cœur,
Ma foi de Chevalier ici je te l'engage
Que demain au matin fous ce même feuillage
Tu me verras apportant en ces lieux
A l'infçu d'un chacun, des armes pour tous deux,
Et tu choifiras, je le veux,
Les armes qu'aimeras le mieux.
Et je t'apporterai ce foir boiffon, volaille,
Et de quoi te couvrir la nuit vaille que vaille;
En me tuant fi tu reftes vainqueur,
Alors à toi de ma dame le cœur!"
A quoi le Palamon répondit: "Te l'accorde!
C'eft bien parlé; donc que nul n'en démorde!"
Et parole donnée, Arcite prit foudain
Le chemin de la ville en difant: "A demain!"

O Cupidon ! enfant peu charitable !
Qui drapé d'égoiſme es irraſſaſiable !
Il eſt bien dit qu'amour ne peut vouloir
De ſon plein gré jamais aucun compagnonage,
Et qu'il prétend exercer ſon pouvoir
Sans ſouffrir le moindre partage.
Arcite et Palamon prouvent bien, par ma foi,
Que l'enfant de Vénus eſt des Rois le plus Roi.

Arcite a donc chevauché vers la ville.
Muni d'armes, il ſe faufile
Avant qu'il ne ſoit jour le lendemain matin,
Hors du Palais, et reprend le chemin
Du bois ; portant devant lui la féraille
Et tout l'attirail du combat,
Qui doit entr'eux aider à la bataille
Et décider leur altercat.
Et dans le bois de la veille, heure dite,
Ce Palamon viſageait cet Arcite.
A l'aſpect l'un de l'autre, à ce premier abord,
De couleur tous les deux ils ont changé d'abord.
Tel ce chaſſeur dans les forêts de Thrace,
Quand au lion, à l'ours on fait la chaſſe,
Qui ſe tient dans la brêche, armé d'un javelot,
L'oreille au guet, écoute et ne dit mot,
Lorſque caſſant les branches, les brouſſailles
S'avance en ſe ruant le terrible animal,
Prêt à ſonner ſes propres funérailles,
Formule ſa penſée en cet inſtant fatal,
Et dit dans ſon âme éperdue :
" Il faut que je le tue, ou ſinon il me tue !"
Ainſi ce ſentiment fut commun à tous deux,

Lorſque d'abord leurs yeux rencontrèrent leurs yeux.
Entr'eux point de ſalut, nul vœu de bien venue,
Mais ſans dire un ſeul mot, chacun d'eux s'évertue
Armer l'autre amicalement,
Non comme un futur adverſaire,
Que l'on va tout à l'heure éreinter proprement,
Mais comme ſi l'un l'autre il entr'aidait un frère.
Puis tous les deux armés de leurs glaives alors,
L'un de l'autre chacun cherche entamer le corps.
A ſa manière de combattre
Palamon paraiſſait un fier lion des bois
Sur ſa proie acharné ; comme un tigre pantois
Arcite frappait dru, faiſant l'œuvre de quatre ;
Ils s'eſcriment depuis énormement de temps,
De leur ſang colorant fort rouge la roſée ;
Qu'ils ferraillent ma foi !—dans ce beau paſſetemps,
Je les laiſſe s'ebattre et reviens à Théſée.

Des décrets éternels miniſtre général,
Le Deſtin ce pouvoir ſans replique, et brutal,
Eſt tellement irréſiſtible
Que bien ſouvent dans ce monde riſible,
En dépit du qu'en dira-t-on
Des " ouis" de quelques uns, de quelqu'autre du
" Non,"
Il arrive un beau jour à l'immenſe ſurpriſe,
A la rumeur de nombre de cancans,
Un fait, un ſeul qui ſe ſingulariſe,
Et n'arrivera plus peut-être de mille ans.
Car ici bas, tous nos appétits certe,
Appétit de plaiſir, ou de haine, ou d'amour,
Ou de guerre, ou de paix, ou de peuple, ou de cour,
Que cet appétit ſoit ou plus ou moins alerte,

Sont réglés par Celui qui voit tout de là haut,
Et dont toujours la volonté prévaut.
Si je vous dis cela, ce n'eſt billeveſée,
C'eſt pour vous démontrer que le puiſſant Théſée
Etait ſi deſireux chaſſer le cerf en Mai,
Que dès le point du jour il ſe levait, c'eſt vrai!
Tout prêt à chevaucher avec ſon équipage,
Meutes de chiens et de gens, c'eſt l'uſage;
Car pour chaſſer le cerf
Théſée était tout nerf;
Et que perſonne ici ne le condamne,
Ne pouvant ſervir Mars, le voir ſervir Diane!

Le jour était ſuperbe, et confit de bonheur,
Théſée avec ſa reine Hippolyte la belle,
La brillante Emilie, et toute la ſequelle
Des écuyers et des dames d'honneur,
Tout de vert habillés pour fêter la verdure,
Dont dans le mois de Mai ſe revêt la nature,
Royalement de vers le petit bois
Où le cerf, diſait-on, était en tapinois,
Chevauchait déſireux de commencer la chaſſe.
Il traverſe un ruiſſeau qui formait un impaſſe,
Et droit il pourſuit ſon chemin,
Lorſque ſous le ſoleil il apperçoit ſoudain,
Comme deux ſangliers au milieu des bruyères,
Arcite et Palamon ſe taillant des croupières,
Mais de ſi brutale façon,
Qu'à chaque coup d'eſtramaçon,
On eut imaginé ſans peine
Qu'il s'agiſſait d'abattre un chêne.
Sans reconnaître encor ces acharnés bretteurs,
Théſée aiguillonnant vivement ſa monture,

D'un bond s'élance entre leurs deux fureurs:
" Halte-là," leur dit-il, " ou de par Mars, je jure
D'étendre à mes pieds mort,
Celui qui le premier de frapper a le tort.
Mais dites-moi, quelle mouche vous pique
Que d'être affez hardis vider votre altercat
De cette manière cynique,
Sans un feul juge du combat?"

A ce brufque difcours Palamon de répondre:
" Certe notre préfence ici doit nous confondre,
Sire, point n'eft befoin de faire aucun effort
Pour nous fauver; tous deux nous méritons la mort.
Comme ton droit de feigneur et de juge
Te donne le pouvoir de prononcer fur nous,
Pour nous point de merci, de trève, ni refuge,
Dans notre fang abreuve ton courroux.
Occis-moi tout d'abord, ce fera charitable,
Mais tue auffi, mon compagnon, morbleu!
Ou fi cela te femble préférable,
Occis mon compagnon d'abord le miférable!
Tu croyais le connaître, et tu le connais peu:
A tes yeux que le jour éclate:
Il eft ton écuyer, n'eft-ce pas, Philoftrate?
Mais qu'eft-il Philoftrate? . . . il eft ton ennemi,
Le fourbe fe cachait fous la peau d'un ami!
C'eft en un mot, un banni, c'eft Arcite
Dont l'unique et le beau mérite,
N'eft autre que s'être joué de toi,
Et d'avoir fait échec et mat le Roi.
Cet Arcite de plus ofe aimer Emilie.
Car puifqu'a fonné l'heure où je m'en vais mourir,
Rien ici bas ne peut me retenir,

Et devant toi mon cœur je le déplie.
Je ſuis auſſi ton ennemi mortel,
Je ſuis ce Palamon qui par un coup du ciel
Traîtreuſement la nuit dernière,
A quitté la priſon pour ce lieu ſolitaire,
Et d'Emilie auſſi moi je ſuis amoureux!
Et je veux mourir à ſes yeux.
Contre grandes douleurs la mort eſt un refuge,
Je demande la mort, ô juge!
Mais tue auſſi mon compagnon,
S'il devait me ſurvivre en mourrais de guignon!"

"Belle concluſion, et digne de l'exorde!"
A dit Théſée: "il n'eſt beſoin de corde
Pour vous faire avouer à chacun vos méfaits,
Donc par le rouge Mars! vous ſerez ſatisfaits.
Vous mourrez tous les deux, beaux ſires, je l'accorde!"

En femme qu'elle était la Reine ayant du cœur
Laiſſa ſes pleurs couler; ainſi fit Emilie,
Et pleine de mélancolie,
Ainſi fit tour-à-tour chaque dame d'honneur.
C'était grande pitié tout haut penſaient entr'elles
Ces dames et ces damoiſelles,
Que de ces chevaliers le triſte et piteux ſort,
Qui leur faiſait trouver ſi bêtement la mort.
Car ils étaient tous deux d'une illuſtre naiſſance,
Et leur débat devait trouver de l'indulgence
Tout à l'entour;
Car ce débat il roulait ſur l'amour.
Puis en voyant leurs bleſſures cruelles,
"Grâce et merci!" s'écrièrent ces belles,

Se jetant aux genoux du Roi,
Tant enfin que Théſée en reçut de l'émoi,
Car on ſait bien que dans les grandes âmes,
Rien ne peut réſiſter aux pleurs des pauvres femmes,
Quand elles ſont en déſarroi;
Si que le Roi, d'abord fort en colère,
Vit le crime des uns, des autres la prière,
En juge, impartialement:
Puis il penſa loyalement
Que s'aider en amour était fait excuſable,
Et que fuir de priſon n'était pas trop blâmable,
Et ſon cœur ſe mit de moitié,
Dans ces accents plaintifs lui murmurant: "Pitié!"
Et donnant à ce cœur un moment d'audience,
Il ſe dit à lui-même: " En bonne conſcience
Fi d'un ſeigneur qui veut toujours être méchant;
Au combat, paſſe encor ſuivre un cruel penchant!
Mais alors qu'on n'eſt pas en guerre
Miſéricorde eſt néceſſaire."
Et là deſſus mitigeant ſon courroux,
Il les regarde avec un œil plus doux,
Et prenant un air bénévole
Leur adreſſe ainſi la parole:

" Le Dieu d'Amour, à lui ſalut!
Eſt un puiſſant ſeigneur chacun lui doit tribut.
A ſon pouvoir aucun obſtacle;
S'il eſt Dieu, ce n'eſt pas miracle,
De chaque cœur il fait
Ce qui lui plait;
Voyez un peu voici Palamon et Arcite,
De ma priſon échappés, grâce aux Dieux,
Et d'une façon inſolite,

Et qui pouvaient les malheureux
A Thèbe aller très royalement vivre ;
Et cependant voilà l'amour qui me les livre,
Ici pour les faire mourir.
N'eſt-ce pas de quoi divertir,
Que voir ſi flagrante folie ?
Tout homme eſt donc un ſot quand il eſt amoureux.
Voyez les horions dont pour notre Emilie
Ils ſe ſont fait cadeau tous deux !
Mais le plus joli de l'affaire,
C'eſt que l'objet de cet amour primaire,
Notre féale ſœur ne leur ſait plus que moi,
Gré de leur jalouſie, et du combat ma foi !
Elle ne ſavait rien de cette affreuſe fièvre,
Pas plus qu'un coucou, ni qu'un lièvre.
Mais il eſt dit que l'homme eſt ſot un certain jour,
Et le fait eſt, que je me remémore
Que quand j'étais de la vie à l'aurore,
Je fus auſſi ſervant d'amour.
Depuis lors je connus ſes peines
Et ſais combien on court de pretentaines
Quand on eſt ſous ſon joug, et ſoumis à ſes lois ;
Donc Chevaliers pour cette fois
Pour faire plaiſir à la Reine,
A ma gentille ſœur, de vous deux ſouveraine,
Et, ſans s'en douter toutefois,
A tous les deux, moi je pardonne,
Mais jurez que jamais atteinte à ma couronne
De nuit, de jour ne porterez,
Mais ſerez mes amis, en tant que vous pourrez !"

Et le Palamon et l'Arcite
Jurèrent bel et bon ſans ſe faire prier,

Ce que le Roi demandait ; et bien vîte
Et ſur leur foi de Chevalier.

Et leur faiſant merci d'une façon aiſée,
Ainſi reprit le Roi Théſée :

" Si nous voulons parler d'hymen,
Encore qu'elle fut ou bien Reine ou Princeſſe,
Chacun de vous par ſon ſang, ſa richeſſe
Eſt digne, je le ſais, d'aſpirer à ſa main ;
Je parle ici de ma ſœur Emilie,
Que vous trouvez ſans doute aſſez jolie,
Puiſque pour ſes beaux yeux
Vous venez de faillir vous occire tous deux.
Vous ſavez, n'eſt-ce pas, à moins de bigamie,
Qu'épouſer deux amants elle ne le peut mie,
Que quand même en champ clos
Vous vous abîmeriez à chaque inſtant les os,
Il faudra bien qu'un jour, faiſant marche en arrière,
L'un de vous, le cas échéant,
S'en aille tout penaud jouer en maugréant
Du flageolet, avec une feuille de lierre ;
C'eſt vous dire que l'un de vous
Ne pourra l'épouſer malgré qu'il ſoit jaloux !
Donc écoutez, je vais vous mettre à même
De remplir tous les deux bientôt votre deſtin,
Et d'amener l'amour de l'un à bonne fin.
Voilà ma volonté ſuprême,
Et je ne veux pas en changer,
C'eſt que chacun de vous s'en aille ou bon lui ſemble
Au trot, au galop, même à l'amble,
Si tel eſt ſon plaiſir, ſans rançon, ni danger,
En toute liberté,—hormis de s'égorger ;

Et de ce jour en cinquante ſemaines,
Ni plus, ni moins,
Chacun de vous avec cent Chevaliers adjoints,
Arrive ici pour apurer ſes haines.
Et ces cent Chevaliers devront être au dit jour,
Armés de pied en cap, et tout préparés pour
Entrer en lice,
Et prêts à diſputer dans ce combat d'amour,
Loyalement, ſans ſubreptice,
Notre amée et féale ſœur.
Et comme Chevalier je m'engage d'honneur
D'octroyer la main d'Emilie,
A celui de vous deux, tout haut je le publie,
Qui du champ clos reſtera le vainqueur,
Soit en tuant ſon adverſaire,
Soit de la lice en le faiſant ſortir.
Ici ſera la lice ;—et Jupin, notre père,
Qui voit les cœurs et lit dans l'avenir,
Reçoive mon ſerment d'être juge équitable !
Et maintenant pour conclure je dis :
Il faut que l'un de vous ſoit pris ou ſoit occis ;
De tous les dénouements c'eſt le plus convenable.
Penſez donc comme moi qui vous fais un beau lot,
Et ſoyez ſatisfaits ; c'eſt là mon dernier mot !"

A ce diſcours du bon Théſée,
De chacun des amants l'âme fut dégercée,
Et ne pourrais dire ou narrer
Tout l'eſbahiſſement de la noble aſſemblée ;
C'étaient des pleurs de joie en giboulée,
Et les remerciements en maſſe d'aſſurer
Le Roi, qu'il s'était conduit comme
Un galant homme !

Nos deux Thébains ſurtout en Chevaliers courtois
Le remercièrent moultefois,
Et le cœur tout joyeux en dépit des hachures
Qui labouraient leur chair par nombre d'ouvertures,
Vers Thèbe ils prirent leur chemin,
Satisfaits de pouvoir encore
Voir ſur ſon char brillant ſe promener l'Aurore
Le lendemain.

On pourrait me taxer, je penſe,
D'une coupable négligence,
Ici ſi je ne mentionnais
Tout ce que fit Théſée, et les immenſes frais
Qu'il encourut pour faire de la lice,
Un noble et royal édifice.
J'oſe affirmer que ſous le ciel
On ne vit jamais ſon pareil.
Il pouvait bien avoir en ſa circonférence
Un mille au moins. Tout à l'entour
Du mur, étaient creuſés des foſſés à diſtance ;
Et circonvenant le pourtour,
De forme ronde, était l'amphithéâtre,
Haut de ſoixante pieds, avec dégrés nombreux,
Etagés de manière à laiſſer tous les yeux
Planer ſur l'aſſemblée, auſſi bien qu'au théâtre.

A l'orient ainſi qu'à l'occident
De marbre blanc ſe trouvait une porte
Qui viſageait l'autre, de ſorte
Que cet effet était ſans précédent.
C'eſt que pour mettre à fin ce monument, Théſée
Avait réaliſé cette noble penſée,
De réunir les créateurs du Beau,

En un ſeul et brillant faiſceau.
Et d'Athènes ſoudain les grands tailleurs de pierre,
Deſſinateurs, ſculpteurs, maîtres ès arts,
A ſa requête étaient venus de toutes parts
Tout déſireux contribuer à faire
Sans ſe donner ni trève ni repos,
Le chef-d'œuvre rêvé par l'illuſtre héros.
Et pour offrir rites et ſacrifices,
Et ſe rendre les Dieux propices,
Théſée a fait conſtruire en l'honneur de Vénus,
Déeſſe de l'amour, à l'orient un temple ;
Et puis à l'occident ſuivant les anciens us,
Un temple à Mars ; et pour ſervir d'exemple
Aux jeunes gens manquant de charité,
Ou pour mieux dire à tout profane,
Dans le mur, vers le nord un autel à Diane
Déeſſe de la chaſteté.
Toutefois pardonnez ſi paſſe ſous ſilence,
On ne peut tout narrer,
De ces lieux la magnificence,
Et la quantité d'or employée en dépenſe ;
Car qui veut trop décrire eſt toujours ſûr d'errer.

Au temple de Vénus en freſques giganteſques,
Sur le mur on voyait nombreuſes arabeſques,
Repréſentant d'amour les Soucis, les Chagrins,
Et les Sommeils troublés, et tous les Déſirs vains ;
Et les Pleurs arrachés par la vilaine Envie,
Que les Servants d'amour endurent dans leur vie ;
Et c'était un ſpectacle à regarder hideux :
Pour compenſation le Plaiſir, l'Eſpérance,
Le Raccommodement joujou des amoureux,
Tout cela ſe voyait comme la Bonne Chance,

La Beauté, la Jeuneſſe, ainſi que les Appas,
Priſés haut fort ſouvent pour être vendus bas ;
Puis les Menſonges, l'Or, Charmes, Sorcellerie,
Et ces billets de ſinge appelés Flatterie,
Sur leurs têtes portant ſoleils en chapelets,
Sur leur main le Coucou, fauve oiſeau des forêts.
Fêtes, Chants, Inſtruments, Attributs, Déduits,
Ordre,
Danſes, tout ce qu'on voit dans un ſi beau déſordre
Sur le mont de Cythère où réſide Vénus,
Et Jardins et Boſquets ſur les murs étaient vus.
Rien n'était oublié, pas même le concierge,
La nonchalante Oiſiveté ;
Ni Narciſſe, ce Beau de haute antiquité,
Ni du Roi Salomon la Folie . . . . et le Cierge
Qu'il porta dans le temple avec ſolemnité ;
Ni la grande Force d'Hercule,
De Médée et Circé, ni les Enchantements,
Ni le hardi Turnus qui toujours tout bouſcule,
Ni du riche Créſus les Déſapointements.
C'était dire au monde, à ſon père,
Qu'au pouvoir de Vénus tout eſt ſoumis ſur terre,
Et que, ſelon ſon bon plaiſir,
Beauté, Richeſſe et Force, elle peut tout régir ;
Dans ſes lacs bien tendus vous empoignant le monde,
Et ne le lâchant pas du tout, du tout la Blonde.
Vénus était ſuperbe et magnifique à voir,
Son beau corps dans la mer plongeait ; elle était nue,
Parmi les flots d'azur où ſe baignait la nue.
La mer repréſentait comme dans un miroir
Les contours enchanteurs de ſa taille élégante ;
De muſique elle avait en mains un inſtrument,
Et ſur ſa tête raviſſante

Roſes au doux parfum formant un tout charmant.
Dans l'eſpace au deſſus planaient des tourterelles ;
Devant elle était Cupidon,
Le pauvre enfant aveugle avait au dos ſes ailes,
Et portait le carquois dont Vulcain lui fit don.

Maintenant je vais vous conduire
Admirer les tableaux épars
Dans le noble temple de Mars.
Et tout d'abord je dois vous dire
Que ſur les murs couverts d'un enduit très épais,
Etaient peints les ſujets de ce lieu redoutable,
Où dans la froide Thrace exiſte le palais
De Mars le rouge et l'implacable.

Une noire forêt aux vieux arbres fêlés
Aux chicots pourfendus, aux tronçons dentelés,
Impénétrable à l'homme, auſſi bien qu'à la bête,
Frémiſſant au courant d'une occulte tempête
S'offrait d'abord aux yeux ; plus bas on découvrait
Sur le verſant noirci d'une colline ſombre,
Du temple de Mars la grande ombre.
Ouvré d'acier bruni, ce temple préſentait
Un aſpect étrange et terrible,
L'entrée et longue et droite en était peu viſible,
Mais l'ouragan croiſſant qui de l'intérieur
S'engouffrait dans l'eſpace était de telle ſorte,
Que ſur ſes gonds d'airain il ſoulevait la porte,
Et la faiſait grincer un long cri de douleur.
Du nord par cette porte arrivait la lumière ;
Car dans ce monument ſévère,
N'euſſiez vu nulle ouverture vraiment.
La porte, l'ai-je dit, était de diamant ;

Les gonds étaient rivés d'airain ; chaque colonne
Etait en fer, portant du temple la couronne.

Dans des tableaux hideux de vérité,
Là fe voyaient la Peur, l'Ire, la Félonie ;
La Trahifon, le Meurtre, et la Férocité,
La Vengeance et la Calomnie ;
Le Combat au couteau ; le Combat au poignard ;
Le Guerre ouverte, et la Guerre inteftine,
L'Affaffinat à l'œil hagard,
Et l'Incendie et la Ruine.
Là fe voyait encore, et c'était bien affreux,
Baigné de fang, le Suicide,
Ayant le clou fatal pris dans fes longs cheveux,
Et la langue fortant livide.
Du temple au beau milieu s'affeyait le Guignon,
Le Guignon au blême vifage,
A l'air et morofe et grognon,
Dans fa folie ayant nombreux accès de rage.
Là fe voyait encor par hardis fangliers,
La Chaffe démontée au plus fort des halliers ;
Avec le cou coupé la hideufe Charogne,
Gifant dans le buiffon ; un peu plus loin la Rogne ;
Des milliers d'Egorgés, le Tyran difcourtois
De crimes tout repu, foulant aux pieds les lois ;
Sans qu'il reftât pierre fur pierre,
Réduite à rien la Cité toute entière ;
Brûlant au gré des vents et danfant fur les eaux
De grands et de nobles vaiffeaux ;
L'Enfant dans fon berceau que dévore la Truie ;
Le Cuifinier brûlé, qui de fa langue effuie,
La falive vifqueufe inhérente au palais,
Qu'a produit fa cuiller échauffée à l'excès ;

Rien n'était oublié dans ces tableaux ſincères,
Malheurs affreux et petites misères,
Que du Dieu Mars le Rouge, enfante le Guignon,
Non pas même le corps, ou plutôt le moignon
Du Charretier, broyé ſous ſa charette,
Montrant par cette mort l'effet de la planète.

Il y avait encore à la ſuite de Mars,
Le Barbier, le Boucher, et le Faiſeur de dards,
Le Forgeron qui forge des épées
Dans l'acier bien trempées ;
Aſſiſe en grand honneur au ſommet d'une tour
Auprès d'un énorme vautour,
Un glaive pendillant au deſſus de ſa tête
Trônait l'orgueilleuſe Conquête ;
Et ſur ces murs étaient dépeints bien plus
L'égorgement de Julius ;
Et cela ſemblait un miracle,
Le meurtre de Néron, celui d'Antonius,
Quoiqu'ils ne fuſſent nés ; mais ce n'eſt un obſtacle
Pour ce grand Inconnu qu'on nomme le Deſtin,
Qui là haut ſait de tous quelle ſera la fin.
Ce que viens de narrer, me ſemble, doit ſuffire,
Et là deſſus vraiment plus ne ſaurais en dire.

Sur un char et debout paraiſſait le Dieu Mars
Armé de pied en cap, lançant fauves regards ;
Puella, Rubius, deux luiſantes étoiles,
Au deſſus de ſon front laiſſaient pencher leurs voiles.
A ſes pieds ſe tenait un Loup aux yeux hagards
Et qui mangeait . . . de l'homme.
Et voilà comme
L'artiſte—un grand artiſte avait portraité Mars.

Si je viens maintenant à Diane la chaſte,
De Mars ſon temple était, dirai-je, le contraſte.
Les murs en étaient peints avec diverſité
De beaux ſujets de chaſſe, auſſi de chaſteté.
De Lycaon on y voyait la fille
D'abord changée en Ourſe, après placée au ciel ;
Puis la jeune Daphné fuyant ſous la charmille,
Et tout-à-coup changée en laurier immortel.
Actéon faiſant voir par ſa métamorphoſe,
Que l'indiſcrétion eſt bien vilaine choſe,
Pourſuivi par ſes chiens acharnés à ſes pas,
Et ſous les bois d'un cerf recevant le trépas.
Méléagre, Atalante, et plus d'une autre hiſtoire
De Diane illuſtrant les hauts faits et la gloire.

Aſſiſe ſur un cerf Diane apparaiſſait,
Ayant à ſes côtés de gentilles levrettes ;
Sous ſes pieds on voyait la lune qui croiſſait,
Et de ſon jour brillant éclipſait les planètes.
Son vêtement était de la teinte des bois,
Arc en main, elle avait des flèches au carquois.
Elle tenait baiſſés ſes beaux yeux ſur la terre
Vers l'endroit où Pluton a ſon royaume auſtère.
Devant elle on voyait en pénible labeur
Une femme épuiſée, et ſuant la douleur,
Piteuſement criant : " Je t'implore, ô Lucine !
Aide-moi, de mes maux toi qui fais l'origine !"
Le peintre avait dans ce tableau
D'un grand talent fait preuve ; et vrai, c'était fort beau !

Et maintenant qu'eſt complète la lice,
Que les temples aux Dieux lui ſervant d'appendice

Sont conſtruits ; que Théſée eſt content du travail,
Je le laiſſe admirer l'édifice en détail,
Pour aller voir là bas, je crois que c'eſt licite,
Ce que fait Palamon, ce que devient Arcite.

De leur tournoi s'approche le grand jour
Qui dans Athènes doit amener leur retour ;
Avec cent Chevaliers bien armés pour la guerre ;
Ils ont de la Cité dépaſſé la barrière.
Et ceci ſoit dit entre nous,
Depuis que Dieu créa le monde,
On eut en vain cherché ſur la terre et ſur l'onde
Chevaliers plus vaillants, de l'honneur plus jaloux,
Que cette fine fleur de la chevalerie
Accourue à ces jeux de la galanterie.
Car s'il advenait, c'eſt certain,
Que ſemblable tournoi dût avoir lieu demain,
Tout chevalier, tout preux de la vieille Angleterre,
Auſſi les mieux Tenants des peuples de la terre,
Et tout ſervant d'amour ſe battraient dans ce cas :
Mourir pour une dame eſt un ſi beau trépas !

Ainſi de Palamon embraſſant la querelle,
A ſes côtés l'on vit maint Chevalier fidèle ;
Les uns portaient plaſtrons, ou cuiraſſes de fer,
D'autres étaient munis d'une cotte de mailles,
D'écus, de boucliers, ou bien d'un tranche-entrailles,
D'une hache ou d'un gâte-chair ;
Tous inſtruments de mort, dont ſans diſcourtoiſie
Un Chevalier ſe ſert ſelon ſa fantaiſie.

Avec le Palamon arrivant au tournoi
De la Thrace euſſiez vu Lycurgue, le grand roi,

Dont la barbe était noire et mâle le visage.
Ses sourcils étaient roux, son œil fauve et sauvage;
Et ses poils hérissés à l'instar d'un siphon,
Lion, Aigle à la fois on eut dit un griffon.
Ses membres tout trapus et sa charpente osseuse
Annonçaient que sa force était prodigieuse.
Il s'avançait trônant debout sur un char d'or,
Par quatre taureaux blancs recevant son essor,
De son pays suivant la mode,
En guise de plastron, il trouvait plus commode
Envelopper son corps toujours
D'une immense et noire peau d'ours;
De nombreux clous dorés rehaussaient ce costume.
Sur son dos rassemblés étaient ses longs cheveux,
Il les portait ainsi, c'était là sa coutume,
Ils étaient noirs, luisants et plantureux.
Il portait haut le front une couronne énorme,
Et d'un poids fabuleux tant lourde était sa forme.
Fins diamants et fins rubis
En faisaient certe un objet de grand prix.
Autour de son char d'or de chiens une vingtaine
Gros comme des taureaux, couraient à perdre haleine,
Portant colliers, tourets, et muselés toujours,
C'étaient là ses limiers pour la chasse de l'ours.
De Palamon, je crois, Lycurgue est une preuve
Que les cent Chevaliers étaient cœurs à l'épreuve.

Roi de tous les pays arrosés par l'Indus,
Avec Arcite était le grand Emétréus,
Ressemblant au Dieu Mars. Il avait pour monture
Un coursier bai bardé d'acier et de dorure.
Sur son surcot de drap de tars
Perles, rubis étaient épars.

Sa ſelle d'or bruni n'avait pas ſa pareille,
Et ſon manteau royal était une merveille
Et de richeſſe et de ſplendeur.
Ses beaux cheveux bouclés, jaunes de leur nature,
Miroitaient au ſoleil comme une enluminure.
Ses yeux avaient du citron la couleur,
Il avait le nez haut; des taches de rouſſeur,
Avec quelques points noirs ſur la peau du viſage;
D'un lion le regard, et cinq luſtres pour âge.
Sa barbe commençait à pouſſer; mais ſa voix
Etait comme un clairon qui fait trembler les bois.
De verts lauriers ſon front ceignait une couronne,
Sur ſa main il portait,—tout blanc de ſa perſonne
Un aigle apprivoiſé.—Tous armés cent ſeigneurs
Suivaient ce grand monarque, étalant leurs ſplendeurs.
Car ſoyez bien ſûrs que, moi je m'en rendrais pleige,
On voyait Rois et Ducs dans ce noble cortège.
Autour d'Emétréus couraient de toutes parts
Apprivoiſés, lions et léopards.

C'eſt ainſi chevauchaut de façon digne et franche,
Qu'entrèrent ces Seigneurs dans la ville un dimanche.

Ce Théſée un grand roi certe, un preux Chevalier,
Accueillit Rois et Ducs, le plus ſimple guerrier
Avec diſtinction; leur baillant domicile
Aux uns dans ſon palais, aux autres dans ſa ville;
N'épargnant menus ſoins pour mieux leur rendre honneur,
Et leur donnant en outre à manger de bon cœur.
Si que l'on penſe encor qu'en cette circonſtance
Fut déployée en tout la plus rare élégance.

Je ne ſaurais ici vous conter par ma foi
Tout ce que fit d'Athènes le grand Roi,
Le luxe des feſtins, l'éclat de la muſique,
Les dons faits à chacun ſelon l'uſage antique,
Du palais la richeſſe éblouiſſant les yeux,
Ni vous dire le nom ou des Rois ou des Preux
Qui par droit de mérite au plus haut de l'eſtrade
Se tinrent; ni non plus, car cela ſerait fade,
Parmi les dames qui danſa, chanta le mieux,
Ou deviſa d'amour en propos plus heureux;
Le nombre des faucons, le nombre des levrettes,
De tels menus détails ſeraient pures ſornettes,
Je ne décris ici que l'effet général,
Et maintenant j'arrive au noyau principal.

Donc le dimanche au ſoir ſitôt que l'alouette
Eut ſalué le ciel de ſa voix joliette,
Bien que l'aube ne vint que deux heures après,
A l'heure de Vénus, Palamon ſans regrets
Quitta ſoudain ſa couche avec un grand courage,
Et s'en fut dans ſon temple adorer ſon image,
Et là, s'agenouillant avec un humble cœur,
Il dit, ce dont je vais être le narrateur.

" O ma dame Vénus des belles la plus belle,
Du divin Jupiter toi la fille immortelle!
Toi, femme de Vulcain, ô charmante Cypris!
Au nom de ton amour pour le bel Adonis,
Prends pitié de mes pleurs, de ma douleur amère,
Et daigne, s'il te plait, exaucer ma prière.
Je ne puis t'exprimer mon trouble, mes tourments,
Mais tu ſais quels ils ſont les maux que je reſſens.
Sois exorable; à ma bleſſure
Offre un dictame; et je te jure

D'être ton ſerviteur, et belle Déité
De guerroyer toujours contre la chaſteté.
Ne te demande pas ce matin la victoire,
D'être le mieux faiſant n'ai point la vaine gloire,
Mais je voudrais avoir pleine poſſeſſion,
Vois-tu, de ma belle Emilie,
Et puis pour toi mourir, vienne l'occaſion!
Accorde-moi ce vœu, je t'en ſupplie,
Et n'importe comment, car à toi je me fie.
Je ne tiens pas du tout recevoir le trépas
D'Arcite, ou lui donner, mais ſerrer dans mes bras
Ma dame, et ſavourer ſes charmes.
Car bien que Mars ſoit Dieu des armes,
Toi Vénus n'es-tu pas Déeſſe de l'amour?
Ton pouvoir eſt ſi grand au céleſte ſéjour
Que je veux à jamais adorer ton image,
Et ſur tes ſeuls autels apporter mon hommage.
Que ſi tu ne veux pas le combler mon eſpoir:
Belle dame, alors je te prie,
Sous le glaive d'Arcite en un beau déſeſpoir,
De me laiſſer tomber en butte à ſa furie.
Car lorſque ſerai mort, ma foi, ça m'eſt égal
Que la belle Emilie épouſe mon rival.
En deux mots comme en cent, voici donc ma prière,
Donne-moi mon amour Déeſſe de Cythère!"

Et ſur ce Palamon fit moult piteuſement
Sacrifice à Vénus. Je n'en dis le comment.
Toujours eſt-il qu'après quelques inſtants d'attente
L'image de Vénus fit ſolemnellement
Un ſigne qui rendit immédiatement
De Palamon l'âme contente,
Et qu'il s'en retourna chez lui d'humeur charmante.

Tandis que Palamon s'en revenait joyeux,
Le ſoleil ſe levait pimpant et radieux,
Et ſe levait auſſi plus fraîche et plus jolie
La belle et brillante Emilie.
Vers l'autel de Diane elle prend ſon chemin
De ſes femmes ſuivie. Elles portent en main
L'encens, le feu, les draperies,
Les vaſes d'hydromel ornés de pierreries,
Du futur ſacrifice enfin tout l'attirail.
Le temple décoré de l'autel au portail,
Dans l'eau d'un puits voiſin ſoudain cette Emilie
Lava ſon beau corps en détail,
Mais trouvez bon qu'ici je ne publie
Comment elle s'y prit, cela me parait mieux,
Et d'en dire trop long ne ſuis point curieux.
Vous ſaurez cependant qu'on ôta ſa ceinture,
Et puis qu'on dénatta ſa longue chevelure,
Qu'on peigna ſes cheveux, que ſon front virginal
Fut entouré de chêne céréal.
Ce fut alors que de ſa main, je penſe,
Emilie alluma deux grands feux ſur l'autel,
Et fit, ce que preſcrit dans telle circonſtance,
De Statius le rituel.
Lorſque de ces deux feux s'éleva la fumée
De terreur à moitié pâmée
La noble fille ainſi laiſſa parler ſa voix :

« O Puiſſante et fière Déeſſe
Dont le ciel et la terre, et la mer et les bois
Proclament le pouvoir et ſubiſſent les lois,
Triple Divinité, Diane chaſſereſſe !
Reine du ſombre Empire et de la Chaſteté !

Qu'adorent mes penſers, et que mon cœur révère,
Daigne me protéger contre cette colère,
Qui d'Actéon punit la curioſité!
Déeſſe! tu le ſais, toi qui lis dans mon âme,
Que je veux reſter vierge et non devenir femme,
Que la chaſſe et ſes jeux ſont mes plus chers plaiſirs,
Et qu'à te bien ſervir ſe bornent mes déſirs;
Que je ne veux connaître un homme, et que ma crainte
Serait un jour las! d'être enceinte!
Déeſſe, aide-moi donc, tu le peux, ſi tu veux,
A me défaire enfin de ces deux ennuyeux,
De Palamon et puis d'Arcite,
Qui m'aiment beaucoup trop ce qui fort me dépite;
Détourne de leur cœur l'amour qu'ils ont pour moi,
Et de tous ces beaux feux qu'ils m'épargnent l'effroi:
Et que ſi tu ne veux m'accorder nulle grâce,
Que le ſort me contraigne à cette triſte paſſe
D'être un jour à l'un d'eux, conduis-moi là deſſus
A celui qui me déſire le plus.
Chaſte Déeſſe! vois mes larmes,
Et ſois ſenſible à mes alarmes,
Toi qui gardas toujours ta chaſteté,
Sous ton giron prends ma virginité,
Et tant que ſerai vierge auſtère,
Te ſervirai;—j'en jure par le ciel!"

Les feux brûlaient clairs ſur l'autel,
Cependant qu'Emilie achevait ſa prière;
Mais tout-à-coup elle vit l'un des feux
S'obſcurcir, flamboyer, puis s'obſcurcir encore,
Tandis que l'autre ayant le rouge de l'aurore,
En ſifflant s'éteignit avec un bruit aqueux,
Comme fait en brûlant une torche mouillée,

Ou l'humide brandon qui finit la veillée:
Et de l'autel en marbre blanc,
Gliſſa ce qui parut être gouttes de ſang;
Si qu'Emilie eut peur, et que ſa voix plaintive,
En douloureux accents s'échappa maladive.

Et ſoudain
L'arc en main
Parut Diane en chaſſereſſe:
" Ma fille, il faut calmer la douleur qui t'oppreſſe,
Lutter contre les Dieux,
Eſt factieux:
Il eſt écrit là haut," ajouta la Déeſſe,
" Que tu dois être unie à l'un de ces deux preux,
Mais auquel, point ne dois le dire;
C'eſt le ſecret des Dieux.
Ma fille, adieu, je me retire,
De cauſer je n'ai pas le temps,
Et ne puis reſter plus long-temps.
Tes feux ſur mon autel ont déjà dû t'apprendre
Ce que ma bouche enfin vient de te faire entendre,
Et que te confirment les voix
De ce carquois."

Et ſur ce, les flêches ſans nombre
Du carquois de Diane eurent, ne ſais comment,
Un prolongé frémiſſement,
Et la Déeſſe alors diſparut comme une ombre.
Si qu'Emilie, en ſon chagrin,
Se dit: " Que me ſervait me lever ſi matin,
Pour te prier Diane être à mes vœux propice,
Si m'immolant en ſacrifice,
A l'un de ces amants je dois donner ma main."

Et du temple quittant la voûte,
Triftement, triftement, par le plus court chemin
De fon palais elle a repris la route.

Or, la quatrième heure, étant l'heure de Mars,
Arcite, de fes yeux diffipant les brouillards,
Fut au temple du Dieu faire fon facrifice,
Afin d'avoir ce jour les honneurs de la lice.
Avec un humble cœur, de fuppliants regards,
Il fit ainfi prière au fougueux Mars :

« O Dieu puiffant, honoré dans la Thrace !
Dont le nom glorieux brille avec tant d'éclat,
Qu'il n'eft pas fous le ciel un feul nom qui l'efface,
Toi qui tiens dans tes mains le deftin d'un combat,
Accepte, Mars, mon humble facrifice.
Si ma jeuneffe et ma valeur,
Ma noble ambition et furtout mon grand cœur,
Me font juger par toi digne de ton fervice,
Oh ! prends pitié de ma douleur,
Au nom de cette peine, au nom de ces alarmes
Que tu reffentis Dieu des armes,
Quand tu devins amant de la Grande Beauté,
De la fraîche Vénus, et qu'à ta volonté
Tu la preffais dans ta puiffante étreinte ;
Et bien qu'un certain jour dans fes ftupides lacs,
Vulcain fit voir aux Dieux ce que tu faifais, Mars,
A la belle Vénus qui n'en portait pas plainte,
Ce qui t'ennuya fort . . . . — au nom de ce fouci,
Prends pitié de ma peine, à mes vœux fais merci !
Ainfi que tu l'étais je fuis jeune et novice,
Mais je fuis amoureux que c'en eft un fupplice !
Car celle là qui me tient fous fes fers

Ne fait cas de mes pleurs amers ;
Je ſais qu'il me la faut conquérir par les armes,
Faute de quoi jamais ne palperai ſes charmes,
Et je n'ignore pas, Mars, que ſans ton pouvoir
Nul et ſans force eſt mon vouloir :
Donc au nom de ce feu qui te brûla les veines,
Ce matin du combat fais-moi ſortir vainqueur,
Par là tu finiras mes peines,
A toi ſera la gloire, à mon bras le labeur.
Mars je t'honorerai s'il ſe peut davantage,
Et ton rude métier ſera mon apanage.
Et dans ton temple ſuſpendrai
Sur ton trépied ſacré ma flottante bannière,
Et les armes des miens ; et tant que je vivrai,
O Mars ! comprends bien ma prière,
J'entretiendrai toujours des feux ſur ton autel,
Et je veux me lier par un vœu ſolemnel :
Ma barbe jeune encor, ma longue chevelure
Qui jamais n'ont ſubi l'injure,
Ni du razoir, ni des ciſeaux,
Je veux te les donner, t'en faire inveſtiture,
Comme un de tes humbles vaſſaux.
Puiſſant Dieu des combats, donne-moi la victoire,
Je ne veux rien de plus... Tu peux m'en croire!"

A peine Arcite eut-il fait ſa prière à Mars,
Que coururent ſoudain des bruits confus, épars,
C'étaient gliſſant ſtridents les anneaux de la porte,
Et les gonds enroués grinçant d'étrange ſorte ;
Ce qui remplit d'une ſainte terreur
Arcite malgré ſon grand cœur.
Cependant que les feux d'une immenſe lumière,
Environnent l'autel, et que ſort de la terre

Un doux parfum, Arcite a jeté dans le feu
De l'encens, et voyez ! il treſſaille le Dieu !
Et du treſſaillement il ſort ce mot : « Victoire ! »

Tout à la joie, Arcite a dit : « Honneur et Gloire !
A toi, Dieu des combats ! »—Et le cœur plein d'eſpoir
Il s'en retourne à ſon auberge,
Faiſant luire au ſoleil ſon énorme flamberge,
Auſſi gai que pinſon ; c'était plaiſir à voir !

Mais tandis que ces faits ſe paſſaient au Parterre
De ce plancher commun qu'on appelle la terre,
A propos des dits faits il advint dans le ciel,
Un vacarme d'enfer, un brouhaha, mais tel
Que Jupin ne ſavait vraiment auquel entendre,
Pour accorder la Déeſſe du Tendre,
Avec le fougueux Mars, qui certe en ce moment
Ne regardait Vénus avec des yeux d'amant.
Il fallut que le pâle et froid Saturne,
Bon homme au fond, quoique d'humeur fort taciturne,
Vint enfin mettre le holà !
En leur faiſant bon gré malgré donner le *la !*
Il convient d'avouer ici qu'avoir de l'âge,
Eſt ſouvent un grand avantage,
La ſageſſe toujours accompagne les vieux,
De là vient qu'au conſeil ce ſont gens précieux.

Donc et quoique ce ſoit peu dans ſon caractère
De ce volcan, Saturne éteignit le cratère,
Rien qu'en ſoufflant deſſus.

« Chère fille, » a-t-il dit à madame Vénus,
« Plus qu'on ne croit j'ai de puiſſance,
Ma révolution qui s'achève en trente ans

Me laiſſe accaparer multitude de gens,
Et n'en donne qu' à moi quittance.
Sont à moi Ceux qui tombent dans la mer,
A moi le Priſonnier qui grouille comme un ver
Dans un cachot obſcur; ſont à moi d'aventure
Tous les Pendus qui morts, ſont ſi laide figure;
A moi les Etranglés; l'Emeute des Vilains,
Les Mécontentements, les Poiſons clandeſtins;
Dans le Lion autant que je demeure,
J'exerce la vengeance en tous lieux, à toute heure.
J'égrène le donjon, j'égrène le caſtel,
Je bouſcule la tour, j'en fais une ruine,
Et je la fais tomber d'un ſeul coup de ſcalpel
Sur le pauvre homme en bas qui mine.
De Samſon je fus l'aſſaſſin,
En donnant au héros le pouvoir ſurhumain
De jeter bas cette lourde colonne
Qui le broya du coup avec le Philiſtin.
J'éparpille les maux et d'hiver et d'automne,
Je cultive en chaque ſaiſon
Et la Fourbe et la Trahiſon,
La vieille Ruſe et l'Envie et le reſte . . . .
Et mon regard ſuffit pour enfanter la Peſte.
Conſole-toi donc, ma Vénus,
Sèche tes yeux, ne pleure plus;
Je ferai de mon mieux vois-tu bien ma petite
Pour que ton Palamon, auſſi mon Chevalier,
Ait ſa dame, en dépit d'Arcite,
Et bien que Mars, c'eſt ſûr, aidera ce dernier.
Car il faut bien qu'entre Mars et toi, belle,
Se termine à la fin cette ſotte querelle,
Moi, ton ayeul, ferai ta volonté;
Es-tu contente, enfant gâté!"

Et maintenant laiſſant les Dieux et les Déeſſes,
Ajuſter là haut leurs promeſſes,
Je redeſcends ſur terre, et je vais vous conter
Ce que ferez bien d'écouter.

Athène était en grande fête;
Notez que la ſaiſon de Mai
Faiſait tourner et cœur et tête,
Et que tout le monde était gai.
Auſſi chacun était d'une humeur ſi joyeuſe,
Que le lundi l'on joûta, l'on danſa,
Et que tout le jour ſe paſſa
A fêter de l'Amour la mère gracieuſe;
Mais comme excès de plaiſir nuit,
Que pour voir le combat il fallait de bonne heure
Se lever;—que c'était une affaire majeure,
On ſe coucha ſitôt que ſe leva la nuit.
Et quand le lendemain l'aurore matinale
Sur la nature vint épandre l'eau luſtrale,
Ce fut partout un bruit d'armures, de cimiers,
Et de nobles ſeigneurs, et de preux Chevaliers,
Vers le palais du Roi ſe rendant par fournée.

Dès le commencement de cette matinée,
C'était vraiment ſpectacle étrange et curieux
Voir ces accoutrements ſi beaux, ſi précieux,
Couverts ceux-ci d'immenſes broderies,
Ceux là d'acier ouvré d'orfévreries,
Ces boucliers peſants, ces houſſes de chevaux,
Ces armets élégants, ces ſplendides ſurcots,
Ces luiſantes cottes de mailles,
Ces caſques d'or déjà vieillis dans les batailles,

Et puis tous ces ſeigneurs ſur leurs fringants courſiers
Suivis de Chevaliers, ou ſuivis d'écuyers.
Puis ces varlets nombreux de toutes les manières
S'utiliſant, les uns enlaçant les lanières
Des boucliers,
Les autres fourbiſſant et glaives et rapières ;
Puis le marteau des armuriers,
Puis le cri de la lime, et le cri des limiers ;
Et puis le peuple qui ſe rue
De chaque place et chaque rue,
Et puis le bruit confus des tambours, des clairons,
Qui bien ſouvent dans les batailles
Sonnèrent, les cruels ! le glas des funérailles
De tant de vaillants eſcadrons ;
Puis au palais du Roi, s'agitant comme l'onde
Du haut en bas de peuple tout un monde ;
Ici trois, là bas dix, cauſant, geſticulant,
Garrulant, garrulant, garrulant, garrulant,
Sur le plus ou moins de mérite
De Palamon ou bien d'Arcite,
Les uns diſant ceci, les autres diſant ça,
L'un tenant pour la barbe noire,
Et l'autre pour le chauve, et de ci, puis de ça
Vous euſſiez entendu dans ce vrai champ de foire,
Propos ſi ſaugrenus que ne pourriez le croire.

Ainſi dès le matin dans plus d'un altercat
On diſcutait partout la chance du combat.

Levé depuis long-temps le noble et grand Théſée
Aux ſons de la muſique écoute ſa penſée.
Près la fenêtre du Palais
Des Chevaliers Thébains il attend la viſite,

Sous un trône couvert d'un magnifique dais,
De Chevaliers, de Preux entouré d'une élite.
Pour le voir et pour l'applaudir,
De toutes parts le peuple d'accourir,
Et se presser dans un bruyant désordre
Pour écouter sa parole et son ordre.

" Oyez peuple, oyez tous!" Du haut d'un échafaud
Acclama soudain un Héraut,
Et quand il vit enfin que l'on faisait silence,
De Théséé il narra quelle était l'ordonnance:

" Le Roi notre seigneur, dans sa discrétion,
Pense que ce serait abomination
De permettre à chacun de verser à sa guise,
Tant de sang généreux dans la présente emprise.
Donc pour que ce combat ne soit pas meurtrier,
Il modifie ainsi son plan prime-sautier.
Nul homme donc sous peine de la vie,
(A faire attention, vous tous, je vous convie),
N'entrera dans la lice avec armes ou dards,
Haches, dagues, couteaux, fers pointus, braquemarts ;
Nul ne pourra fournir qu'une seule carrière
Avec la lance aigue ; et, s'il est nécessaire,
Il lui sera permis faire une passe à pié,
Pour défendre sa peau contre son adversaire.
Celui qui mal fera sera pris . . . . . . en pitié,
Non tué, mais conduit de la belle manière
Au pieu placé près de chaque barrière,
Et là par force il restera.
S'il arrive qu'un chef soit pris, ou bien qu'il tue
Son compagnon, ce soit chose connue!
Le tournoi plus ne durera.

Et maintenant, avec armes courtoiſes
D'aller vous échigner, d'aller vous chercher noiſes,
Le ciel vous ſoit en aide! . . . . avez la liberté:
Du Seigneur de céans telle eſt la volonté!"

"Vive, vive le Roi! vive le grand Théſée!"
Ainſi la voix du peuple exprima ſa penſée,
Quand il vit que ſon ſouverain
Se refuſait laiſſer verſer le ſang humain.

Voilà que maintenant les fanfares guerrières
Retentiſſent, avant-courrières
De la fête du jour,—et la proceſſion
A travers la cité de drap d'or tapiſſée,
Non de ſerge, ma foi! ſe met en motion.
Comme un vrai grand ſeigneur le noble Roi Théſée
A ſes côtés ayant un Chevalier thébain,
S'avançait tout d'abord ſaluant de la main.
Puis après lui venaient Emilie et la Reine,
Dames et Chevaliers, et varlets par centaine,
Et le cortège ainſi traverſa la cité,
En bon ordre, ſans être en ſa marche arrêté;
Au premier quart du jour, c'était le temps propice,
Il arrivait devant la lice.

Lorſque le Roi Théſée eut mis ſa majeſté
Sur un trône élevé de joyaux incruſté,
Que la Reine Hippolyte, et ſa ſœur Emilie,
Les Dames de la cour, toutes ſelon leur rang,
Furent aſſiſes; lors chacun ſur chaque banc
Selon ſon goût prit place, et du peuple la lie
Se rangea tout autour. Alors de l'occident
Par la porte de Mars on vit entrer Arcite

Avec cent Chevaliers ;—tandis qu'à l'orient
Paraiſſait Palamon avec ſes cent d'élite :
Du temple de Vénus en franchiſſant le ſeuil,
Ce Palamon portait la tête avec orgueil,
Sous les beaux plis de ſa blanche bannière ;
La bannière d'Arcite était rouge au contraire.

On aurait bien cherché de par le monde entier
Deux cents Preux plus oſés, d'un aſpect plus guerrier
Sans pouvoir les trouver ; et nul n'eut pu, je gage,
Préſager à quel camp reſterait l'avantage.
En face l'un de l'autre ils ſont rangés—voyez !
A l'appel de ſon nom chacun répond—oyez !
Puis roulant ſur leurs gonds les portes ſont fermées
Sur ces deux vaillantes armées ;
Puis une voix ſurgit diſant à ces guerriers :
" Faites votre devoir, maintenant, Chevaliers !"

Les Hérauts ont ceſſé leur vive cavalcade,
Le clairon ſonne la chamade,
A l'eſt, à l'oueſt, chacun met la lance en arrêt,
A fondre l'un ſur l'autre prêt.
Là la lance ſe briſe au fort de la cuiraſſe,
Elle s'enfonce ici, faiſant une crévaſſe
En pleine chair ; parfois à vingt pieds dans les airs
Elle vole en éclats ; puis au choc des éclairs
Les caſques ſont briſés, broyés, taillés en pièces,
Et le ſang coule à flots de ces rouges proueſſes ;
Au fort de la mêlée on voit plus d'un héros
Agiter ſa maſſue et triturer des os.
De vigoureux courſiers butant contre une ornière
A leurs fiers cavaliers ſont mordre la pouſſière.
Celui là n'étant plus armé que d'un tronçon,

Mais animé d'une immenſe colère,
Avec rapidité fond ſur ſon adverſaire,
Et le jetant à bas briſe ſon écuſſon :
Percé de part en part d'un coup d'eſtramaçon,
Celui-ci las ! voyez ſe laiſſant prendre
Au pieu de la barrière eſt forcé de ſe rendre,
Et de reſter malgré ſa rage et ſa douleur,
De ces rudes combats déſolé ſpectateur.
Si que Théſée, en voyant tant de gloire,
Voulut plus d'une fois qu'on leur ſervit à boire.

Dans le cours de ce jour ſouvent les deux Thébains
Se rencontrant ſe ſont venus aux mains,
Et, ſe déſarçonnant, ils ſe ſont d'aventure,
Avec acharnement fait plus d'une bleſſure.
Au fond du Galapha, jamais, en vérité,
Une tigreſſe n'eut autant de cruauté
D'un nouriſſon chéri pour venger la capture,
Qu' Arcite en déploya dans cette conjoncture
Envers ce Palamon, tant il était jaloux !
Certes jamais non plus Lion de Belmarie
Ne laiſſa plus déborder ſa furie,
Pourchaſſé par la faim, n'eut un plus fier courroux,
Que Palamon envers Arcite ;
C'eſt que la jalouſie eſt paſſion maudite !

Cependant à la fin il vient un terme à tout ;
Tandis que le ſoleil était encor debout,
Le fort Emétréus d'une façon ſubite
Tomba ſur Palamon qui combattait Arcite,
Et lui fourra ſon épée en ſa chair ;
Et par vingt Chevaliers auſſi prompts que l'éclair,
Le Palamon eſt pris traîné vers la barrière ;

Et le fort roi Lycurgue, en venant ventre à terre
Secourir Palamon, eſt renverſé ſoudain ;
Et puis Emétréus par un vif coup de main
Soulevé de ſa ſelle eſt enlevé de force,
Tandis que Palamon de le frapper s'efforce,
Bien inutilement, puis qu'il eſt amené
Lui-même au pieu malgré ſon courage obſtiné.

Et maintenant qui ſe lamente ?
C'eſt Palamon, le ſort a trompé ſon attente,
Il ne peut plus ſe battre ! . . . il fut vain ſon eſpoir !
Et quand cet incident Théſée eut pu le voir,
Il s'écria : " Ceſſez ! pas davantage ;
Le champ eſt clos, trève au carnage !
Ici je le proclame en juge impartial,
Arcite du combat eſt le vainqueur loyal,
Sa deſtinée eſt accomplie,
Il ſera l'époux d'Emilie."

Voilà qu'en l'honneur du vainqueur
Retentit dans la lice une immenſe clameur,
La voûte en a frémi. Vénus de ſa demeure
Là haut rougit de honte, et pleure.
Mais Saturne lui dit : " Calme-toi, mon enfant,
Par le pouvoir de Mars Arcite eſt triomphant,
Mais à bon chat bon rat ; et dans peu, ſomme toute,
Arcite par mes ſoins aura fait fauſſe route."

Avec un bruit ſtrident réſonnent les clairons
Et les Hérauts diſent aux environs
L'heureux nom de Meſſire Arcite !
Mais ne préjugeons rien, et n'allons pas trop vite !

Cet Arcite féroce en pressant l'étrier
Tout le long de l'arène a lancé son coursier,
De son casque baissé relevant la visière,
Il cherche d'Emilie à guigner la paupière;
Tandis que celle-ci, femme, et par conséquent
De la bonne fortune apte à suivre le vent,
Lui fait cadeau d'un bienveillant sourire,
Qui disait, par ma foi, ce qu'on y voulait lire.
Mais voilà que du sol patati, patatras!
Surgit un feu d'enfer qu'à son ami Saturne
N'a pas pu refuser Pluton le taciturne,
Et l'Arcite est au loin jeté la tête en bas,
Si qu'il git là, comme un mort sur la place,
Noir ainsi qu'un corbeau tant changée est sa face!

Au palais de Thésée il fut porté soudain,
Puis son armure, en un seul tour de main,
Coupée, on l'étendit dans un lit et très vite.
Las! il avait encor ce pauvre Arcite,
Sa mémoire, et parlait de son ardent amour
Pour la belle Emilie, ainsi qu'au premier jour:
Cependant que, suivi de tous, le grand Thésée
Regagnait en riant sa cité pavoisée;
Car voyez-vous, malgré ce fâcheux accident
On ne pouvait pleurer, c'est évident,
D'autant plus qu'on disait qu'Arcite
Guérirait vite;
Et puis on avait lieu d'être content du sort,
Aucun des Chevaliers n'était devenu mort,
De nombreux horions, de plus un coup de lance
Qui d'un des Chevaliers avait percé la panse,
Des bras cassés, et plus d'un osselet
Démis, de ce combat tel était le budget.

Mais pour panſer, fermer, recoudre ces bleſſures,
L'un avait un onguent, l'autre des ligatures,
D'autres des charmes, qui, remèdes ſouverains,
Raccommodaient la peau, même les inteſtins.
Et puis la ſauge, un excellent dictame
Fut par tous avalée, et ſoutint leur grande âme.
C'eſt pourquoi ce Théſée, un noble et bien grand Roi,
Les feſtoya la nuit, leur fit faire ripaille ;
Car tout était au mieux, et dans lice ou tournoi,
Tomber n'eſt après tout que chance de bataille.
Non plus que, ſans céder, être conduit au pieu,
A déplaiſant penſer ne ſaurait donner lieu.
Que voulez-vous que faſſe un ſeul, fut-il Hercule ?
Contre vingt Chevaliers,—ſi ce n'eſt qu'il ſoit pris ?
Quand par tous tiraillés, de tous côtés pullule
Une troupe de mal appris,
Valets de pied, baillis, et même domeſtiques,
Qui ſur ſon deſtrier frappent à coups de triques,
D'être pris avoir le malheur,
En tel cas, n'eſt pas deſhonneur.

Voilà pourquoi Théſée agit comme un bon père
En leur diſant : " N'ayez rancune, ni colère,
L'honneur de la lice eſt égal ;"
Puis il fit à chacun un don vraiment royal ;
Pendant trois jours en outre à tous il fit grand' fête,
Et pour les reconduire il ſe mit à leur tête ;
Et dura le voyage un jour, ſi que le ſoir,
Chacun ſe ſépara ſe diſant : à revoir !
De ce combat j'ai donc aſſez parlé ; le quitte
Pour Palamon et pour Arcite.

La poitrine d'Arcite a gonflé, c'eſt fatal !
Son ſang coagulé ſe corrompt, et le mal

S'augmente chaque jour, rien ne lui vient en aide,
Saignée, herbes, ventouſe, en un mot nul remède ;
D'aliments bien légers il ne peut rien garder,
Ses poumons bourſoufflés engendrent la gangrène,
Tout l'art du médecin ne ſaurait l'amender,
Quand nature eſt rebelle, on ſuccombe à la peine.
Arcite ſentit donc qu'il lui fallait mourir ;
Auſſi près de ſon lit pria-t-il de venir
Son couſin Palamon, et ſa chère Emilie,
Puis leur tint ce diſcours plein de mélancolie :

" La triſteſſe inouie où ſe trouve mon cœur,
M'empêche en ce moment vous dire ma douleur,
A vous Dame de mes penſées
Préſentes et paſſées ;
Mais puiſque bientôt dois mourir,
Je veux auprès de vous laiſſer bon ſouvenir.
Quel immenſe chagrin ! quelle cruelles peines !
J'ai dû ſouffrir pour vous, et pendant ſi long-temps !
Las ! Reine de mon cœur que d'eſpérances vaines !
Et pour mourir par vous encore avant le temps !
Oh ! qu'eſt-ce que le monde ? et que demande l'homme ?
Hier joyeux avec l'objet de ſon amour,
Et puis demain tout ſeul faiſant un dernier ſomme
Dans le tombeau, privé de la clarté du jour.
Adieu, ma douce amie ! adieu, mon Emilie !
Et tenez, doucement prenez-moi dans vos bras,
Et pour l'amour des Dieux hélas !
Oyez ce que je dis, oyez, je vous ſupplie !
J'ai, voyez-vous, avec mon couſin Palamon
Eu moultefois maille à partir, rancune,
Pour vos beaux yeux, j'étais jaloux comme un démon,
Et nous courrions même fortune.

Que le grand Jupiter me dirige en ce jour
A parler dignement d'un tel ſervant d'amour,
De la chevalerie et l'honneur et la gloire,
D'illuſtre extraction, en un mot méritoire.
Auſſi vrai que dans peu ſera près Jupiter
La meilleure part de mon âme,
Ne connais dans le monde entier, Objet bien cher!
Que Palamon qui ſoit digne de votre flamme.
Si vous devez être épouſe jamais,
N'oubliez mon couſin Palamon déſormais!"

Diſant ces mots voilà que ſa voix s'étiole,
Que le froid de la mort lui coupe la parole;
Inertes ſur le lit ſont retombés ſes bras,
La mort s'avance au cœur, l'œil s'obſcurcit hélas!
Puis inſenſiblement s'éteint l'intelligence,
Mais de ſa dame encor, dans un brouillard intenſe
Il cherche le regard, et puis il meurt ainſi
En murmurant: "Merci!"
Et ſon eſprit s'en fut où? . . . je ne le ſais guère,
N'ayant jamais compris dans mon itinéraire
Ces lieux jadis vantés d'au-delà du trépas
Dont on parle bien, mais dont on ne revient pas.
Or, n'étant pas devin, prudemment je m'arrête,
Et des âmes ne veux être le trouble-fête.
Arcite eſt mort, ſon âme eſt avec Mars,
Parlons donc d'Emilie aux ſi touchants regards.

Emilie en voyant trépaſſer cet Arcite
De jeter les hauts cris, Palamon de rugir,
Si bien que loin du mort Théſée emporta vite
Sa ſœur endolorie et prête a défaillir.
Que me ſert raconter peines de telle ſorte,



[illegible] oer
[illegible]
D[illegible]
D[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] en confi[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
M[illegible]
[illegible]
[illegible]
Et fon[illegible]
N[illegible]
C[illegible]
P[illegible] on parle [illegible]
[illegible] pa[illegible]
[illegible]
[illegible]
Forfon[illegible]

[illegible]



Inertes ſur le lit ſont retombés ſes bras,
La mort s'avance au cœur . . . .

Page 92.



Les femmes, on le ſait, n'y vont pas de main morte
Quand s'en vont leurs maris, pour les crier leurs pleurs,
Et la mort eſt ſouvent la fin de leurs douleurs.

Jeunes gens et vieillards, citoyens, ſervants d'armes
Laiſſèrent déborder leur chagrin en dehors,
Et certe onc on ne vit couler autant de larmes
Parmi les fiers troyens d'Hector devant le corps,
Qu'il n'en fut répandu pour ce thébain alors.
Enfants, hommes, vieillards ſuccombaient à la peine,
Et les femmes diſaient : " La vie eſt ſouvent vaine,
Mais pourquoi donc Arcite as-tu voulu mourir
Quand l'Amour et Plutus t'invitaient à jouir ?"

La douleur de Théſée était à l'apogée,
Cependant ſon vieux père Egée,
Qui connaiſſait le monde, et ſes hauts et ſes bas,
Et qui, dans ſa longue exiſtence,
S'était frôlé ſouvent à la joie, au trépas,
Vint lui prêcher d'exemple ; il lui dit en ſubſtance :

" Jamais nul homme ne mourut
Sans avoir quelque peu vécu ſur cette terre,
Et quoique chargé d'ans nul d'entr'eux ne vécut
Sans aller à la fin tâter du cimetière.
Ce monde vain n'eſt donc qu'un chemin raboteux
Où gliſſent les humains, vrais oiſeaux de paſſage,
La mort eſt la fin du voyage,
Elle eſſuie à jamais les pleurs du malheureux."
Pour conſoler le peuple en cette circonſtance,
Il dit encore en ſus mainte ſage ſentence.

Le grand Théſée avec un ſoin minutieux
Se mit à réfléchir où ſerait placé mieux,

Plus honorablement, plus ſelon ſon mérite
Le bûcher de ce bon Arcite.
Puis il conclut que dans ce même bois,
Où, pour la dame de leur choix,
Arcite et Palamon, mus par la jalouſie,
Se battirent avec égale frénéſie;
Dans ce bois où, brûlé par les feux de l'amour,
Arcite aux doux échos fit ſa complainte un jour;
Dans ce bois ſi joli, ſi rempli de verdure,
Il ferait allumer un feu de ſépulture.
Et ſur ſes ordres ſouverains
Les vieux chênes, les vieux ſapins,
Les plus nobles d'entr'eux, ceux qui portaient panache,
Du bûcheron tombèrent ſous la hache;
Puis enſuite taillés, ils furent accouplés,
Et bien rangés pour mieux être brûlés.
Puis Théſée envoya chercher vite une bière,
Et du plus beau drap d'or la couvrit toute entière;
Et de la même étoffe Arcite fut vêtu,
Ses gants blancs à la main; en ſigne de vertu
Il plaça ſur ſon front une fraîche couronne
De verts lauriers que Mars affectionne,
Et puis une épée en ſa main.
Enſuite il le coucha tout entier dans ſa bière,
Et là deſſus pleura tout ſon chagrin,
Si que c'était pitié d'entendre ſa misère.
Et pour qu'auſſi le peuple put le voir,
Laiſſant à découvert à deſſein ſon viſage,
Il le fit dépoſer ſelon l'antique uſage,
En bas, le lendemain. Ce fut grand déſeſpoir!
Là vint ce Palamon, dépouillé de ſes armes,
Avec la barbe inculte, et les yeux pleins de larmes,
Couvert de cendre, ayant des vêtements de deuil,

Il inclina ſon front ſur le triſte cercueil,
Piteuſement ; et l'hiſtoire publie
Qu'il eut autant de chagrin qu' Emilie.

Et pour donner un bien plus noble éclat
A la cérémonie, en ce jour d'apparat,
Le roi fit amener trois blancs courſiers d'élite,
D'acier tout harnachés, de feu Meſſire Arcite
Ayant les écuſſons ;—ſur ces trois deſtriers
Etaient montés trois écuyers,
Portant ſon bouclier et ſon arc et ſa lance,
Tous chevauchaient au pas dans un morne ſilence.
Les plus nobles d'entre les Grecs,
Avec des yeux mouillés de pleurs, et parfois ſecs
Tant ils avaient pleuré, portant à tour de rôle
D'Arcite le cercueil ſur l'une ou l'autre épaule,
Traversèrent ainſi lentement la cité
De noir toute tendue, et de chaque côté.
A main droite marchait le vieux et ſage Egée,
A gauche était Théſée, ayant entre les mains
Vaſes d'or contenant la ſubſtance obligée
De miel, de lait, de ſang, avec différents vins.
Puis Palamon venait ayant nombreuſe ſuite,
Et la belle Emilie enſuite
Avec du feu ſelon la coutume d'alors,
Pour faire l'office des morts.
A bâtir ce bûcher on avait mis grand zèle,
Il montait, s'étageait ſur une double échelle
Juſqu'au ciel ; et ſes bras géants de cent vingt piés
S'étendaient, et formaient de quadruples trépiés.
On y plaça d'abord matières combuſtibles,
De la poix, du goudron à la flamme acceſſibles.
Mais comment ce bûcher il fut bâti très haut,

Et le *quantum* des arbres, en un mot,
Dont on le conſtruiſit, tels que Saule, Orme, Chêne,
Aulne, Bouleau, Sapin, Tremble, Peuplier, Frêne,
Yeuſe, Platane, Buis, Tilleul, If, Marronnier,
Erable, Coudrier, Hêtre, Epine, Laurier,
Ne ſaurais vraiment vous le dire ;
Et j'eſſayerais en vain vous narrer le martyre
De ces divinités au ſi gentil minois
Qui, tranquilles, vivaient ſous l'écorce des bois,
Miſes ainſi bruſquement à la porte
De leur maiſon ; ni le cri des oiſeaux,
Ni les rugiſſements des nombreux animaux,
Ni la frayeur du Ciron, du Cloporte,
Lorſque le bois fut abattu ;
Ni le ſol étonné d'être ſi peu vêtu,
Ouvrant ſous le ſoleil une bouche béante,
Laiſſant ſortir des ſons d'indicible épouvante ;
Ni ne ſaurais, ce ſerait rabâcher,
Vous dire que ſous ce bûcher
On avait mis vaille que vaille
Un lit de feuilles et de paille,
Et des bâtons fendus en trois,
Et du menu, très menu bois ;
Puis du drap d'or, et force pierreries,
Puis des fleurs, de la myrrhe et des épiceries,
Et de l'encens avec ſi grande odeur,
Que ça prenait au nez du ſpectateur.
Ni comment tout au haut de ce monceau d'élite
Giſait le corps du noble Arcite.
Ni comment Emilie, ainſi qu'il le fallait
Au bûcher mit le feu ; non plus quel fut l'effet
Que fit ſur ſon eſprit le lever de la flamme,
Puiſque s'évanouit hélas ! la pauvre dame ;

Ne puis dire non plus le nombre de bijoux
Que les vaillants guerriers jetèrent, entre nous,
Dans le feu quand au ciel flamboya ſa lumière,
Les uns jetant à l'envi ſur la bière
Vêtements, lances, boucliers,
Les autres branches de lauriers,
Et des coupes de vin, de lait en ſacrifice,
Et des coupes de ſang, pour rendre Mars propice;
Ni ne ſaurais vous dire encor,
Comment ces Grecs prenant un vif eſſor,
Chevauchèrent trois fois, et certe en fort grand nombre,
A l'entour du bûcher quand le feu devint ſombre,
A gauche en jetant les hauts cris,
Et trois fois en faiſant ſonner le cliquetis
Du fer acéré de leurs lances;
Et comment par trois fois de leurs déſeſpérances
Dans de plaintifs récits,
Les dames aux échos dirent les endurances;
Ni comment Emilie après tant de ſouffrances,
Fut reconduite en ſon palais;
Ni d'Arcite brûlé ce que l'on fit après;
Non plus du mort comme on fit la veillée
Toute la nuit ſous la feuillée;
Non plus n'ai beſoin de narrer,
Ni les funèbres jeux, ni qui ſut ſe montrer
Le plus habile,
Quand ils luttèrent tous, le corps nu, tout oint d'huile;
Ni dans la cité leur retour,
Quand les jeux terminés, advint le point du jour;
J'arrive au fait; c'eſt œuvre méritoire,
Et je vais terminer enfin ma longue hiſtoire.

Les ans en ſuccédant aux ans firent, enfin,

Que des Grecs s'amoindrit le deuil et le chagrin;
Dans la cité d'Athène il y eut lors, je penſe,
Un conſeil à propos de certaine alliance
Qu'il s'agiſſait de maintenir;
Il fut en même temps queſtion d'obtenir
De Thèbes pleine obéiſſance.
Palamon eſt requis de par ordre du Roi
De venir au conſeil, ſans ſavoir le pourquoi.
Dans ſes vêtements noirs, toujours plein de triſteſſe,
Palamon de venir s'empreſſe.
Quand ſur l'ordre royal Palamon fut aſſis,
Théſée auſſi fit venir Emilie,
Et gardant le ſilence, et long-temps indécis,
Il dit enfin ces mots avec mélancolie:

"De l'Univers la Cauſe et le Moteur,
Le grand Jupin des hommes Créateur,
Quand il créa l'amour et ſa chaîne légère,
Sutfort bien, croyez-moi, ce qu'il en voulait faire;
Car avec ce lien d'amour
Il réunit le feu, l'eau, l'air, auſſi la terre,
Dans un lien commun, la nuit comme le jour.
Ce même Moteur et Principe,"
Continua Théſée, "en ce monde, ici bas,
Nous a ſoumis tous au trépas,
Et le jour eſt marqué, bien que dans plus d'un cas
Souventefois on l'anticipe,
Pour, penſe-t-on, ſortir d'un mauvais pas.
Il n'eſt vraiment beſoin prouver ce que j'avance,
C'eſt un fait établi de par l'expérience.
Les hommes ſavent que ce Moteur Eternel
Eſt dérivé d'un Tout, oui d'un Tout immortel;
Que la Nature enfin n'a pris naiſſance,

Que d'une pure et bien parfaite essence;
Que tout change ici-bas alternativement,
Et se transforme imperceptiblement.

" Sorti bien lentement du gland, voyez le chêne,
Il vit certes long-temps, mais finit par mourir;
Le caillou sous nos pieds est dur, s'use à grand' peine,
Mais friable, il finit aussi par s'avachir;
Parfois on passe à gué la plus large rivière;
Et souvent nous voyons décliner et périr
Les plus grandes cités. Tout passe sur la terre.
La femme, l'homme aussi ne le voyons-nous pas?
Arrivent tour-à-tour, sans s'en douter, hélas!
Au trépas:
L'un meurt dans la jeunesse, et l'autre meurt dans l'âge,
Le Roi lui-même meurt aussi bien que le page;
L'un dans son lit, et l'autre dans la mer;
Un troisième en champ clos si le veut Jupiter,
Car le grand Jupiter est l'Auteur et la Cause
De toute chose:
Contre sa volonté lutter ne sert à rien,
Ce qu'il veut, certe il le veut bien.

" Donc c'est sagesse, et ce n'est pas merveille
De la nécessité savoir faire vertu;
Et prendre en bien ce qui nous arrive impromptu,
Ou ce qui nous pend à l'oreille.
Et celui qui se nourrit de douleur
Est, c'est la vérité, rebelle au Créateur.
Croyez-le bien un homme a beaucoup plus d'honneur
A mourir dans la fleur de sa verte existence,
Lorsque son bon renom est dans son excellence,
Que bien péniblement dans ce monde oublieux,

Quand ſa gloire a vécu, s'égréner pauvre vieux.
Donc grand renom et courte vie,
C'eſt ſelon moi le ſeul objet d'envie;
Et c'eſt de l'obſtination
Qu'oppoſer à ce dire une négation.
Pourquoi nous lamenter de ce que cet Arcite
Des Chevaliers la fleur, vers ce ſéjour d'élite
Qu'on trouve au delà du trépas
S'en eſt allé, quittant ſa priſon d'ici bas?
Et pourquoi ſon couſin, et ſa femme, du reſte
Qui l'aimaient bien tous deux, lui jalouſent-ils, peſte!
Ce bien-être qu'il goûte aux cieux?
Peut-il remercier? . . . Non, de par tous les Dieux!
Pourquoi donc offenſer et lui-même et ſon âme?
Il leur faut s'amender, ſinon gare le blâme!

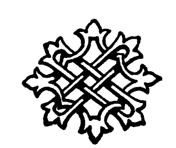
" De mon diſcours voici donc la péroraiſon,
C'eſt que toujours pleurer, c'eſt de la déraiſon;
Et qu'au lieu d'être à la douleur en proie,
Vous devez à Jupin témoigner votre joie.
De deux grandes douleurs arrêtez moi le cours,
Pour en faire un bonheur qui durera toujours.

" Sœur," reprit-il, " gentille et moult amée,
Ecoute donc l'avis de tout mon parlement,
Avis, qui, te le dis, a mon aſſentiment:
C'eſt que ce Palamon, ſi grand par renommée,
Et qui fut ton preux Chevalier,
Devienne ton époux; ſans te méſallier
Tu le peux bien prendre, ma chère,
Pardi! d'un grand monarque il eſt le fils du frère;
Et quand il ne ferait qu'un pauvre bachelier,
Puiſqu'il fut ſi long-temps ton féal Chevalier,

Qu'il a pour toi fouffert adverfité fi grande,
Sœur, donne-lui ta main, pour lui je la demande."
Puis fe tournant vers Palamon,
"Je crois," pourfuivit-il, "qu'il ne faut long fermon
Pour vous faire venir en aide à ma requête,
Tenez, prenez fa main, elle eft votre conquête!"

Entr'eux fut à l'inftant cimenté ce lien
Que l'on appelle mariage,
Et ce, devant tout l'entourage;
Si que le Palamon obtint enfin le gage
Par ce tardif hymen,
De cet amour profond fi long-temps en fevrage.

Car maintenant Palamon, enchanté,
Plongé dans le bonheur, riche et plein de fanté,
Vit tendrement aimé par la belle Emilie,
Qui devint, s'il fe peut, encore plus jolie.
Il la fervit fi gentiment
Que jamais entr'eux deux n'eut lieu, je le publie,
Ni chagrin, ni défagrément;
Et dans l'antiquité certe aucune mégnie
Ici bas ne laiffa fi bon renom vraiment.
J'ai dit. Dieu garde en paix la digne compagnie!





PROLOGUE DU MEUNIER.



ORSQUE le Chevalier eut finit son narré,
Parmi les gens bien nés, c'est un fait avéré,
On convint que c'était une bien noble histoire,
Qu'il était certes bon retenir en mémoire.
Notre hôte alors joyeux de rire et de jurer :
" Ceci va bien," dit-il, " puis-je ainsi prospérer !
Le premier pas est fait, seul le premier pas coûte,
Messire Moine, allons, pour égayer la route
Contez à votre tour, sans vous faire prier ;
Soyez le successeur du digne Chevalier."

Le Meunier toutefois blême d'ivrognerie,
Si qu'à peine il pouvait tenir sur son cheval,
Qu'il traitait le pauvret avec grand' brusquerie,
Envers tous incivil, et mêmement brutal,
Se mit à s'écrier d'une voix de rogomme,
En jurant par le sang, les os du fils de l'homme !
" Je fais un noble conte, et qui, foi de Meunier,
Peut bien lutter avec celui du Chevalier."

Notre hôte s'apperçut qu'il était ivre d'*ale*,
« De vos cris, cher Robin, ceffez la Kyrielle,
Attendez," lui dit-il, « attendez votre tour,
Londres ne s'eft pas fait que diable ! dans un jour !
Procédons doucement ; vous n'avez la parole."

« Eh ! par l'âme de Dieu," fit-il, « je veux parler
Ou bien de vous je veux, parbleu ! me dételer !"

Notre hôte de répondre : « Allons donc tête folle !
Raconte maître fot ! ton état fait pitié !"

« Maintenant qu'à conter fuis privilégié,"
Dit le Meunier, « foyez témoins que je protefte,
Je fais que je fuis faoul, mon organe l'attefte ;
Donc, vous tous, fi je parle à tort et à travers,
C'eft la faute de l'*ále*, et de fes flots amers ;
Car je vais vous conter l'hiftoire, fur mon âme,
D'un bon vieux menuifier, et de fa jeune femme ;
Oyez comment le clerc bafoua l'ouvrier !"

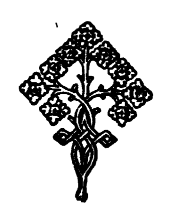
« Fi !" cria le Bailli : « tais ta gueule, Meunier !
Laiffe-là ton hiftoire avinée et lubrique.
C'eft péché dénigrer dans ton humeur bachique,
Le prochain qui n'en peut ; furtout de diffamer
Les époufes que Dieu nous commande d'aimer.
Tu peux avoir affez d'autres chofes à dire ?"

Ivre notre Meunier en lâchant un gros rire :
« Frère Ofwald," a-t-il dit : « Celui qui n'eft mari,

D'être mari ne peut jamais être marri ;
Je ſais bien que les vents ne ſont toujours contraires,
Qu'il eſt certes par Dieu de bonnes ménagères,
Contre une de mauvaiſe, il en exiſte cent
D'un caractère aimable et jamais offenſant,
A leurs époux toujours à complaire empreſſées,
Qui concentrent ſur eux leurs déſirs, leurs penſées ;
Tu le ſais bien toi-même, à moins que ne ſois fou,
Sur mon narré pourquoi donc mettre le verrou ?
Tout auſſi bien que toi, pardi, n'ai-je pas femme ?
Pourtant ne voudrais pas pour la valeur des bœufs
De ma charrue,—avoir ce que tant d'autres dame !
Sur leur front jeune encor portent les malheureux !
Tu te regardes toi de la grand' confrérie,
Moi de n'en être pas me fais la flatterie.
Un mari ne doit pas ſe mettre au beau milieu
Des affaires de Dieu, non plus que de ſa femme,
Pourvu qu'il trouve là l'abondance de Dieu
Que lui faut-il de plus ? . . . Rien, ma foi ! ſur mon
  âme !"

Que dirai-je ? ſinon que ce hardi Meunier,
Orgueilleux, entêté comme un cheval entier,
Ne voulut rien entendre, et ſoit dit à ſa honte
Perſiſta malgré tout à nous narrer ſon conte.
Je vais le répéter à mon tour, m'eſt avis,
Mais pour l'amour de Dieu, notez ce que je dis :
Il ne faut m'imputer intention mauvaiſe,
En m'en faiſant l'écho ; lecteurs, ne vous déplaiſe,
Je ſuis hiſtorien, et je n'ai pas le choix
D'émonder mes récits pour les rendre courtois.
Donc celui d'entre vous qui ne veut de ce conte
Fera bien de tourner la page au bout du compte ;

Sans-doute il trouvera nombre de ces récits
Gentils, ſaints et moraux, de grands et de petits.
Donc ce n'eſt pas ſur moi que doit tomber le blâme,
Le Meunier eſt un ruſtre, et fort ruſtre eſt ſa gamme;
Le Bailli ne vaut mieux, et plus d'un autre encor:
Or un ruſtre eſt un ruſtre, un butor un butor,
Point ne faut s'étonner s'ils content de l'ordure,
Le contraire ſerait par trop hors de nature;
Aviſez donc, ſurtout ne prenez pas à mal,
Ni trop au ſérieux ce conte un peu brutal.





CONTE DU MEUNIER.

DANS Oxford demeurait jadis, ce n'eſt pas rare,
Un Charpentier fort riche, et partant fort avare,
Chez lequel on trouvait moyennant agrément,
Et la table et le logement.
Dans ſa maiſon avait pris domicile,
Un Ecolier pauvre, mais fort habile,
Ayant étudié tous les arts libéraux,
Mais ayant concentré toute ſon énergie,
Et ſes goûts vers l'aſtrologie;
Si qu'en l'interrogeant il ſe trouvait diſpos
Réſoudre exactement queſtions demandées,
Quand le temps ſerait ſec, quand viendraient les ondées,
En un mot toute queſtion,
Appelant ſur le champ une ſolution.
Ce Clerc était fûté, ſecret quoique bon drille,
Mais auſſi doux d'aſpect qu'une timide fille,
On le nommait le courtois Nicolas,

Il connaiſſait d'amour les déduits et les lacs.
Il avait une chambre en cette hoſtellerie,
Seul, gentiment ornée avec fleurs de prairie,
Et lui-même était doux comme l'herbe des champs,
Ou la valériane aux parfums odorants.
Ses livres grands, petits, auſſi ſon Almageſte,
Son Aſtrolabe, ſon Algorithme, et le reſte
En tête de ſon lit étaient rangés à part;
Couvert d'un drap groſſier ſon bahut à l'écart
Etait; et tout en haut de ce bahut unique,
Etait ſon joyeux luth, charme de ſon réduit,
Sur lequel il faiſait ſouvent de la muſique
La nuit.
Et ſi bien réſonnait ſa voix mélodieuſe,
Quand il chantait de façon gracieuſe:
" *Ave Maria,*
Gratiâ Plena,"
Ou la note du roi, ſa chanſon favorite,
Que pour ſon auditeur, ce fut de l'eau bénite,
Plus d'une fois,
Entendre s'égrener les perles de ſa voix.
Ainſi ce gentil Clerc ayant payé ſa rente,
Amuſait ſes loiſirs et charmait l'heure lente.

Ce Charpentier, un vieux grigou,
Avait tout récemment pris femme,
Qu'il aimait de toute ſon âme,
Elle avait dix-huit ans, c'était un vrai bijou.
Il en était jaloux, et la tenait en cage,
Car vieux il redoutait très fort le cocuage.
Son eſprit rude ignorait ce dictοn,
En maxime jadis érigé par Caton:
" Que jamais l'homme en ſa vieilleſſe

Ne devrait épouser une fraîche jeunesse."
Mais las! puisqu'il s'était fourré dans ce guêpier,
Il lui fallait y vivre, et ce, sans trop crier.

La jeune femme était jolie, on peut le dire,
Sa taille était bien prise, et bien doux son sourire;
Une fraîche ceinture, outre un tablier blanc
A pointes, l'entourait, et lui serrait le flanc;
Blanche était sa chemise, élégante, et brodée
De couleur noire en soie, et fronçée en ondée;
Les barbes du bonnet de la même couleur,
La bandelette au front ayant beaucoup d'ampleur.
Ses noirs sourcils formaient un arc-en-ciel unique,
Qui donnait à son œil un éclat tout lubrique;
Bref elle était plus belle, et plus suave à voir
Que le jeune poirier du vieux verger l'espoir,
Et plus douce au toucher que d'un agneau la laine.
Une bourse de cuir, et pas du tout vilaine
Pendait à son côté. Si que, c'est fait certain,
De par le monde entier on chercherait en vain
Un homme pouvant être assez froid, assez sage
Pour ne pas être ému devant si beau visage,
Car l'éclat de son teint était plus vif encor,
Que de la tour de Londre un nouveau Noble d'or.
Quand à son chant, c'était la gente villanelle
Que gazouille au printemps la joyeuse hirondelle.
Notez qu'elle savait sauter, faire joujou,
Comme un jeune chevreau qui court après sa mère,
Que sa gentille bouche était un vrai bijou,
Son haleine un parfum frais comme la bruyère.
Droite comme une flèche, et longue comme un mât,
Rejimbant quelque fois comme un poulain folâtre
Qui ne veut pas porter son bât,

Elle avait ſur ſon cou d'albâtre
Une agrafe auſſi large en ſon volume entier,
Que la boſſe d'un bouclier.
Lacé haut ſur la jambe était ſon fin ſoulier,
Elle était en un mot la fraîche giroflée,
Ou mieux encor, le lys de la vallée,
Bien digne de coucher dans le lit d'un Seigneur,
Ou d'être d'un Bailli la femme en tout honneur.

Et maintenant Meſſire, et vous auſſi, Meſſire . . . .
Ah ! mon Dieu ! ne ſais plus ce que je voulais dire . . .
Si fait : advint un jour que ce beau Nicolas,
Pendant que notre époux était allé là bas,
Près d'Oſeney, ſe mit le très ruſé compère,
Batifoler avec la jeune ménagère ;
Et la prenant quelque peu dans ſes bras,
Par un certain endroit que ne nommerai pas,
Il lui dit : " Si n'ai pas échec ſur ta perſonne,
De mon amour pour toi je mourrai ma mignonne :"
Et ſur ſon cœur de plus près la mettant :
" Aime-moi tout de ſuite, où je meurs à l'inſtant."

En détournant de lui ſoudain ſon beau viſage,
Elle bondit comme un poulain ſauvage,
" Par ma foi ne veux pas t'embraſſer Nicolas,"
Dit-elle, " laiſſe-moi, ne me chiffonne pas . . . .
Otez-vos mains, monſieur, un peu plus de décence . . . ."
Alors ce Nicolas lui demanda pardon,
Et pour plaider ſa cauſe eut ſi douce éloquence,
Que de tout ſon amour la belle lui fit don ;
Par St. Thomas de Kent lui baillant la promeſſe
Sitôt qu'elle pourrait d'être enfin ſa maîtreſſe.

"Mais mon mari," dit-elle, " eſt ſi jaloux,
Que c'en eſt fait de moi, que c'en eſt fait de vous
S'il découvre un jour le myſtère,
Saurez-vous dans ce cas être diſcret, vous taire ?"
" N'ayez aucun ſouci," repartit Nicolas,
"Tromper un Charpentier n'eſt pas grand embarras,
Et pour un Clerc c'eſt choſe élémentaire."
Sur ce, nos deux amants d'accord
Jurèrent poitriner pour un temps leur tranſport.

Quand notre Nicolas eut avec notre belle
Joué le jeu qu'on nomme bagatelle,
Il lui donna ſur la bouche un baiſer,
Et puis avec ſon luth il ſe mit à cauſer.

Or, par un jour de fête il advint qu'à l'égliſe,
Pour travailler à faire ſon ſalut,
Notre ménagère s'en fut ;
Son front luiſait d'une blancheur exquiſe,
Car en quittant l'ouvrage elle l'avait lavé,
Afin qu'au ciel monta plus propre ſon *ave*.

Or du nom d'Abſalon était dans cette égliſe
Un Clerc dont les cheveux touffus paraiſſaient d'or,
Il avait le teint rouge, et les yeux couleur griſe.
En ogive il portait des ſouliers de caſtor.
Vêtu proprettement d'une fine tunique
De bon drap de Watchet avec pointe et gouſſet,
A la nouvelle mode ; aux jambes il portait
Bas rouges de bonne fabrique ;
Par deſſus la tunique était un beau ſurplis,
Auſſi blanc que la fleur d'un buiſſon d'aubépine.
C'était un gai compère et d'une humeur badine,

Qui ſavait bien ſaigner, et raſer, m'eſt avis,
Et rédiger ou contrat ou quittance.
Il ſavait ſautiller et danſer mainte danſe
De vingt façons au moins à la mode d'Oxford;
Sur un petit rebec modulant un accord,
De chanter à cœur joie, il n'était pas avare;
Il ſavait bien auſſi jouer de la guitare.
Dans la ville il allait courant chaque bouchon
Où l'hôte était tant ſoit peu folichon,
Ne manquant pas partout d'emboucher la trompette,
Et près du féminin ſachant conter fleurette.

Cet Abſalon joyeux et ſi gentil à voir,
Allait les jours de fête avec un encenſoir
De l'encens le plus pur rempli d'un amalgame,
Des femmes de l'égliſe encenſer les beaux yeux,
Sur elles infiltrant ſes regards amoureux;
Du Charpentier ſurtout lui complaiſait la femme,
Elle était ſi proprette, et de lubrique flamme
Ses yeux étaient ſi pleins, que s'il eut été chat,
Elle ſouris, il l'eut croqué le ſcélérat!

Pour les femmes ce Clerc avait un ſi grand culte,
Qu'à l'offrande il eut cru faire à lui-même inſulte,
D'elles en acceptant le plus infime don,
"Il ne voulait," diſait-il, "tel guerdon!"

La lune a de la nuit allumé le grand phare,
Abſalon a pris ſa guitare,
"Je veux," dit-il, "en galant troubadour
Cette nuit veiller pour l'amour."

Et le voilà qui prend sa course
En se guidant sur la grande ourse,
Vers la maison du Charpentier.
Le coq avait chanté, la croisée était close,
Quand s'abritant sous un pilier
Qui surplombait, il dit ce gentil peu de chose,
De sa voix tremblante d'émoi :

" A toi, chère dame,
L'aveu de ma flamme,
Toi seule a mon âme,
Prends pitié de moi!"

Et l'accompagnement était bien doux, ma foi!

En sursaut s'éveillant, l'époux dit à sa femme :
" Alison ! entends-tu ? N'est-ce pas Absalon
Qui sous notre fenêtre, en narguant l'aquilon
Chante ?"—" C'est lui, j'entends, Jean," repartit la dame.

Ceci se passe ainsi ;—que voulez-vous de mieux ?
De jour en jour plus amoureux,
Ce gentil Absalon plus encor la courtise,
Bichonne ses cheveux, en un mot s'adonise ;
Pour avoir raison de son cœur,
Il lui députe un cajoleur,
Pour lui dire qu'il est son fervent serviteur.
Ainsi qu'un rossignol il lui chante sa peine,
Et pour la tenir en haleine,
Il lui fait parvenir gentils petits cadeaux,
De l'hydromel, du vin, de l'ale, et des gâteaux
Tout chauds ;

Car la femme on le ſait pour mettre bas les armes,
Se laiſſe captiver par maints différents charmes :
Pour gagner l'une, il faut guerroyer comme Hector,
Pour gagner l'autre il faut des monceaux d'écus d'or,
D'autres enfin, ce ſont les plus exquiſes
On les empaume avec la glu des friandiſes.

Ce gentil Abſalon pour ſe faire valoir,
Montrer de déclamer ſa brillante méthode,
Sur un tréteau juché s'en vint un certain ſoir
Repréſenter Hérode.
Mais à quoi lui ſert-il faire ainſi ſes beaux bras ?
Aliſon aime tant ce courtois Nicolas,
Que du pauvre Abſalon les ſoins ſont baguenaude,
Et notre belle en rit à gorge chaude.

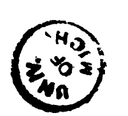
Il eſt vrai ce proverbe, et non pas menſonger,
Qui dit qu'un amoureux préſent, ſans y ſonger,
Rend un autre amoureux abſent déſagréable,
Plus que lui cet abſent d'ailleurs fut-il aimable !
Entre cet Abſalon qui chantait ſes hélas,
Vint donc effrontément ſe poſer Nicolas.

Or, voilà qu'il advint la veille d'un dimanche,
Que de vers Oſeney le Charpentier s'en fut,
Nicolas, Aliſon, furent tôt manche à manche,
Pour amener leurs déſirs au vrai but,
C'était que Nicolas en ferait à ſa tête,
Pour tromper ce mari ſimple, jaloux, et bête ;
Et que ſi par bonheur réuſſiſſait ce jeu,
A coucher dans ſes bras la nuit elle était prête,
Le déſirant beaucoup, depuis long-temps par Dieu !
Et ſans plus longs diſcours ce Nicolas bien vite

Dans ſa chambre apporta de façon chattemite,
Viande et boiſſon aſſez pour un jour ou pour deux;
Puis à la belle il fit ſa leçon de ſon mieux:
A l'époux elle devrait dire
Et ne pas s'aviſer de rire,
S'il demandait après lui Nicolas,
Quelle ne ſavait pas
Où ce Nicolas pouvait être,
La ſervante elle auſſi ne l'ayant vu paraître.

Au long ainſi paſſa le ſamedi,
Nicolas reſtant coi, le prudent étourdi!
De boire et de manger ſe donnant carte blanche,
Juſqu'au temps où le jour ſe coucha le dimanche.
Ce niais Charpentier ne voyant Nicolas
Se dit: "Vraiment j'ai peur par St. Thomas!
Qu'il ne ſoit bien malade ainſi dans ſa demeure,
Ah! ſi ſoudainement Dieu ne veuille qu'il meure!
Ce monde eſt maintenant ſi peu ſûr, ſi malſain,
Que—n'ai-je pas vu ce matin
Porter un ouvrier en terre,
Qui travaillait lundi dernier le pauvre hère!
Monte à ſa chambre, va," dit-il, à ſon garçon,
"Fais du bruit à ſa porte, appelle à ta façon,
Et s'il eſt néceſſaire,
Frappe avec une pierre,
Et vient me dire ici ſi l'on entend un ſon."

Sans ſe faire prier le garçon à la porte
Va frapper comme un ſourd, et puis d'une voix forte:
"Holà! que faites-vous? Eh! maître Nicolas!
Dormir auſſi long-temps, ça ne ſe conçoit pas!"
Mais il n'entendit mot, ce fut peine perdue;


UNIV. OF MICH.



Avisant que la porte était un peu fendue,
Dans cette fente il glissa l'œil.

Page 115.

Avifant que la porte était un peu fendue,
Dans cette fente il gliffa l'œil,
Et vit le Nicolas affis dans un fauteuil,
Et paraiffant guigner la lune à fa fenêtre.
Le garçon redefcend foudain près de fon maître,
Lui raconter ce qu'il a vu.
Ce Charpentier de bon fens dépourvu,
Commence à fe figner : " Fridefwyde la fainte !
Nous entoure," dit-il, " de fa divine étreinte,
Qu'elle nous foit en aide et nous garde de mal !
Ce cher homme eft tombé par fon aftronomie
Sans doute à l'état de momie,
La fcience aux humains eft un don bien fatal !
Oh ! béni foit celui dont la douce ignorance
Ne connait rien de rien que fa propre croyance,
Et ne va pas chercher par delà le ciel bleu
A deviner les fecrets du bon Dieu.
Tel jadis ce Thalès dans les champs de l'efpace
D'un aftre errant cherchant la trace,
Se laiffa bêtement tomber dans un grand trou,
Qu'il n'appercevait pas, et fe caffa le cou.
Oh ! je le gronderai pour de telles études,"
Se dit le Charpentier, " c'eft trop d'inquiètudes,
Qu'il me donne par St. Thomas !
Ce brave et courtois Nicolas !
Pour me faire un levier qu'un bâton l'on m'apporte,
Pendant que toi, Robin, fouleveras la porte."
La porte eft foulevée, et foudain patatras
Sur le plancher retombe avec fracas.
Ce Nicolas pourtant, merveille des merveilles,
Toujours guignait la lune, et bayait aux corneilles.
" Holà ! réveille-toi ;" cria le Charpentier ;
" Nicolas penfe au Chrift, qui pour le monde entier

Mourut en proie aux humaines misères ;
Pour mieux te préférver de lutins, de forcières,
Je te figne, mon fils !"—et de fuite il fe mit
A tout exorcifer et la chambre et le lit,
Et le feuil de la porte, et la maifon entière ;
" Seigneur Jéfus, grand St. Benoit,"
Difait-il, " faites qu'ainfi foit !
Délivrez-nous de la forcière,
Du cauchemar, au nom du père !
Et toi veille fur nous, bonne fœur de St. Pierre !"

A la fin cependant le courtois Nicolas
S'écria, doucement en pouffant un hélas :
" Pour moi quelle peine profonde !
Sera-t-il donc perdu bientôt le monde !"

Ce Charpentier répondit : " Que dis-tu ?
Songe à Dieu, fonge à la vertu !"

Nicolas répondit : " A boire ! à boire ! à boire !
J'ai foif, apporte-moi, vite de la boiffon,
Après te parlerai d'un fait, qui, c'eft notoire,
Tous deux nous intéreffe, et de belle façon ;
Et n'en parlerai pas, fois tranquille, à nul autre."

Ce Charpentier, niais, mais bon apôtre,
D'*ale* s'en va chercher un large pot,
Chacun but tout d'abord à tire-larigot,
Après quoi Nicolas s'en fut fermer la porte,
Et puis au Charpentier, il parla de la forte :
" Jean ! mon cher hôte, il faut me jurer fur ta foi
Que ne dévoileras mon fecret à perfonne,
C'eft le fecret du Chrift que je te donne,
Songes-y bien, ce ferait fait de toi,

Si tu me trahiſſais, car de Dieu la vengeance
Retomberait ſur toi, mon bon, pour cette offenſe,
Si bien que tu deviendrais fou !"

" Oh ! par le ſang du Chriſt ! je mettrai le verrou,"
Dit ce niais, " s'il le faut à ma langue ;
Ne ſuis d'ailleurs bavard, ni fort ſur la harangue,
Dis donc ce que tu veux, par le Chriſt je promets
A nul autre qu'à moi confier tes ſecrets !"

" Maintenant Jean, ſans amphibologie,
Je vais te dire tout," repartit Nicolas,
" J'ai vu dans mon aſtrologie,
En regardant l'aſtre des nuits là-bas,
Que lundi, que demain quand la nuit plus que ſombre,
Du quart de ſa durée aura touché le nombre,
Il tombera du ciel tant d'eau, ſi follement,
Que de Noé, feu le déluge,
Auprès d'un tel grabuge
N'aura jamais été qu'une averſe vraiment.
Si hideuſe ſera l'ondée,
Que la terre ſera dans une heure inondée,
Et que c'en ſera fait de tout le genre humain !"

Ce Charpentier de reprendre ſoudain :
" Hélas ! notre Aliſon pauvre petite femme,
Ainſi dois-tu périr ? . . . N'eſt-il donc en ce cas
Point de remède ?" . . . " Si !" repartit Nicolas,
" Si tu veux travailler comme te dirai dame !
Car Salomon nous dit dans un cas tout pareil,
Qu'il faut toujours agir d'après un bon conſeil,
Et non pas agir à ſa tête ;
Or, ſi tu veux en tout ſuivre ici ma requête,

Sans voile, ni ſans mât, vois-tu je me fais fort
De mener notre vie à tous trois à bon port.
Tu dois, mon brave Jean, avoir entendu dire
Comment s'y prit Noé lorſque notre ſeigneur
Lui dit que l'univers, que ce monde pécheur,
Serait détruit par l'eau tout de bon et ſans rire?"
—"Oui," dit ce Charpentier, "il y a, n'eſt-ce pas?
Bien long-temps de cela?"—"Certes," fit Nicolas;
"Mais ſais-tu que Noé, ce brave homme eut grand' peine
A faire entrer dans l'arche avec ſa cargaiſon
D'animaux par centaine,
Sa femme à lui, ſon Aliſon?
Il eut alors fallu pour contenter la belle,
Pour elle ſeule avoir une nacelle?
Par conſéquent vois-tu, moi! je ſuis dans le vrai,
Il faut s'arranger pour éviter tout délai.
Vite va donc chercher, puis ici nous apporte
Un pétrin, un baquet, une tonne, ou n'importe
Quel inſtrument,—pourvu qu'il ait le fond
Profond,
Un pour chacun de nous, prends bien ſoin qu'il ſoit large,
Pour pouvoir le ramer comme on fait d'une barge;
Mets y proviſions ſeulement pour un jour,
Car l'eau ne fera pas ſur terre un long ſéjour.
A Robin ton garçon quoiqu'il ſoit un bon drille,
Ne ſouffle mot, non plus qu'à ta ſervante Gille,
Je ne puis les ſauver, dois t'en faire l'aveu,
Pourquoi? me diras-tu?... c'eſt le ſecret de Dieu!
Sois heureux d'obtenir une auſſi grande grâce
Que feu Noé.—Maintenant ſois vivace,
Lorſque tu les auras ces trois larges cuviers

Sufpends les dans le toit, comme autant de leviers,
Sur ces arrangements garde un prudent filence,
Afin que nul n'ait vent de notre prévoyance ;
Quand cela fera fait, comme je te le dis,
Que nos vivres feront placés, mets une hache
Afin que nous puiffions couper, c'eft mon avis,
La corde en deux qui nous relâche,
Lorfque l'eau montera ; puis pratique un grand trou
Du côté du jardin, vers le pignon, par où
Nous puiffions librement paffer et faire route
Lorfque la grande ondée aura ceffé. Nul doute
Tu nageras alors auffi bien qu'un canard
Qui court tout guilleret embraffer fon moutard ;
Alors je m'écrirai : Bonjour là bas madame,
Bonjour, mon brave Jean ! toi tu me répondras
Il fait jour, je te vois, mon ami Nicolas !
Et nous ferons feigneurs, tous trois, toi, moi, ta femme
Comme Noé du monde entier ; mais fouviens-toi
Qu'il faut cette nuit là chacun être en prière,
Quand nous ferons à bord, du bon Dieu c'eft la loi ;
Ta femme et toi devrez non feulement vous taire,
Mais être fufpendus, chacun de fon côté,
Afin qu'entre vous deux, malgré la volonté,
Ne puiffe fe commettre aucune inconvenance,
Par parole, regard, toucher, incontinence.
Maintenant tout eft dit ; à la grâce de Dieu !
Demain au foir lorfque le monde
S'endormira dans une paix profonde,
Nous nous glifferons, nous, dans notre barque . . . .
adieu !
Va-t-en, je n'ai le temps de caufer davantage,
On dit que tout eft bien alors qu'un homme eft fage,
Et que fachant beaucoup pourtant il ne dit rien ;

Je te connais futé,—donc je ne prends d'ombrage,
Tu fauras nous fauver tous trois en bon chrétien."

Ce Charpentier, cet imbécile,
Va conter à fa femme affaifonné d'hélas !
Comme parole d'évangile,
Ce qu'il vient de favoir du courtois Nicolas.
Elle n'ignorait pas le fin mot de l'hiftoire,
Mais faifant mine de tout croire :
" Va vite arranger tout, cher mari de mon cœur,
Et fauve-nous tous trois, de mourir j'ai fi peur !"

L'affection eft chofe bonne !
Voilà ce Charpentier qui commence à trembler,
Qui voit déjà les flots monter, s'enfler
Pour engloutir Alifon fa mignonne.
Il pleure, il fe lamente, il foupire, il gémit
Pendant qu'il va chercher un pétrin, une tonne,
Un cuvier qu'il fufpend de fon toit au zénith
Secrètement, fans rien dire à perfonne ;
Puis de fa main confectionne
Pour chacun une échelle, afin de fe jucher
Vers les cuviers quand viendra le coucher ;
Et dans chaque dortoir il met pain et fromage,
De quoi boire et manger pour le temps du voyage.
Notez qu'avant de faire aucun préparatif,
Il avait envoyé pour un objet fictif
A Londres fon garçon, ainfi que fa fervante.
Et lorfque le lundi la nuit s'avança lente,
Sans chandelle il ferma la porte à double tour,
Et bientôt chacun d'eux par le refte de jour
Qu'il faifait, doucement au moyen de l'échelle,
Monta dans le cuvier, fa future nacelle,

Et ſe tint coi d'abord. Au bout d'un certain temps,
Nicolas rompant le ſilence :
" Voilà l'épreuve qui commence,
Diſons *Pater noſter*," dit-il, " que nos accents
Montent vers le ſeigneur." Chacun dit : " Notre père,"
Et répondit : " Amen ! Amen ! Amen !"
Ce Charpentier marmotta ſa prière,
Et vers le couvre-feu, les mains ſur l'abdomen,
S'endormit lourdement croyant dans ſon ouie
Entendre clapoter la pluie.

Voilà que Nicolas du cuvier, ſa priſon,
Deſcend doucettement ſans que bouge l'échelle,
Pendant que la jeune Aliſon
Deſcend auſſi de ſa nacelle.
Sans plus de mots ils ſe mettent au lit,
Et Dieu ſeul ſait, car il le vit
Ce que fit Nicolas, et ce que fit la belle,
A ce doux jeu qu'en ce monde on appelle
La bagatelle !
Juſqu'à ce que les cloches du matin
Firent tin tin, tin tin, tin tin,
Annonçant qu'au couvent on allait chanter *laudes*,
Tandis que nos amants en faiſaient des maraudes !

Ce clerc, ce très amoureux Abſalon
Qui pour notre Aliſon nouriſſait tant de flamme,
Qu'il cherchait dans ſon cœur à planter un jalon,
Afin d'en faire auſſi ſa dame,
Ce lundi ſe trouvant avec quelques amis
Dans Oſeney s'en fut ſous les ſacrés parvis
Interroger un moine à barbe griſe,

Sur le compte du Charpentier.
Celui-ci le prenant à part, hors de l'églife,
Dit: " Depuis famedi dernier
Ici ne l'ai point vu ; cela n'a rien d'étrange,
Peut-être eft-il allé pour acheter du bois,
Par ordre de l'abbé ;—dans ce cas maintefois,
Un jour ou deux il s'arrête à la Grange ;
Peut-être enfin eft-il à fa maifon,
Auprès de fa belle Alifon."

Cet Abfalon étant de fa nature
Très guilleret, aimait à rifquer l'aventure :
" Oh !" fe dit-il, " le moment eft venu
De veiller cette nuit ; il n'eft pas revenu
Ce Charpentier, autrement certe
Je l'euffe vu ce jour devant fa porte ouverte.
Dans le cœur d'Alifon je vais faire un accroc,
Si vers le temps où doit chanter le coq,
Je vais difcrètement frapper à fa fenêtre,
Lui dire cet amour dont brûle tout mon être ;
Et j'aurai pour ces doux aveux,
Un baifer pour le moins, qui fait ? peut-être deux ?
Car tout le long du jour, j'ai fenti fur ma bouche
Une démangeaifon d'amoureufe efcarmouche,
Et la nuit j'ai rêvé qu'à table en un feftin
Je vidais d'hypocras une coupe fans fin,
Signe certain que ma chance eft meilleure ;
Je m'en vais donc aller dormir, et vers une heure
Je me releverai difpos,
Pour aller d'Alifon taquiner le repos."

Quand eut chanté le coq notre Abfalon fe lève,
S'habille gentiment ; pour mieux plaire à fon Eve

Mâche des grains de Paradis
Exquis,
Et puis du Charpentier, à la maiſon arrive,
Se gliſſe ſous l'auvent, ſe tient ſur le qui vive
D'abord, et puis touſsète doucement,
Et lance en mi bémol ce benin compliment :
" Que fais-tu ſous tes draps, que fais-tu dans ton ſomme
Mon tout gentil oiſeau, mon tant doux cinnamome,
Auprès de toi je ſuis en pamoiſon,
Réveille-toi ma mignonne Aliſon,
J'ai ſoif de ton baiſer tout auſſi bien, très chère,
Que l'agneau qui bêlant voudrait têter ſa mère.
Je t'aime, te déſire et ne puis plus manger,
Par toi ma vie eſt en danger."

"Ton amour, maître ſot! je n'en veux," dit la belle,
" Au large donc ! paſſe-moi ton chemin ;
Par Jéſus ! Abſalon, ne fais pas ſentinelle,
J'ai bien mieux que toi ſous la main.
Je te jette une pierre et ne ſerai blâmable
Si tu reſtes ici ; voyons, va-t-en au diable !"

" Hélas ! " dit Abſalon, " hélas ! trois fois hélas !
Un amour auſſi vrai ne te touche-t-il pas ?
D'un baiſer fais-moi don, d'un ſeul, c'eſt peu de choſe !"
—" Après, t'en iras-tu ?"—dit ſoudain Aliſon.
—" Je m'en irai," dit-il, " ſitôt la livraiſon."
" Alors apprête-toi ; tandis que me diſpoſe."
Cet Abſalon ſe mit à deux genoux :

"Je ſuis," dit-il, "un ſeigneur à tout faire,
Mais, mignonne, dans peu, de ton cher ſanctuaire
Tu me laiſſeras bien approcher entre nous?"

Elle monta ſoudain la fenêtre très vite,
"Viens, et fais tôt," a dit la chattemite,
"Car s'il nous regardait que dirait le voiſin?"
La nuit, nous dit l'hiſtoire,
Etait en ce moment fort noire;
Abſalon à tâtons aviſe ſon chemin,
Toute entière Aliſon était à la fenêtre,
Abſalon baiſe avec un doux bien-être
Quelque choſe de gros, de rond,
Qui n'était pas la bouche
Ce qui lui parut louche:
"Fi! qu'ai-je fait," dit-il, en ſe frappant le front.
—"Notre Abſolon a du bien-être!"
Dit Aliſon, en baiſſant la fenêtre;
Et ſur ce le gai Nicolas
Dit: "Par le corps du Chriſt, vrai je n'en reviens pas,
En plein il a donné de ſon nez dans ton as!"

Ce bêta d'Abſalon il n'était point à Laudes,
En entendant les gorges chaudes
Que l'on faiſait de lui; malgré tous ſes hélas!
Il ſe frotta la lèvre, et dit par Satanas!
Oh! je me vengerai belle ſainte Nitouche
Du vilain baiſer de . . . . ta bouche.
Car ſon amour, tout-à-l'heure un volcan,
Il a dépoſé ſon bilan
Depuis qu'avec un doux bien-être
Il a baiſé . . . . . le bas de la fenêtre.

Il traverfe la rue, et s'en va de ce pas
De vers un forgeron travaillant à fa forge :
"Ouvre Gervais," dit-il, "ouvre de par St. George !
C'eft moi, c'eft Abfolon, ne me connais-tu pas ?"
—"Mais par l'arbre du Chrift! qui diable vous envoie
Par ici fi matin, quelque fille de joie !
J'ai deviné, mauvais fujet,
Mais eft-il bien joli pour le moins votre objet ?"

Abfalon, qui cachait fon ire,
Du forgeron ne répondit au dire,
Mais lui dit : "Mon bien cher ami
Tu pourrais m'obliger, et non pas à demi,
En me prêtant ce coutre de charrue
Qui dans ton âtre boût, bientôt te le rendrai.
Ce ferait dit Gervais de l'or d'une cornue,
Sortant tout frais, ou bien facs de Nobles, c'eft vrai,
Vous les auriez ; mais que voulez-vous faire
De ce coutre tout chaud ?"—"Te le dirai, compère
Demain !"

Il prit le coutre alors par le manche, et foudain
S'en fut de vers l'auvent furplombant la fenêtre
Du Charpentier, et, fans paraître,
Il fe mit à frapper.—"Qui frappe ici fi fort ?"
Dit Alifon, "C'eft un voleur, fans doute !"
"Mais non," répondit-il, "reconnais-moi d'abord
Je fuis ton Abfalon, de moi rien ne redoute,
J'ai pour toi, mon gentil tréfor,
Doux préfent de ma mère, un fort bel anneau d'or,
Bien cifelé, très fin, le veux-tu ma mignonne ?
Pour un baifer je te le donne !"

Ce Nicolas, entendant ce diſcours,
Penſa qu'au rire encore il pouvait donner cours,
En baillant le baiſer exigé de la belle
Par cet amant tendre et fidèle,
Il ouvre donc la fenêtre, puis lors
Met comme on dit, toutes voiles dehors.

Là deſſus Abſalon d'une voix hypocrite:
" Parle, mon doux oiſeau," dit-il, " oh! parle vite! . . . ."

Alors et tout-à-coup le courtois Nicolas
Fit un bruit, on eut dit, le tonnerre en éclats,
Si qu'Abſalon, je le confeſſe,
Se crut au canon de la meſſe,
Et fut preſqu' effrayé, mais avec ſon fer chaud
Il frappe Nicolas, et l'atteint à la feſſe.
Ce Nicolas ſoudain jette un cri de détreſſe,
Et puis faiſant un ſoubreſaut:
" De l'eau! de l'eau! de l'eau!" dit-il, avec preſteſſe,
" Accourez au ſecours; de l'eau! le temps me preſſe,
De l'eau! de l'eau! de l'eau morbleu!
Au ſecours, pour l'amour de Dieu!"

Le Charpentier en ſurſaut ſe réveille
En entendant ces cris: de l'eau! de l'eau! de l'eau!
" Oh!" ſe dit-il, " il vient le déluge nouveau,
Mais j'y ſuis préparé, voyons que j'appareille,
Et le voilà debout ſur ſon cuveau,
Avec ſa hache il coupe en deux la corde,
Et ſoudain patatras!
Le malheureux aborde
En bas.

Tant vite il ſe mit à deſcendre,
Qu'il ne trouva, c'eſt ſûr, *ale* ni pain à vendre;
Si que de ſa maiſon il gît là ſur le ſeuil
Dans ſon cuvier, un drôle de fauteuil,
Tandis que Nicolas le pauvret ſe lamente,
Et qu'Aliſon auſſi jette cris d'épouvante.

Cependant les voiſins attirés par le bruit
Accourent auprès de cet homme
Qui gît là dans ſon muid
Avec du pain, de l'*ale*, un vidrecome;
Notez que dans ſa chûte il s'eſt caſſé le bras.
Il va parler enfin, voyons que va-t-il dire?
Mais ſoudain Aliſon, et le beau Nicolas:
"Ce pauvre homme il a le délire!"
Ont-ils dit, "regardez, ne le voyez-vous pas?"
Et puis de raconter que croyant au déluge,
Le Charpentier a cru par un bon ſubterfuge
S'y ſouſtraire en plaçant au haut de ſon grenier
Pour chacun d'eux, un pétrin, un cuvier
Bien attachés avec une poulie,
Les ſuppliant dans ſa folie,
Avec lui de s'aſſeoir pour l'amour du bon Dieu.
Tous les voiſins de rire à ce plaiſant aveu,
Et vers le toit tous de porter la vue,
D'y voir encor chaque tonneau
Diſpoſé de manière à former un radeau;
Et de dire: "Il a la berlue
Ce Charpentier, ſa raiſon eſt perdue!"
Et plus le Charpentier retorquait l'argument,
Plus on le croyait fou vraiment;
Si qu'il fut réputé dès lors de par la ville
Toqué ce Charpentier;—il n'était qu' imbécile!

Ainſi du Charpentier la femme fut—hélas!
Comment dire cela d'une façon honnête?
M'y voici . . fut unie au courtois Nicolas,
Malgré ſon ſot époux, une jalouſe bête.
Ainſi cet Abſalon, la nuit, n'y voyant pas,
En croyant s'énivrer du parfum d'une roſe,
En reſpirer l'odeur, baiſa toute autre choſe:
Ainſi ce Nicolas reçut au bas du dos
Comme il arrive aux moutons mérinos,
D'un fer chaud l'empreinte bâtarde.
Mon hiſtoire eſt finie.—Amen, et Dieu vous garde!





PROLOGUE DU BAILLI.

LORSQUE l'on eut bien ri de ce chatouilleux cas
De ce pauvre Abſalon et du beau Nicolas,
Chacun diverſement ſelon ſon caractère
Parla du Charpentier et de la Charpentière,
Mais ce conte par nul ne fut mal accueilli,
Si ce n'eſt toutefois par Oſwald le Bailli.
Comme il appartenait lui-même à la charpente,
De ſon ire il lâcha quelque peu la détente.
" Auſſi vrai que déſire ici bas proſpérer,
Je pourrais," lui dit-il, " à mon gré te montrer
D'un orgueilleux Meunier la double duperie,
S'il me plaiſait, vois-tu, parler ribauderie.
Mais je ſuis vieux, bien vieux, ce n'eſt plus de mon temps
De fouler le gazon que l'on foule au printemps.
Mon ſommet chauve et blanc tient note de mon âge,
Et mon cœur eſt auſſi moiſi que mon feuillage ;
Toutefois je reſſemble à la nèfle, à ce fruit
Qui ſur un lit de paille à mûrir eſt réduit,

Nous autres vieilles gens ſommes je crois de même,
Nous ne devenons mûrs que pourris à l'extrême,
Et lorſque pas à pas partout la mort nous ſuit;
Mais en dépit de tout nous ſautillons ſans ceſſe,
Quand notre voix n'eſt plus, voulons chanter la meſſe,
De la terre ſorti, pareils à ce poireau
Dont vert tendre eſt la queue, et dont blanche eſt la tête,
Car lorſque notre force eſt allée à vau-l'eau,
Notre volonté veut et rêve une conquête;
Quand ne pouvant agir ſommes à rien réduits,
Notre feu couve encore et nous parlons déduits.
Nous conſervons en nous, ſous notre tête griſe,
Quatre cendres, l'Envie, et puis la Vantardiſe,
Puis le Menſonge et l'Ire, et bien que nos outils
Soient plus défeċtueux que de mauvais barils,
Nous voulons eſſayer encore notre force,
Et jeter aux moineaux une nouvelle amorce.
Quand à moi j'ai toujours une dent de poulain,
Prête à mâcher, broyer, triturer jeune grain,
Quoique depuis long-temps le banquet de ma vie
Soit commencé ma foi! que madame la mort,
Depuis le premier jour au gré de ſon envie,
Ait tiré du banquet et le faible et le fort;
Mais malgré ce déſir féroce, en moi tout dort,
Ma langue fait encor parfois ſon clapotage,
Mais rien ne me ſurvit . . . . . hormis le radotage."

Quand notre hôte entendit cet aſſez long ſermon,
Il ſe mit à parler comme feu Salomon:
" Où tend tout cet eſprit?" dit-il, " voyons un peu,
Entendrons-nous toujours propos confits en Dieu?
Un Bailli prédicant! Mais c'eſt un tour du diable

Qui d'un gnaffe vous fait un médecin capable!
Va, ne perds plus de temps, dis-nous ton conte, vieux,
Ne vois-tu pas Deptford qui fe montre à nos yeux,
Un peu plus loin Greenwich où vit mainte mégère,
Et que jà le foleil dore de fa lumière?"

"Maintenant Meffeigneurs," dit Ofwald le Bailli,
"J'efpère n'être pas par vous mal accueilli,
A ce damné Meunier foudain fi je ripofte,
Et fi je ne veux point refter en holocaufte.
Comme fuis du métier, ce foulard de Meunier
A cru pouvoir jeter la pierre au Charpentier,
Si vous le permettez, je m'en vais tout à l'heure,
Moi, lui river fon clou; ne veux pas qu'il en meure,
Mais je veux lui prouver dans l'œil de fon voifin
Alors qu'on veut à tous faire voir une paille,
Qu'il ferait plus fenfé, plus fage, plus humain,
De voir fi dans fon œil avant que l'on ne raille,
On aurait une poutre ou quelque mauvais grain."





CONTE DU BAILLI.



A TROMPINGTON, près de Cambridge, [pont,
Coule un ruiſſeau traverſé par un
Sur ce ruiſſeau large et profond
Exiſtait un moulin. Dans ce moulin, vous dis-je,
Un Meunier a vécu vraiment des jours nombreux.
Comme un paon il était fier ce maître orgueilleux.
Auſſi bête que lui n'était pas une buſe,
Il était bon tourneur, bon lutteur, bon tireur,
Savait raccommoder ſes filets de pêcheur,
Et jouait par deſſus fort bien la cornemuſe.
A ſa ceinture était, paſſeport pour l'enfer,
Bien aigu, bien tranchant, un long tuyau de fer.
Dans ſa poche il portait une gentille dague,
Qui de lui s'approchait avait un inſtinct vague
Qu'à le toucher, il y aurait péril;
De Sheffield il avait, monté ſur emeril,
Un tout petit couteau que dans ſes hauts de chauſſe
Il aimait à cacher; de lui qu'on ne ſe gauſſe!
Le viſage aſſez rond, le nez aſſez camus,
Son crâne était pelé comme celui d'un ſinge,

Si qu'on eut pu très bien en palper la méninge ;
Il était marchandeur, et grand rogneur d'écus,
Et que vous dirai-je de plus ?
D'un ennemi fort mal il ſavonnait le linge.

C'était un voleur, quoi ! fait d'un vilain limon,
Il avait nom le dédaigneux Simon.
De noble extraction était ſa ménagère,
Le recteur de la ville en fut un jour le père,
Si, qu'il avait donné beaucoup, beaucoup de ſous
A ce Simon pour en être l'époux.
Elevée au couvent avait été la fille,
Car dans ſon orgueil ce Meunier
Avait eu ſoin trouver une famille,
Qui réhauſſât un peu ſa blanche ſouquenille,
Et réhabilitât ſon infime métier.
Inſolente, arrogante, en tout comme une pie,
Cette maîtreſſe femme était une harpie.
Les jours ſaints c'était beau les voir aller tous deux,
Lui cape ſur la tête, il marchait devant elle,
A quelque pas de là ſuivait la péronnelle
Dans une robe rouge à l'éclat plantureux.
Nul hère n'eut oſé l'appeler ſur mon âme
Autrement que Madame ;
Nul n'eut oſé non plus lui gliſſer doux propos,
Simon l'eut envoyé dans l'éternel repos
Aviſer ſa dernière auberge,
Soit avec ſon poignard, ou ſa longue flamberge,
Car les jaloux alors qu'il s'agit d'amoureux,
Veulent près leur moitié paraître dangereux.
La dame était peu propre, et comme l'eau croupie
D'une foſſe, elle était dans ſa morgue aſſoupie ;
Aſpirant aux égards, vaine dans ſa hauteur,

Son parler était dur, revêche ſon humeur,
En un mot comme en cent c'était une femelle
Archi-ſotte, et n'ayant de cœur une étincelle.

Ils avaient une fille ayant vingt ans au plus,
Plus un garçon de ſix mois ;—cette fille
Epaiſſe et bien bâtie avait le nez camus,
Un énorme feſſier, ce n'était pas vétille,
Ses ſeins ronds étaient hauts, elle avait les yeux gris,
Mais ſes cheveux étaient très blonds, je vous le dis.

Le recteur de la ville, en la voyant ſi belle,
Avait fait le projet de lui laiſſer ſon bien ;
Et pour la marier avait un très grand zèle,
Mais il voulait pour elle époux patricien ;
Car les biens de la ſainte égliſe
Devaient être laiſſés, non pas de but en blanc
Au premier mal venu, mais tomber ſans mépriſe
A ſon ſang, à ſon gentil ſang,
Dut-il gruger, dévorer dans l'empriſe
Tous les biens de la ſainte égliſe.

Le Meunier percevait ſur la drêche et le grain
De tout le voiſinage un beau droit de mouture,
Parmi ſes bons clients il avait d'aventure
Un grand collège, une ſource de gain
Nommé, je crois, L'hoſtellerie
De la grand' galerie,
Pour lequel il moulait et la drêche et le grain.
Or, il advint qu'un jour de ce ſuſdit collège
Le pourvoyeur ſoudain fut en danger de mort,
Si que notre Meunier, par un adroit manège,
Vola farine et blé de plus fort en plus fort,

C'était pour lui, de par St. Georges
Le moment où jamais de bien faire ses orges.
Le gardien grommela, mais lui notre Meunier
L'envoya promener d'un ton fort cavalier.

Il y avait alors dans cette hostellerie
Deux pauvres écoliers remplis d'espièglerie,
Fort entêtés d'ailleurs, qui du soir au matin
Demandaient au gardien, rétif à la priére,
Permission d'aller jusqu'au moulin
Pour voir moudre leur blé,—disant que toute entière
Ils auraient la mouture; et pariant leur peau
Qu'on ne leur volerait de quoi faire un gâteau,
Pas même un picotin de blé par force ou ruse.

A la fin ce gardien leur dit: "Ne vous refuse."
L'un avait nom Jéhan, l'autre avait nom Alain,
Tous deux nés à Strothir, au nord dans le lointain.

Ayant donc préparé tout pour leur équipée,
Nos deux héros portant au côté leur épée,
Jettent le sac sur un cheval;
Jéhan connaissant bien la route,
Ils arrivent bientôt près du seuil principal,
Et déposent le sac du moulin sous la voûte.

Alain a parlé le premier:
"Salut à toi, Simon! salut, notre Meunier!"
A-t-il dit, "comment vont et ta femme et ta fille?
Celle-ci, je le gage, est toujours bien gentille?"

"Tiens! c'est Alain!" a dit Simon, "Jéhan aussi,
Soyez les bien-venus! . . . qui vous amène ici?"

"Par Dieu!" repart Jéhan, "ici qui nous amène,
C'eſt la Néceſſité .... de nous tous ſouveraine;
Lorſque pour nous ſervir manque le ſerviteur,
C'eſt mon avis, du moins, on doit s'aider ſoi-même;
Or, comme notre pourvoyeur
Eſt en train de mourir, et qu'il ſouffre à l'extrême,
Ici je viens avec Alain
Faire moudre ce blé qu' emporterai ſoudain,
Activez donc la beſogne, mon brave!"

"Oh! je n'y mettrai nulle entrave,"
A dit Simon, "mais là que ferez-vous tous deux,
Tandis que le moulin moudra le blé?"—"Je veux,"
Repart Jéhan, "me mettre auprès de la trémie,
Pour m'amuſer à voir comment entre le blé;"
"Puis qu'il en eſt ainſi," dit avec bonhommie
Alain, "pour voir comment le froment eſt pilé,
Et ſi c'eſt vrai ce qu'on nous en raconte,
En bas je me tiendrai, près de l'auge, vraiment,
Cela ſera pour moi nouvel amuſement,
Car Jéhan, par ma foi! je l'avoue à ma honte,
Ne ſuis meilleur Meunier que vous au bout du
compte!"

Ce Meunier ſe dit à part ſoi,
Je vois, vous vous croyez beaucoup plus fins que moi,
Mes futés écoliers, votre déſir ſuprême,
Eſt de me dépiſter, et de me faire au même,
Moi je vais vous donner un plat de ma façon
Au lieu de farine .... du ſon.
Le plus grand Clerc n'eſt pas des hommes le plus ſage,
Témoin de la Jument au Loup le dur parlage.

Par la porte ſecrètement
Il s'en va quand il voit propice le moment;
Apperçoit le cheval, et détache ſa bride,
Puis vers les Clercs revient d'un air candide,
Pendant qu'en henniſſant s'enfuit vers les marais
Où paiſſaient cavales ſauvages,
Le cheval faiſant route au milieu des herbages,
Et s'énivrant de ſes excès.
Quand le blé fut moulu, que pour eux tout exprès,
Le Meunier dans un ſac eut placé la farine,
Jéhan ſortit en quête du cheval,
Quand voyant qu'il était décampé l'animal,
Il ſe mit à crier de ſa pleine poitrine:
" Le cheval eſt perdu, vite Alain, viens à moi,
Hélas! notre gardien n'a plus de palefroi!"

Cet Alain oublia tout-à-coup la trémie,
Et de leurs beaux projets toute l'économie.
" Où donc eſt-il allé, Jéhan, dis, le cheval?"

La ménagère entrant: " Vers les marais," dit-elle,
" Mais c'eſt en vain que je l'appelle,
Qui donc a pu l'attacher auſſi mal?"

" Las!" dit Jéhan, " voilà belle équipée!
Voyons Alain ici dépoſe ton épée,
Ainſi que je le fais, et puis courons, par Dieu!
Nous le rattraperons, fut-ce couvert de fange;
Que diable n'as-tu mis le cheval dans la grange,
C'eſt être triple ſot d'avoir joué ce jeu!"

Ces deux benêts de Clercs vers le marais de ſuite
De leur courſier perdu s'en vont à la pourſuite,

Quand le Meunier les vit si bien mordre au grappin,
De la farine il prit moitié d'un picotin,
Qu' à sa femme il donna pour faire une galette.
" Ces deux Clercs," se dit-il, " d'une façon discrète,
Ils croyaient m'attraper! . . . les enfants font joujou,
Et là bas bien au frais courent le guilledou!
Ils n'auront pas facilement je gage
L'humide prix du courre au marécage."

Cependant nos deux Clercs couraient de ci de là,
Criant en vain: " Arrête animal! halte-là!"
Pour être bref, disons, que ce fut à nuit close,
Qu'ils prirent ce cheval tombé dans une fosse.

Fatigués et mouillés, poussant de gros hélas!
Nos écoliers tantôt grands faiseurs d'embarras,
S'en reviennent penauds; Jéhan, dans sa détresse,
Disait: " Maudite soit notre folle simplesse,
Nous serons désormais des objets de mépris,
Et pour notre gardien, et pour tous nos amis,
Surtout pour ce Meunier que le diable confonde
Qui, le voleur! se rit de nous le mieux du monde!"

Ainsi tenant Bayard en main,
Se lamentait Jéhan regagnant le moulin.

Il trouva le Meunier près de la cheminée
Assis, c'était le soir, la fin de la journée;
Nos deux Clercs ne pouvaient retourner au logis,
Donc pour l'amour de Dieu le père et de son fils,
Au Meunier ils firent requête,
Les héberger tous deux moyennant tant par tête.
" Tope! je le veux bien," répondit le Meunier,





Le souper fut joyeux, chacun but l'*ale* forte
A qui mieux mieux ;

Page 139.

" S'il eſt poſſible, car ma maiſon eſt étroite,
Mais vous autres ſavants dont le docte métier
Eſt d'amplifier tout, qui feriez d'une boîte
Au moyen d'un diſcours au beſoin un grenier,
Voyez, meſſieurs, de cette place
Si par votre ſcience aggrandirez l'eſpace."

" Bien répondu ! Simon ! par St. Cuthbert !"
Reprit Jéhan, " ce propos eſt diſert !
Quand à moi j'ai pour loi qu'aux humains il importe
Savoir à toute table accepter ſon couvert,
Se contenter ou de ce qu'on apporte,
Ou des mets que l'on trouve, et tels qu'on vous les ſert !
Et maintenant voyons mon très cher hôte,
Un bon ſouper !—nous n'y ferons pas faute,
Main vide ne pourrait pas leurrer un faucon,
Nous avons de l'argent . . . . . faiſons fête au flacon !"

Ce Meunier envoya ſur ce fait à la ville.
Sa fille,
Pour de l'*ale* et du pain, leur rôtit un dindon,
Et leur fit un bon lit garni d'un edredon
A douze pieds du ſien, dans ſa chambre à lui-même,
Où ſe trouvait, qu'on ne diſe anathème !
De ſa fille le lit ; ne pouvant faire mieux,
Tant exigus étaient les lieux.

Le ſouper fut joyeux, chacun but l'*ale* forte
A qui mieux mieux ; ſi bien que l'on rapporte
Qu'il était bien minuit quand on fut ſe coucher.

Notre Meunier, cela, ne pouvait ſe cacher
N'était rouge, ma foi ! très ivre, il était pâle,

Il avait le hoquet, une eſpèce de râle,
Et parlait à travers le nez.
Il va donc ſe coucher avec ſa ménagère.
Elle comme un pinſon était vive et légère,
Ayant bu gentiment, c'eſt vous en dire aſſez.
Elle mit toutefois de l'enfant la couchette
Au pied du lit, voulant pouvoir à l'aveuglette
Ou le bercer, ou bien lui donner à têter.
Quand tout fut bu, la fille auſſi fut s'abriter
Dans ſon dodo la bachelette !
Alain, Jéhan repus furent ſans trébucher,
Tous les deux auſſi ſe coucher.

Ce Meunier tellement avait imbibé d'*ale*,
Qu'il vous ronflait comme un rouſſin,
Ne s'inquiètant mie, alors, c'eſt bien certain,
Si dans ſon lit était mâle ou femelle.
La femme auſſi ronflait ; la fille auſſi ronflait,
Si que de ce trio burleſque était l'effet.

Alain en entendant ce chant plus que baroque,
Coudoyant ſon ami : " Jéhan," dit-il, " dors-tu ?
Entendis-tu jamais à trois tel ſoliloque
Et pareil concert impromptu ?
Eh bien ! tant pis pour eux ; d'eux tous moi je me moque,
De cette fille là, le dis ſans équivoque,
De la vertu,
Foi d'homme ! cette nuit je veux faire une loque !
Car Jéhan, tu le ſais, il exiſte une loi
Qui ſuit ſon cours ſur cette terre,
C'eſt qu' advient mal à qui manque de foi :
Or nous avons été de la bonne manière

Floués, bernés, volés, éreintés, et mouillés,
Et bêtement entortillés,
Par ce Meunier que le diable confonde!
Je veux me revancher, honni ſoit qui me fronde!"

"Alain," reprit Jéhan, "le Meunier eſt rageur
S'il vient à s'éveiller, prends garde,
Il pourrait bien nous arriver malheur!"

—"Mon ami, cela me regarde,
Et je n'ai pas la moindre peur."
Et ſur ce, ſe levant, il dit, narre l'hiſtoire
Ce vers ronflant, en ſoi, qui porte ſa grandeur:
"A vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire!"
Puis il ſe gliſſa crânement
Près de la fille qui dormait profondément,
Fut en peu de temps, ſi près d'elle,
Que n'eut pas le loiſir de crier la pucelle,
Bref ils dirent d'accord: "Vive la bagatelle!"
Et jouèrent ce jeu, ſans papa, ſans maman,
Qui plus eſt ſans chandelle!
Mais ils ſont occupés; revenons à Jéhan.

Ce Jéhan très long-temps reſta dans ſa coquille
Puis avec lui ſe mit en état de biſbille:
"Mons Jéhan," ſe dit-il, "pour le dire en un mot
En trois lettres tu n'es qu'un ſot!
Tandis qu'avec la fille Alain ſe dédommage
Des ennuis de ce vilain jour,
En lui faiſant deux ou trois doigts de cour,
Toi tu ſuces ton pouce à ſec, comme un vrai ſage,
C'eſt beau peut-être! mais c'eſt fort peu troubadour.
Tu ne feras jamais, mon cher, qu'un pauvre ſire;
Qui n'oſe rien riſquer aux autres prête à rire."

Jéhan vers le berceau ſe dirige, et ſans bruit
Le prenant doucement le met près de ſon lit.
Il achevait, alors que la Meunière
Se levait pour porter à ſon petit moutard
Le doux tribut de la laitière,
Dans la crainte d'être en retard.
Elle cherche à tâtons, encor toute endormie,
Et de berceau d'abord ne trouve mie,
Elle le tient enfin ; mais le cher enfant dort,
Réveiller un enfant, penſe-t-elle, eſt un tort,
Donc dans le lit du Clerc elle entre et ſe faufile,
Croyant entrer dans ſon vrai domicile,
Et ſe diſpoſe à s'endormir ;
Mais elle avait compté cette fois ſans ſon hôte,
Car de la careſſer Jéhan ne ſe fit faute,
Et ſans lui dire un mot, ſut ſi bien diſcourir,
Qu'à cette cauſerie elle prit grand plaiſir.

Nos deux Clercs fort gaiement menaient leur exiſtence,
Lorſque le coq enfin vint troubler le ſilence.
A ce ſoudain coricoco
Alain ſe leva ſubito.
« Adieu Malkin," dit-il, « adieu, gente mignonne,
L'aube du jour nous eſpionne,
Il me faut te quitter, mais partout où j'irai
Je ſuis ton Clerc, et ton Clerc reſterai!"
—« Adieu, mon bel ami," ſoupira la donzelle,
« Mais avant de partir encore un mot," dit elle,
« Quand tu retourneras chez toi par le moulin,
Prends ſoin de regarder derrière le pétrin,
Tu trouveras cachée une belle galette

Encore fraîche ; elle fut faite
Hier au ſoir d'un demi picotin
De ton grain,
Qui te fut dérobé, quand tu courais, Alain,
Pour chercher ton cheval là bas au marécage ;
N'ai pas le temps d'en dire davantage ;
Adieu, mon bel ami, que Dieu
Te garde et te conſerve ! adieu !"
Et ſur ce, cette ex-pucelle
Sentit que ſe mouillait ſa ſenſible prunelle !

Alain ſe leva donc. " Avant le point du jour
Près de Jéhan il faut que je ſois de retour,"
Se dit-il, et ſa main errant à l'aveuglette,
De l'enfant atteignit ſur le champ la couchette,
" Oh ! pardieu !" penſa-t-il, " le travail de la nuit
M'a donc bien fatigué, que me tourne la tête,
Oh ! dans le bon chemin ce berceau me conduit,
C'eſt ici qu'eſt couché ce Meunier malhonnête,
Et ſa digne moitié ; donc mon lit eſt là bas.
Voilà mon lit ! je ne me trompais pas,
Et l'ai retrouvé ſans lumière.
Puis, croyant ſe gliſſer auprès de ſon compère
Jéhan, il entre en plein dans le lit du Meunier,
Vous le prend par le cou, lui diſant à l'oreille :
" Réveille-toi, Jéhan, fainéant caſanier !
Là bas vois-tu j'ai fait merveille !
La petite eſt jolie, et joue au corbillon
A ravir ; et ſi bien que par trois fois, écoute
Dans cette nuit, de ſon lit ſous la voûte,
Nous avons fait le réveillon !
Par les clous ! par le ſang ! c'eſt une bonne chaſſe,
Faite agréablement, tandis que toi couard

Piteuſement tu dormais à l'écart;
Si le Meunier ce voleur, ce pendard
L'apprend un jour, Dieu ſait s'il fera la grimace!"

"En as-tu fait ainſi? traître!" . . dit le Meunier,
"Lors pardieu! tu mourras, toi qui dans ton audace,
Sous un prétexte hoſpitalier,
Viens de déſhonorer ma race!"
Et par le gros du cou ſaiſiſſant notre Alain,
Il lui meurtrit le nez d'un revers de ſa main;
Un flot de ſang coule ſur ſa poitrine,
Et du lit rougit la courtine;
Et les voilà l'un ſur l'autre roulant
Sur le parquet ſe bouſculant,
Tant que ſon pied heurtant contre une pierre
Le Meunier trébucha, puis tomba par derrière
De but en blanc ſur la Meunière
Qui s'était endormie, et ne ſe doutait pas
Que de Jéhan elle était dans les bras.
"Par la croix de Bromholme! au ſecours!" cria-t-elle,
"*In manus tuas, Domine!*
Réveille-toi, Simon, entends-tu leur querelle,
Il eſt tombé ſur moi, ce Clerc, ce forcené
Et m'étouffe! au ſecours, main forte!
Ils ſe battent, Simon, au ſecours! je ſuis morte!"

Réveillé par le bruit, Jéhan ſe lève auſſi,
Auſſi ſe lève la Meunière,
En quête d'un bâton, mais que cette dernière
Connaiſſant mieux la chambre a bien vite ſaiſi.
Par un trou du volet, or filtrait la lumière
D'un clair de lune obſcur, elle vit donc les deux

Mais ſans les diſtinguer, ſe chamaillant entr'eux.
L'un de ces Clercs portait, tout du moins le crut-elle,
Une blanche cornette, elle avance ſoudain,
Et du bâton qu'elle avait à la main.
Lui fait appercevoir d'un coup mainte chandelle;
Mais au lieu de frapper Alain
Elle a frappé Simon ſur ſon crâne tout chauve,
Le Meunier tombe à terre en criant: "Dieu me ſauve!"
Les Clercs le roſſent bien, puis d'un air triomphal,
Après s'être habillés vont prendre leur cheval,
Et la farine, et la galette,
Et quittent le moulin ſans tambour ni trompette.

Ainſi notre orgueilleux Meunier reſte battu,
Du grain il a perdu cette fois la mouture,
Il a payé les frais du ſouper d'aventure,
Sans le ſavoir ſa femme a frôlé ſa vertu,
Sa fille en le ſachant a perdu ſa ceinture.

Voilà donc ce que c'eſt qu'être homme auſſi vilain
Que ce Meunier: jamais dit le proverbe,
Celui-là qui d'ivraie a ſemé ſon terrain
Ne verra pouſſer de bonne herbe,
Ne recueillera du bon grain.
Un trompeur eſt toujours auſſi trompé lui-même.
Et maintenant, de Dieu la majeſté ſuprême
Préſerve ici chaque auditeur,
Au Meunier j'ai rendu ſon ſoufflet,—Serviteur!
Et ſur moi, s'il vous plait, ne dites anathème!



PROLOGUE DU CUISINIER.



LE Cuiſinier de Londre alors que le Bailli
Parlait, était de joie, on peut dire aſſailli,
Si que plus d'une fois dans ſon trop plein de vie,
De le frapper au dos lui démangea l'envie.
" Oh!" dit-il, " ce Meunier par le Chriſt et ſes os!
A loger le chaland ne ſera plus diſpos!
Oh! Salomon diſcourait comme un ſage
Quand il diſait: ' Garde dans ton ménage
Introduire un quidam que tu ne connais pas;
Car héberger la nuit eſt toujours vilain cas.'
Voyez-vous, moi ne ſuis qu'un pauvre hère,
Mais auſſi vrai que ſuis Roger de Ware,
N'ai jamais entendu parler d'un tel Meunier
Si battu, ſi vexé, nom d'un ſac à papier!
Ce ſoir là ſous la couverture
De ſon grain ces deux Clercs ont fait aſſez mouture;
De l'obſcurité le bon tour!
Il était temps vraiment que vint le jour!
Mais ſur ce conte là ne devons d'aventure

Nous arrêter trop long-temps, m'eſt avis,
Donc maintenant, ſi vous voulez m'entendre
Je vais vous raconter auſſi bien que je puis
Une petite farce, aſſez drôle à tout prendre,
Arrivée en notre cité."
Notre hôte répondit: " Te donne la parole,
Roger, raconte avec gaité
Quelque choſe de bien, et de la bonne école,
Car maintefois tu ſoignas maint pâté,
Tu vendis maint gâteau dans ta pharmacopole,
Qui tantôt froid et tantôt échauffé
N'était rien que du réchauffé.
Auſſi maint pélerin te garde-t-il rancune
D'avoir en ton échoppe oſé tenter fortune.
Mais raconte toujours, va mon gentil Roger
Surtout ne m'en veux pas, c'eſt par pur badinage,
Ce que je dis, on peut, et cela ſans danger,
Dire la vérité ſans voir gronder l'orage!"

" Tu parles d'or," dit Roger, " par ma foi!
Mais toutefois ſérieux badinage
Comme dit le Flamand, n'eſt amuſant, ni ſage:
Donc Henry Le Bailli, ne ſois pas en émoi,
Ou quittons-nous ici, ſi ce que je raconte
N'entre pas dans tes eaux, et ne fais pas ton compte!"
Et là deſſus ne prenant du ſouci,
Il raconta le conte que voici:





CONTE DU CUISINIER.



N apprenti jadis vivait dans notre ville,
Des hôteliers c'était un membre utile,
Il était gai vraiment comme un chardonneret
Dans la fleur du printemps chantant dans un bosquet;
Aussi brun qu'un cassis, aussi vert qu'une pomme,
Avec de noirs cheveux, c'était un fort bel homme.
Il était si gentil danseur,
Qu'on l'appelait Perkyn le gai viveur!
Il était aussi plein d'amour et d'amourettes,
Qu'une ruche de miel, qu'un casier de tablettes;
Heureuse était la fille assez gentille . . . . . pour
Monopoliser son amour.

Il chantait, sautillait, aimait, faisait la noce,
Et crânement roulait comme l'on dit sa bosse,
Aimant bien mieux, dans sa joyeuse humeur
La taverne que la boutique;
Aussi lorsque dans *Chepe* existait, par bonheur
Quelque procession, quelque fête publique,

Bien vite il s'échappait avide de tout voir,
Et ne rentrait que tard, et lorſqu'il faiſait noir.
Il avait ramaſſé clique de ſon eſpèce,
Non certes pour aller le dimanche à la meſſe,
Mais pour aller jouer aux dés
Dans des endroits aiſément éludés;
Car aucun apprenti n'exiſtait dans la ville
Aux dés plus que Perkyn habile;
Notez qu'il était généreux,
Et large en ſa dépenſe, et cela dans tous lieux.
Si que ſon maître en dernière analyſe,
Hors de chez lui trouva parfois ſa marchandiſe,
Et puis ſa caiſſe à ſec
Avec.

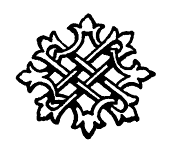
Car bien qu'il n'ait de part à la muſique
Un maître doit ſouffrir d'avoir en ſa boutique
Un apprenti ſi beau muguet,
Coureur d'amours, de dés, hantant le cabaret,
Car c'eſt la vérité, le vol et la débauche
Tinſſent-ils à la main ou guiterne ou rebec,
De la vertu vous font prendre la route à gauche,
Et l'honneur eſt toujours mis par eux en échec.

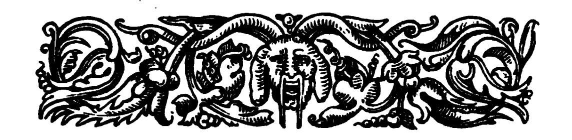
Cet apprenti grand faiſeur de tapage,
Bien que tancé matin et ſoir,
Et que Newgate dut parfois le recevoir,
Pour expier les torts de ſon libertinage,
Demeura chez ſon maître, et fut à ſon comptoir
Juſque—preſqu'à la fin de ſon apprentiſſage.
Mais ſon maître un beau jour s'aviſa de ſonger
Qu'en un troupeau parfois une brebis galeuſe,
Plus que le loup eſt dangereuſe

Pour le berger.
Si que du temps à faire en lui donnant quittance,
Il envoya mon drôle ailleurs chercher ſa chance.
Maintenant qu'il a ſon congé,
Il peut toute la nuit courir cet enragé !

Mais comme oiſeau de cette ſorte
A de vauriens nombreux une immenſe cohorte,
Gens d'excellent conſeil, l'aidant à gaſpiller
L'argent qu'il floue, emprunte ou parvient à piller,
De ſuite il fit porter ſon lit, ſa garde-robe
Chez un viveur de ſon même acabit,
Aimant les dés et l'orgie et la robe ;
Ce viveur aimable bandit
Exploitait une femme, en une pauvre échoppe,
Faiſant pour ſon profit métier de . . . . philanthrope.

Fi ſur cela ! c'eſt laid ! fi ! ça ſent le taudis,
Vraiment à raconter c'eſt à mourir de honte,
J'aime mieux vous narrer le conte
D'un Chevalier et de ſes fils.





CONTE DE GAMELYN,

raconté par le Cuiſinier.

D'UN brave Chevalier oyez, oyez l'hiſtoire ;
Il avait nom Sire Jean de Bordeaux,
Il avait recolté paſſablement de gloire
En chevauchant et par monts et par vaux.
Ce Chevalier avait trois fils, ſi bien je compte,
L'ainé des trois, fort indiſcipliné,
Etait un démon incarné ;
Ici dois le dire à ſa honte,
De ſon père il obtint la malédiction,
Que certe il mérita dans mainte occaſion,
Mais qui rien ne craint, tout affronte ;
Ses frères, au contraire, étaient reſpectueux
Envers le Chevalier, et l'aimaient bien tous deux.

Ce Chevalier avait ſi long-temps ſur la terre
Vécu, qu'il ſe ſavait très près du cimetière,
Or, avait grand ſouci, ſentant la mort venir
De ſes trois fils aſſurer l'avenir.

Il poſſédait, nous dit l'hiſtoire,
De bons biens au ſoleil, butinés ſur la gloire,
Ou bien à beaux deniers acquis.
Il eut voulut léguer part loyale à ſes fils.
Or pour régler ſes volontés dernières,
L'aider entre ſes fils à partager ſes terres,
Il envoya chercher de ſages Chevaliers,
Preſcrivant à ſes écuyers
Leur dire : "A vous hâter, Monſeigneur, vous convie,
Si le voulez trouver encore en vie!"

Les Chevaliers oyant qu'il était preſque mort
Vinrent incontinent au chevet du malade ;
Lui le bon Chevalier avec pénible effort
Leur dit en leur donnant à tous une accolade :
"Ne dois long-temps vivre en ce lieu,
Ainſi le veut la volonté de Dieu."

Chacun des Chevaliers, oyant cette parole,
Fit au bon Chevalier argument qui conſole :
"Dieu pouvait envoyer un prompt remède au mal!"
—"Sans doute, il le pourrait, mais ne le fera mie,"
Reprit le Chevalier ; "et cela m'eſt égal,
Quand on eſt par trop vieux la mort eſt une amie.
Mais par amour pour moi," dit le bon Chevalier,
"Je vous conjure allez partager en entier
Entre mes trois enfants mon terreſtre héritage,
Mais faites entr'eux trois, équitable partage ;
Et ſurtout, Chevaliers, gardez-vous, mes amis,
D'oublier Gamelyn, le cadet de mes fils ;
Aux intérêts de tous portez un œil ſévère,
Rarement héritier vient en aide à ſon frère !"

Laiſſant le Chevalier moribond ſur ſon lit,
Ils vont tenir conſeil comme il leur eſt preſcrit ;
Mais leur penſée était de laiſſer l'héritage
A l'un des fils, èt ſans autre partage ;
Quant au plus jeune fils, (je ſuis hiſtorien,)
Il ne devait poſſéder rien.
Les voilà partageant en deux grands lots les terres,
Ne réſervant pour Gamelyn,
Pas le moindre lopin ;
Diſant entr'eux que les deux frères
A leur frère cadet pourraient donner plus tard
Quelque portion de leur part
Quand celui-ci ſaurait, ce qu'il ne ſavait guères
Maintenant, la valeur des terres.

Quand ils eurent ainſi mis à fin leur mandat,
Ils vinrent auſſitôt dire ſon réſultat
A ce bon Chevalier qui giſait ſur ſa couche
Et qui n'approuva mie : " Ah ! par St. Cyprien !
Malgré ce partage un peu louche,
Il eſt," s'écria-t-il, " encore à moi mon bien !
Donc pour l'amour de Dieu, voiſins que l'on n'y touche ;
Puiſqu'il le faut, ſelon ma volonté.
Je vais le partager mon bien en vérité.
A mon fils ainé, Jean, je lègue cinq charrues,*
Qui par mon père un jour me furent dévolues ;
Au ſecond de mes fils donne autant de terrain
Pendant ma vie acheté de mon gain ;

---

* Charrue.—Meſure de terre ; ce qu'on pouvait labourer en un jour avec une charrue.

Tous mes autres achats coursiers, vassaux ou terres,
Les lègue à Gamelyn et non à ses deux frères.
Et maintenant braves gens qui savez
Sur les terres les lois, qui de plus connaissez
Dans ce moment quelle est ma volonté dernière,
A Gamelyn laissez le présent de son père."

Ainsi le Chevalier sut partager son bien
Pendant que sur son lit il gisait tout malade,
Et puis bientôt après il mourut en chrétien,
Selon la volonté du Christ, que nul n'évade!

Et sitôt qu'il fut mort ce digne Chevalier,
Et qu'il fut enterré profondément sous l'herbe,
Le frère ainé dans sa superbe
Fit Gamelyn au même, et prit dans leur entier
En ses perfides mains sans aucuns commentaires
Les chevaux, les troupeaux, les vassaux et les terres
Du pauvre gars; et l'avide héritier,
Pour l'héberger prit Gamelyn lui-même,
Et le nourrit mal à l'extrême;
Et laissa dépérir ses terres, ses maisons,
Ses bois, ses parcs et ses toisons.
Et tant que Gamelyn demeura chez son frère
Nul n'était qui ne prit en pitié sa misère.

Un jour que dans la cour se trouvait Gamelyn
Et qu'à tâter sa barbe il occupait sa main,
Il se mit à penser à ses terres en friche,
A ses beaux chênes verts qui gisaient abattus,
Au peu de pain qu'il avait sur la miche,
A ses parcs en désordre, à ses chevreuils perdus,
A ses bons destriers dont pas un d'aventure

Ne lui reſtait; alors dans cette conjonćture
Voyant ſe fondre ainſi ſon patrimonial,
Gamelyn décida que tout allait fort mal.

Se promenant par là vint à paſſer ſon frère
Qui lui dit: " Gamelyn, le diner eſt-il prêt?"
" Ne ſuis ton Cuiſinier," répondit en colère
Gamelyn, " ne ſuis point chargé de ſon apprêt!"

" Tu me réponds, ainſi, Gamelyn, qu'eſt-ce à dire?
Tu me m'as jamais dit un mot pareil avant?"

" C'eſt poſſible, ma foi! mais tout va s'aggravant
A chaque inſtant, pour moi; tout va de mal en pire,
Tous mes parcs ſont briſés, mes chevreuils emmenés,
N'ai plus de deſtriers, mes biens ſont malmenés,
Et tout ce qu'en mourant me légua notre père
Se chercherait en vain, ne ſe trouverait guère;
Pour avoir tout laiſſé s'en aller à Satan,
De par ton nom de Jean,
La malédićtion de Dieu t'attend, mon frère!"

Jean, qui n'était endurant ni courtois,
" Tais-toi vaurien," dit-il, " et rengaine ta voix,
Que me chantes-tu là de vaſſaux et de terres?
Te donne des habits et nourris tes viſcères!"

Lors ſans du tout trembler, Gamelyn dit et bien:
" Maudit ſoit-il celui qui m'appelle vaurien!
Vaurien ou Chevalier, que toi ne le ſuis pire;
Mon père était le tien, beau ſire!"

Jean n'oſa s'approcher du jeune Gamelyn,
Mais appella ſes gens auxquels il dit ſoudain:

" Battez-moi cet enfant, il faut qu'il le rengaine
Son esprit turbulent, ou qu'il meure à la peine!"

Lors dit l'enfant, le jeune Gamelyn:
" Sois à jamais maudit vilain frère inhumain!"

Et voilà que le frère
En sa grande colère,
A sa mégnie a dit: " Pour battre Gamelyn
Vite allez-moi chercher des baguettes." . . . Enfin,
Quand Gamelyn les vit s'approcher pour le battre
Il avisa soudain un pilon sur un mur,
Or il était léger, c'était un diable à quatre,
Il l'eut saisi bientôt, et puis il tomba sur
Le dos des hommes de son frère,
Qui s'en furent criant de la belle manière.
Ce que voyant le frère, aussitôt de plier
Bagage, et de filer sans tarder au grenier
Dont il eut soin sur lui de refermer la porte.
Du champ clos demeuré maître de cette sorte,
Gamelyn commença tous à les plaisanter:
" Beaux combattants," dit-il, " qui s'en vont s'abriter
Là bas derrière des murailles,
Sitôt qu'ils ont peur les canailles!"
Puis avisant son frère, ombrageant à l'écart,
Son insolence et son courage,
" Approche un peu plus près," dit d'un air goguenard
Gamelyn, " et viens là, des sages le plus sage
Moi je veux t'enseigner jouer au bouclier."

Son frère répondit, jurant par St. Richier:
" Si tu restes armé je n'approche pas, frère,
Je le jure, par Christ! la paix je veux la faire
Rejète le pilon, et ne te fâches plus!"

" Il le fallait pourtant me fâcher, mordicus!"
Dit Gamelyn, " aussi bien ta mégnie
Si ne l'eusse forcé de fausser compagnie,
Par ton ordre m'aurait fait un mauvais parti."

" De te voir maltraité n'aurais souffert, te dis-je,"
Reprit le frère, " ainsi sois averti
Que si tout aussi loin j'ai poussé le litige,
C'était pour éprouver ta force et ta vigueur."

" Puisqu'il en est ainsi, descends donc, et m'accorde,"
Dit Gamelyn, " une seule faveur,
Et bientôt entre nous renaîtra la concorde."

Ce frère astucieux, passablement félon,
Très défiant à l'égard du pilon,
Descendit cependant. " Gamelyn," dit-il, " frère,
Quelle est cette faveur?"—" C'est que ce que mon père
M'a légué sur son lit de mort,
Tu me le donnes, lors tous deux serons d'accord."

" Tu l'auras, Gamelyn, par le Christ je le jure,
Plus encor si tu veux; tes terres sans culture
Qui gisent là, les ensemencerai,
Et tes maisons, je les releverai."
Ainsi le Chevalier laissa parler sa bouche,
Mais le fond de son cœur était diablement louche.
Gamelyn tout de suite alors ouvrit les bras
Et s'en fut embrasser son frère;
Pauvre innocent! il ne se doutait guère
Qu'il recevait de lui le baiser de Judas!

Mes auditeurs ſachez vous taire,
Dans peu de Gamelyn, je n'en fais pas myſtère,
Vous apprendrez le ſavoir-faire.

A quelque temps delà, dans un endroit voiſin
De ce caſtel où vivait Gamelyn,
On annonça que tel jour dans la plaine
Une lutte aurait lieu : que ſon heureux vainqueur
Gagnerait un bélier, plus un anneau d'honneur.
Gamelyn réſolut de tenter cette aubaine.
" Frère," dit Gamelyn, " par le grand St. Richier
Tu devrais bien ce ſoir me prêter un courſier,
Il faut, non loin d'ici, que j'aille pour affaire."
—" Parbleu ! des deſtriers choiſis le meilleur, frère,"
Dit Jean ; " mais où vas-tu ?"—" Je vais," dit Gamelyn
" Pour eſſayer ma force au village voiſin,
J'ai tantôt entendu proclamer une lutte,
Celui qui ſortira vainqueur de la diſpute,
Aura pour prix un bélier, un anneau ;
Ce ſerait un honneur pour nous, n'eſt-ce pas, frère ?
Si de cette petite guerre,
Je pouvais ramener le butin au château."

Voilà qu'on ſelle un deſtrier rapide,
Gamelyn, le jeune intrépide,
A bientôt mis le pied à l'étrier,
Et joyeux vers la lutte il court le cavalier.
Sitôt que du caſtel il eut paſſé la grille,
Le Chevalier félon ſon frère, un mauvais drille,
A double tour ferma, priant le doux Jéſus
Que Gamelyn occis jamais ne revint plus !

Sitôt que Gamelyn vers le lieu de la lutte
Arriva, de cheval il defcendit foudain,
Sur l'herbe il était là depuis une minute,
Quand d'un Franc-tenancier il ouït le chagrin.

" Pourquoi," dit Gamelyn, " vous défoler, brave
homme ?
Voyons, ne pourrait-on vous confoler en fomme ?"

Dit ce Franc-tenancier: " Las! pourquoi fuis-je né?
Mon Dieu, devais-je donc être ainfi chagriné ?
J'ai perdu mes deux fils, deux fameux lurons certe,
De par ce Champion qui dans la lice ouverte,
Attend là bas, nouvelle occafion
De triturer un homme à bonne intention ;
Pour trouver un vengeur alerte
Qui put le malmener, donnerais par Jéfus !
Dix livres pour le moins, et même beaucoup plus !"

Dit Gamelyn : " Si tu veux bien, mon brave,
Que ce foit fait (ne te prends pour efclave :)
Tiens mon cheval, pendant que mon garçon,
M'ôtera mes fouliers ; et fans plus de façon,
De mon bon deftrier prends grand foin, je te prie,
Avec ton Champion, veux lutter, par Marie !"

Dit le Franc-tenancier : " Par Dieu, ce fera fait ;
Je fuis homme à t'ôter tes fouliers, s'il te plait ;
Et puis va vers l'endroit, que le Chrift te conduife,
Moi j'aurai l'œil à tout ;—mêne à bien ton emprife !"

Pieds nus, et fans ceinture il entra Gamelyn.
En le voyant entrer à lui chacun prit garde,

C'était ſans doute par mégarde,
Qu'il oſait défier Champion ſi hautain.
Voilà le Champion qui de ſuite ſe lève,
Et s'approchant de Gamelyn:
"De quel ſeigneur," dit-il, "jeune homme, es-tu l'élève?
Et quel eſt ton papa!—Venir en mon chemin,
C'à me parait d'un ſot!"—Répondit Gamelyn:
"Certes quand il vivait tu connaiſſais mon père!
Sire Jean de Bordeaux, était par St. Martin!
Son nom; moi je ſuis Gamelyn."

"Gars!" dit le Champion, "je connus, je révère
Le Chevalier; toi-même je te vis,
Petit garçon, être un vrai diable à quatre."
"Eh! bien," dit Gamelyn, "ne ſois donc pas ſurpris,
Si tu trouves en moi démon prêt à te battre!"
"Ah!" dit le Champion, "point n'auras de bonheur,
Si dans mes mains, tu tombes par malheur!"

Jà grande était la nuit, il faiſait clair de lune,
Lorſque les deux lutteurs tentèrent la fortune,
En s'eſcrimant avec ardeur.

"Tu veux," dit Gamelyn, "je vois bien ton affaire
Me faire à contre cœur embraſſer notre mère,
A tous, la Terre!
Maintenant que de toi j'ai reçu la leçon,
Moi je veux t'enſeigner un tour de ma façon."
Et, ſur ce, Gamelyn s'approchant au plus vite
Du Champion,
Le jette de côté, ſi bien qu'il trouve gîte

Sur le sol qu'il embrasse avec affection :
Mais las ! le malheureux ! s'est enfoncé trois côtes,
Et s'est cassé de plus un bras,
Qui craque avec fracas.
" Cela," dit Gamelyn, " rachète bien des fautes,
Et peut passer pour un tour."—" Serviteur !"
Reprit le Champion : " Point n'aura de bonheur,
Qui dans tes mains tombera par malheur !"

Dit le Franc-tenancier, qui ne le plaignait guère
Le Champion : " Béni soit Gamelyn !
Tu le vois Champion,—tu le trouves enfin
Ton maître, et ce n'est point du tout une chimère !"

De nouveau répondit le pauvre Champion,
Qui n'était pas content : " C'est un bien vilain maître ;
Son jeu n'est pas aimable, et vrai son action,
Digne de louanges peut-être
Pour toi,—ne trouve en moi qu'animadversion.
Depuis des ans je sais ce que c'est qu'une lutte,
Mais malmené ne fus jamais,
Comme le suis par cette chute
Dont ne releverai certes de sitôt ouais !"

Gamelyn cependant toujours là sans chemise
Se tenait ; lors il dit : " Quelqu'un veut-il venir
D'une lutte avec moi tenter nouvelle emprise,
Puisque le Champion ne veut plus discourir ?"

Gamelyn resta là comme un terme immobile,
Attendant un lutteur ; il attendit en vain,
Le Champion broyé disait assez la pile
Que l'on pourrait recevoir de sa main.
Si bien que deux Messieurs du lieu propriétaires,

Vinrent vers Gamelyn: "Tu n'as plus d'adverſaires,"
Lui dirent-ils, "ainſi tu peux te r'habiller
A cette heure on ne peut plus venir batailler."

Dit Gamelyn : "Il faut qu'à faire ainſi j'aviſe,
Pourtant encor je n'ai vendu
Que moitié de ma marchandiſe."

Lors dit le Champion ſi briſé, ſi rendu :
" Celui-là m'eſt avis, ferait une ſottiſe
T'en acheter, car tu la vends trop cher !"

Dit le Franc-tenancier: "Beau Champion d'enfer
Pourquoi mécaniſer ainſi ſa marchandiſe ?
Elle te coûte à toi trois côtes, plus un bras,
De par St. Jacques de Galice !
Je reconnais bien là ton avarice,
Champion de mon cœur, parole ! tu payas
La marchandiſe un prix beaucoup trop bas."

Ce pauvre Champion, tandis qu'on le rebute,
A Gamelyn les juges de la lutte
Apportent le bélier et l'anneau du vainqueur,
En lui diſant : "Ils ſont à vous puiſſant lutteur !"

C'eſt ainſi que ce prix et de force et d'adreſſe
Gamelyn le gagna. Le lendemain matin
Il retournait chez lui tout en joie et lieſſe,
Lorſque ſon frère Jean de loin ſur le chemin,
Le voyant arriver en grande compagnie,
Contre lui mettant ſa mégnie,
Appella le portier qui certe avait bien peur
De ſon ſeigneur,
Et lui dit de fermer la grille
Immédiatement à la grande cheville.

Et maintenant oyez, oyez jeunes et vieux,
Si daignez me prêter une oreille attentive,
Vous ſaurez les bons tours, qu'en prenant l'offenſive
Fit Gamelyn l'audacieux.

Gamelyn arrivé trouvant cloſe la grille :
" Viens, portier," a-t-il dit, " et défais la cheville,
Car j'amène avec moi les fils de braves gens."

—" Ici tu n'entreras !" dit le portier.—" Tu mens !"
Dit Gamelyn : " Portier, vieil imbécile !
Duſsé-je s'il le faut, pour entrer dans la cour
Renverſer tout, briſer la grille,
J'entrerai, te le dis." Sur ce, comme un vautour
Se buttant, en criant gare à vous à l'entour,
D'un coup de pied, il fit, pour lui c'était vétille,
Sauter le cran de la cheville.

Témoin de ce haut fait, le portier ayant peur
S'enfuit ; mais Gamelyn : " Ton eſpérance eſt vaine,
Tu ne m'échapperas, je ſuis un bon coureur,
Et de ton inſolence il faut porter la peine."
Et Gamelyn le rattrapa d'un bond,
Le battit crânement, et dans un puits profond
L'envoya promener et cuver ſon affront ;
Si bien que toute la mégnie
Se retira fort humblement.
Toujours la force impoſe ; et puis la compagnie
De reſpect commandait certes un ſupplément.

Cependant Gamelyn s'approcha de la grille,
En ouvrit les vantaux, et puis en joyeux drille

A tous ces braves gens dit : " Soyez Dieu merci !
Les bienvenus, furtout foyez fans nul fouci,
Car nous voulons être maîtres ici,
Par ce pouvoir que la force nous donne,
Sans demander fon plaifir à perfonne.

" Quand je partis hier," pourfuivit Gamelyn,
" Etaient ici deffous cinq grands tonneaux de vin,
Donc fi vous m'en croyez, mes braves,
Nous allons tous defcendre dans les caves,
Et tant qu'il reftera du vin
Affez, pour y tremper une croûte de pain,
Nous boirons dà ! que fi mon frère nous jaloufe
Tant pis ; il faut enfin qu'il en découfe !
Laiffons le dire et buvons frais,
Je fuis le pourvoyeur ; pour tous je fais les frais ;
Laiffons mon frère à fes ladres regrets,
Pour fa grande avarice, il aura, le parie,
La malédiction de la Vierge Marie !

Mon frère n'eft qu'un pleutre, et je le dis, par Dieu !
C'eft un cancre, un feffe-Mathieu !
Dépenfons largement fans la moindre vergogne
Le bien qu'à tous il prend, ou rogne :
Quand à ceux qui ne font pas contents, moi je puis
Les envoyer là bas rafraîchir dans le puits."

Pendant fept jours, fept nuits Gamelyn fit ripaille ;
On mangea crânement ; mainte et mainte futaille
Fut mife noblement à fec ;
Frère Jean fe tenait caché dans fa tourelle,
Et fans ofer ouvrir le bec

Il voyait ſe vider, hélas! ſon eſcarcelle.

Le huitième jour au matin,
Ces ſi bien hébergés vinrent vers Gamelyn,
Avant que de reprendre un chacun ſon chemin,
Lui dire adieu. « Pourquoi partir ſi vite?
Le vin n'eſt pas encor tout bu, je vous invite
A prolonger notre joyeux feſtin!»
Ainſi leur a dit Gamelyn:
Mais malgré ſes déſirs, et ſa preſſante inſtance,
On ſe quitta, triſtes du grand chagrin
D'ainſi ſe ſéparer; et la ripaille eut fin,
Et tout rentra dans le ſilence.

Meſſeigneurs, taiſez-vous, et vous allez ſoudain
Apprendre en quels beaux draps ſe trouva Gamelyn
Quand le caſtel fut veuf de ſon dernier convive.

Pendant que durait le feſtin,
Le traître frère Jean était ſur le qui vive,
Etouffant de colère, et ruminant le mal.
Quand ceux de Gamelyn tant à pied qu'à cheval
Furent au loin, alors d'une façon diſcrète
Le Chevalier félon ſortit de ſa cachette,
Et Gamelyn qui n'avait plus d'amis
Bientôt fut pris.
S'approchant donc de Gamelyn ſon frère,
Lié bien fort, Jean lui dit en colère:
« Qui t'a permis piller ainſi mon grain,
Et mes proviſions, mon ménage et mon vin?»

« Dit Gamelyn: « Ne te fâches pas, frère,
Ce qu'à ſon lit de mort m'a donné notre père,
Depuis ſeize ans et plus tu le fais profiter;

Or, vois-tu, ne saurais faire tort à personne,
Cet énorme profit, moi, je te l'abandonne,
Pour la viande et le vin, ne te faut lamenter,
Que pendant ces huit jours on a pu déguster."

Lors dit le Chevalier félon : "Ecoute, frère,
Pour toi ce qu'un jour je veux faire :
Je n'ai point d'héritier, je te ferai le mien,
Et jure par St. Jean de te laisser mon bien."

"Ma foi !" dit Gamelyn : "Frère que Dieu t'entende,
Et dans sa bonté te le rende !"

Il ne se doutait pas l'innocent Gamelyn
De la fourbe de Jean, qui lui dit : "Mon bon frère,
Quand tu jetas d'un tour de main,
L'autre jour mon portier dans le puits,—ma colère
Fut grande, et je jurai,—si c'était à refaire
Je ne le ferais pas, c'est sûr,—
Que piés et poings liés tu serais sur le mur
Attaché ; maintenant pour n'être pas parjure
Laisse-moi le remplir ce vœu, je t'en adjure."

"Frère," dit Gamelyn, "ne voudrais que par moi,
Tu devinsses jamais infidèle à ta foi."

Lors Gamelyn fut assis d'accordance,
On lui lia les mains et les pieds d'importance,
Et comme malgré ce, Jean en avait par Dieu
Une peur effroyable, il lui mit une chaîne,
Pour mieux l'assujetir ; et debout contre un pieu
Il le fit attacher sans peine.

Quand il fut là rivé, le félon Chevalier
Difait aux arrivants: " Voyez! mon pauvre frère
Eft fou, je ne fais plus qu'en faire,
Je fuis au défefpoir le faire ainfi lier."
Ajoutez, c'eft à n'y pas croire,
Que le jour ni la nuit Gamelyn n'eut à boire,
A manger encor moins. Lors pourtant Gamelyn
Dit à Jean: " Je le vois tu n'es frère qu'un traître,
Oh! fi j'avais fu ça lorfque j'étais mon maître
Je t'aurais fait quelque chagrin!"

Depuis deux jours, deux nuits était là Gamelyn
Mangeant fes fens, c'était fa feule nourriture.
" Adam," dit-il, voyant venir le pourvoyeur,
" J'ai jeûné trop long-temps m'eft avis, je t'affure.
Voyons, viens à mon aide, et fi fans avoir peur
Tu peux te procurer les clés, et les défaire
Ces liens odieux, je ferai de grand cœur
De ma terre abandon à ton profit;—mon père
Tu le fais, t'aimait bien,—j'invoque ici fon nom,
Tu ne peux pas me dire non!"

Lors, dit le pourvoyeur: " Je fers ici ton frère,
Depuis feize ans, fi donc à ta prière
Je me rends, il dira, que fuis un traître, moi!"
" Adam," dit Gamelyn, " Jean n'a ni foi, ni loi,
Il eft faux, archi-faux, grigou, de plus colère,
Ote-moi mes liens, adonc Adam, mon frère,
Et mes terres feront à toi!"

" Puifqu'il en eft ainfi," dit Adam, " je me rifque
Et tant pis pour l'autre s'il bifque!"

"Adam," dit Gamelyn, "je te donne ma foi,
Que tiendrai mon contrat, ſi le tiens avec moi."

Sitôt que fut allé coucher le mauvais frère,
Adam prenant les clés dégagea de l'ornière,
Les pieds, les mains de Gamelyn,
Dans l'eſpoir du profit, le fait eſt bien certain.
"Adam," dit Gamelyn, tout entier à la joie,
"Merci de ce répit que le bon Dieu m'envoie!
Lorſque j'aurai bu, mangé tout mon ſaoul
Du diable! ſi ſur moi l'on remet le verrou!"

De ſuite Adam mena Gamelyn à l'office,
Gamelyn mangea bien, et but avec délice.
Le repas fait,—"Adam," dit Gamelyn,
"Donne-moi ton avis ſoudain:
Dois-je aller vers mon frère et lui caſſer la tête?"
—"Gamelyn," dit Adam, "qu'il n'en ſoit point ainſi!
Il faut ſuivre plutôt le conſeil que voici:
Dimanche, je le ſais, eſt ici jour de fête,
Le ſeigneur Jean réunit en banquet
Comme des fleurs en un bouquet,
Des abbés, des prieurs, de ſaints hommes d'égliſe;
Tu te tiendras debout de vers le pieu,
Comme ſi ne pouvais te dégager par Dieu!
Moi j'aurai ſoin, compte ſur ma franchiſe,
De laiſſer de tes fers
Les cadenas ouverts,
Afin qu'à ton vouloir tu puiſſes t'en défaire.
Quand ils auront mangé tous ces paroiſſiens,
Et puis lavé leurs mains, au nom de Dieu le père,
Tu les prieras de briſer tes liens;
S'ils accèdent au vœu, me voilà hors de blâme,

Et toi hors de prifon ; mais s'ils refufent, dame !
Advienne que pourra !—muni d'un bon bâton,
Chacun, nous leur ferons vite changer de ton ;
Et maudit foit au nom du divin maître
Celui de nous qui pourrait être
Au vis-à-vis de l'autre un traître !"

"Amen ! Adam !" dit Gamelyn,
"Toutefois fi devons lancer la contredanfe,
Fais-moi favoir par un figne certain
Quand devra commencer la danfe."

"Gamelyn," dit Adam, "quand je clignerai l'œil
Jette tes fers à bas, et comme un écureuil
Viens vite à moi."—"Ton confeil eft fort fage,
Adam," dit Gamelyn, "je n'en dis davantage
S'ils font rétifs gare à leur dos,
En attendant, Adam, que bénis foient tes os !"

Le dimanche venu, quand au banquet arrive
Chaque convive,
Il eft bien accueilli : chacun fur Gamelyn
Jette un vilain regard tout empreint de dédain.
Le Chevalier félon fon frère
Diftille les poifons hideux de fa colère,
Et c'était un bien grand péché
Contre cet impuiffant qu'il croit bien attaché.

Quand du repas advint le troifième fervice,
Gamelyn dit : "Comment me traitez-vous,
Quand tout pour vous arrive de l'office,
Dites-moi, vertuchoux !
Pour me faire jeûner eft-ce un moment propice ?"

Le Chevalier félon dit: "Gamelyn eſt fou,
De ce qu'il dit faut ne s'occuper prou!"

Gamelyn ne dit mot; il avait confiance
Aux paroles d'Adam et cuvait ſa vengeance.

Quelque temps après toutefois,
Gamelyn triſtement s'adreſſant aux convives:
"Meſſeigneurs," a-t-il dit, "par le Chriſt et ſa croix!
Délivrez-le de ſes ſouffrances vives
Le pauvre Gamelyn!"—Lors un abbé lui dit:
"Que le malheur tout barbouillé de boue
S'étale à plaiſir ſur ta joue;
Par la Vierge et le Chriſt celui-là ſoit maudit,
Qui s'intéreſſe à toi; mais que grand bien advienne
A qui t'apportera le chagrin, la douleur!"
Un autre abbé lui dit: "Accepte pour étrenne
Ce gentil ſouhait de mon cœur:
Je voudrais, mon garçon, quand tu ſerais mon frère,
Voir ta tête tranchée et placée en fourrière;
A qui te veut du bien qu'il arrive malheur!"
"A rebours puiſſes-tu proſpérer!" aſſez ivre
Dit en riant un gros prieur:
"Pourquoi donc te laiſſe-t-on vivre,
Vilain chien enragé qui fait le raiſonneur?"
Ainſi parlèrent-ils en langage de halle
Ces beaux meſſieurs peuplant la ſalle.
"Allez toujours mes bons! par ma foi, m'eſt avis,"
Se diſait Gamelyn, "que j'ai fort peu d'amis.
Oh! maudit ſoit celui qui peut dans ſa bêtiſe
Faire jamais du bien aux gens d'égliſe!"

Il prit la nappe Adam le pourvoyeur,
Et vit de Gamelyn l'indicible fureur.
Adam s'inquièta bien peu de la desserte,
Mais en revanche il fut alerte
A chercher les bâtons,—aussitôt Gamelyn
Rompit ses chaînes, et soudain
Auprès d'Adam vint prendre place,
Et tous les deux déblayèrent l'espace,
Et jouèrent si bien leur jeu,
Que plus d'un tomba dans le feu.
Nul homme lai se trouvant dans la salle,
Pour Jean, à son profit n'eut relevé la balle;
Donc chacun resta coi, les laissant tous les deux,
Sur tous et sur chacun s'ébattre à qui mieux mieux;
C'est que nul ne plaignait tous ces hommes d'église,
Aussi prieur, abbé, moine dans cette emprise,
Furent battus, rossés, cassés,
Et par le bâton renversés.

"Gamelyn," dit Adam, "de les taper ne cesse,
Moi je garde la porte, et vrai, comme à confesse,
De ce guichet aucun ne passera dessous
Sans être au préalable absous!"

"Va ne doutes de rien, et gardes bièn la porte,
Mon cher Adam," dit Gamelyn,
"Je m'en vais faire en sorte
Te dépêcher dans peu chaque coquin."

"Gamelyn," dit Adam, "soigne la marchandise,
Ressouviens-toi, ce sont hommes de sainte église,
Ne leur tire du sang, ne leur fais des bobos,
Mais casse leur tout simplement les os!"

Ainfi prieurs, abbés, et moines,
Sans en excepter les chanoines,
Qui tous étaient venus gaillardement,
Pour boire et pour manger gloutonnement,
De Gamelyn, d'Adam, grâce aux coups de garcettes
Retournèrent chez eux couchés dans des charrettes.

"Hélas! feigneur Abbé!" dit un vieux frère gris,
"Euffions mieux fait, pour ma part m'eft avis,
De refter au couvent avec notre ordinaire,
Plutôt que de venir ici faire grand' chère!"

Pendant que Gamelyn un chacun houfpillait,
Frère Jean était là, qui point ne fourcillait,
Mais lui faifait mauvaife mine;
Gamelyn du bâton lui donna fur l'échine,
Puis au cou le frappa fi bien
Qu'il ne lui caffa prefque rien,
Et c'était fon vouloir; puis le mit à la chaîne,
Dont il fortait à peine.
"Doux frère, refte-là, te rafraîchir le fang,"
Dit Gamelyn, "et fieds-toi fur ce banc,
Tu me laiffas debout, mais j'ai l'âme plus tendre,
Et fur ce banc te permets de t'étendre!"

Dès qu'ils eurent ainfi broyé leurs ennemis:
"Pour nous débarbouiller de l'eau, mes bons amis,"
Dirent-ils aux fervants; et toute la mégnie
Soit par affection, foit par crainte, le dis,
Se garda bien leur fauffer compagnie.

Le fhérif demeurait à cinq milles de là,
Bientôt il fut requis de mettre le holà,



" Doux frère, reste-là, te rafraîchir le sang,"
Dit Gamelyn.

Page 172.

De prendre Gamelyn et ſon digne acolyte ;
A ſes fins le ſhérif voulut arriver vite.
A l'horizon, tenez, regardez ! . . . le voilà ! . . .

Maintenant oyez tous : (En ſa miſéricorde
Le bon Dieu vous accorde
Une excellente fin,
Dans la paix et dans la concorde !)
Le bon tour que fit Gamelyn.

Vingt-quatre jeunes gens qui ne ſe mouchaient certe
Du pié,
Vinrent vers le ſhérif avec une ardeur verte
Dire qu'ils prendraient ſans pitié
Adam et Gamelyn, et ce, ſans malencontre.
Vrai, comme je le dis, le ſhérif n'alla contre.
Les voilà donc partis, ne voulaient lanterner,
Car leur but était d'amener
A bien leur entrepriſe,
Et de venger la ſainte égliſe !

Aux lieux où ſe trouvaient Adam et Gamelyn
Au ſeuil du vieux caſtel ils arrivent enfin ;
Et frappent ſoudain à la porte,
Si, qu'auſſitôt le portier met,
(Voyant qu'on ne frappait pas du tout de main morte)
Par un trou, ſon œil au guichet,
Et les reluque un tantinet.
Or, ce portier n'étant pas une bûche,
Aimant fort Gamelyn, et flairant une embûche,
Leur dit ſoudain : « Que voulez-vous ? »
L'un d'eux parlant au nom de tous :
« Portier, » dit-il, « défais ta porte,

Car ici, le diable m'emporte,
Nous voulons tous entrer."—Dit le portier : "Tout beau !
Je ne veux pas riſquer ma peau ;
Avant d'entrer, vous me direz compère,
Peut-être, s'il vous plait, ce que vous venez faire ?"

—" Puiſqu'il le faut, dites à Gamelyn,
Ainſi qu'à ſon Adam, que nous voulons ſoudain,
Avec eux deux parler affaire."
—" Hommes !" dit le portier, " reſtez-là ; pour vous plaire,
Je vais aller trouver Gamelyn ; ſon vouloir
Dans peu vous le ferai ſavoir."

Le portier donc s'en fut de ſuite
Vers Gamelyn, lui diſant : " Monſeigneur,
Tous les gens du ſhérif, le jure ſur l'honneur !
Sont à la porte, et ſi vous ne prenez la fuite,
Adam et vous, ils vont vous happer tous les deux !"

" Portier," dit Gamelyn, " l'avis eſt généreux,
Quand il en ſera temps, je le ſuivrai, ſans doute,
Et dès à préſent, je le goûte ;
Mais retourne à ta porte, et bientôt, mon garçon,
Tes yeux ſeront témoins d'un tour de ma façon."

" Adam," dit Gamelyn, " nous avons à la porte
Du vieux ſhérif la vilaine cohorte,
Qui nous attend pour tous deux nous ſaiſir,
Et pas un ſeul ami, m'eſt avis, faut partir !"

" Gamelyn," dit Adam, " ſi tu veux bien m'en
croire,
A ces gens du ſhérif nous donnerons pour boire,
Si quelques uns d'entr'eux ſe prennent trop de vin,
Ils trouveront leur lit aux foſſés du chemin."

Gamelyn ſur ces mots ſortit par la poterne,
Et dans ſa main
Prit le gourdin
D'un charretier pour ſa gouverne;
Adam, lui, ſaiſit un bâton,
Qui certes n'était pas un bâton avorton ;
Et les coups de pleuvoir en grande compagnie,
Du vieux ſhérif ſur la jeune mégnie ;
Adam en rafla deux, Gamelyn juſqu'à trois,
Les autres effrayés détalèrent pantois.
"Eh quoi!" leur dit Adam, " vous partez à la fois,
Et vous voilà tous en déroute
Sans reſter un inſtant pour boire ici la goutte !
J'ai du vin, foi de pourvoyeur,
Que je vous offre de bon cœur!"
—" Non pas parbleu, ton vin porte à la tête,"
Lui dirent-ils, " et c'eſt un trouble fête,
Qui ferait ſauter le bouchon
D'un homme ſous ſon capuchon."

Gamelyn, cependant, dont l'œil guignait la route
Aperçut le ſhérif qui ſe hâtait vers eux,
Suivi de gens aſſez nombreux.
" Adam," dit Gamelyn, " écoute,
Mon avis eſt que nous filions là bas
De vers ce bois, avant qu'on ne nous prenne,

Car la prifon en ville a pour moi peu d'appas,
Aux bois la liberté, c'eft meilleure hygiène !"

Adam prit par la main le jeune Gamelyn,
Chacun d'eux but un bon lopin de vin,
Et fur leurs deftriers tous deux firent retraite,
Au galop, au galop, fans tambour ni trompette ;
Si bien que le fhérif trouva tout chaud le nid,
Mais quant à des oifeaux, nenni !

De cheval defcendu notre fhérif s'avance
Vers le caftel, y trouve le feigneur
Garotté, le détache, et fait quérir d'urgence
Pour le foigner le plus prochain docteur.
Maintenant laiffons là dans toute fa colère,
Alité qui plus eft, ce félon Chevalier,
Et de notre vouloir courons fur le courfier,
Voir comment Gamelyn fut fe tirer d'affaire.

Tranquille, Gamelyn s'en allait vers le bois ;
" Par St. Richier !" dit Adam, "je le vois
Il m'eft plus doux, fans aucun doute,
De porter comme un pourvoyeur
Un bon trouffeau de clés, qu'en ce bois faire route,
Aux ronces m'accrocher, ça me met en déroute,
Et de mes vêtements j'y rifque le meilleur !"

"Adam," dit Gamelyn, "point de défefpérance,
Beaucoup de braves gens tombent dans le malheur !"

Il avait dit. Adam au milieu du filence
Crut entendre parler tout près nombre de voix ;
Lors Gamelyn regarda fous le bois,

Et vit qui faisaient la dinée,
Sept fois vingt jeunes gens bien mis,
En cercle tous étaient assis.
" Adam," dit Gamelyn, " maintenant te le dis,
Nous n'avons pas perdu notre journée,
M'est avis que je guigne et viande et boisson."

Adam, risquant un œil à travers le buisson,
A l'aspect de ces victuailles,
Devint soudain joyeux, c'est que son estomac,
Depuis long-temps faisait tic tac,
C'est que le grondaient ses entrailles,
Et qu'il lui tardait moult d'avoir un bon festin.

Comme il pensait ainsi, le chef de cette troupe
De gars hors la loi tous, en disposant sa coupe,
Sous le feuillage vit Adam et Gamelyn.

" Par la mort Dieu ! Jouvenceaux," dit le Maître,
" Sous ces arbres je vois paraître
Deux convives, ils sont bien habillés, ma foi,
Mais sont-ils seuls ? La chose n'est pas sûre,
Et mérite qu'on s'en assure ;
Levez-vous, jouvencels, vite ! amenez-les moi,
Je veux savoir ce qu'ils sont d'aventure !"

Sur le champ sept ont quitté leur diner,
De Gamelyn, d'Adam ils vont à la rencontre,
Et l'un des sept leur dit : " Ne veux vous chagriner,
Mais jeunes gens, il faut, par contre
Déposer en nos mains vos arcs et vos carquois."

Lors reprit Gamelyn, qui, quoique jeune d'âge,
Etait de bon confeil et penfait comme un fage:
"Ce fera pour une autre fois,
Non, nous ne rendrons pas nos armes,
Quiconque agit ainfi fe prépare des larmes;
Ne voudrais offenfer certes qui que ce foit,
Mais fuffiez-vous une douzaine,
Au lieu de fept, je maintiendrais mon droit!"

Nul des fept n'eut voulu lui faire de la peine,
Auffi dirent-ils: "Ainfi foit!
Mais maintenant venez parler à notre Maître
Soudain!"

"Sur votre loyauté," pourfuivit Gamelyn,
"Jouvenceaux, me direz peut-être,
Quel eft de votre Maître et l'état et la foi?"

Dit l'un des fept: "Il eft couronné Roi
Par fes fujets nombreux qui font tous hors la loi!"

"Adam!" dit Gamelyn, "le dis fans antithèfe,
Vite allons vers fa Majefté,
Si de bonne maifon elle eft, (par parenthèfe,)
Nous recevrons fon hofpitalité."
"Par St. Jacques, ma foi, quelque mal qu'il advienne
Tant pis!" reprit Adam le pourvoyeur,
"Vers la falle à manger marchons, c'eft mon antienne,
Ventre affamé n'a pas de cœur!"

Gamelyn et Adam furent donc vers le Maître
Le faluer.—Lui, le Maître, le Roi,
De tous ces hommes hors la loi:

"Sous l'ombre de ces bois, dites-moi, quel bien-être
Cherchez-vous, mes beaux jouvenceaux?"
Gamelyn à ce Roi portant couronne en tête
Répondit en ces mots:
"Quand pour la ville on eſt un trouble-fête,
Qu'on n'y peut faire un pas ſans riſquer un danger,
Sous les tilleuls il faut bien s'héberger.
Toutefois, croyez-le bien, ſire,
Nous ne venons ici pour faire mal;
Mais ſi quelque chevreuil nous le pouvons occire,
Nous ne le manquons pas, car le point capital,
Pour nous, c'eſt de manger;—ma foi! c'eſt cas vital!"

Le Maître ſe rendit à ſa rude éloquence,
Et dit: "Vous en aurez à votre ſuffiſance!"
Puis il les fit aſſeoir et leur dit de manger,
De boire, et du meilleur, ſans ſe décourager.
Et comme tous les deux de manger et de boire,
On ſe diſait: "Mais c'eſt à n'y pas croire,
C'eſt bien Gamelyn dà!"—De ces gens hors la loi
Lors le Maître appellé dit: "Il vous faut, ma foi!
Le prendre pour ſous-chef."—Ce qui fut fait de ſuite

Vingt-quatre jours après, de ces gens hors la loi,
Le Roi
Apprenait qu'il pouvait ſans danger de pourſuite
Rentrer chez lui:—ce qui lui fit un grand plaiſir.
Lors à ſes jeunes gens, pour règle de conduite,
Il preſcrivit ſur le champ d'inveſtir
Gamelyn plutôt que perſonne
De ſa couronne,
Et Gamelyn fut proclamé le Roi
De tous ces hommes hors la loi.

Gamelyn Roi, de ces bois fous l'ombrage
Se promena pendant un temps,
Sans fe douter qu'en haut fe formait un orage,
Et qu'il devrait bientôt faire face aux autans.
C'eft qu'il advint que Jean, ce vilain frère,
Ce Chevalier félon, toujours vindicatif,
Du Comté fait et feigneur et fhérif
Fit lancer un haro par haîne et par colère
Sur Gamelyn ; comme tête de loup
Ce n'était promettre beaucoup,
Horreur ! mettant à prix fa tête,
A fes hommes difant : "Courez fus à la bête !"
Faifant faifir fes biens, malmenant fes vaffaux,
Et l'accablant enfin d'un déluge de maux.

Quand ainfi Gamelyn était dans la triftefſe,
Advinrent fes vaffaux lui portant une adreffe :
"Sire !" difaient ceux-ci, "par le Chrift, par fa croix !
Ne te fâches pas cette fois,
Nous fommes meffagers d'une nouvelle trifte,
Ton frère le fhérif, (que le bon Dieu t'affifte !)
Nous opprime ; de tous eft devenu l'effroi,
Et de plus fait crier tête de loup fur toi !"

"Hélas!" dit Gamelyn, "j'ai donc été bien bête,
L'autre jour de ne point lui fracaffer la tête !

"Grand merci de l'avis," pourfuivit Gamelyn,
"J'irai dans le comté voifin
Bientôt, fi Dieu me prête vie !"

Et Gamelyn s'en va, fans plus qu'on le convie

Dans le Comté voiſin, où trônait ſans égal
Shérif, Maître et Seigneur le frère déloyal.

Gamelyn hardiment eſt entré dans la ſalle,
Où du ſhérif était le tribunal :
" A tous ſalut !" dit-il ; " mais toi qui dans ta ſtalle
Te prélaſſe vilain ſhérif au dos caſſé,
Puiſſes-tu proſpérer à rebours, inſenſé ?
Toi, qui dans ton acrimonie,
A fait crier ſur moi haro !
Tu me paieras un jour ta vilénie,
Memento! Memento!"

Le Chevalier félon le cœur à la vengeance
Pour mieux le réduire au ſilence
Fit prendre Gamelyn, et ſans plus de façon
L'envoya de ſuite en priſon.

Cependant Gamelyn avait pour ſecond frère
Sire Othon, Chevalier très brave, et très courtois ;
Il lui députe en tapinois
Un meſſager. Quand il ſut ſa misère,
Sire Othon fit ſeller de ſuite un bon cheval,
Et ſans tarder fut droit au tribunal.

" Sire !" a dit Sire Othon au ſhérif, " nous ne
ſommes
Que trois frères en tout, tous les trois gentilſhommes,
Et nous ne ſerons jamais plus !
Et tu t'aviſes, mordicus !
De faire empriſonner dans ta ſotte colère
Le meilleur de nous trois ? Que ſur toi tombe, frère !
La malédiction du Chriſt notre ſeigneur !"

" Rengaine, Sire Othon, ton ſouhait de malheur,"
Dit le ſhérif; " tiens ! pour cette parole
A Gamelyn il en adviendra pis;
Dans ſa priſon qu'il ſe déſole,
Il y reſtera, m'eſt avis,
Juſqu'à la ſeſſion prochaine."

"Ah !" repritSire Othon," il fautque j'intervienne:
De Gamelyn me porte caution
Juſqu'au jour de la ſeſſion."

" Puiſqu'il en eſt ainſi, n'ai plus d'objection,"
Dit le ſhérif, " emmène-le donc, frère,
Mais par l'âme de notre père,
S'il n'eſt ici ton Gamelyn,
Lorſque ſiègera la juſtice,
Malgré ton eſprit ſi malin,
Tu le paieras le prix de ta malice !"

" Ainſi donc ſera-t-il, j'en donne ici ma foi,
Et maintenant livre-le moi."

Lors Gamelyn à Sire Othon ſon frère
Fut délivré par le ſhérif colère,
Et certes bien à contre cœur;
Puiſſe, ſur lui tomber malheur !

Après la nuit : " Frère, j'ai grande envie
De te quitter," dit Gamelyn,
" Au courtois Sire Othon, pour aller voir ſoudain
Comment aux bois mes gens mènent la vie !"

"Par Dieu!" dit Sire Othon, "tu ne te gênes, toi,
Lorſque ſiègera la juſtice,
Si ne t'ai ſous la main, clair eſt mon bénéfice,
A ta place on me prend, et l'on m'enchaîne moi!"

"Frère," dit Gamelyn, "St. Jacques de Galice,
Je le prends à témoin que remplirai ma foi,
Lorſque ſiègera la juſtice,
Je ne ferai défaut, tu peux compter ſur moi!"

"Alors," dit Sire Othon, "va, Dieu te ſauve-
garde,
Et d'arriver à temps prends garde!"

Oyez tous maintenant, et vous allez ſavoir,
Comme quoi Gamelyn accomplit ſon vouloir.

Gamelyn de nouveau des bois fut ſous l'ombrage,
Et de ſes gens heureux vit bientôt l'aſſemblage;
Plaiſir de ſe revoir eſt un bien grand plaiſir,
De Gamelyn les gens charmés de diſcourir,
Contèrent à leur Roi mainte et mainte aventure,
Et Gamelyn leur dit quelle était la nature
De l'engagement pris par lui.
Gamelyn hors la loi du pauvre fut l'appui,
Et perſonne onc, c'eſt la vérité pure,
Ne fut moleſté par ſon fait,
Hormis abbés, prieurs, moine et chanoine,
Quand il put écorner leur riche patrimoine,
Il ne s'en fit faute, en effet.

Tandis que Gamelyn et tous ſes gentilſhommes

Sous les tilleuls prenaient le frais,
Le Chevalier félon voulant faire ſes frais
Chaque jour s'efforçait de ſoudoyer des hommes
Alléchés par l'appât du gain,
Prêts à parler en mal de Gamelyn,
Car il voulait ce Chevalier colère,
(Qu'il ſoit maudit!) faire pendre ſon frère!

Un jour que Gamelyn errait en tapinois
Dans les taillis, au beau milieu des bois,
Il ſe dit tout-à-coup: " St. Jacques de Galice,
Je t'ai pris à témoin de bien garder mon jour,
Et quand ſiègerait la juſtice
De vers le tribunal opérer mon retour.
Le temps eſt arrivé: ça vous autres mes braves,
Tenez-vous prêts à partir ſans entraves,
Car ſi n'arrivais point dans le temps indiqué,
A ma place en priſon certes ſerait flanqué
Le Sire Othon, mon galant frère."

" Par St. Jacques alors," dirent les jouvenceaux,
" Dis-nous ce qu'il nous reſte à faire,
Sommes à tes ordres royaux!"

Tandis que Gamelyn s'approchait,—la juſtice
Avait ſon cours; le félon Chevalier,
N'avait eu garde d'oublier,
Par maint et par maint artifice,
De ſuborner lâchement des jurés,
Car il voulait faire pendre ſon frère,
L'un ou l'autre, il n'importait guère!
Lors Gamelyn avec tous ſes confédérés

Arriva, de ses bois ayant quitté l'ombrage.
"Je vois," dit Gamelyn, "du peuple à l'assemblage,
Que la justice siège—Adam va de ce pas
Voir comment ça marche là bas?"

Adam se rendit dans la salle
Puis autour de lui regarda,
Il vit nombre de grands et de gros seigneurs dà!
Et le frère Othon, ô scandale!
Garotté fortement. Adam ayant tout vu,
Vint dire à Gamelyn: "Sire Othon, votre frère
Sans doute pris à l'imprévu,
Est enchaîné."—"Le ciel exauce ma prière,"
Dit Gamelyn, "et dans peu je l'espère,
De Sire Othon le tourmenteur,
Pourra bien éprouver malheur!"

"Lors," dit Adam, dont blanche était la chevelure,
"Tombe du Christ la malédiction
Sur celui qui fit si cruelle injure
Au Sire Othon, pour sa lâche action;
Et toi, cher Gamelyn, d'eux tous fais la conquête,
Et de ces mécréants confisque moi la tête!"

"Adam!" dit Gamelyn, "nous ne ferons ainsi
Nous tuerons le coupable, et prendrons en merci
Le reste;
Je m'en vais dans la salle preste,
Parler au juge, et je veux me venger
De ceux qui dès long-temps font tout pour m'enrager.
Veille surtout Adam que personne ne sorte,
Et vous, mes Jouvenceaux, ayez l'œil à la porte;

Car je veux être en ce jour le deſtin,
Et les juger ces mécréants enfin.
Dieu m'aſſiſte aujourd'hui dans mon nouvel office!
Adam, viens avec moi, de ma bonne juſtice
Toi tu ſeras le clerc."—Alors ſes Jouvenceaux
Dirent: "Nous ſommes prêts, diſpoſe de nos os,
Sur un ſigne de toi te prêterons main-forte,
Et trouveras en nous ta fidèle cohorte!"
—"Braves!" dit Gamelyn, "puis-je proſpérer mal,
Si ne trouvez en moi Maître bon et loyal!"

Or ſiègeait dans ce tribunal
Ce qu'on eſt convenu d'appeler la juſtice;
Voilà que Gamelyn, trouvant l'inſtant propice,
Entre au milieu d'eux tous; auſſitôt ordonnant
De ſon frère d'ôter les liens:—cependant
Que Sire Othon lui dit: "Tu t'es bien fait attendre,
Gamelyn, car déjà, ſans qu'on voulut m'entendre
Ordre était donné de me pendre."

"Frère," dit Gamelyn, "me garde le bon Dieu!
Auſſi bien que ceux là qui, dans ce jour, morbleu!
Ont déſiré te faire pendre,
Seront pendus par Alexandre!
Ce que je dis eſt à l'impératif,
Et regarde le Juge ainſi que le Shérif."
Alors Gamelyn dit au Juge:
"Ton pouvoir eſt fini, vite ſans ſubterfuge,
Il faut te lever dà!—Tu rendis, c'eſt affreux,
Des jugemens iniques, malheureux!
Moi je vais ſièger à ta place,
Et de tes ſots arrêts je changerai la face!"

Le Juge resta coi. Lors mon dit Gamelyn,
En lui fendant l'os de la joue,
Lui fit faire une rouge moue,
Et puis il le jeta soudain
Bien par dessus la barre,
En criant : « Là dessous, messieurs, je le dis, gare !"
Et lui rompit ainsi très crânement le bras,
Sans faire attention à ses nombreux hélas !
Et personne n'osa rien dire,
Dans la crainte vraiment, tomber de mal en pire,
Et puis de Gamelyn les gens,
Etaient porte-respect, en dépit des cancans

Gamelyn s'assit donc à la place du juge,
Sans s'inquièter du grabuge ;
A ses côtés Sire Othon vint s'asseoir,
Adam vint à ses pieds sans plus se prévaloir.
Quand Gamelyn du juge eut pris la place,
Ecoutez ce qu'il fit de grâce.

Il fit charger de fers le Chevalier félon,
Son frère, et puis le Juge un vil frélon ;
Et tous les deux, c'était bizarre,
Il les fit mander à sa barre.

Puis il s'enquit quels étaient les jurés,
Qui de son frère Jean étant les fédérés
Avaient sans la moindre indulgence,
Pour Sire Othon, demandé la potence.
Quand il les eut trouvé,—sans la moindre façon
A sa barre il les fit ranger à l'unisson.

"Par ma foi," s'écria le Juge,
"Maudit ſoit le Shérif!"—Lors lui dit Gamelyn:
"A tes remords moi je t'adjuge,
Tu rendis l'*injuſtice* et ne fus qu'un vilain!
Et quand à ces jurés, je le crois, ils ſont douze,
Ils ſeront tous pendus ſur la pelouſe."
"Alors," dit le Shérif au jeune Gamelyn:
"Seigneur! te dis merci, car moi je ſuis ton frère!"
—"Toi, tu n'es qu'un bourreau,—que le plus vil gredin!
Qui voulait te ſoûler naguère
Du plus pur ſang que laiſſa notre père;
Si contre toi ne m'eut envoyé Dieu,
Le ſang de Sire Othon eut coulé dans ce lieu."

Mais pour être concis, et ne pas davantage
Lanterner, Gamelyn de ſes gens fit uſage,
En forma ſon jury, c'en était un fameux!
Le Juge et le Shérif furent pendus tous deux
Haut et court ſans miſéricorde,
Pour gigotter au vent, et danſer ſur la corde;
Et les douze jurés furent auſſi pendus,
Que celui qui les plaint ſur eux diſe *oremus*,
Si ça lui fait plaiſir, mais qu'il ne les décorde.

Ainſi finit ce félon Chevalier,
Dont la vie en entier ne fut qu'une infamie,
Il fut pendu comme un vil maltôtier
Sans qu'aucun ne le plaignit mie;
Juſte fut la punition

Et le châtiment exemplaire,
Car de ſon digne et noble père,
Il avait encouru la malédiction.

Le réſultat de cette affaire
Fut que le Sire Othon devint alors l'ainé,
Car il était avant le ſecond frère ;
Mais Gamelyn reſta toujours le dernier né.
Avec tous leurs amis, ils furent, c'était ſage,
Faire leur paix avec le Roi,
Et bien leur prit d'avoir entrepris ce voyage,
Car cette paix fut du meilleur aloi.
Le Roi pour Sire Othon ayant profonde eſtime,
Le fit juge ; et plus tard il créa Gamelyn
Sachant des lieux ſa connaiſſance intime
De toute ſa forêt le juge ſouverain.
De Gamelyn à tous les camarades
Le Roi fit don
De ſon pardon,
Qui de ſuite effaça toutes leurs algarades ;
Et depuis ce temps là le Roi
Leur donna ſouvent de l'emploi.

Par ainſi Gamelyn regagna d'aventure
Et ſes terres et ſes vaſſaux,
Et ſe vengea d'une façon fort dure,
De tous ſes ennemis tyrans et tyranneaux.
Le Sire Othon, ſon noble frère,
Fit Gamelyn ſon héritier,
Et ſa fortune était princière.
Depuis lors Gamelyn vint à ſe marier,
Il prit pour femme une perſonne,

Vraiment auſſi belle que bonne,
Si, qu'ils vécurent en ce lieu
Tout autant que le voulut Dieu.
Après quoi Gamelyn fut enfoui ſous terre,
C'eſt là la fin de l'humaine pouſſière,
Nul homme ne peut l'éviter,
Donc à quoi bon s'en tourmenter?
Et ſur ce, Dieu, vous amène à la joie
Qui ne doit plus ceſſer, par une ſainte voie!





PROLOGUE DE L'HOMME DE LOI.

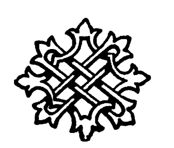
NOTRE hôte s'apperçut à ſon éclat
vermeil, [le ſoleil,
Que haut monté déjà ſe trouvait
Que ſur le quart du jour on était en
avance [conférence
De demi-heure et plus, vu la cir-
Du jour artificiel ; bien qu'il ne fut docteur
In utroque jure, non plus obſervateur
Dans la force du mot, de tous les faits et geſtes
Du ſoleil, de la lune et des aſtres céleſtes,
Il remarqua pourtant, dans ſon eſprit ſubtil,
Que du jour le quantième était dix-huit Avril,
De ce mois qui ſuccède au mois du Dieu des armes,
Et qui prépare Mai par ſes humides larmes ;
Et du ſoleil alors ſupputant la hauteur,
Il vit que l'ombre était d'une égale longueur,
Au corps reſté tout droit d'où provenait cette ombre,
Qu'en même quantité chaque objet était ſombre,
Ce qui fit qu'il conclut comme un ſavant en *us*,

Que pour briller ſi vif avec tant d'aptitude
Vers le haut horizon avait grimpé Phœbus,
Quarante-cinq dégrés ; qu'à notre latitude
Quarante-cinq dégrés donnaient un temps égal
A dix heures, ſur ce, retournant ſon cheval :
"Mes ſeigneurs," a-t-il dit: "je préviens qui m'écoute
Que le quart de ce jour eſt paſſé ; donc il faut,
Par Dieu ! par tous les ſaints ! utiliſer la route,
Et ne perdre le temps ; car c'eſt vilain défaut,
Et la nuit et le jour le temps paſſe ſi vite
Sans rebrouſſer chemin, que tous je vous invite
A ne pas l'égrener ; car c'eſt perdre un tréſor
Que Sénèque nous dit valoir bien plus que l'or ;
Car, dit-il, de troupeaux, vous pouvez très bien certe
Parer le déficit ; mais non du temps la perte ;
Le temps perdu, ma foi ! c'eſt un fait bien certain,
Ne reviendra pas plus que le bijou qu' Alain
Déroba l'autre nuit à Malkin la pucelle
Ne fera ſon retour déſormais à la belle.
Dans l'oiſiveté donc, il ne faut pas moiſir ;
Et je m'adreſſe à vous, tenez, pour en finir,
Meſſire Homme de loi, dites-nous un bon conte,
Et que Dieu vous béniſſe ! . . . . au fait, au bout du
compte,
Vous vous êtes ſoumis à la commune loi,
Acquittez votre dette, elle eſt de bon aloi."

"Hôte !" répondit-il,—"j'acquitterai ma dette,
De par Dieu ! n'eſt beſoin que l'on s'en inquiète,
Accomplir ſa promeſſe eſt un devoir ſacré
Dont un homme ne peut s'excuſer à mon gré ;
Et nous devons tenir en bonne conſcience,
Envers autrui la loi dont on ne le diſpenſe ;

Pour moi c'eſt là mon texte, et ma façon de voir;
Toutefois ne ſaurais vous narrer aucun conte
Autre que l'un de ceux que Chaucer nous raconte,
Quoique dans l'art des vers ſoit meſquin ſon avoir
Ainſi que l'on a pu parfois l'appercevoir;
Mais il les écrivit proprement dans des rimes
D'anglais de l'ancien temps, ſinon ſavantiſſimes;
Et de tous les côtés, ſes narrés fort nombreux
On les lit; car il a de livres amoureux,
Semé le monde plus qu'Ovide en ſon délire!
Mais puis qu'ils ſont écrits à quoi bon vous les dire?
Dans ſa jeuneſſe il fit Ceys et Alcyon,
Depuis il a tracé de ſon naïf crayon
Les ſuaves portraits de bien d'illuſtres femmes,
Et de bien des amants et de leurs belles flammes;
Et celui-là qui veut de monſieur Cupidon
Chercher le grand volume, y verra de Didon
L'admirable douleur pour le perfide Enée,
Et de Lucrèce auſſi la triſte deſtinée;
L'amandier de Phyllis, de Damophon les pleurs,
De Pyrame et Thiſbé les tragiques malheurs;
La plainte de Diane, et celle d'Hermione,
Celle auſſi d'Hypſipyle, et l'îlot de Latone;
Léandre ſe noyant pour ſa belle Héro;
Et les larmes d'Hélène, et les chagrins d'Ino,
Et ceux de Briſéis, et de Laodamie,
Les fureurs de Médée, implacable ennemie,
Tous ſes petits enfans les pendant par le cou,
Pour vexotter Jaſon, en amour un grigou.
O belle Hypermeneſtre! ô Pénélope! Alceſte!
A l'univers charmé, c'eſt un fait qu'il atteſte,
Vous fûtes toutes trois modèles des vertus
Que chercherions en vain dans ces temps, mordicus!

Mais Chaucer ne fouilla certe jamais fa plume
En montrant à nos yeux fujet fi déplacé,
Que cet infâme amour et de boue et d'écume,
Du monftre inceftueux appellé Canacé,
Qui criminellement aima monfieur fon frère
Si bien, que de fes faits, fichtre elle devint mère!
Non plus que fur la foi d'un Apollonius,
Il ne nous raconta comment Antiochus,
Ce roi libidineux ravit dès le jeune âge
A fa fille innocente un jour fon pucelage;
A ces contes affreux parole! je dis fi!
Pour les narrer, d'impur il faut être bouffi!
Et ne veux en parler, comme vous pouvez croire,
Mais pourtant, il vous faut, je le fais, une hiftoire:
Ma foi tant pis pour moi fi viens après Chaucer,
Et fi de la St. Jean je fais un conte en l'air,
Moi je m'exprime en profe et ne fuis magifter?"
Ayant ainfi parlé, de grave contenance
Notre homme commença ce conte .... on fit filence.





CONTE DE L'HOMME DE LOI.



O DETESTABLE mal que mal de
pauvreté [froidure,
Si mélangé de faim, de ſoif, et de
Qu'on a honte vraiment, malgré
néceſſité [d'aventure
De demander ſecours. Et pourtant
On eſt ſi bas percé, ſi plein d'anxiété,
Qu'il faut et malgré ſoi, pour ſubir l'exiſtence,
Mendier ou voler, ou vivre . . . . d'indigence !

Tu blâmes Jéſus Chriſt, tu dis amèrement
Qu'il repartit bien mal la richeſſe en ce monde,
Tu blâmes ton prochain, et dit qu'il a vraiment
Beaucoup trop;—toi trop peu ſur la terre et ſur l'onde :
Par ma foi ! tu te dis, il viendra le moment
Où ce vilain prochain aura, j'aime à le croire,
A compter avec Dieu dedans le Purgatoire.

Du ſage, je te dis, entends le jugement :
Dix fois mieux vaut mourir qu'être dans l'indigence,
Si tu n'as pas le ſou, ton voiſin crânement
Te mépriſe mon cher, et ſe rit de ta chance !
Fais donc attention qu'indubitablement

Les pauvres ſont méchants, c'eſt une choſe ſure,
Gare toi d'être pauvre,—un pauvre eſt une ordure !

Oh ! malheureux atteint du mal de pauvreté !
Ils te fuient tes amis, ton frère te déteſte !
Mais vous riches marchands pleins de proſpérité,
Il pleut ſur vous le gain, aux dés n'êtes en reſte,
Vous avez tous les ſix et jamais l'unité.
Vous pouvez à Noël faire parbleu bombance,
Et de vos pieds joyeux riſquer la contredanſe.

Vous n'avez qu'à vouloir, car vouloir c'eſt pouvoir,
Pour vous qui connaiſſez l'état de chaque choſe ;
La guerre eſt déclarée un matin, et le ſoir
Déjà vous en ſavez—les effets et la cauſe ;
Moi je me donnerais parole ! au diable noir,
Pour un ſimple narré, ſi d'un marchand l'hiſtoire
Ne me revenait pas par hazard en mémoire.

En Syrie exiſtait une ſociété
De riches commerçants, bien poſés, bien honnêtes,
Envoyant en tous lieux une diverſité
De draps d'or, de ſatins dont ils avaient requêtes.
Ces objets étaient tous ſi beaux de qualité,
Si durables, ſi bons, que c'était à la ronde,
A qui ferait affaire avec eux dans le monde.

Voilà qu'il arriva que de cette maiſon
Les chefs ont décidé de s'en aller à Rome,
Etait-ce pour affaire, ou pour autre raiſon
Ne le ſais pas trop bien ; ce que je ſais en ſomme
C'eſt qu'ils furent à Rome en la belle ſaiſon ;
Et prirent un logis dans un endroit ſortable,

Qui ſelon leurs projets leur parut convenable.

Or ces marchands étant ainſi dans leur logis,
Entendirent parler de la rare excellence,
Et du fort bon renom, auſſi du tact exquis,
D'une noble Beauté, de nom dame Conſtance,
Fille de l'Empereur, et plus pure qu'un lys.
Ces marchands Syriens et ſans ceſſe et ſans ceſſe
Entendaient raconter beaux traits à ſon adreſſe.

De tous et d'un chacun c'était l'unique voix :
« Il poſſède un bijou, notre Empereur de Rome,
Comme jamais ſur terre il n'en fut une fois,
Ce bijou, c'eſt ſa fille, à ſa beauté la pomme !
Heureux qui de ſon cœur un jour ſera le choix !
De ſon regard bénin le bon Dieu l'enveloppe,
Je voudrais qu'elle fut la Reine de l'Europe !

« En elle eſt, ſans orgueil, la touchante beauté,
Sans alliage aucun le charme du jeune âge,
Si rare en ſon haut rang la douce humilité,
La modeſte vertu, le vrai tréſor du ſage,
Son cœur eſt un miroir de chaſte ſainteté ;
Sa main s'ouvre en ſecret à la triſte indigence,
Qui l'approche, en un mot, renaît à l'eſpérance ! »

Et vrai la voix du peuple était la voix de Dieu ;
A tous ici préſents j'en donne l'aſſurance.
Maintenant ces marchands ayant frété dans peu
Leurs vaiſſeaux, ayant vu cette belle Conſtance,
A la cité de Rome un jour dirent adieu.
Les voilà de nouveau de retour en Syrie.
Que vous dire de plus, mes ſeigneurs, je vous prie ?

Maintenant il advint que ces marchants étaient
Très en faveur auprès du Soudan de Syrie.
De pays étrangers chaque fois qu'ils venaient,
Ils étaient accueillis tous ſans pédanterie,
Et fort bien écoutés alors qu'ils racontaient
Des pays parcourus les nouvelles merveilles,
Ce qui toujours charmait du Soudan les oreilles.

Parmi nombre d'objets évoqués à leur tour
Parlèrent ces marchands de la dame Conſtance,
Elle était, diſaient-ils, plus belle que le jour;
Ils en parlèrent tant, avec tant d'inſiſtance,
Que ce Soudan ſe prit à l'entourer d'amour,
Si que ſon ſeul ſouci, ſon unique eſpérance
Furent de l'adorer cette belle Conſtance.

Notez que du Soudan dans le bleu firmament
(De notre Humanité le ſolennel grand livre,)
Etait depuis long-temps écrit très clairement
Que par l'amour, hélas! il finirait de vivre.
Si nous ſavions au ciel lire un peu couramment
L'heure de notre mort, nous la verrions ſans voiles,
Puiſque, c'eſt bien certain, elle eſt dans les étoiles.

Dans les aſtres étaient écrits long-temps avant
Leur naiſſance, ma foi, la mort du Grand Pompée,
Et d'Achille et d'Hector, de Jules le ſavant,
De Samſon, de Turnus et de Calliopée,
Et la lutte de Thèbe, et ſon ſort décevant.
Mais de l'homme l'eſprit n'eſt qu'épaiſſe matière,
Et le bout de ſon nez voilà quelle eſt ſa ſphère!

Ce Soudan convoqua de ſuite ſon conſeil,

Afin de dépêcher au plutôt cette affaire.
" Mon amour," a-t-il dit, " n'eut jamais ſon pareil,
Il me faut ſon objet, c'eſt choſe élémentaire,
Ou ſuis un homme mort; car n'ai plus de ſommeil:
Aviſez donc vous tous, devoir vous y convie
A trouver un moyen pour me ſauver la vie!"

Autant de conſeillers partant autant d'avis.
La queſtion chacun la tourne et l'analyſe,
L'un fait un argument, et l'autre un compromis,
Mais rien de tout cela n'aboutit à la criſe,
Et le vrai réſultat de ces divers conflits,
Fut de prouver à tous que ſans un mariage,
Tous leurs moyens n'étaient rien que du verbiage.

Mais faire un mariage entre gens inconnus
Eſt, ſoit dit en paſſant, choſe aſſez difficile,
Surtout quand des futurs différents ſont les us,
Pour l'amener à bien certe il faut être habile;
Or tous nos conſeillers ſe diſaient: " Mordicus!
Un Empereur chrétien ſera toujours trop bête
Pour donner ſa fille à l'un des fils du Prophète!"

A cela le Soudan répondait carrément:
" Je me ferai chrétien s'il le faut pour Conſtance,
Je la veux épouſer, qu'il n'en ſoit autrement!
C'eſt mon vouloir à moi, n'en faites pas doutance;
Et je ne veux languir mélancoliquement.
Voyez donc, et bientôt à m'octroyer la belle
Ou ſinon, c'eſt certain, j'en perdrai la cervelle."

Pourquoi ſur ce ſujet vous tenir plus de temps?
Sachez que par traités, et de par l'entremiſe

D'Ambaſſadeurs nombreux, de Rois omnipotents,
De Papes et de Preux, et de toute l'Egliſe,
Pour la deſtruction de ces Mahométans,
La ſainte foi du Chriſt, et pour ſa propagande,
Du Soudan l'Empereur accueillit la demande:

A condition que ſeraient tous baptiſés
Le Soudan, ſes Seigneurs et tout ſon Baronage,
Que le Soudan aurait ſes coffres arroſés
De tréſors, et de plus Conſtance en mariage;
Par cet octroi ſes vœux étaient réaliſés.
Cette convention doit recevoir ſon gage,
Maintenant donc partez Conſtance, et bon voyage!

Peut-être quelques uns parmi mes auditeurs
M'eſt avis, comptent-ils, que je vais leur apprendre
De la cour les détails, du trouſſeau les ſplendeurs,
Je ne ſaurais pour eux à tel point condeſcendre,
Et je dois de ce conte abréger les longueurs.
D'ailleurs on ſait fort bien qu'en ſi petit eſpace
Si grands préparatifs ne ſauraient trouver place.

La concluſion fut, tenez-vous le pour dit,
Que l'Empereur nomma pour eſcorter Conſtance
Une ſuite nombreuſe ainſi qu'il eſt écrit
Aux mémoires du temps, ſi j'en ai ſouvenance;
Et par la ville on fit proclamer un édit
Ordonnant à chacun prier Dieu, c'était ſage,
Pour qu'il daignât bénir ſi lointain mariage.

Il luit enfin le jour fixé pour le départ,
(Jour trois fois malheureux, le dis comme le penſe,)

Il fallut s'apprêter à partir ſans retard
Et c'eſt bien triſtement que s'habille Conſtance,
De douleur accablée, et qui pleure à l'écart.
Il eſt pénible voir venir l'inſtant ſuprême
Où le devoir preſcrit de quitter ce qu'on aime.

Hélas! eſt-ce étonnant qu'elle verſât des pleurs
A la veille d'un long et d'un cruel voyage,
En quittant des amis, des parents dont les cœurs
L'aimaient ſi tendrement depuis ſon plus jeune âge,
Pour aller d'un Soudan partager les grandeurs?
Les maris ſont ſi bons, ſoit dit par apoſtille,
Que leur bonté peut bien effrayer jeune fille!

"Mon père," a-t-elle dit, "ton enfant malheureux
Ta Conſtance par toi ſi tendrement aimée,
Et vous ma mère auſſi, mes délices tous deux,
Que j'aimai comme Chriſt d'une amour innommée,
Conſtance, votre enfant, en quittant ces beaux lieux
Pour un ſéjour lointain, pour aller en Syrie,
Se recommande à vous, oh! ſon cœur vous en prie.

"Vers cette nation barbare, ah! je le ſais
Je dois partir, telle eſt votre volonté même,
Jéſus Chriſt qui mourut, lui Roi, pour ſes ſujets
Me donnera la force en ce moment ſuprême
De mourir s'il le faut, pour ſervir vos projets.
Les femmes, leur deſtin n'eſt-il pas l'eſclavage,
Et de former l'appoint d'un traité? . . C'eſt l'uſage."

Lorſque ſur Ilion ſe déchaînait Pyrrhus,
Lorſque Thèbes brûlait, quand la cité de Rome
Au ſeul nom d'Annibal jetait des cris confus,

Que trois fois les Romains fuyaient devant cet homme,
Lorſque par le poiſon mourait Germanicus,
Jamais on n'entendit chagrin et doléance
Plus grands, qu'à ce départ de la belle Conſtance!

O premier des moteurs, ô cruel firmament,
Qui ſans ceſſe et ſans fin, et bouſcule et culbute
Notre vaſte univers par ton trémouſſement,
Et qui fait dévier de minute en minute
Ce qui tout droit irait ſans ce balancement,
Dans le commencement de ce fatal voyage
Ton vif remous de Mars a fait ſurgir la rage.

C'eſt que Mars eſt cruel, ſon oblique aſcendant
Gêne les mouvements et la marche des aſtres,
Il fait naître partout maint et maint accident,
Et déchaînant les vents enfante des déſaſtres,
Rien ne peut conjurer la terreur qu'il répand:
De la lune, en ces cas, piteux eſt le paſſage,
Livide, elle ſe cache et fuit ſous le nuage.

Imprudent Empereur de Rome, hélas! hélas!
N'avais-tu donc aucun philoſophe en ta ville?
Et doit-on donc choiſir la ſaiſon des frimas
Pour ſe mettre en voyage? Eſt-il ſi difficile
Conſulter les ſavants, et ſurtout dans le cas
D'une illuſtre naiſſance, où ſachant la racine
On peut pronoſtiquer le futur, j'imagine?

La triſte et chère enfant eſt conduite au vaiſſeau
Avec ſolennité par une foule immenſe,
"Le Chriſt ſoit avec vous!" dit-elle au bord de l'eau:
Et chacun de répondre: "Adieu, belle Conſtance!"

Tandis que le navire emporte ce joyau,
Venez voir avec moi, Meſſeigneurs, je vous prie,
Ce qui ſe mijotait là bas dans la Syrie.

La mère du Soudan, vieil et méchant Argus,
Apprenant de ſon fils le vouloir immuable
D'abandonner bientôt Mahomet pour Jéſus,
A mandé ſon conſeil à l'entour de ſa table,
Et quand ſes conſeillers au plus vite accourus
Furent tous aſſemblés, de ſa voix fort peu tendre
Elle leur dit ce que vous allez tous entendre:

" Vous êtes, Meſſeigneurs, convoqués en ce lieu
Chacun," a-t-elle dit, " pour objet d'importance;
Vous ſavez que mon fils du meſſager de Dieu
De notre Mahomet eſt, j'en ai l'aſſurance,
Prêt à quitter la loi:—mais moi j'ai fait le vœu
De mourir mille fois plutôt qu'autre croyance
Ne me ſoit impoſée, et j'ai bien fait, je penſe.

" Que nous adviendra-t-il de la nouvelle foi?
Sinon de notre corps l'horrible ſervitude,
Pour être après la vie en enfer jetés, quoi!
Parceque nous aurons, avec ingratitude
Du Prophète un beau jour abandonné la loi?
Voulez-vous, Meſſeigneurs, conjurer cet orage?
De ſuivre mes conſeils ayez tous le courage!"

Ils ont conſenti tous, ils ont juré chacun
De vivre et de mourir, et de tenir pour elle;
Et parmi tous ces gens certe il n'en eſt pas un
Qui ne cherche d'amis lui trouver kyrielle,
Pour amener à bien un but entr'eux commun.

Elle auſſitôt ſe mit en tête de l'affaire,
Et tous vous allez voir comment elle ſut faire.

"Nous ferons tous ſemblant de nous faire chrétiens
D'abord," a-t-elle dit: "Que fait un peu d'eau fraîche?
Pour moi, comme je ſais que ſouvent par des riens
On empaume ſon monde, et très bien on l'allèche,
Je donnerai gala pour mieux tromper ces chiens,
Et pour tranquiliſer le Soudan.—La drôleſſe
Elle aura beſoin d'eau pour laver ſa détreſſe!"

Oh! vilaine Sultane! oh! puits d'iniquités!
Vieille Sémiramis! mégère abominable!
Serpent des plus hideux, plein de difformités
Au ſerpent de l'enfer à peine comparable!
Oh! monſtre féminin, vaſe d'impuretés!
Pour traquer la vertu, pour perdre l'innocence
Le vice a de tes jours conſervé l'exiſtence.

O Satan envieux, oui dà depuis ce jour
Où tu fus pourchaſſé du ciel, notre héritage,
Tu connais, je le ſais, très bien ton chemin pour
Te gliſſer dans le cœur de la femme à tout âge.
Tu nous jouas près d'Eve un aſſez méchant tour,
Et tu veux aujourd'hui rompre ce mariage
Par une femme encor que tiens en ton ſervage!

Cette Sultane dont voyez je dis du mal,
Laiſſa ſes conſeillers opérer leur retraite,
Vous en dire plus long ſerait bête au total.
Un jour vers le Soudan elle fut d'une traite
Et lui dit: "Par ma foi, je veux, ça m'eſt égal,
Des mains de ces chrétiens prendre auſſi le baptême,
Vrai, cela me viendra, comme Mars en carême.

" Seulement, mon cher fils, je reclame l'honneur
De donner à diner, comme étant votre mère,
A ces nombreux chrétiens, le dis du fond du cœur
Mon défir le plus grand eſt chercher à leur plaire."
Enchanté le Soudan accepte avec ardeur.
Lors embraſſant ſon fils, maman s'en fut chez elle
En diſant à part ſoi: " Je te tiens, fils rebelle!"

Les Chrétiens en Syrie enfin ſont débarqués,
Amenant avec eux nombreuſe compagnie,
En hâte du Soudan les gens ſont convoqués,
Et tout d'abord ſa mère, enſuite ſa mégnie,
Pour aller au plus vite aux rendez-vous marqués,
Afin de recevoir cette belle Romaine
Qui s'en vient de ces lieux pour trôner ſouveraine.

Immenſe était la foule, et magnifique dà,
Syriens et Romains formaient un beau cortège,
La mère du Soudan en habits de gala
Reçut Conſtance avec ce doux air qui protège,
Mais qui dans une mère eſt bon malgré cela;
Et tous de chevaucher vers la cité prochaine
Avec ſolennité,—ſans ſe donner de peine.

Je ne crois pas vraiment que de Jules Céſar
Le triomphe dont fait Lucain tant de tapage
Fut plus beau, plus royal, en dépit de ſon char
Que de tous ces gens là l'admirable aſſemblage.
Mais d'un vil ſcorpion l'abominable dard
Pourſuit ſouventefois, met à mort l'innocence . . . .
La Sultane était là careſſant ſa vengeance.

Le Soudan vint lui-même auſſi bientôt après,
Et ſi royalement que vrai, c'était merveille ;
Il accueillit Conſtance avec mille ſouhaits,
Et je les laiſſe ici ſe parler à l'oreille.
C'eſt de la fin dont veux vous narrer les effets.
Or, lorſque du repos doucement ſonna l'heure,
Chacun pour ſe coucher s'en fut dans ſa demeure.

Enfin il arriva le jour du grand feſtin
Offert à ces chrétiens par la vieille Sultane,
Et tous jeunes et vieux, ces chrétiens vont ſoudain
A ce royal banquet, et chacun ſe pavane,
Car hanter le pouvoir eſt faire ſon chemin.
A ce banquet était plus d'une bonne choſe,
Mais le deſſert ne fut certes couleur de roſe.

O mal ſoudain ! tu ſuis de bien près le bonheur !
Car le bonheur terreſtre il ſe perd dans la brume ;
L'atonie eſt la fin de la gaité du cœur,
Le plaiſir le plus grand eſt ſuivi d'amertume,
Et dans nos jours joyeux point déjà la douleur.
Homme ſonges y donc dans tes heures de joie
Le malheur ſuit ta piſte, et marche ſur ta voie.

Car pour le dire ici, Meſſeigneurs, en un mot,
Le Soudan, les Chrétiens, c'eſt bien abominable
Alors qu'ils banquetaient à tire larigot
Sont occis, ſont percés, et tranſpercés à table ;
Tous excepté Conſtance. Or c'était le complot
De la vieille Sultane, et déjà la mégère
Croyait en ſon pouvoir de régenter la terre.

Parmi les maſſacrés nul ami du Soudan,
Nul converti ne put échapper par la fuite,

Ces égorgeurs croyaient tous venger le Coran
Sans chercher à favoir quelle ferait la fuite
De leur hideux forfait. Après cet ouragan
Ils vous prennent Conftance, et puis fur un navire,
La placent, lui difant d'apprendre à fe conduire.

Notons qu'on lui remit outre un certain tréfor
Qu'elle avait apporté, nombre de victuailles,
Auffi des vêtements ; on lui remit encor
Tout le riche trouffeau fait pour fes époufailles,
Et fur la mer falée, elle prend fon effor.
O Fille d'Empereur, malheureufe Conftance,
Le feigneur du hazard te prenne en fa guidance !

Elle implore du ciel la bénédiction,
Puis à la Croix du Chrift dit d'une voix plaintive :
" Divine et fainte Croix, dans mon affliction
Fais qu'à la volonté de Dieu, ne fois rétive,
Et que porte mes maux avec foumiffion,
Afin que puiffe en paix mourir quand viendra l'heure
Où devra s'engloutir cette frêle demeure.

" Arbre rougi du fang pur du divin agneau,
Qui de tous fes péchés lava ce pauvre monde,
Bois précieux, ô Croix qui d'un jour tout nouveau
A deverfé l'éclat dans notre nuit profonde,
Contre l'efprit malin feul et puiffant flambeau,
Donne-moi le pouvoir, oh ! mon cœur t'en convie,
De fupporter mon fort, et d'amender ma vie !"

Pendant des jours, des mois, des ans, de par la mer
De Grèce, elle flotta la pauvre créature,
Tantôt de vers Maroc, tantôt de vers Alger

Selon que le deſtin la portait d'aventure.
Elle eut pendant ce temps plus d'un penſer amer,
De bien triſtes repas; ſelon toute apparence,
Elle ſe crut bien près de perdre l'exiſtence.

Peut-être l'un de vous demandera pourquoi
Aux meurtres du banquet elle échappa Conſtance?
A cette queſtion, je lui répondrai moi:
" Dans la foſſe aux lions qui ſauva l'exiſtence
De Daniel? alors qu'en Dieu mettant ſa foi
Tranquille il repoſait du lion près la couche,
Sans s'occuper en rien de ce monſtre farouche."

De même il plut à Dieu dans ſa grande bonté
Miraculeuſement ſauver la pauvre fille;
Souventefois le Chriſt, c'eſt fait inconteſté,
Par des moyens cachés, aux yeux une vétille,
Sert de dictame aux maux, ſi c'eſt ſa volonté:
Et le vulgaire obſcur grâce à ſon ignorance
Ne devine jamais la ſainte prévoyance.

Maintenant, dira-t-on, échappée au banquet,
D'où vient que ſur la mer elle n'ait fait naufrage?
A ce " d'où vient," ma foi, je répondrai tout net:
" Qui veilla ſur Jonas du poiſſon dans la cage
Juſqu'à ce qu'à Ninive il arriva de fait?
On ſait que c'eſt Celui ſans lequel rien ne bouge,
Qui ſut faire à pieds ſecs traverſer la mer rouge."

Qui donc a donné l'ordre aux eſprits turbulents
Qui ſur terre et ſur mer enfantent la tempête,
Tant au nord qu'au midi de comprimer les vents,
Et des arbres géants de reſpecter le faîte!

Vrai, l'éternel moteur de tous les éléments :
C'eſt lui qui préſerva, dans ſa haute ſageſſe,
De périls cette femme et ſans ceſſe et ſans ceſſe.

D'où cette femme enfin pendant trois ans et plus
Prenait-elle à manger, et prenait-elle à boire?
A Marie, au déſert lorſque dardait Phœbus
Qui donna tous les jours à manger? . . . c'eſt notoire
Perſonne en vérité, mais ſans faute Jéſus!
Avec deux ſeuls poiſſons, et rien que cinq pains d'orge,
Qui cinq mille mangeurs les nourrit par St. George!

A la dérive vint doucement le vaiſſeau
Juſqu'en notre océan, et notre mer houleuſe,
Dans le Northumberland ſous un bois aſſez beau
Mais dont ne ſais le nom; la vague dédaigneuſe
Le pouſſa ſur le ſable et l'enterra dans l'eau,
Si bien qu'il ne bougea quand revint la marée,
Là l'arrêtait le Chriſt en dépit de Borée.

Ce naufrage avait lieu non loin d'un vieux caſtel.
Vers le vaiſſeau tout ſeul s'en vient le Connétable,
Y trouve cette femme en ſon chagrin mortel,
Y trouve également le tréſor—acceptable;
Cette femme en levant ſes beaux yeux vers le ciel
Semblait clamer la mort comme une délivrance
D'ennuis prodigieux, d'une longue endurance.

Son parler quelque peu reſſemblait au latin,
Du Connétable mais elle ſe fit comprendre.
Celui-ci n'ayant plus à chercher de butin
La conduiſit à terre; et cette femme tendre
Se jetant à genoux remercia ſoudain

Jéſus ſon créateur; mais ne voulut pas dire
Qu'elle était née un jour princeſſe d'un empire.

" Sur la mer," diſait-elle, " elle avait tant ſouffert
Qu'elle en avait perdu pour long-temps la mémoire ;"
Mais elle était ſi bonne, avait tant l'œil ouvert
A tout, cherchant toujours à plaire, dit l'hiſtoire,
Que les deux châtelains pleurèrent de concert
Sur ſon ſort malheureux, ayant grand' pitié d'elle,
Et la traîtant en tout comme une damoiſelle.

Le Connétable était, pour le dire tout net,
Un payen, et partant ſa femme une payenne;
Mais Hermengilde aimait Conſtance tout-à-fait,
Et pour ſauver ſa vie, elle eut donné la ſienne.
Or Conſtance en prière a dit maint chapelet
Pour ſa converſion; et la dame Hermengilde
A pour Dieu maintenant le bon Dieu de Clotilde.

Dans tout ce pays là n'euſſiez vu de Chrétiens,
Ils n'oſaient s'aſſembler, car toute la contrée
Avait été conquiſe un jour par des payens,
Et par terre et par mer; ils avaient fait curée
Sur leur appartenance, avaient ſaiſi leurs biens,
Si qu'au pays de Galle au milieu du grabuge,
Les vieux Bretons Chrétiens avaient cherché refuge.

Cependant les Chrétiens Bretons n'avaient fui tous
Dans le pays de Galle, et dans la ſolitude,
Au milieu des payens quelques uns à genoux
Honoraient Jéſus Chriſt avec ſollicitude;
Et près du vieux caſtel habitaient, entre nous,
Trois d'entr'eux, l'un deſquels privé de la lumière,
Par les yeux de l'eſprit voyait ſous ſa paupière.

Le ſoleil était chaud comme en un jour d'été,
Si que le Connétable, et ſa femme, et Conſtance
Ont pris le droit chemin vers la mer. Leur ſanté
Demandait du grand air quelquefois l'abondance,
Il eſt ſi bon humer l'air de la liberté!.
Or alors qu'ils étaient à cette promenade,
Ils rencontrent l'aveugle aſſez près de la rade.

"Au nom de Jéſus Chriſt," dit lors le vieux Breton,
"Bonne dame Hermengilde, oh! rendez-moi la vue!"
La Connétable fut à ces accents, dit-on,
Effrayée, et ſe crut en cet inſtant perdue,
Craignant que ſon mari ne l'occit tout de bon:
Mais Conſtance eut bientôt ranimé ſon courage,
"Le Chriſt le veut!" dit-elle, "achevez ſon ouvrage!"

Le miracle opéré, le Connétable dit:
"Voyons, expliquez-moi ce que cela veut dire?"
Conſtance répondit: "Seigneur, c'eſt Jéſus Chriſt
Dont le pouvoir s'étend ſur tout ce qui reſpire
Qui des lacs du démon déſentrave l'eſprit."
Puis, du Chriſt elle dit la morale admirable,
Si qu'était converti le ſoir le Connétable.

Ce Connétable là n'était pas le ſeigneur
De ce lieu dont je parle où naufragea Conſtance,
Mais il l'avait gardé certe avec grand honneur
Contre les Ecoſſais pendant la longue abſence
D'Alla, très ſage roi, nous dit le chroniqueur,
Qui de Northumberland gouvernait le royaume,
Mais ſus! de mon ſujet moi je reprends le tome.

Satan qui pour tromper eſt toujours à l'affût
Vit toutes les beautés morales de Conſtance,
Et ſe mit à chercher ce vilain Belzebuth!
Le moyen d'ébrécher en Dieu ſa confiance,
Et fit pour parvenir promptement à ſon but,
Qu'un jeune Chevalier ſémillant de la ville
L'aima de paſſion et bouillante et fébrile:

Si qu'il voulait l'avoir à ſa diſcrétion
Pour le moins une nuit, dût-il perdre la vie;
Il la courtiſa donc, mais ſon averſion
Pour lui, pour ſon amour lui fit naître l'envie
De la faire mourir en expiation.
Un jour donc où chez lui n'était le Connétable,
Il ſe gliſſe en ſecret la nuit, le miſérable!

Dans la chambre à coucher d'Hermengilde, et ſoudain
Il lui coupe le cou; cependant que Conſtance
Ayant long-temps prié, dormait, c'eſt bien certain;
Puis il place le fer ſanglant dans le ſilence
A côté de Conſtance, et s'en va ſon chemin.
A cet être félon que Dieu donne la chance
D'être un jour ſuſpendu bien haut à la potence!

Le lendemain matin revient avec Alla
Le Roi de ce pays, chez lui ce Connétable,
Il entre chez ſa femme, et Dieu que voit-il là?
Sa femme aſſaſſinée . . . . oh! c'eſt épouvantable!
A côté de Conſtance eſt le fer,—le voilà!
Hélas! la pauvre enfant que pouvait-elle dire? . . . .
L'excès de ſa douleur, mais c'était du délire!

Alors on fut narrer tout cet affreux malheur
Au Roi, lui racontant comme on trouva Conftance
Sur le navire, enfin ce que votre conteur
Vous a narré déjà, que vous favez je penfe.
Et de compaffion du Roi frémit le cœur,
Alors qu'il vit tomber dans cette conjonćture
En malaife fi grand fi douce créature.

Car ainfi qu' à la mort fe laiffe aller l'agneau,
Ainfi devant le Roi comparut l'innocente;
Ce Chevalier félon l'accufe, mais tout beau!
Cette accufation ne jette l'épouvante;
Devant tant de candeur que prouve ce couteau?
Et le peuple murmure, il fe refufe à croire
Qu'elle ait jamais commis aćtion auffi noire.

C'eft qu'on favait partout quelle tendre amitié
Uniffait Hermengilde à la pauvre Conftance,
Chacun en témoignait que ça faifait pitié;
Hormis le Chevalier félon comme on le penfe.
Si que ce Roi courtois, à l'efprit délié,
Penfa qu'avant porter jugement, c'était fage
Pour découvrir le vrai de chercher davantage.

Pauvre innocente, hélas! en ton adverfité
Tu n'as de champion qui prenne ta défenfe!
Mais que celui-là qui fur la croix fut porté,
Pour nous racheter tous, foit ton foutien, Conftance!
Il a vaincu Satan et fa malignité:
Car à moins que pour toi Chrift ne faffe un miracle,
Tu vas faire les frais d'un bien trifte fpećtacle.

Lors Conftance à genoux levant au ciel fes yeux,
Dit: " O Dieu tout puiffant! toi qui fauvas Suzanne,

Et toi vierge Marie au cœur ſi généreux,
Au nom de ton doux fils, de ta mère Ste. Anne,
Si je ſuis innocente, à mon ſort malheureux,
Oh! daignez compatir, être ma providence,
Car autrement, c'eſt ſûr, mourra votre Conſtance."

Dans une grande foule avez-vous vu jamais
Un condamné qu'on mène au lieu de ſon ſupplice,
Quand ſes recours en grâce ont été ſans effets?
La pâleur du viſage eſt le plus ſûr indice
Qui le fait reconnaître,—en effaçant ſes traits.
Telle Conſtance ici la noble damoiſelle,
Parait parmi la foule épandue autour d'elle.

O Reines qui vivez dans la proſpérité,
Nobles Ducheſſes et Dames du haut parage,
Ayez toutes pitié de ſon adverſité,
Car fille d'Empereur et de ſi grand lignage,
Elle eſt là, ſans ſoutien, pleine d'anxiété:
O ſang impérial en ſi grande détreſſe,
Tes amis ſont trop loin pour calmer ta triſteſſe!

Alla ce ſage Roi d'elle a ſi grand' pitié,
Que coule ſur ſa joue un long ruiſſeau de larmes,
Son cœur dans ce malheur ſemble être de moitié,
Tant Conſtance eſt touchante, et tant ſont grands ſes charmes:
"Qu'on m'apporte le livre; oui," s'eſt-il écrié,
"Si ce Chevalier veut jurer qu'elle eſt coupable
Lors nous aviſerons à la peine applicable."

Sur les ordres du Roi le livre eſt apporté;
Le Chevalier félon jure qu'elle eſt coupable.

A ce même moment il eſt précipité
A genoux ſur le ſol, d'un ſoufflet effroyable
Une main l'a frappé; ſi bien qu'en vérité
Bruſquement les deux yeux lui ſortent de la tête,
Les deux yeux effarés dont le regard hébète.

Dans l'auditoire alors on entend une voix
Qui dit: " Vil impoſteur! ce ſoufflet ſur ta joue
Eſt pour ta calomnie; apprends donc cette fois
Que ce n'eſt pas envain que de Dieu l'on ſe joue:
J'en pourrais dire plus Chevalier diſcourtois!"
Et la foule craignit la céleſte vengeance
En voyant ce miracle en faveur de Conſtance.

Oui, grande était la crainte et la contrition
De ceux dont les ſoupçons incriminant Conſtance,
Ayant du Chevalier foi dans l'aſſertion,
Avaient penſé ſouiller ſa robe d'innocence:
Toutefois ce miracle eut pour concluſion
Que le roi converti par la grâce divine,
Se fit Chrétien ainſi que d'autres, j'imagine.

Ce Chevalier félon fut pour ſon crime occis,
Par jugement d'Alla; c'était bonne juſtice;
Conſtance cependant en eut de grands ſoucis.
Après le ſage Alla crut le moment propice
Pour épouſer Conſtance, un pur et noble lys.
C'eſt ainſi que le Chriſt rendit Conſtance reine
De par ſa volonté, du deſtin ſouveraine.

Mais de cette union qui, ſans mentir, ma foi!
Fut chagrine, ce fut la dame Domengilde,
(La dame Domengilde était mère du Roi,

Et certes ne valait pas la bonne Hermengilde !)
Elle crut que ſon cœur, ſans s'expliquer pourquoi,
Aller créver en deux, tant elle eut de colère,
Quand elle vit ſon fils épouſer l'étrangère.

Point ne me plais ici faire deſcription
Des *ſi*, des *car*, des *mais* du royal mariage,
Vous parler du banquet, de la proceſſion,
Ni vous dire non plus qui fit plus de tapage,
La trompette, le cor ou le pſaltérion.
Vous le ſavez bien tous, la fin de chaque hiſtoire
Eſt de chanter, danſer, rire, manger et boire.

Ils ſe mirent au lit, car cela va de droit,
Même alors que la femme eſt on ne peut plus ſainte,
Il faut bien que la nuit, quand on mit à ſon doigt,
Un anneau le matin, elle ſouffre l'étreinte
De ſon nouvel époux. C'eſt l'uſage, ainſi ſoit!
Je paſſe là deſſus, car ce ſerait ſottiſe
D'inſiſter ſur tel point avec trop d'analyſe.

Il lui fit un enfant mâle cette nuit là.
Puis à l'Evêque et puis à ſon bon Connétable,
Il confia ſa femme alors qu'il s'en alla
Vers l'Ecoſſe combattre un ennemi capable.
Et maintenant Conſtance en l'abſence d'Alla
Dans ſa chambre attendit bien ſouvent en prière,
La volonté de Dieu, le moment d'être mère.

Le temps roula des mois l'inévitable cours,
Et Conſtance eut un fils que l'on nomma Maurice,
Sur les fonds baptiſmaux ; au bout de quelques jours
Le Connétable dut, c'était là ſon office
Envoyer la nouvelle au Roi. Comme toujours

Il prit un meſſager lui confiant la lettre
Qu'à ſon maître en Ecoſſe il lui fallait remettre.

Ce meſſager voulant ſe mettre bien en cour,
Vers la mère du Roi s'en fut vite, bien vite :
" Madame," lui dit-il, " je m'en viens ici pour
Vous annoncer que Dieu, ſa dextre ſoit bénite !
Donne un fils à la Reine ;—et comme dans ce jour
Je pars pour en porter au Roi le gai meſſage,
Je viens d'abord avant vous offrir mon hommage.

Et vous dire que ſuis entièrement diſpos
A prendre pour le Roi vos dépêches, Madame,
Si daignez m'en charger."—" Ici prends ton repos,"
Dit la mère du Roi, " cette nuit ;—ſur mon âme
De grand matin demain te donnerai campos.
Je ne ſais pas encor ſi j'aurai quelque choſe
A mander à mon fils ; vraiment ne le ſuppoſe."

Ce meſſager était ivrogne au premier chef.
D'hydromel et de vin il but comme une éponge ;
L'ivrognerie eſt mère, on le ſait, de méchef.
Or pendant que ſon vin il le cuve en un ſonge,
La lettre on la lui prend ſubtilement ; et bref
Cette mère du Roi fait, choſe abominable !
Une autre lettre . . . fauſſe au nom du Connétable.

Cette lettre diſait : " que dans le vieux château
Onc ne voulait reſter ; que madame la Reine
Avait fait un enfant auſſi laid qu'un pourceau ;
Conſtance," ajoutait-on, " n'eſt qu'un objet de haine,
Et chacun vous la fuit, comme on fuit un fléau :
En un mot, ce n'était qu'une vile ſorcière,
Et ſa préſence était un opprobre à la terre."

En apprenant cela fut bien chagrin le Roi,
Mais gardant ſes douleurs ſans les dire à perſonne,
Il répondit ſoudain maîtriſant ſon émoi :
" Bien venu ſoit celui que Jéſus Chriſt nous donne :
Pour moi qui maintenant ſeigneur connais ta loi,
Du fond du cœur je dis : ta volonté ſe faſſe,
De l'accepter toujours bon Dieu fais-moi la grâce.

" Gardez donc cet enfant qu'il ſoit vilain ou beau,
Et juſqu' à mon retour gardez auſſi ma femme ;
Lorſque le Chriſt voudra, par un bienfait nouveau
Il pourra m'octroyer un plus bel enfant dame !"
Et ſur la lettre il mit de ſon glaive le ſceau.
Le meſſager bientôt remporta la réponſe.
A vous en dire plus ſur ce, moi je renonce.

O meſſager rempli de rogomme et de vin,
Tu vacilles toujours, et forte eſt ton haleine ;
Te donner un ſecret, c'eſt le donner en vain,
Ton eſprit bat les murs et court la pretentaine ;
Ton viſage a perdu tout caractère humain :
Alors que, n'importe où, règne l'ivrognerie,
L'indiſcretion règne avec forfanterie.

Infâme Domengilde !—oh ! ne ſais pas d'anglais
De baſſe extraction, qui ſoit ſi mépriſable
Qu'il puiſſe s'appliquer à tes hideux forfaits :
Voilà pourquoi ma foi je t'abandonne au diable !
Fi, vilain être humain ! . . . fi, cruel ſerpent ! . . Mais
Je mens, car en enfer, eſprit diabolique
Eſt ton ſéjour, quoique ſoit ici ta boutique.

Ce fufdit meffager revient de chez le Roi,
Et defcend à la cour de la Reine fa mère :
On lui fait bon vifage, on lui donne ma foi
De l'hydromel, du vin, et de bonne *ale* amère,
Si qu'il farcit fa panfe à boire et manger quoi !
Puis il cuve fon vin comme d'accoutumance
La nuit durant, jufqu'à ce que le jour commence.

Mais fa lettre, on le penfe, eft volée à nouveau,
Et remplacée enfuite avec cette ordonnance :
" Le Connétable doit, fi tenant à fa peau
Ne veut être pendu, vite chaffer Conftance
De fon royaume, car elle en eft le fléau :
Donc dans trois jours, de plus le quart d'une marée
Elle devra quitter pour jamais la contrée ;

" Elle s'embarquera, c'eft le défir du Roi,
Elle, fon jeune fils, et fes appartenances,
Sur le même vaiffeau qui nous en fit l'octroi,
Et l'on s'arrangera dans telles circonftances
A pouffer le vaiffeau bien loin, c'eft là ma loi !"
Conftance ! oh ! ce n'eft pas étonnant fi ta tête
Eft lourde, quand fur toi plane ainfi la tempête !

Ce meffager fans foin le lendemain matin,
Pour aller au caftel prit la plus courte voie,
Il vit le Connétable, et remit en fa main
La lettre. En la lifant celui-ci fut en proie,
Au plus grand défefpoir, au plus profond chagrin.
" O Seigneur Chrift !" dit-il, " comment fe peut-il faire
Que fi plein de péchés ce monde fublunaire

Puiſſe exiſter encore? Eſt-ce ta volonté,
Que ſous l'iniquité périſſe l'innocence,
Que toujours le méchant règne en proſpérité,
Et qu' enfin la vertu ſoit par inconſiſtance
Deſtinée à périr ſous la perverſité?
Et dire qu'il me faut perſécuter Conſtance,
Ou mourir d'infamie à l'infâme potence?"

Quand cette lettre advint, triſte fut le tableau;
Chacun, jeunes et vieux verſaient d'amères larmes,
Le quatrième jour délaiſſant le château,
Pâle comme la mort, mais belle de ſes charmes
Conſtance avec ſon fils s'en fut vers ſon vaiſſeau.
Alors s'agenouillant: "Ta volonté ſoit faite,"
Dit-elle, "ô doux Jéſus! à partir je ſuis prête.

"Celui qui m'a ſauvé, quand j'étais parmi vous,
D'une accuſation infâme et déloyale,
Peut me garder de mal, et même du courroux
De la mer en fureur, du vent, de la rafale,
Car ſon pouvoir s'étend ſur chacun et ſur tous.
Je mets ma confiance en Celui qui conſole,
Et ſa mère ſera ma voile et ma bouſſole."

Cependant ſon enfant pleurnichait dans ſes bras,
"Tais-toi, mon cher petiot," s'agenouillant, dit-elle,
"Je ne te ferai mal; oh! petiot tu n'auras
Jamais, ſi je le puis, étant ſous ma tutelle
A gémir, à pleurer." Puis ôtant le madras
Qu'elle avait ſur la tête, elle eſſuya ſes larmes
Le berçant doucement pour calmer ſes alarmes.

"Bonne vierge Marie, ô mère du Sauveur,"
Dit-elle, "il eſt bien vrai que ce fut par la femme

Qu'un jour l'humanité fut perdue, ô malheur!
Si, que ton divin Fils, par une mort infâme,
Expia sur la croix les crimes du pécheur,
A ta douleur d'alors quelle douleur humaine
Pourrait se comparer, et ne paraître vaine!

" Toi tu vis ton enfant égorgé sous tes yeux,
Tandis que mon petiot dans mes bras vit encore;
Maintenant belle vierge, espoir des malheureux,
Blanche étoile du jour, du salut douce aurore,
D'une mère éperdue écoute ici les vœux,
Prends aujourd'hui pitié de l'enfant de Constance,
Toi qui calme les maux des pécheurs en souffrance.

" Pauvre petit enfant quel est ton crime hélas!
Toi dont la petite âme est blanche comme neige?
Et pourquoi donc le Roi le veut-il ton trépas? . . .
Connétable merci! que ton cœur le protège!
Permets que mon petit je le mette en tes bras;
Et que si tu ne peux m'octroyer ma prière,
Embrasse-le du moins une fois pour son père!"

Vers la terre à ces mots encor tournant les yeux:
" Adieu, cruel époux!" en s'éloignant, dit-elle;
Et puis de vers la plage à pas silencieux,
Elle prit son chemin, appaisant avec zèle
Les cris de son petiot, le berçant de son mieux.
Le navire est déjà balancé par la houle,
Elle y monte, et puis fait ses adieux à la foule.

Ce navire il était bien muni, c'est certain,
De ces provisions que clame un long voyage;
Et très abondamment on avait à dessein

Mis linge et vêtements propres à ſon uſage,
En ſoit loué le Chriſt!—Elle eſt partie enfin!
" Dieu puiſſant pourvois-les,—c'eſt ce que je déſire,
Et conduis à bon port ce malheureux navire!"

Alla le Roi revint chez lui bientôt après.
Il demande auſſitôt ſon enfant et ſa femme,
Le Connétable alors témoin de ſes regrets,
Lui dit toute l'affaire, et jure ſur ſon âme,
Que c'eſt à contre cœur qu'il ſuivit ſes décrets.
Et puis il lui montra ſon cachet et ſa lettre,
Et l'ordre auquel il dut malgré lui ſe ſoumettre.

" Car," lui dit-il, " Seigneur, de mourir au gibet
Si je n'obéiſſais me faiſiez la menace."
Ce vilain meſſager fut recherché. De fait
Il avoua le gueux! tout en demandant grâce
Comment de jour en jour il avait en effet
Voyagé; les endroits où la nuit d'aventure
Il s'était arrêté; ſi que, c'eſt choſe ſûre,

De l'action maudite on reconnut la main,
Qui forgea cette lettre, en un mot la vipère
Qui ſur Conſtance avait diſtillé ſon venin:
Et le réſultat fut qu'Alla dans ſa colère
Occit la Domengilde un certain jour, afin
Que chacun put ſavoir que ſon indigne mère
Avait outragé Dieu, la hideuſe fauſſaire!

Quand au chagrin cuiſant, à l'amère douleur
Que nuit et jour Alla, pour ſon fils, pour ſa femme,
Eprouva, ne pourrais en exprimer l'ardeur.
Mais je veux maintenant retourner vers Madame

Conſtance, qui vogua, l'ordonna le Seigneur,
Sur mer, cinq ans et plus, avant que ſon navire
Approcha de la terre ainſi que vais le dire.

Sous un caſtel payen, dont le nom juſqu'à moi
N'eſt pas venu vraiment, advint qu'un jour Conſtance
Et ſon fils par la mer furent jetés ma foi.
O tout-puiſſant Jéſus! qui par bénévolence
Sauva l'humanité qui périſſait ſans toi,
Daigne prendre en pitié le fils avec la mère,
Sur le point de périr par un bien vilain hère.

Plus d'un individu deſcendit du caſtel,
Pour guigner le vaiſſeau, pour regarder Conſtance;
Mais du ſeigneur du lieu vint le bailli cruel
Bientôt, et nuitamment:—Qu'il ait mauvaiſe chance!
C'était un rénégat à l'appétit charnel.
"Bon gré, malgré," dit-il, "tu ſeras ma maîtreſſe,
Cette nuit, avec toi, je veux dire la meſſe!"

Conſtance fut alors réduite au déſeſpoir,
Son pauvre enfant pleurait, elle était ſans défenſe;
Sur elle, heureuſement, comme vous allez voir
Attentive, d'en haut veillait la Providence;
Car ce cuiſtre en luttant du bord ſe laiſſa choir
Dans la mer, et bientôt ſous la vague écumeuſe,
S'enſevelit ſa vie et ſon âme rageuſe.

Voilà quelle eſt ta fin, vile lubricité!
Non ſeulement toujours tu perds l'eſprit de l'homme,
Mais encore tu perds ſon corps en vérité;
Car d'aveugles déſirs nous conduiſent en ſomme
Au dernier des malheurs, à la perverſité!

Combien d'hommes occis par défir de luxure
Sans avoir accompli ce forfait de l'ordure !

Comment fi faible femme a-t-elle pu vraiment
Contre ce rénégat protéger fa faibleffe ?
Philiftin Goliath long deméfurement
Comment put te fronder avec tant de prefteffe,
Ce David fi mefquin comparativement ?
Comment ofa-t-il bien regarder ta figure ? . . . .
Par la grâce de Dieu . . . certes, la chofe eft sûre !

A Judith qui donna le courageux fang froid,
Dans fa tente une nuit d'égorger Holoferne,
Et délivrer ainfi par ce coup fort adroit
Tout le peuple de Dieu priant fur la poterne ?
C'eft Celui qui là haut veille fur le bon droit :
C'eft donc lui qui dota de vigueur, de puiffance
Le bras, le faible bras de la belle Conftance.

Tantôt à l'occident, tantôt à l'orient,
Vers le nord, le midi, toujours à la dérive
Se gliffe le vaiffeau ; quelquefois côtoyant
Gibraltar ou Ceuta, fans en définitive
En approcher, ou bien fans en avoir l'efcient ;
Jufqu'au jour bienheureux où de Jéfus la mère,
Par fa protection mit fin à fa misère.

Mais laiffons là Conftance, et venez avec moi
Vers l'Empereur romain. Il a fu de Syrie
De par la renommée, et non pas fans émoi,
Des envoyés Chrétiens l'infâme boucherie,
Et de fa fille auffi le barbare renvoi,
Le tout manigancé par la vieille fultane,
Qui depuis ce moment du fuccès fe pavane.

Notre Empereur romain fit auſſitôt partir
Son Sénateur avec une nombreuſe ſuite
De ſeigneurs, de ſoldats, ſelon ſon bon plaiſir,
Pour châtier ces gens de leur laide conduite.
Arrivés en Syrie, ils pillent, font mourir
Pendant de bien longs jours le vieillard, le jeune homme,
Puis chargés de butin s'en reviennent à Rome.

Comme ce Sénateur voguait royalement
Vers la patrie abſente, heureux de ſa victoire,
Il advint qu'en ſes eaux s'offrit ſubitement
Le vaiſſeau de Conſtance, aſſiſe, dit l'hiſtoire,
Dans un coin, abattue, et moult piteuſement.
Il la fit, c'était bien, monter ſur ſon navire,
En ignorant ſon nom, qu'elle ne voulut dire.

En la cité de Rome auſſitôt arrivé
Ce Sénateur offrit à madame ſa femme
Et Conſtance et ſon fils. A la vierge un *ave!*
Quand tel eſt ſon vouloir, elle peut Notre Dame
Retirer du malheur. *Sanćta virgo ſalve!*
Donc chez ce Sénateur voilà notre Conſtance,
Elle y vit en faiſant œuvres de bienfaiſance!

Du Sénateur la femme était ſa tante dà,
Mais ne la reconnut, n'en dirai davantage;
Vers Alla j'aime mieux enfourcher mon dada,
C'eſt un bon Roi d'ailleurs, qui pleure ſon ménage,
Sa femme et ſon enfant; et ſur mon agenda
Je trouve que je puis laiſſer ſous la guidance
Du riche Sénateur notre aimable Conſtance.

Q

Cet Alla, ce bon Roi, jufte et fage pourtant,
Mais qui, comme favez, avait occis fa mère,
Depuis en reffentit un chagrin fi conftant
Qu'il conçut le projet, et c'était exemplaire,
De s'en aller à Rome, et comme un pénitent
De demander au Pape avec grande vergogne
Le pardon d'avoir fait fi méchante befogne.

Or, d'un Roi ne fe peut cacher l'incognito.
A Rome on apprit donc le dit pélérinage
Par les courriers d'Alla qui s'en vinrent prefto
Préparer pour leur maître un logis, c'eft l'ufage.
Si que le Sénateur à cheval fubitò
Fut au devant d'Alla. C'était une occurrence
A déployer fon zèle et fa magnificence.

Ce noble Sénateur fit grand accueil au Roi.
Le Roi, de fon côté, fut plein de politeffe,
Ne vous étonnez pas après cela, ma foi,
Si deux jours écoulés, pour y faire lieffe
Ce Sénateur s'en fut diner chez Alla quoi!
Je ne crois pas mentir en cette circonftance,
En difant qu'avec lui fut le fils de Conftance.

Au feftin, avec lui, dit-on, ce Sénateur
Conduifit cet enfant, au défir de Conftance;
Eft-ce la vérité? Ne le fais fur l'honneur,
Et ne puis l'affirmer; mais ce dont n'ai doutance
C'eft qu'il fut au banquet; et que foi de conteur,
Pendant tout le repas il regarda fon père
Le Roi, fuivant le vœu de madame fa mère.

A l'aſpect de l'enfant il s'émerveille Alla,
Et dit au Sénateur : " Pourriez-vous bien me dire
Quel eſt ce bel enfant qui debout ſe tient là ?"
Celui-ci répondit : " Je ne le ſais pas, Sire ;
Sa mère cependant eſt chez moi, mais voilà
Je ne connais ſon père ;" et ſur ce, de lui dire
Comment cet enfant fut trouvé ſur un navire.

" Mais Dieu ſait," pourſuivit encor ce Sénateur,
" Que jamais la vertu n'eut plus beau ſanctuaire
Que cette femme, ô Roi ! ne ſais plus noble cœur !
Pour ce charmant enfant, c'eſt la plus tendre mère ;
Elle mourrait plutôt que forfaire à l'honneur :
Pour ma part je la tiens en eſtime profonde,
Plus de vertu ne peut ſe trouver en ce monde."

Or maintenant je dois dire à mes auditeurs
Que ce charmant enfant reſſemblait à Conſtance,
Comme les pois aux pois ; les chou-fleurs aux chou-
fleurs,
Si bien que cet Alla qui dans ſa ſouvenance
Avait dame Conſtance et ſes fraîches couleurs,
Se mit à rechercher s'il ne pouvait ſe faire
Que ſa femme ne fut de cet enfant la mère.

" Par ma foi," ſe dit-il, " c'eſt une illuſion,
Un fantôme impoſteur qui court dans ma cervelle,
A mon jugement ſain ſi prête attention,
Je dois conclure hélas ! tout pour moi le décèle
Qu'en mer elle a péri de deſtitution.
Cependant ſi le Chriſt l'eut voulu, ſur mon âme
Il eut de ces dangers pu la ſauver ma femme !"

Donc après le diner, pour lui long à finir,
Chez le dit Sénateur le Roi s'en fut d'urgence
De ce hazard pour voir que pourrait advenir :
Vite le Sénateur fit mander à Conſtance
Qu'elle lui fit l'honneur au plutôt de venir.
Mais ſoyez en bien sûrs lorſqu'à la pauvre Reine
Il parvint ce meſſage, elle eut bien de la peine

A ne pas ſuccomber à ſon émotion.
A ſon aſpect le Roi voyant que c'était elle,
La ſalua ſoudain avec affection.
Mais d'où vient que Conſtance et pâlit et chancèle,
Et reſte ainſi muette en ſon affliction ?
C'eſt que de déſeſpoir ſe ſoulève ſon âme,
Devant ce Roi, l'auteur d'un complot bien infâme.

Elle s'évanouit par deux fois à ſes yeux ;
Lui le Roi de pleurer, c'était à fendre l'âme :
“ Que Dieu,” dit-il enfin, “ et ſes ſaints radieux
Soient ici mes témoins auprès de vous Madame,
Que je ſuis innocent de tous les maux affreux
Que vous avez ſoufferts ; j'en jure par Maurice,
Qui de votre viſage eſt la charmante eſquiſſe !”

Longs furent leurs ſanglots, amère leur douleur,
C'était vraiment pitié voir ſi grande ſouffrance,
Et voir ſe raviver un auſſi long malheur,
Qui paraiſſait hier encor ſans eſpérance :
En parler plus de temps me ferait mal au cœur.
Je ne ſaurais narrer toute cette triſteſſe,
Et d'être ſi chagrin ſuis las, je le confeſſe.

Mais quand finalement plus claire que le jour,
De l'époux Roi parut la complète innocence,

M'eft avis que tous deux de leur premier amour
Retrouvèrent enfin une réminifcence,
Et d'un bonheur parfait goûtèrent le retour;
Oh! non jamais fur terre aucune créature
Ne put avoir de joie une fource auffi pure.

Conftance alors pria fon noble protecteur,
Son époux, pour calmer fa vive impatience,
D'inviter à diner avec lui l'Empereur,
Sans lui dire furtout que fa fille Conftance
Vivante était à Rome. Alla de très grand cœur
Accomplit le défir de Madame fa femme,
Et garda fon fecret dans le fond de fon âme.

Les uns difent pourtant, mais vrai j'en doute fort,
Que ce fut leur enfant qui porta le meffage
A l'Empereur: au Roi je crois que l'on fait tort;
Alla favait trop bien ce que prefcrit l'ufage
Des cours, pour y manquer ainfi de prime abord.
Je crois donc qu'il s'en fut avec fon fils Maurice
Trouver cet Empereur pour lui donner notice

De l'invitation.—Ce fufdit Empereur
Courtoifement accepte. A part moi j'imagine
Qu'il regarda l'enfant, que fa douce candeur
Lui rappela fa fille et fa grâce divine.
Alla lui s'en revint charmé d'avoir l'honneur
De recevoir bientôt à diner fon beau-père,
Et s'arrange à lui faire une royale chère.

Advint le lendemain. Avec fa femme Alla
De l'Empereur s'en fut au-devant, plein de joie;
Quand le peuple cria: "Le voilà! le voilà!"
Conftance de cheval defcendit. Dans fa voie

A ſes pieds ſe mettant, elle lui dit cela :
"Mon père ! votre enfant, votre jeune Conſtance,
Depuis long-temps n'eſt plus dans votre ſouvenance,

"Vous la voyez encor pourtant à vos genoux,
C'eſt moi qui fus par vous envoyée en Syrie,
C'eſt moi, Père, qui fut par un pouvoir jaloux,
Condamnée à mourir ſur mer. O barbarie !
Dans mon ſeigneur le Roi vous voyez mon époux,
C'eſt à ſon noble cœur, Père, à ſa bienveillance
Que vous devez revoir ici votre Conſtance !"

Réunis maintenant tous les trois, leur bonheur
Ne ſaurait s'exprimer, car il eſt ſans limite :
Mais je crois qu'il eſt temps que votre ſerviteur
Termine ſon récit, car le jour s'en va vite.
Ces gens joyeux à table ils ſont là de bon cœur,
Je les laiſſe à leurs mets, je les laiſſe à leur joie,
Dans les épanchements où le plaiſir les noie.

Maurice cet enfant depuis fut Empereur,
Conſacré par le Pape ; et c'eſt un fait notoire
A l'égliſe du Chriſt il rendit grand honneur,
Mais je ſaute à pieds joints ſur toute ſon hiſtoire,
Je ne ſaurais en être ici le narrateur.
Qui veut en ſavoir plus peut conſulter l'ouvrage
Geſta Romanorum, je n'en dis davantage.

Cet Alla, ce bon Roi s'en fut certain matin,
Après avoir quitté l'Empereur ſon beau-père
Avec ſa ſainte femme, et par le bon chemin
A ſon noble caſtel de la vieille Angleterre,
Où dans la paix tous deux vécurent ſans chagrin.
Mais la joie en ce monde eſt de courte durée,

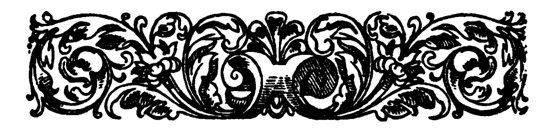
Elle tourne à tous vents, change à chaque marée.

Qui vécut, fut-ce un jour en tel contentement,
Qu'il n'ait été troublé ſoit par ſa conſcience,
Soit par vilains déſirs, ou ſoit tout uniment
Par l'orgueil, la colère ou bien l'impatience ?
Je le poſe en principe : aucun aſſurément.
Ne vous étonnez pas ſi de peu de durance
Fut le bonheur d'Alla, fut celui de Conſtance.

Car la mort qui perçoit ſes dîmes tour-à-tour
Sur le palais des Rois, comme ſur la chaumière,
S'en vint au bout d'un an après ce doux retour
Frapper le bon Alla. Grande fut la misère
De la pauvre Conſtance en ce terrible jour ;
Si, qu'en définitif, ayant perdu ſon homme
Dame Conſtance, bref, prit ſon chemin vers Rome.

A Rome elle eſt enfin auprès de ſes amis,
Et ſe trouve bientôt dans les bras de ſon père,
Après tant de malheurs il eſt doux, m'eſt avis
Sous le toit paternel oublier ſa misère,
Et trouver un dictame à de cuiſants ſoucis.
Ce fut donc l'âme émue et pleurant de tendreſſe
Qu'elle revit les lieux témoins de ſa jeuneſſe.

En faiſant mainte aumône, et vertueuſement
Elle vécut ainſi que ſa ſainte mégnie,
Juſqu'à ce que la mort l'occit pour dénouement.
Maintenant j'ai fini : bonſoir la compagnie !
Que le ſeigneur Jéſus ait le gouvernement
De tous et d'un chacun ; ſa grâce nous envoie,
Au lieu du noir chagrin la plus ſuave joie !



PROLOGUE DE LA FEMME DE BATH.

QUAND il n'existerait nulle autre
autorité [tour habité,
Dans ce monde par nous tour-à-
Pour vous parler des maux issus du
mariage [avantage
J'aurais l'expérience, et c'est un
Que rien ne peut donner en dépit des cancans ;
Or Messeigneurs depuis l'âge heureux de douze ans,
Merci Dieu ! j'ai compté, partout qu'on se le dise !
Cinq maris, tous devant la porte de l'église ;
(Cinq maris, tout autant, et tous selon leur rang
Etaient de dignes gens, et d'un honnête sang ;)
Mais voilà qu'on me dit récemment dans un temple
Que puisque Jésus Christ n'est allé qu'une fois
A la noce en sa vie, à Cana, que je crois,
J'eusse dû m'enseignant de ce divin exemple
Ne me marier moi qu'une seule fois ; puis
On me dit, écoutez ! que Jésus Dieu fait homme,
A la Samaritaine un beau jour dit en somme,
En la reprimandant tout à côté d'un puits :
« Femme de cinq époux l'homme qui te possède,

Maintenant n'eſt du tout ton mari, je le plaide!"
Ce texte eſt controuvé, Meſſeigneurs, m'eſt avis;
Vertuchoux! ſi Jéſus eut parlé de la ſorte
Il eut dit une bourde ou le diable m'emporte!
Car bon jeu, bon argent je vous demande, moi,
Comment le cinquième homme, oui, dites moi pourquoi,
Pour vous poſer ce cas, je ne prends de mitaine,
N'eut été le mari de la Samaritaine?
Combien en pouvait-elle avoir donc de maris,
Je voudrais le ſavoir de par le Crucifix?
Ce que je ſais très bien, c'eſt que Dieu nous commande,
Croître et multiplier; cet ordre m'affriande.
Je ſais très bien auſſi qu'il dit que mon mari
Pour me ſuivre en tous lieux doit quitter père et mère;
De quitter ſes parents l'époux n'eſt pas marri;
Mais il n'eſt queſtion dans l'écriture entière
De bigamie, ou bien d'octogamie, ou bien
Du nombre de maris, le bon Dieu n'en dit rien,
D'où viendrait donc que l'homme en dirait vilénies?
Des maris, en pouvons avoir des litanies!
Voyez plutôt le ſage et grand Roi Salomon,
Comme nous il était fait de même limon,
M'eſt avis que ce ſage avait plus d'une femme!
(Plut-à-Dieu, je le dis du fin fond de mon âme,
Que fuſſe rafraîchie auſſi ſouvent que lui,
Qui peut boire à ſa ſoif n'engendre pas d'ennui!)
Nul autre que ce roi n'eut par divine grâce,
Autant de femmes pour ſon appétit vorace;
Et Dieu ſait ſi ce roi paſſa joyeux déduit
Avec elles ſouvent, et la première nuit
Surtout. Dieu ſoit béni! Salomon était ſage!

Et je n'inſiſterai ſur ce point davantage.
J'ai dépenſé déjà pour ma part cinq maris,
Tout ſera pour le mieux ſi j'en dépenſe ſix.
Moi j'ai du célibat une haine profonde,
Donc puiſque mon dernier a quitté ce bas monde,
J'eſpère bien trouver quelque jour un Chrétien
Tout prêt à m'épouſer; car ainſi, dit l'apôtre,
Mon cinquième étant mort, eſt briſé tout lien,
Et je ſuis tout-à-fait libre d'en prendre un autre.
Se marier n'eſt pas un péché, nous dit Dieu,
Mieux vaut ſe marier, c'eſt une choſe ſûre,
Que de vices hideux épouſer la ſouillure,
Que d'un maudit Lameth brûler du vilain feu.
M'eſt avis qu'Abraham fut jadis un ſaint homme,
Jacob auſſi pardieu! maint autre qu'on renomme,
Eh! bien tous ces meſſieurs avaient des Abigails,
Des Sarahs, des Agars qui peuplaient leurs bercails?
Dites en quel endroit, dites dans quel ouvrage
Le bon Dieu défendit jamais le mariage?
Se fit-il champion de la virginité?
Non; et l'apôtre auſſi nous laiſſe en liberté
De la garder intacte ou bien d'en faire uſage;
Il nous conſeille alors, et c'eſt ma foi plus ſage
Que de nous commander; ſi la virginité
Le bon Dieu l'ordonnait, par cette ordre ſauvage,
Il damnerait, c'eſt ſûr, le fait du mariage;
Si ne ſemiez le grain, en bonne vérité
En recolteriez-vous de la virginité?
Paul n'oſa pas au moins condamner une choſe
Que ſon maître jamais n'ordonna; qu'on ne gloſe!
De ſa virginité ſe targue qui voudra,
N'ai pas l'ambition de ce *nec plus ultrà*.
Je ſais bien que l'apôtre était lui-même vierge,

Et que dans ſes écrits il dit qu'il déſirait
Que chacun comme lui fut ; cela le goberge :
Si l'on penſait ainſi le monde finirait !
Mais c'était un conſeil donné, non pas un ordre,
C'eſt clair comme le jour, ne ſaurais en démordre.
Donc ſi mon homme meurt, je puis, et j'ai le droit
Moi, de prendre un autre homme, et dirai-je ainſi ſoit !
Et je le dis ici ne m'occuperai mie
Si l'on vient me taxer alors de ſixgamie.
" A femme ne touchez !" diſait l'apôtre Paul,
" De ſa voix douceureuſe évitez le bémol,"
Dites que voulait-il par là nous faire entendre ?
Que la chair eſt fragile, et que le cœur eſt tendre,
Et que ſi fut entrée une femme en ſon lit,
Sur ſa ſageſſe on eut bien pu mettre un " ci-gît !"
En fin de compte, Paul tient en plus grande eſtime,
Celui qui ſous verrou met ſa virginité,
Qui croit que s'en ſervir ſerait commettre un crime,
Plutôt que celui-là qui par fragilité,
Selon lui Paul, s'en ſert au champ du mariage,
A brouter de l'hymen le gentil paſturage.
J'appelle franchement de la ſtupidité,
Moi, l'obſtination de vivre en chaſteté,
Qui ſans nulle raiſon s'empare de deux êtres
Complets, qui ne ſont dà ni capucins, ni prêtres ;
Donc moi, je vous le dis, avec ſincérité,
Je ne ſuis pas du tout pour la virginité.
Permis à tout puceau, voire à toute pucelle
D'être purs et de corps et d'eſprit ;—bagatelle
Pour moi !—Vous le ſavez, ſeigneur ou châtelain
N'ont pas que des vaiſſeaux d'or, ils en ont en airain,
En bois même, ſouvent, et qui ſont leur ſervice
Mieux que d'autres, ma foi, je le dis ſans malice.

Dieu de bien des façons appelle l'homme à lui,
Les uns par le plaiſir, les autres par l'ennui :
Que la virginité ſoit vertu par eſſence,
Et la dévotion, auſſi la continence,
Je l'admets ; mais le Chriſt qui ſait le fond des cœurs,
Ne nous a dit à tous, ſachez-le, Meſſeigneurs,
De vendre notre bien, de le donner aux autres,
Et de le ſuivre, ou bien de ſuivre ſes apôtres !
Il parla ſeulement pour ces eſprits de choix,
Qui, parfaits, vivaient tous, dociles à ſa voix ;
Je ne ſuis pas ſi ſainte, et la fleur de mon âge
Je la jette au labeur, aux fruits du mariage.
Dites-moi, Meſſeigneurs, dites à quelle fin
Le bon Dieu fit à l'homme un ſi parfait engin ?
Pour ſervir, n'eſt-ce pas, de canal à la vie ?
De rire, par ma foi, vous me donnez l'envie
En parlant de la ſorte ! .. Et Meſſeigneurs tout beau !
Ce n'eſt pas ſeulement pour répandre de l'eau,
Ou bien pour diſtinguer la femelle du mâle,
Du gouvernail humain c'eſt pour être le pale,
C'eſt pour multiplier, faites en donc l'aveu ;
Qu'eſt-ce multiplier ? Suivre la loi de Dieu.
Autrement mettrait-on dans maint et maint ouvrage,
Qu'envers ſa femme, un homme a durant mariage,
Redevance à payer ? .. Et comment ce paiement
Se ferait-il ? .. Sinon avec ſon inſtrument ?
C'eſt donc pour engendrer que dame la Nature
A donné cet engin à chaque créature ;
L'homme peut s'en ſervir ſelon ſa volonté,
Qui ne ſait s'en ſervir, fait . . . . de la chaſteté !
Vierge, le Chriſt était façonné comme un homme,
Et plus d'un ſaint auſſi que l'univers renomme,
Ils ont vécu, dit-on, en pleine chaſteté,

Moi j'en rends grâce au ciel; mais la virginité
N'eſt pas du tout mon fort; que l'on donne aux
Pucelles
Du pain blanc de froment, n'en ferai de querelles,
Le pain d'orge me va, c'eſt avec ce pain là
Que le ſeigneur Jéſus certain jour régala
Cinq mille hommes, je crois, et nombre de commères
Qui s'en lèchaient les doigts les bonnes ménagères!
Dans mon ménage donc veux libéralement
Prêt à jouer toujours tenir mon inſtrument,
Afin que mon mari, ſans la moindre diſpute,
Puiſſe faire avec moi, s'il veut, avec ſa flûte
Un duo, ſoir, matin, même au milieu du jour,
Cà m'va ſi ça lui va, je le dis ſans détour.
J'ai pouvoir ſur ſon corps durant toute ma vie,
Non pas lui ſur le mien; mais je n'ai nulle envie
Lui jamais refuſer de mon corps l'uſufruit,
Il faut qu'on l'enſemence un ſol.. pour porter fruit!"

Mais voilà que ſurgit le Vendeur d'indulgences,
"Vrai, dame," lui dit-il, "par St. Jean et par Dieu!
Vous avez pour prêcher de rares éloquences,
Plus d'un prédicateur envierait votre feu.
Moi j'étais ſur le point, hélas! de prendre femme,
Mais je ſuis indécis maintenant ſur mon âme,
Et préfère d'un an ajourner mon hymen
Plutôt...."

"Attends un peu," dit ſoudain la Commère,
"Mon hiſtoire n'eſt pas commencée, et j'eſpère
Que tu l'écouteras avec profit... "Amen!"
"Nenni dà, mon cher fils," en pourſuivant, dit-elle,
"Tu boiras d'un tonneau de moins bon goût que l'*ale*,

Lorſque de mon hiſtoire auras pu voir la fin ;
Et quand j'aurai narré d'après expérience
(Et j'ai tenu le fouet, de cela ſois certain,)
Les tribulations du ménage, je penſe,
Qu'alors tu pourras voir ſi tu veux ſiroter
De ce tonneau que vais devant toi brouetter.
Car je te citerai d'exemples un bon nombre ;
Qui veut ſe corriger doit en rechercher l'ombre.
Ptolemée en ce ſens a parlé, m'eſt avis,
Et dans ſon Almageſte on lit ces mots écrits."

"Si vous le voulez bien," dit ce Vendeur, ô Dame
De votre hiſtoire dà défilez-nous la trame,
N'épargnez aucun homme, entre nous ce ſera
Leçon du plus haut goût, et le *nec plus ultrà*
Pour nous tous jeunes gens ;—c'eſt une rhétorique
Que ſavoir *ad unguem*, Dame, votre pratique."

La Dame dit : "Très bien ! puiſque cela vous va,
Mais j'engage chacun de vous par Jehova !
A ne pas s'offuſquer de mon franc bavardage,
Mes paroles ne ſont que ſimple badinage.

"Maintenant, Meſſeigneurs, et ſans crainte d'errer,
Mon hiſtoire, oui dà, je vais vous la narrer,
Sur mes maris dirai la vérité—le jure :
Trois de bons, deux mauvais, c'eſt la nomenclature ;
J'aimerais mieux toujours ne boire que de l'eau
Que de dire un menſonge,—et l'eau c'eſt mon fléau !
Deux d'entr'eux furent bons, vieux c'eſt vrai, mais
fort riches ;
Mais ſi vieux en effet qu'ils en étaient godiches,
Et qu'ils avaient grand' peine à faire leur devoir

Envers moi, vous ſavez le devoir du dortoir.
Auſſi Dieu m'eſt témoin, et je ris quand j'y penſe,
Comme leur demandais la nuit ma redevance;
Comme pour la payer ils ſuaient ſang et eau,
Mais je m'en battais l'œil d'uſer ainſi leur peau,
Ces braves gens m'avaient donné leur or, leurs terres,
De gagner leur amour ne me ſouciais guères,
Eux ils m'aimaient beaucoup ces ſatanés grigoux,
Je me fichais pas mal de leurs feux vertuchoux!
Ecoutez donc, Meſſieurs, une femme aviſée
S'efforcera toujours, fut-elle une épouſée,
D'obtenir de l'amour de ceux qui l'aiment peu;
Mais lorſqu'elle eſt aimée, elle ſe fait un jeu
De l'amour qu'elle inſpire; or aimant les déduits
J'uſais de mes maris, moi pour charmer mes nuits;
Je ne laiſſais jamais les choſes prendre rouilles,
Et ne leur permettait pas de me chanter pouilles;
Auſſi je les plaignais parfois ces malheureux,
Le bacon de Dunmow n'était pas fait pour eux!
Je gouvernais ces vieux parbleu par ma méthode,
Toujours mon bon plaiſir était leur loi, leur code,
Si qu'ils étaient heureux pour calmer mes vapeurs
De m'apporter ſouvent des préſents, Meſſeigneurs.
Dieu ſait ſi durement je leur frayais la voie,
Et que leurs jours n'étaient filés d'or et de ſoie.
Femmes qui m'écoutez, ainſi devriez-vous
Parler aux hommes, car, ceci c'eſt de l'hiſtoire,
Rien de moins malaiſé que leur en faire accroire,
La femme ment ſi bien ſous ſon petit air doux,
Qu'elle peut aiſément, ſi tel eſt ſon caprice,
Leur faire accroire que la vache a la jauniſſe,
Et prendre de ſon dire, et ſans chercher bien loin,
Pour le certifier ſa ſervante à témoin.

Mais écoutez comment je traitais ces beaux ſires,
A leur égard voici quels ils étaient mes dires :
—" Sont-ce là tes façons, voyons, dis vieux cagnard,
Pourquoi de mon voiſin la femme avec tant d'art
Se met-elle ? partout où va cette donzelle
On admire à l'envi ſes bijoux, ſa dentelle,
Tandis que je n'ai moi que de vieux oripeaux,
Ou des habits tout noirs comme ailes de corbeaux.
—Que faiſais-tu là bas, voyons, chez la voiſine ?
Eſt-elle donc ſi belle ?—Et dans notre cuiſine
Que vas-tu chuchoter à la bonne ? . . . Tu-Dieu !
Monſieur Chauffe la couche appaiſe un peu ton feu !
Et voyez le brutal ! ſi je vais, c'eſt licite,
En tout bien tout honneur, moi, faire une viſite
Chez un ami, voilà que monſieur le jaloux
Vient faire du ſcandale et du bruit ? vertuchoux !
—Tu reviens au logis auſſi ſaoul qu'une grive,
Et bien ſouventefois, et quand cela t'arrive,
Tu viens me ſermonner, mauvais prédicateur !
Tu dis qu'un homme a tort qui ſe fait l'épouſeur
D'une femme qui n'a que fort peu de fortune,
Que ça coute beaucoup, oui beaucoup de pecune ;
Que ſi, riche au contraire, et de plus de haut lieu
Souffrir ſon ſot orgueil eſt un tourment pardieu !
Que ſi la femme eſt jeune et gracieuſe et belle,
Tu dis, toi vieux gredin, qu'immanquablement elle
Ne reſtera pas chaſte, étant de tout côté
Aſſaillie, et devant céder par vanité !
Oui, tu dis en un mot que l'homme nous déſire
Pour notre or, notre taille, ou bien notre ſourire,
Parceque nous chantons, danſons ou caquetons,
Parceque nous avons d'admirable petons,
Donc, ſelon ton tarif, et c'eſt peu charitable,

Même nos qualités feraient la part du diable !
Tu dis que l'on ne peut conſerver un château,
Quand l'aſſiégeant l'entoure et par terre et par eau ;
Que ſi dans ta penſée, elle eſt vive et lubrique
De chaque homme elle ira convoiter la boutique,
Et comme un épagneul ſe jettera ſur lui
Juſqu'à ce qu'elle ait pu ſoulager ſon ennui ;
Car il n'eſt, pourſuis-tu, dans le lac ſi laide oie
Qui n'ait ſon compagnon pour la tenir en joie ?
Ainſi dis-tu, vaurien, en entrant dans ton lit,
Prêcher le célibat, le voilà ton zénith !
D'un éclair furibond, d'un éclat de tonnerre,
Puiſſes-tu vilain homme aller baiſer la terre !
Tu dis que la fumée et ſon exhalaiſon,
Et la maiſon qui tombe, et puis hors de raiſon
La femme qui grondotte,—ont l'unique avantage
De mettre l'homme en fuite, et dehors le ménage . .
Il eſt bouffon, ma foi, de voir un décrépit
De la ſorte grogner, cela paſſe crédit.
Les femmes, d'après toi comme ſainte n'y touche,
Ont de la modeſtie, et ſe pincent la bouche
Tant qu'elles chaſſent l'homme . . . inſolent ! nous dis-tu,
Mais l'ont elles happé, leur maſque de vertu
Tombe, et ſans ſe gêner elles montrent leurs vices . . .
Ce propos d'un grognon prouve bien les malices ! . .
Tu nous dis que les bœufs, les ânes et les chiens,
Chiens de chaſſe s'entend, avant d'en faire uſage
On les prend à l'eſſai pour ſavoir leurs moyens ;
Qu'on eſſaie un baſſin, que l'on goûte un fromage
Avant de l'acheter, mais dans le mariage,
De la femme qu'on prend la veille on ne ſait rien,
Et trop le lendemain . . . C'eſt ton penſer, vaurien :

Puiſque le lendemain ſi j'en crois tes indices
Nous nous déboutonnons et laiſſons voir nos vices !
Tu dis encor qu'à moins de louer ſa beauté,
Chaque jour lui donnant de la divinité,
Ta femme, vieux grigou, ne ſera pas contente,
Qu'il faut la regarder toujours, que ça l'enchante ;
Qu'il te faut la fêter, qu'il te faut faire honneur
A ſes parents, amis, à tout ſon ſerviteur,
Qu'il te faut, en un mot, paſſer bien des éponges
Sur ſes travers, ſes cris, et ſa mauvaiſe humeur ;
Oui, tu dis tout cela, vieux tonneau de menſonges !
Et cependant mort Dieu ! de ce pauvre Jacquin,
Notre jeune apprenti, tu médis vieux coquin,
Et le pourquoi ? C'eſt que belle eſt ſa chevelure,
Et que deci delà parfois il s'aventure
Etre mon cavalier. Tu ſerais mort demain
Que ne l'épouſerais quand il me ferait offre.
Et puis pourquoi toujours garder les clés du coffre ?
Ton or il eſt à moi comme à toi, c'eſt certain !

"Quoi ! penſerions-nous donc faire de notre femme
Une ſotte ! Tu-Dieu ! de par la Notre Dame !
St. Jacques le mineur, St. Jacques le majeur,
Ainſi point ne ſeras notre Maître et Seigneur !
Quand même ſous ta peau ſe chaufferait le Diable,
De mon corps, de mon bien ne ſeras le comptable !
Pourquoi m'eſpionner, avoir ſur moi ton œil ?
Voudrais-tu donc me voir dans ton coffre-cercueil ?
Grigou ! tu devrais dire à ta femme, au contraire :
" Alice, je te ſais fidèle ménagère,
Où te conduit ton goût va prendre tes déduits,
De mon eſtime ainſi va récolter les fruits."
C'eſt que nous n'aimons pas le mari qui prend note
De nos geſtes et faits ; honny ſoit qui s'y frotte !

“ Parmi les anciens béni ſurtout ſoit-il
Cet aſtrologue ſage, à l’eſprit ſi ſubtil,
Cet illuſtre ſavant, le ſeigneur Ptolemée,
Dont ſi juſte à toujours ſera la renommée,
Qui dans ſon Almageſte a conſigné ceci :
‘ L’homme le plus ſage eſt celui qui n’a ſouci
Chaque jour, hors chez lui, de ce que fait ſon monde.’
De ce dicton comprends la ſageſſe profonde ?
Lorſque l’on a chez ſoi plus que ſuffiſamment,
Faut-il priver autrui s’ébattre allégrement ?
La nuit, vieux radoteur, tu trouves ta pitance,
Puiſqu’à peine tu peux payer ta redevance ;
C’eſt être trop avare et trop feſſe-Mathieu
Qu’empêcher un autre homme en recherche de feu
D’allumer ſa chandelle à ta vive lanterne,
La lanterne te reſte y verras-tu plus terne ?
Puiſqu’il te reſte trop de quoi te plaindrais-tu ?
Théſauriſer du trop, crois-moi, n’eſt pas vertu !

“ Tu dis également que ſi je me fais belle
Ce n’eſt que du prochain pour guigner la prunelle,
Que la femme devrait s’habiller de pudeur,
Et non de vêtements d’éclat et de ſplendeur,
Que l’apôtre l’a dit : au diable ſoit ton texte,
Cela pour me vexer n’eſt qu’un mauvais prétexte.
Tu dis encor, vilain, et c’eſt fort inſolent,
C’eſt à ma modeſtie un outrage ſanglant,
Que dans tous mes atours je ſuis comme une chatte,
Si ſa robe on la brûle, auſſitôt on conſtate
Que l’animal félin de la maiſon ne ſort,
Mais ſi ſa robe liſſe eſt ſoyeuſe et brillante,
Elle ſort du logis, va poſer en amante
Sur le toit, d’un matou quêtant le doux tranſport :

Ce qui veut dire que ſi moi j'étais pimpante
Pour montrer mes atours, je m'en irais vieux fou
Avec n'importe qui courir le guilledou.
Impertinent jaloux que ta langue eſt méchante !
Quand tu prierais Argus, Argus et ſes cent yeux
De me garder, dût-il me garder de ſon mieux,
Quelque futé qu'il fut, je le ferais au même,
Et de le tromper net réſoudrais le problème.
Jéſus ! vieux radoteur ! raccourciſſe tes jours !
Toi qui viens nous prêcher dans de vilains diſcours
Que ce qu'on peut trouver de pire ſur la terre,
Le plus grand des fléaux, c'eſt une ménagère
Qui point ne ſympathiſe avec ton caractère !
Et puis lors te lançant dans des comparaiſons,
Et des comparaiſons ne ſont pas des raiſons,
Tu compares l'amour des femmes, mon beau ſire,
A l'enfer, au tiſſu de feu de Déjanire,
Au ſol ſtérile où l'eau ne ſaurait ſéjourner ;
Enfin tu dis encor, c'eſt à faire damner,
Que tout comme les vers s'infiltrant dans un chêne
Le rongent ſans pitié tant qu'il meurt à la peine,
De même auſſi la femme au logis ſe gliſſant
Ruine le mari par ſon art tout puiſſant,
Et que tous les maris affligés d'une femme,
Savent cela fort bien, et qu'ils peſtent dans l'âme !

“ Mes bons ſeigneurs, ainſi que bien vous le penſez,
A meſſieurs mes maris j'en ai dit plus qu'aſſez ;
Car je leur ſoutenais, c'était effronterie,
Qu'ils m'avaient dit tout ça, dans leur ivrognerie,
Tout était faux pourtant, mais prenais à témoin
Ma nièce et Jacquin. O mon Dieu ! quel tintouin !

J'ai donné jour et nuit à tous ces pauvres diables !
Et que leur ai causé de tourments effroyables ?
Comme un cheval savais très bien mordre et hennir,
Et je savais me plaindre, aussi crier, honnir,
Presque toujours alors que moi j'étais fautive,
Que me croyais perdue, au moins en perspective.
Le premier au moulin certes moud le premier,
Je me plaignais d'abord,—et j'avais le dernier.
Ils étaient trop heureux s'excuser au plus vite,
De faits certes auxquels ils auraient fait faillite ;
Ainsi les accusais, c'était malignité,
De courir la grisette alors qu'en vérité
Les pauvres vieux pouvaient à peine sur leurs jambes
Se tenir ; mais cela c'était des dithyrambes,
Qui bien doucettement allaient bercer leurs cœurs
De croire qu'à leur âge étaient si grands vainqueurs !
Je leur jurais de plus que si dans les ruelles
J'allais le soir, c'était pour guetter leurs donzelles,
Et sous cette couleur, Dieu sait ce que j'ai fait,
Et si de fils épais j'ai tissé leur bonnet.
Mais le bon Dieu nous a doté nous autres femmes
De larmes au besoin, et de ruses infâmes,
Ainsi je vous le dis, car c'est la vérité,
J'ai toujours gouverné de par ma volonté !
Mais par exemple au lit leur tenais la dragée
Haute, là je trônais, c'était mon apogée,
Et lorsque le calin m'entourait de son bras
Pour causer de plus près, ou prendre ses ébats,
J'avais soin lui chanter ennuyeuse homélie,
Je faisais la bégueule, et de lui j'obtenais
Pour complaire à ses fins ce que je désirais.
Ce point là décidé d'en faire à sa folie
Je le lui permettais : il faisait chère lie,

Et pouvait contenter alors ſon appétit.
Pour vous autres, meſſieurs, donc je dis cette hiſtoire,
Si vous la méditez, c'eſt un fait bien notoire,
Vous ſaurez plus ou moins en retirer profit.
Qui n'a bourſe garnie, on le ſait, n'a pas ſuiſſes,
Pour le gain je paſſais moi par tous ſes caprices,
J'aurais feint au beſoin vraiment d'y prendre goût ;
Mais en fait de bacon ne l'aimant pas du tout,
J'ai toujours grommelé morbleu, dans mon ménage,
Et de ce procédé ſu tirer avantage.
Le pape ſe fut-il à leurs côtés aſſis,
Que ne les euſſe pas épargné ces maris ;
Par ma foi, leur rendais parole pour parole,
Et n'euſſe point cédé, fut-ce pour une obole ;
Si qu'ils ont filé doux comme le plus prudent,
Ayant toujours grand ſoin ne tomber ſous ma dent.
Auſſi moi, leur diſais-je : " Approchez-vous chère âme !
Baiſez, voilà ma joue, apaiſez votre flamme,
Du miel de mes appas là gavez-vous du rob,
Mais ſoyez mon ami patient comme Job ;
L'un de nous doit céder, c'eſt le plus raiſonnable,
Soyez donc le plus ſage, et mettons-nous à table.
Qu'avez-vous maintenant à grogner, à gémir ?
Faites-moi donc connaître où voulez en venir ?
De ma vertu, voyons, eſt-ce le monopole
Qui vous tient tant au cœur qu'en faites votre idole ?
Prenez-la par St. Jean, qu'elle ſoit tout à vous,
Et ſi vous déſirez mettez la ſous verroux.
Pourtant ſi je voulais vendre la belle choſe,
Je me pavanerais fraîche comme une roſe,
De beaux ajuſtements et j'aurais le crédit !—
Mais je veux la garder pour orner votre lit.

Mais par Dieu ! je le dis, vous êtes très blâmable,
Egoiſme ſi grand eſt toujours condamnable !"

Avec ces deux maris ainſi je diſputais,
Mais à mes fins toujours moi je les amenais.

Je viens de vous offrir de mes maris la crème,
Me voilà maintenant parlant du quatrième.

Ce quatrième époux, las ! c'était un viveur,
C'eſt dire qu'il avait en ville une maîtreſſe,
Moi cependant j'étais dans ma verte jeuneſſe,
Lubrique, opiniâtre et voulant du bonheur !
Je danſais galamment au ſon d'une harpette,
Et chantais auſſi bien certes que l'alouette,
Lorſqu' un peu de vin doux m'avait mis en goguette.
Ce vil Métellius, ce ruſtre mauvais ton
Qui certain jour occit d'un grand coup de bâton
Madame ſon épouſe, et cela ſous prétexte
Qu'elle préférait l'an quand il était biſſexte
Pour boire un jour de plus ce cher vin qu'elle aimait,
Si j'euſſe été ſa femme, au même eut été fait :
Certe il n'aurait jamais pu m'empêcher de boire,
Ni de fêter Vénus, car Vénus j'en fais gloire,
Eſt, ce qu'après Bacchus, d'honneur j'aime le mieux :
Car auſſi ſûrement que l'hiver quand il gèle
Engendre les frimas, les glaçons et la grêle,
Une bouche friande attire l'amoureux.
Sur l'homme la femme a bien plus d'une excellence,
Elle a, pleine de vin, grand appétit de danſe,
Danſe d'amour s'entend, et plus d'un libertin
Aime la femme encor plus quand elle a du vin !
Oh ! Jéſus ! mon bon Dieu ! . . lorſque je me rappelle

Mes déduits, ma jeuneſſe et toute la ſequelle
De ces gentils plaiſirs, cela me fait au cœur,
Un bien qui porte encore avec ſoi ſon bonheur.
Le temps m'a par malheur effleuré de ſon aile,
Ma vigueur eſt un mythe, et je ne ſuis plus belle,
De ma farine j'ai paſſé la fine fleur,
Et n'ai plus que du ſon à vendre à l'amateur,
Je le vends de mon mieux, c'eſt vrai, mais je regrette
Les jours où l'on venait me conter la fleurette,
Cependant je ne veux engendrer de chagrin,
Et reviens à l'époux qui lors moulait mon grain.

J'ai dit que j'avais eu grand dépit, le confeſſe,
De ce qu'il prit plaiſir avec une maîtreſſe ;
Par St. Joſſe et par Dieu, je lui fis une croix,
Allez ! rude à porter ; ce fut du même bois ;
Non pas que de mon corps fiſſe vilain uſage,
Mais je faiſais aux gens ſi gracieux viſage,
Qu'il crevait dans ſa peau le malheureux jaloux.
Par moi ſur cette terre il fit ſon purgatoire,
Voilà pourquoi ſon âme eſt là haut dans la gloire,
Il me doit ce bonheur, qu'il le garde, entre nous.
Je l'ai turlupiné de la bonne manière,
Car dans ſa propre graiſſe il cuiſait ſa colère.
Il mourut, par ma foi, quand de Jéruſalem
Un beau jour je revins, ſur ſes os *requiem !*
Sous la croix maintenant il gît le pauvre hère,
Son tombeau ne vaut pas celui de Darius
Si bien hiſtorié par défunt Appellus,
Mais, parole d'honneur, il ne méritait guère
Pour le mieux enterrer que je me miſſe en frais.
Bon voyage à ſon âme, et qu'il repoſe en paix !



Mon cinquième mari, c'était par parenthèſe
Des cinq le plus rageur, et tant que je vivrai
Certes de ſes méfaits je me reſſentirai
Tout le long de mes reins où j'ai bien grand malaiſe ;
Mais il était au lit ſi gaillard, ſi diſpos,
Et quand il déſirait avoir ma belle choſe,
Savait m'entortiller ſi bien, que par Paphos !
Quoi qu'un inſtant avant il m'eut broyé les os,
M'eut battu comme plâtre, et ſans la moindre cauſe,
Je me laiſſais aller, je le dis, ſans détour,
En l'aimant avec rage aux vœux de ſon amour.
C'eſt que de cet amour il n'était pas prodigue
Avec moi, je l'avoue ; . . . il avait une intrigue,
Et portait, c'eſt certain, ſans rime ni raiſon
Son ardeur que j'aimais, ailleurs qu'à la maiſon.
Or, ſi je ne mens pas, avons nous autres femmes
Donné cours, ſur ce point, à bien des épigrammes
Que certes méritons ; c'eſt qu'eſtimons le plus
Les choſes, palſembleu ! dont on nous fait refus.
A grand' peine au marché vendons la marchandiſe
Et pouvons y gagner ſi le prix ſe tient fort ;
Mais un trop bon marché nous fait le plus grand tort,
Et ne nous revaut pas parfois la peine priſe.
La femme un peu futée à part ſoi ſait cela,
Et s'arrange de ſorte à ſe tirer de là.

Ce cinquième mari, Dieu béniſſe ſon âme !
Que je pris par amour, j'en jure Notre Dame !
Et non pour ſon argent, avait été d'Oxford,
Clerc pendant un moment ; ce n'était pas ſon fort,
Il le parait du moins, puiſque quittant l'école
Il était revenu loger ſur ma parole

Dans notre ville chez ma commère Aliſon,
Dieu de ſon âme ait pris en bien la livraiſon !
De mon cœur Aliſon ſavait le pot aux roſes,
Et mieux que mon curé les effets et les cauſes.
Mes ſecrets, mes penſers je les lui dévoilais,
Ce que faiſait mon homme auſſi le lui contais,
Je le diſais encor, parbleu, je le confeſſe
A certaine commère, auſſi bien qu'à ma nièce,
Sans m'inquièter mie alors ſi mon mari
De ces propos ma foi ſerait ou non marri.
Si que ſouventefois je pus voir ſon viſage
Rougir d'avoir donné priſe à mon bavardage.

Voilà qu'il arriva qu'un carême, une fois
(J'allais chez ma commère, oh ! bien ſouventefois,
Car j'aimais la gaité, j'aimais la cauſerie.
En Mars, Avril et Mai ſurtout la flânerie,
Et porter des cancans de maiſon en maiſon),
Le clerc Jacquin et moi, la commère Aliſon
Fûmes tous trois aux champs. Pendant tout ce carême
Mon quatrième époux était à Londres même,
Si que pour m'amuſer j'avais plus de loiſir
Et volontiers courais de plaiſir en plaiſir.
Alors j'aimais à voir, auſſi bien qu'être vue,
Savais-je de mon ſort quelle ſerait l'iſſue ?
Donc ſouvent je faiſais mes viſitations
Aux prêches, aux feſtins, veilles, proceſſions ;
Aux fêtes comme aux jeux, à des pélérinages,
Aux miracles joués, et voire aux mariages,
Et fière je portais dans ces occaſions
Mes robes d'apparat à grandes paſſions !
Et ſavez-vous pourquoi ni les vers ni les mites

De mes hardes n'étaient habitans illicites ?
C'eſt que ces vêtements, morbleu je les portais,
Et que dans mes tiroirs ils ne chômaient jamais.

Maintenant je reviens à ce que voulais dire :
Je vous diſais donc que nous étions dans les champs,
Badinant gentiment, ſouvent pouſſant de rire
Ce clerc et moi, ſi bien qu'à point prenant mon temps,
Prévoyant l'avenir, de façon aſſez neuve,
Je lui dis que pourtant ſi je devenais veuve,
Il pourrait m'épouſer.—Ce n'eſt pour me vanter,
Je vous engage tous à ne pas en douter,
Mais jamais je ne fus en fait de mariage
Au dépourvu :—J'eſtime une ſouris peu ſage
Lorſque pour ſe ſauver elle n'a qu'un ſeul trou,
Si ce trou là lui manque elle riſque ſon cou.
Je lui perſuadai donc qu'il avait ſu me plaire ;
(Cette ſubtilité je la dois à ma mère !)
Et je lui dis auſſi qu'avais rêvé de lui
Toute la nuit durant, qu'il voulait m'occire, oui,
Comme j'étais couchée en mon lit, ſur la droite,
Et que le ſang coulait tant que j'en étais moite,
Mais j'eus ſoin d'ajouter : "Oh ! ſi j'en crois mon cœur
Ce rêve là, vraiment, doit me porter bonheur,
Le ſang dénote l'or, je ſais çà dès l'enfance ;
Donc ce rêve en lui-même indique de la chance."
Or le tout était faux, je n'avais nullement
Rêvé de ce Jacquin, maís inſtinctivement
De ma mère ſuivais en cela la doctrine,
Car ma mère en ſon temps ſavait jouer ſon quine.

Mais maintenant, voyons, où donc en ſuis-je, quoi ?
Oh ! par Dieu, m'y voici, meſſieurs, excuſez-moi !

Lorſque mon quatrième était là dans ſa bière
Je pleurai cependant, je n'avais mieux à faire,
C'eſt l'uſage en ce cas ; puis avec mon mouchoir
Je cachai mon viſage, afin qu'on n'y put voir.
De chagrin, entre nous, moi je n'en n'avais guère,
J'avais un autre époux, ſitôt fait l'inventaire.
A l'égliſe on porta le lendemain matin
Mon défunt, ſes voiſins, et notre clerc Jacquin
Pleurant, ſuivaient le deuil. Moi, comme en Dieu
j'eſpère
Quand des pieds de Jacquin je vis l'aimable paire,
Sa jambe façonnée au tour, oh là, d'honneur !
Dès ce même moment lui donnai tout mon cœur.
C'eſt qu'il avait vingt ans, moi j'en avais quarante,
Mais de lubricité j'étais étincelante,
Cela me ſeyait bien, et par ſainte Vénus !
A mes piquants attraits donnait un chic de plus ;
J'étais d'ailleurs en tout une franche luronne,
Belle, riche, encor jeune en toute ma perſonne,
Et je ſavais fort bien par mes défunts maris
Que de mon inſtrument tirais des ſons exquis.
608 A madame Vénus j'appartiens ſans conteſte,
Par mes ſenſations, mon ardeur, et le reſte,
Mais s'il s'agit du cœur, vrai j'appartiens à Mars.
Vénus m'a fait cadeau des appétits épars
De la lubricité, voire de la luxure,
Mais de la force Mars m'a fait l'inveſtiture.
Mon aſcendant était, quand je naquis Taurus,
Et Mars était dedans. Mais pourquoi, mordicus !
L'amour ſerait-il donc un péché ? . . C'eſt ſtupide !
Moi je ſuivais toujours mon inclination,
Et pour excuſe j'ai ma conſtellation,

Qui fait que ne ſaurais point tolérer le vide;
Et que quand par hazard ma chambre de Vénus
N'a plus un occupant, cela fait hiatus.
Sur ma lèvre d'ailleurs de Mars on voit l'empreinte,
Et dans un autre endroit du regard hors l'atteinte.
Car auſſi ſûr vraiment que mon ſalut eſt Dieu,
Je n'ai jamais d'amour éprouvé le doux feu
Par calcul, intérêt, diſcrétion, prudence,
Au contraire toujours j'ai raiſonné, je penſe,
Suivant l'heur du moment, ſuivant mon appétit,
L'objet de l'appétit fut-il grand ou petit,
Habitât-il d'ailleurs ou palais, ou manſarde,
Fut-il court, noir ou blanc, je n'y prenais pas garde.
Que vous dirai-je enfin? . . ſinon que fin du mois
Ce gentil clerc Jacquin, ſi galant, ſi courtois,
Glorieux m'épouſait en grand' cérémonie,
Et que je lui donnais tout ſans parcimonie,
Les terres et l'argent que de tous mes maris
J'avais jadis reçu. Mais je m'en repentis
Après, et joliment. C'eſt qu'il ne voulait faire
Rien à mon gré; ſi bien qu'un jour en ſa colère
Il me gratifia d'un ſi beau coup de poing
Que pendant fort long-temps dà je n'entendis point;
Et pourquoi ce courroux? Parceque d'un ouvrage
Moi j'avais déchiré, le grand mal! une page.
J'étais opiniâtre, il eſt vrai, c'eſt un fait,
Et ma langue aſſez bien faiſait le moulinet,
Et puis je perſiſtais dans mon indépendance
Vouloir me promener nargue de ſa défenſe!
Auſſi pour m'enſeigner garder le décorum
Me pourſuivait-il des "*Geſta Romanorum.*"
Comme Simplicius Gallus (un homme infâme!)
Ayant ſurpris un jour à ſa porte ſa femme

Tête nue, auſſitôt l'abandonna ma foi,
Et pour toute ſa vie, et ſans le moindre émoi.
Comme un autre romain d'une humeur auſſi noire,
Dont il me dit le nom, mais n'en ai plus mémoire,
Abandonna ſa femme un jour le lourd panſu
Pour être dans l'été ſortie à ſon inſçu.
Et puis il me cherchait dans ſa bible néfaſte
Ce proverbe malſain du vieil eccléſiaſte,
Où l'écrivain défend et très expreſſement
Qu'un époux à ſa femme accorde ſeulement
Permiſſion d'aller où ſon déſir la porte;
Alors il concluait ſon ſermon de la ſorte:

"Celui qui ſur du ſable établit ſa maiſon,
Qui pouſſe ſon cheval aveugle, hors de ſaiſon
Dans un champ labouré,—qui ſans plus de raiſon
A ſa femme permet du grand air le poiſon,
Eſt digne du gibet et de la pendaiſon!"

Mais il prêchait envain; et pas plus qu'une figue
Ne priſais les ſermons dont il était prodigue,
Et ſon proverbe faux, et ſon vilain dicton
Ma foi! je m'en fichais comme d'un vieux toton.
Par lui je ne voulais pas être corrigée;
Je déteſte celui qui comme une dragée
Veut me faire avaler l'amère vérité,
Et la ſeule ne ſuis; j'en ai velléité.
Or ceci le mettait contre moi fort en rage
De ne pouvoir mater mon indompté courage.
Maintenant je vous vais dire par St. Thomas!
Pourquoi je déchirai cette page à ſon livre,
Ce qui le vexa tant que bien qu'il ne fut ivre
Il me battit au point que mon oreille, hélas!

Après ce traitement qui n'était du tout tendre
Pendant un fort long-temps ne put plus rien entendre.

Vous ſaurez qu'il avait un livre favori,
Qu'il aurait volontiers lu, ce très cher mari
Et la nuit et le jour. D'un format aſſez vaſte,
Ce livre il l'appelait je penſe Théophraſte.
Ce large et vieux bouquin fort gros, en vérité,
Avait toujours le don d'exciter ſa gaité.
Il y avait auſſi dans ce monſtrueux tome
Un ancien clerc de Rome, un nommé St. Jérôme
Cardinal, qui jadis, écrivit, je crois bien,
Un livre aſſez hardi contre Jovinien.
Il y avait encore arrangés à ſa guiſe,
Tertullien, Criſippe, auſſi Dame Héloiſe,
Qui fut un jour abbeſſe aux portes de Paris,
Tertula, Salomon, Ovide et ſes houris,
En un mot comme en cent bien des plaiſanteries
Sur les femmes, leurs tours et leurs finaſſeries.
Ce livre il y liſait dès qu'il avait loiſir
Sans ſe laſſer jamais de s'en bien divertir,
Tout ce que ces auteurs dans leurs vilaines âmes
Ont entaſſé d'affreux contre les pauvres femmes;
En ſorte qu'il ſavait les légendes-cancans
Ecrites ſur la femme auſſitôt nés les ans,
Bien plus qu'il ne ſavait des femmes exemplaires
De la Bible, les mœurs et les beaux caractères.
Car un clerc, voyez-vous, ne dit jamais du bien
Des femmes, c'eſt déjà beaucoup s'il n'en dit rien.
Si les femmes, Meſſieurs, euſſent écrit l'hiſtoire
Comme les clercs l'ont fait, l'humanité peut croire
Que les hommes, ma fine, euſſent été traités
Comme anges fort déchus, comme des éhontés.

Ces enfants de Vénus, et de Monſieur Mercure
Dans leurs œuvres ſont peu d'accord, je vous aſſure.
Mercure aime, on le ſait, et Sageſſe et Savoir,
Vénus aime l'argent, l'orgie et le Pouvoir.
Ces diſpoſitions entièrement diverſes
Font qu'ils ont tous les deux des qualités inverſes.
Par ainſi, dans Piſces Mercure eſt peu ſaillant
Et même il eſt tout-à-fait défaillant,
Quand Vénus au contraire eſt alors exaltée;
Et Vénus défaillit, lorſque dans ſa montée
Mercure eſt élevé. Donc pour concluſion,
Pour un clerc une femme eſt . . . . . déſillusion.
Le clerc quand il vieillit, et qu'il ne peut plus faire
Les œuvres de Vénus, ne vaut pas une paire
De ſavates ma foi; c'eſt alors qu'il écrit
Que les femmes ne ſont que des joujoux de lit,
Qui ne ſauraient garder le vœu du mariage,
Et l'univers entier croit un tel radotage!

Mais vrai je perds mon temps ici à diſcourir,
Et dois pourtant au fait à la fin en venir,
A ſavoir que ce fut pour avoir d'une page
Arraché le feuillet que je fus de ſa rage
La victime,—d'abord, car me vengeai par Dieu!

Un ſoir donc Mons Jacquin liſait au coin du feu.
De notre grand-mère Eve, il lut d'abord l'hiſtoire;
D'Eve, qui par ſon fait, a, ſi devais l'en croire,
Impitoyablement damné le genre humain,
Et fait mourir plus tard Jéſus:—Eſt-ce certain
Que le genre humain fut perdu de par la femme?
On pourrait en douter, je le crois ſur mon âme!
Puis il lut que Samſon d'une femme amoureux

Par elle fut d'abord privé de ſes cheveux,
Ce qui lui fit bientôt après perdre ſes yeux:
Puis il me lut encor comme quoi Déjanire
Pour capter Mons Hercule, en ſa peau le fit frire!
Il n'oublia non plus les peines, les tourments,
Les terribles émois, tous les embêtements
Qu'eut Socrate à ſouffrir avec ſes ménagères
Qu'il ne ſe gênait pas d'appeler des mégères:
Comme Xantippe un jour lui jeta, quel affront!
Son pot rempli d'urine, et cela ſur le front,
Ce qui fit que Socrate, en philoſophe auſtère
S'eſſuyant, dit: " La pluie appaiſe le tonnerre!"
Il riait d'un fou rire, en ſa méchante humeur,
De la Paſiphaé, cette reine de Crète
Qui pour ſervir les feux d'une amour malhonnête
Dans une vache creuſe empriſonnait ſon cœur,
Afin de mieux jouir du charmant tête à tête
De ſon beau taureau blanc. Abominable horreur!
Il n'oubliait non plus la belle Clytemneſtre
Qui ſur Agamemnon mit un jour le ſequeſtre
En le faiſant mourir déſagréablement,
Pour plaire à ſon complice, Egiſte, ſon amant.
Puis il me dit comment, et de quelle manière
Amphiaraus fut englouti dans la terre,
Quand par Périclymène il était pourſuivi;
Comment traîtreuſement, par le ſort deſſervi
Aux Grecs qui le cherchaient, ſon épouſe Eriphile
Pour un beau collier d'or révéla ſon aſile.
Puis il me raconta l'hiſtoire de Luna,
Qui n'aimant ſon époux un ſoir l'empoiſonna;
Puis il me raconta celle de Lucilie,
Lubrique, elle aimait mieux l'amour qu'une homélie,
Or, pour que ſon mari fut plus aimable au lit

Elle lui fit un philtre avec de l'aconit,
Si que le lendemain c'était du dernier fomme
Qu'il dormait dans fes bras ce trop aimé cher homme!
Puis il me dit comment certain Latynius,
Parlant à fon compère un certain Arrius,
Lui dit qu'en fon jardin exiftait, c'était drôle!
Un arbre fur lequel, chacune à tour de rôle
Ses trois femmes avaient au deffus du gazon,
Accompli crânement un jour leur pendaifon.
" Oh!" dit cet Arrius, " la bizarre aventure!
Promets-moi de cet arbre une bonne bouture,
Et je la planterai, fois fûr dans mon jardin!"
Puis il me raconta des hiftoires fans fin
Ayant trait à des faits de plus récente date,
Et contre moi c'était autant de coups de patte,
Des femmes vous tuant leurs maris dans leur lit,
Et laiffant leurs amants faire à leur appetit,
Lorfque fur le plancher gifait chaud le cadavre;
Ou bien d'autres encor, et ce fpectacle navre!
Enfonçant aux dormeurs dans leurs cerveaux un clou,
Ou les empoifonnant; ou leur tordant le cou.
Il vous affaifonnait tout cela de proverbes
Plus nombreux qu'en ce monde il n'en pouffe des
herbes!
" Bien mieux vaut," difait-il, " ton habitation
Etre avec un dragon, un vautour, un lion,
Qu'être avec une femme à l'humeur atrabile,
Qui du matin au foir t'échauffera la bile!
Bien mieux vaut," difait-il, " être en un coin
couché,
Ou dans une foupente au haut d'un toit juché,
Que d'être en un logis, fut-ce au premier étage,
Et dans un lit foyeux,—avec femme qui rage;

Toutes les femmes font fans une exception,
De méchants efprits pleins de contradiction,
Qui déteftent toujours ce qui parfois peut plaire
A leurs maris, tant eft vilain leur caractère!"
Il difait qu'une femme en mettant de côté
Sa chemife le foir, y met fa chafteté;
Que la plus belle femme et la plus magnifique
A moins qu'elle ne foit, par grand hazard, pudique,
Eft moins qu'un anneau d'or dans le nez d'un cochon,
Et que qui court après agit en cornichon!
A ces propos hargneux je ne faurais vous dire
Le fiel qui dans mon cœur infiltra fon délire,
Et quand je m'apperçus qu'il lirait fans répit
Toute la nuit durant ce livre archi-maudit,
J'en arrachai foudain une, deux ou trois pages,
Et de mon déplaifir pour qu'il reçut des gages,
De mon poing tout fermé je lui fichai par Dieu
Un coup qui l'étendit au beau milieu du feu.
Lui, vexé, fe rua fur moi comme un vampire,
Et me donna des coups de poing de mal en pire,
Auffi dans peu d'inftants tombai fur le carreau
Comme une morte quoi!—Mon fatané bourreau,
Me voyant à fes pieds là gifant immobile,
Fut faifi de terreur, et rengaina fa bile,
Si qu'il eut bien voulu n'être pas dans fa peau.
Cependant m'éveillant: "Ah ça, beau jouvenceau!"
Dis-je, " tu devais donc m'égorger pour mes terres,
Et pour ces biens mondains que te donnai naguères?
Cruel! et cependant avant que de mourir
Je voudrais t'embraffer, c'eft un dernier défir!"
Lui de s'agenouiller et d'affez bonne grâce,
Difant: " Mon Alifon que faut-il que je faffe
Pour te convaincre ici que ne te battrai plus?

En ce piteux état te voir me rend confus!"
Cependant il s'avance, et ſoudain je lui flanque
Un ſoufflet ſur la joue:—" A toi vil ſaltimbanque!"
Lui dis-je, " et maintenant ma foi je veux mourir,
Je ne puis plus parler, au diable l'avenir!"
Mais à la fin pourtant, ce ne fut pas ſans peine,
Nous parvinmes tous deux à porter notre chaîne,
Il me rendit la bride, et dès lors gouvernai
A mon gré la maiſon, et ſa main et ſa langue,
Nos terres et nos biens; une ſeule harangue
Lui fit jeter au feu ſon livre au forcené,
Et lorſque j'eus enfin ſurpris par mon adreſſe
Le pouvoir, et que fus au logis la maîtreſſe,
Qu'il m'eut dit: " Mon bijou fais à ta volonté,
Prends ſoin de ton honneur, à toi l'autorité!"
Depuis ce jour jamais nous n'eûmes de querelles,
Et notre maiſon fut un nid de tourterelles.
Je lui fus très fidèle, et fus bonne envers lui,
Que le bon Dieu là haut le préſerve d'ennui!
Et maintenant, Meſſieurs, ajouta la Commère
Si vous voulez l'ouir, ſi cela peut vous plaire,
Je vais narrer mon conte . . . . ."

" Oh là," dit le Quêteur,
" Madame auſſi vrai que déſire mon bonheur,
Pour un conte voici, le jure par Catulle!
Un long commencement, un bien long préambule!"

" Que vient nous chanter là ce Frère de malheur!"
A dit ſoudain l'Huiſſier, " par les bras du ſeigneur!
Voyez donc bonnes gens! comme une mouche un Frère
Vient fourrer ſon vieux nez, où ce nez n'a que faire?

Ici que parles-tu d'un long commencement ;
Ce commencement là nous plait infiniment,
Fiche nous donc la paix, ou va faire ta quête
En enfer ſi tu peux,—maladroit trouble-fête !"

" Oui dà, ſur ce pied là, vous le prenez, Huiſſier,"
Dit le Frère Quêteur, " ça dût-il vous ſcier
Il vous faudra pourtant avant que je ne parte,
Entendre un conte ou deux dont vous paierez la carte,
Ce ſont contes d'Huiſſiers, qui mettront les rieurs
De mon côté, vous qui vous moquez des Quêteurs !"

" Eh ! bien !" dit l'Huiſſier, " ſoit maudite ta
figure !
Que ſois maudit ainſi que ma progéniture,
Si moi je ne raconte à tous ces auditeurs,
Avant que nous ayons paſſé par Sittingbourne,
Deux ou trois contes ſur de laids Frères Quêteurs
Qui te feront biſquer ; tiens la tête te tourne,
Je le vois et te plains ! . ."

—" Paix ! plus vite que ça !"
Interrompit notre Hôte ; et puis il dit : " Or ça
Que cette femme enfin nous diſe ſon hiſtoire :
Frère Quêteur, Huiſſier, c'eſt à ne pas y croire,
Comme gens ivres d'*ale* agiſſez, ce n'eſt beau ;
Allons, Dame ! narrez, et tirez le rideau
De votre conte, c'eſt le mieux que puiſſiez faire !"

" Ainſi ſoit-il, Meſſire !" a repris la Commère,
" Si j'ai permiſſion de ce Frère Quêteur ?" . . . . .
—" Parlez, Dame," fit-il, " je ſuis votre écouteur !"



CONTE DE LA COMMERE DE BATH.

QUAND Arthur était roi de la
Grande Bretagne,
Alors un pays de cocagne,
Régnaient auſſi la Fée et le Lutin,
Qu'on rencontrait ſouvent par voie
et par chemin,
Chantant, riant, danſant dans plus d'une prairie.
Ce bon vieux temps était le temps de la féerie.
Car depuis que partout vont les frères quêteurs,
D'autres frères auſſi, de Dieu les ſerviteurs,
Côtoyant les ruiſſeaux, viſitant les cuiſines,
Les cités et les bourgs, les caſtels, les chaumines,
Les granges et les lieux hantés au temps jadis,
La fée et le lutin tous deux ſemblent occis:
Car où ſe promenait par le paſſé la fée,
Souvent quelque peu décoiffée,
Maintenant vous voyez un bon frère quêteur,
Tout glorieux de ſa beſogne,
Dans ſa limite allant mendier . . . . du bonheur,
C'eſt à dire les biens qui lui ſont rouge trogne.
Les femmes peuvent donc ſeules aller au bois
Sans craindre les lutins comme au temps d'autrefois.

Or il advint d'Arthur pendant le règne
Qu'un Chevalier tout gai, tout pimpant et tout frais,
Et qui logeait à telle enſeigne
Du Roi dans le propre palais,
Revenant de chaſſer rencontra d'aventure
Seule au bois jeune fille à gentille tournure,
Si que d'un tel morceau tenté,
Malgré ſes cris, malgré ſa volonté,
Il lui prit ſa virginité.

Cet abus déloyal de la force brutale
Fit à la cour d'Arthur tant de bruit, de ſcandale,
Que le gai Chevalier, fut, telle était la loi,
A mourir condamné. Mais de la Reine au Roi
Fut ſi fervente la prière,
Pour ce félon, qu' Arthur ne crut mieux faire
Que lui donner la vie, à la Reine laiſſant
Le ſoin de le punir ou non l'adoleſcent!

"Grand merci, ſeigneur Roi," ſoudain a dit la
Reine,
"Toi, Chevalier," dit-elle, "es encore en grand'peine,
Et ta tête n'eſt pas ſolide ſur ton cou,
Et qu'elle y tint long-temps je n'en répondrais prou.
Toutefois je veux bien moi t'accorder la vie
Si tu réponds au gré de mon envie
A cette queſtion: 'Quelle choſe ici bas
La femme plus déſire et dont fait plus de cas?'
Si tu ne peux répondre à la minute,
Prends ton temps; je t'accorde un an avec un jour,
Va chercher cette énigme, et reviens ici pour
M'en apporter le mot; va point ne te rebute;

Au jour nommé sois dans ce lieu
Me délivrer ton corps; tu le promets . . . . adieu!"

Quand on ne peut faire à sa tête,
Il faut se résigner à subir la tempête,
Notre gai Chevalier bien moins gai que chagrin,
Prit congé tout penaud, et fila son chemin.

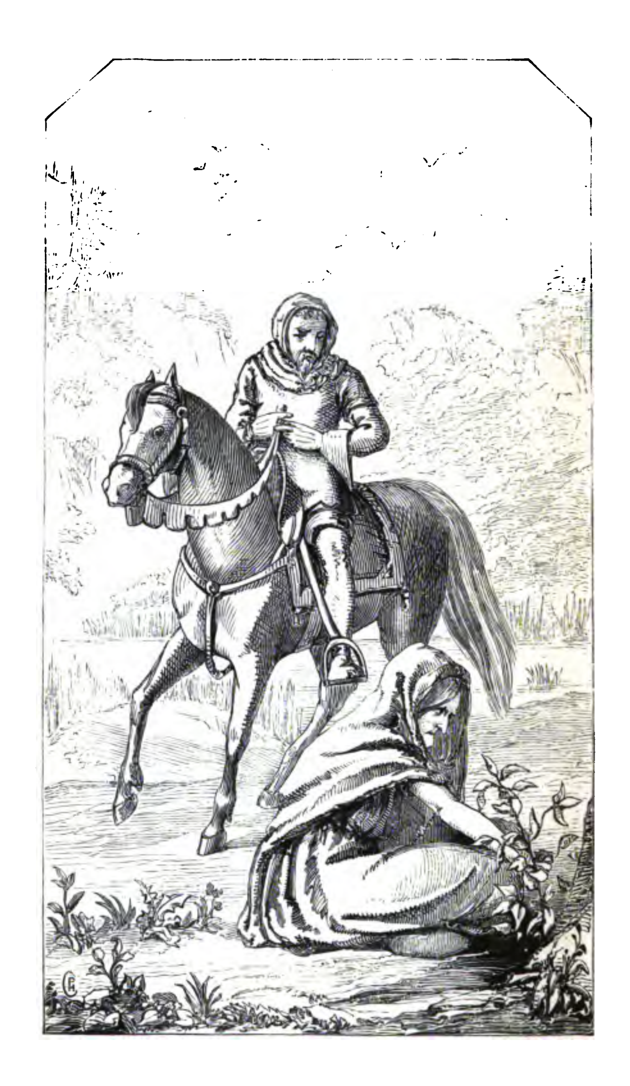
Le voilà donc allant, frappant à chaque porte,
Et cherchant à savoir d'une façon accorte
"Quelle chose ici bas
La femme plus désire et dont fait plus de cas?"
Mais d'accord sur ce point ne rencontrant personne.
L'une eut aimé le mieux le sceptre et la couronne,
Une autre les bijoux, une autre gros profit,
D'autres de beaux habits, ou les plaisirs du lit,
D'autres d'être bien souvent veuves,
Pour avoir et maris nouveaux et robes neuves.
Les unes soutenaient qu'on gagnait notre cœur,
Alors qu'adroitement on était bon flatteur,
Le fait est quę la flatterie
De l'amour est l'artillerie.
D'autres enfin disaient que ce qu'aimons le mieux,
C'est dominer sur tous, et d'en faire à nos têtes,
D'un homme n'être pas le sujet des conquêtes,
Mais qu'il dise à chacun au contraire en tous lieux
Que nous sommes sages commères,
Point légères du tout, mais bonnes ménagères.
Car pour dire la vérité,
Qu'à l'endroit où le bât nous blesse
Un homme nous écorche, et sa brutalité
Nous la paierons d'un coup de pied, je le confesse,
Qu'on essaie on verra. Plus nous sommes au fond

Vicieuſes, et plus d'un reſpect très profond
Toutes voulons qu'on nous entoure,
De ſublimes vertus nous aimons qu'on nous bourre,
Et prétendons que ſous notre bonnet
Nous pouvons garder un ſecret.
A cette blague là, meſſieurs, n'allez pas croire,
Femme ayant un ſecret ne le gardera pas,
Tant cancaner pour elle a des appas;
Témoin Midas: en voulez-vous l'hiſtoire?

Ovide nous dit quelque part
Dans ſes mille et une merveilles
Que ſous ſes longs cheveux, certe avec beaucoup d'art
Midas, le Roi Midas cachait ſes deux oreilles;
(C'étaient oreilles d'âne;)—et ſa difformité
Etait ſi bien célée en vérité,
Que nul ne s'en doutait, nul excepté ſa femme;
Comme il l'aimait de cœur et d'âme,
Un beau jour en effet
Il lui dit ſon ſecret,
La ſuppliant la bonne dame
Ne jamais ſouffler mot
Sur ce ridicule défaut.
La gente et douce créature
Vite a dit: « Seigneur, je le jure,
Voudrais-je vous donner un ſi vilain renom,
Mais je porte auſſi votre nom,
Et je vous trahirais par telle vilénie?
Ce ſerait un péché, ce ſerait félonie!"
Et cependant elle en crevait
D'avoir à garder ce ſecret:
Et le cœur lui gonflait tant et tant la mignonne,
Ne pouvoir le dire à perſonne,

Qu'elle courut vers le prochain marais,
(Tel un butor patauge en ſes roſeaux épais,)
Et près de l'eau mettant ſa bouche,
Au riſque de prendre une douche,
"Belle eau," dit-elle, "oh! ne me trahis pas,
Entre nous, mon mari, le puiſſant Roi Midas,
A deux longues oreilles d'âne
Qu'il diſſimule à chacun ſous ſon crâne!
Et maintenant enfin je puis reſpirer . . ouais!
Sur ma parole j'étouffais!"
Que cette hiſtoire vous confirme
Dans ce fait que je vous affirme:
"C'eſt que dût-elle attendre un tantinet,
Femme ne peut long-temps poitriner un ſecret."
Si quelqu'un d'entre vous par hazard eſt avide
Savoir la fin du conte, il n'a qu'à lire Ovide!

Ce Chevalier, de mon conte héros,
Quand il vit qu'il avait en vain uſé ſes os
A courir le pays narguant et vent et biſe
Sans pouvoir amener à bien ſon entrepriſe,
C'eſt-à-dire à ſavoir "Quelle choſe ici bas
La femme plus déſire, et dont fait plus de cas?"
Eut le cœur tout penaud, fut dans grand embarras.
Mais quoiqu'à noirs penſers ſon eſprit fut en proie,
Vers le caſtel d'Arthur il dut prendre ſa voie,
Car le lendemain de ce jour
Etait le temps fixé pour le retour.
Comme avec ſes ſoucis il chevauchait, par chance,
Le long d'une forêt, il apperçut en danſe
Vingt-quatre dames, oui, peut-être plus encor,
Près d'elles vivement comme il prenait l'eſſor,
Dans l'eſpoir énivrant gagner de la ſcience,



Pourtant ſur le gazon, dans un noir carrefour,
Il apperçut aſſiſe en un coin une femme . . . .

Page 267.

Il fut tout attrapé, ne trouver tout autour
Que le ſilence,
Elle avait diſparu la danſe ;
Pourtant ſur le gazon, dans un noir carrefour
Il apperçut, aſſiſe en un coin, une femme ;
Plus vilaine, je crois, ne ſe vit ſur mon âme.
Se levant, cette vieille a dit au Chevalier :
" Sire, vous chevauchez dans un obſcur ſentier
Qui ne conduit à rien ; dites-moi, je vous prie,
Que cherchez-vous ici ? . . Puis, ſans forfanterie,
Vous être utile, car, on ſait, les vieilles gens
Ont un certain acquis, et beaucoup de bon ſens."
—" Ce que je cherche ici, je ne ſaurais le taire,
Le voici, ma très chère mère :
C'eſt de ſavoir : ' Quelle choſe ici bas
La femme plus déſire, et dont fait plus de cas ?'
Du mot de cette énigme, oh ! ſi pouvez m'inſtruire ;
Je ne ſaurais vous dire
Combien je paierais largement
Cet opportun enſeignement."
—" Engage toi donc par ſerment
Ici, ſur ma main," lui dit-elle,
" Que ce que je voudrai, ſi c'eſt en ton pouvoir,
Tu le feras,—et dès avant ce ſoir
Sur cette obſcurité, je mettrai la chandelle !"
—" Ainſi ſoit-il !"—a dit le Chevalier,
" Ma parole eſt à vous ; pouvez vous y fier !"
" Pour lors," a-t-elle dit, " elle eſt ſauve ta vie,
La Reine n'aura nulle envie
A la choſe que t'apprendrai
Dire nenni. Ta réponſe à ſon gré
Sera, n'en doute pas ; et meſdames ſes femmes
T'admireront les bonnes âmes !

En avant donc!" Et ſans plus de diſcours,
Du chemin lors dans le parcours,
Elle lui gliſſe au tuyau de l'oreille
Une courte leçon, qui fit vraiment merveille,
Et rendit allègre et diſpos
Notre héros!

A la cour arrivé, le cœur plein de lieſſe,
Ce Chevalier a dit que ſelon ſa promeſſe
Il vient tenir ſon jour, et qu'il eſt prêt
De la Reine à ſubir l'arrêt.
Mainte gentille et noble dame,
Et mainte damoiſelle étaient là ſur mon âme,
Maintes veuves auſſi, dit-on,
A la cour qui donnaient le ton,
Par la haute excellence
De leur expérience.
Embraſſant tout d'un œil altier,
Comme juge trônait la Reine.
On obtint le ſilence avec un peu de peine,
Puis on dit à l'Huiſſier
D'introduire ce Chevalier.
Et la Reine lui dit de dire à l'auditoire:
"Quelle choſe ici bas
La femme plus déſire, et dont fait plus de cas?"

Ce Chevalier on peut le croire
Ne ſe fit pas prier; d'une voix de ſtentor,
Que par toute la cour on entendait encor
Quand il ne parlait plus, répondant à la Reine:
"Ma gracieuſe Souveraine,"
Dit-il, "la choſe qu'ici bas
Femme le plus déſire et dont fait plus de cas,
C'eſt d'être en tout, et pour tout la maîtreſſe,

Souveraine du cœur ainſi que du logis ;
Belles dames c'eſt là pour vous le Paradis,
Et votre ſuprême lieſſe.
En un mot comme en cent et malgré nos clameurs
La femme veut toujours dominer ſur nos cœurs.
Et maintenant j'ai dit, et duſſiez-vous m'occire
Je ne rétracte en rien mon dire !"

Dans la cour il ſe fit un long frémiſſement,
On chuchottait ; et femme, fille et veuve
Diſaient : " Ce Chevalier eſt un impertinent,
Mais il eſt galamment ſorti de cette épreuve,
Il mérite la vie . . ." A ce même moment
Se leva lourdement
Comme un cauchemar, la vieille,
Que notre Chevalier avait trouvé la veille.
" A vous," a-t-elle dit, " merci,
Ma Souveraine, Dame et Reine,
Avant que votre cour ne ſoit levée, ici
Daignez compatir à ma peine,
Et rendez-moi juſtice :—Ai dit au Chevalier
Cette réponſe qui vous a paru d'un ſage,
Et qui lui vaut la vie ;—or, ne le peut nier
Il m'a donné ſa foi pour gage
Qu'il m'accorderait mon vouloir,
Si ce que demandais était en ſon pouvoir,
Or, devant cette cour, Chevalier, je te prie
De me prendre pour femme, et ne fais veſpérie,
Je t'ai ſauvé la vie, et le ſais comme moi
Si je mens, dis non, ſur ta foi !"

" Hélas ! trois fois hélas ! telle fut ma promeſſe,
Le reconnais et le confeſſe,"
A dit le Chevalier, " mais pour l'amour de Dieu

Demandez autre chofe au lieu
De me punir par un tel mariage,
Prenez mon bien, prenez mon héritage,
Je ne me plaindrai pas, mais oh! laiffez mon corps
En paix."—" Nenni," dit-elle alors,
" Nenni, quoique je fois immonde, vieille et pauvre,
Pour tous les tréfors du Hanovre,
Pour tout le minerai que nous cache en fon fein
Notre mère la terre
Ne voudrais pas ne pas être ta ménagère!
Et voire tes amours, moi qui t'aime fi bien!"
—" Mes amours!" a t-il dit; " oh! pour ça non, mégère!
Et dire qu'il me faut hélas!
Moi Chevalier, m'unir dans un rang auffi bas!"
Mais il eut beau dire et beau faire,
Malgré fon dépit, fa colère,
Et bien qu'il en fut très marri,
Force lui fut d'être enfin fon mari,
Et le foir arrivé, pour comble de difgrâce
Avec elle au lit prendre place.

Peut-être quelques uns pourraient-ils m'accufer
De ne pas leur analyfer
La joie et l'appareil qu'on vit à cette fête.
A cela ma réponfe eft prête:
Il n'y eut point de fête, encor moins de feftin,
Notre Chevalier moult chagrin,
Bien penaud, et baiffant l'oreille,
Secrètement le lendemain
Epoufa fon horrible vieille,
Et tout le jour comme un hibou
Se cacha, ne fais dans quel trou.

Les voilà dans le lit.—Quel horrible ſupplice
Pour notre pauvre Chevalier !
Il était là, comme dans un guêpier,
Et ſe tournait de ci, de là . . —" Dieu vous béniſſe !
Mon cher mari, mon noble époux,
Mais dites-moi donc, entre nous,
Des Chevaliers d'Arthur eſt-ce là la méthode,
Ce ſerait un drôle de code,
Se retourner de ci, de là, ſans aucun but,
Sans offrir à l'hymen le plus léger tribut ;
Moi je ſuis votre amour, qui plus eſt votre femme,
Je vous ai ſauvé de la mort,
Et jamais, non jamais ne vous ai fait de tort ;
Pourquoi donc vous conduire ainſi quand mon cœur brâme
Après vous la première nuit ?
De mon amour, pour vous, eſt-ce donc là le fruit ?
Dites-le moi, quel eſt mon crime ?
Et s'il eſt réparable, il ſera réparé !"

—" Réparé ! . . non jamais, car je ſuis la victime
De ton aſtuce, à toi, qui de naiſſance infime
As ſu te faire prendre, et ce, contre mon gré,
Odieuſe mégère, être dénaturé !
Eſt-ce donc étonnant que ſi laide et ſi vieille
Auprès de toi, ſi mal je veille ?
Oh ! plût à Dieu que je puſſe mourir !"

" Ah !" dit-elle, " voyons, car il faut en finir,
Et juſqu'au fond, fouiller la choſe,
Eſt-ce donc là vraiment la cauſe
De votre manque de repos ?"

—“Certes,” fit-il, “par Atropos!”
—“Eh bien! feigneur,” lors reprit-elle,
“Si je voulais, pourrais amender tout cela,
Avant trois jours, pour moi c'eft bagatelle,
Mais fi vous conduifiez d'une autre façon dà!
Toutefois bel époux trouvez bon, je vous prie,
Que contre ce grand mot de gentilhommerie
J'entre d'abord ici ma proteftation:
D'être bon gentilhomme avez prétention,
Parceque vos ayeux, par chance,
Ont été grands, c'eft de l'outrecuidance
De votre part, très cher; ça tombe fous le fens
Que le propre mérite eft ce qui fait les gens.
De la vertu celui qui fans faire étalage
Se conduit noblement partout comme un vrai fage,
Voilà mon gentilhomme, il n'en eft de meilleur,
Celui-là n'eft pas un hâbleur!
Je détefte la momerie,
C'eft du Chrift que nous vient la gentilhommerie,
Et non de nos ayeux, et non de leurs écus,
Les richeffes jamais ne furent des vertus!
Certes de nos ayeux recevant l'héritage
Nous pouvons nous targuer d'être de haut parage,
Mais dites-moi, ces bons ayeux,
Peuvent-ils les léguer à leurs petits neveux,
Ces vertus, qui, vivants, en firent de grands hommes,
Et qui les fit depuis appeller gentilfhommes?
A vous permis d'accaparer leur rang,
Mais fans vertu que fert de fortir de leur fang?

Il parle dans ce fens l'oracle de Florence,
Dante s'exprime ainfi dans fa rare éloquence:
L'héritier d'un beau nom rarement le grandit,

Difficile à porter, c'eſt déjà grand crédit
Pouvoir le ſoutenir avec honneur et gloire :
L'arbre n'envoie aux cieux une branche acceſſoire ;
La gentilhommerie elle a ſa ſource en Dieu,
Des ayeux ne pouvons revendiquer que peu,
Et ce peu quel eſt-il ? . . . Des choſes temporelles
Qui peuvent s'amoindrir et s'écorner entr'elles.
Chacun ſait auſſi bien que moi
Que ſi la gentilhommerie
Devait de père en fils ſe tranſmettre, ma foi,
Comme ſe tranſmet une hoirie,
Gentilſhommes ſeraient entr'eux
Non vicieux, mais vertueux.
Prenez du feu, dans une maiſon ſombre
Portez-le, puis fermez les portes à l'entour,
Et puis vous en allez en emportant votre ombre,
Il brûlera là juſqu'au jour,
Ou plutôt juſqu'à ce qu'il meure,
Auſſi pur, auſſi vif que ſi dans la demeure
Nombre de gens ſe groupaient tout autour.
Vous voyez par là que la gentilhommerie
N'eſt pas comme le feu qui remplit ſon devoir ;
Partout dans la chaumine auſſi bien qu'au manoir,
Parmi ſes deſſervants toujours l'humeur varie,
Et Dieu ſait ſi ſouvent le fils d'un haut ſeigneur,
S'abaiſſe à des méfaits indignes d'un grand cœur.
Du nom de gentilhomme, oh ! celui qui ſe targue
Parcequ'il compte au rang de ſes ayeux,
Des cœurs nobles et vertueux
Qui loin de ſuivre en bien feu ſon père, le nargue
Et ſe pavane vicieux,
Celui là n'eſt pas gentilhomme,
Fut-il Duc ou bien Comte il eſt à peine un homme,

D'infâmes actions en ont fait un crétin,
Un manant, un rustre, un vilain!
La gentilhommerie, oh! c'est la renommée,
Par les ayeux laissée au sénat, à l'armée,
C'est le nom qui nous vient de Dieu,
Mais de vertus pour nous qui jamais ne tient lieu.

Consultez l'histoire ancienne,
Tenez voilà Valérius,
Il montre avec orgueil la grandeur plus qu' humaine
De ce Tullus Hostilius,
Qui pauvre s'éleva par ses seules vertus
A la pourpre romaine.
Lisez Sénèque, aussi Boethius,
Là vous verrez écrit que la noblesse
La vertu la confère, et non pas la richesse.
Donc très cher mari je conclus
Que quand bien même mes ancêtres
Eussent été de rudes êtres
Très peu favoris de Plutus,
Cependant lorsque Dieu peut me faire la grâce
De vivre sans péché, quoique l'on dise et fasse,
Dès que vis vertueusement
Dès cet instant je suis noble vraiment.
Je passe à cet autre reproche
Que je suis pauvre, mais pauvreté nous rapproche
De la Divinité;—vous savez que Jésus
Fils du Dieu Tout Puissant pauvre a vécu sur terre,
Il eut pu vivre au milieu des écus,
Pourquoi préféra-t-il vivre dans la misère?
Pour mieux se rapprocher de l'homme, rien de plus!
La pauvreté contente est une honnête chose,
Qui fait vivre de peu, de soi-même dispose;

Qui s'eſtime content malgré ſa pauvreté
Eſt riche, quand bien même il n'aurait de chemiſe;
Mais celui dont la vie eſt une convoitiſe,
Et qui voudrait en vérité
Avoir tout ce qu'il voit, ce n'eſt qu'un pauvre hère
Dont la richeſſe même eſt abjecte misère.
Seul celui qui n'a rien, qui ne convoite rien,
Eſt riche, car il a la pauvreté pour bien.
Voyons, croyez-vous donc que la pauvreté vraie
Du froment ſoit l'ivraie?

"Juvenal en riant, fait de la pauvreté
Un éloge ma foi digne d'être cité:
Il nous dit que le pauvre eſt toujours joyeux drille,
Que lorſqu'il va par monts par vaux,
Il peut jeter à l'air tous ſes eſprits vitaux,
Folâtrer en un mot, ſans crainte qu'on le pille."
"La pauvreté," diſait Adrien l'Empereur
Cauſant avec un philoſophe,
"Eſt un bien déteſtable; et cependant l'étoffe
En eſt bon teint; c'eſt un fort grand moteur
D'activité pratique; et ſouvent la ſageſſe
Dans ſon tiſſu groſſier a trouvé la richeſſe."
La pauvreté c'eſt cependant,
Quoique cela paraiſſe étrange,
Une poſſeſſion qui ne craint accident,
Que perſonne n'envie, et qui rarement change
De mains.—La pauvreté, j'en fais ici l'aveu,
Nous fait connaître à nous,—nous fait connaître Dieu.
La pauvreté, mais c'eſt un lorgnon ce me ſemble,
Par ſon tout petit bout nous voyons nos amis,
Nos vrais amis!—Ils ſont peu nombreux tous enſemble;
Par ſon gros bout voyons ces ennemis

Que contre nous misère assemble.
Donc, mon seigneur, puisque je ne vous lèse en rien,
Ne me reprochez pas ma pauvreté,—mon bien!

" Et maintenant voyons, venons à ma vieillesse:
Vous me la reprochez comme acte de bassesse,
C'est fort mal, savez-vous? . . . Si n'ai de grands auteurs
Qui s'inscrivent pour moi, vous autres mes Seigneurs
Qui dites que: " Noblesse oblige!"
Serez de mon côté, dans l'espèce, vous dis-je!
Vous croiriez vous manquer à vous mêmes d'égards
Si n'incliniez vos fronts à l'aspect des vieillards.

"Or quand vous dites que je suis immonde et vieille,
Eh bien! tant mieux pour vous, ne serez point cocu,
Car vieillesse et laideur, et ce n'est pas merveille,
Sont les plus sûrs veilleurs, dit-on, de la vertu.
Toutefois connaissant vos goûts et vos délices
Je dirais même vos caprices
Je ne décline pas votre appétit mondain,
Et le satisferai dans ce qu'il a d'humain.
Choisissez maintenant une de ces deux choses,
De m'avoir vieille et laide, et ce, jusqu'à la mort,
Mais fidèle et soumise en tout état de causes,
Et ne vous donnant jamais tort,
Ou bien de m'avoir jeune et belle,
Et de prendre chance," dit-elle,
" De recevoir chez vous des gens qui, par ma foi,
Viendront très peu pour vous, viendront beaucoup pour moi:
Je vous donne à choisir, choisissez, mon beau sire,
Et de votre pensée au moins daignez m'instruire."

Ce Chevalier avise, et puis moult triftement:
" Ma dame, et mon amour, et mon époufe chère,
Je me mets," a-t-il dit, " de mon confentement,
Et je crois bien que je ne puis mieux faire,
Sous votre entier gouvernement.
Voyez donc, avifez et choififfez vous-même,
Ce qui vous femble mieux, réfolvez le problème,
Ce que ferez fera bien fait
Et me tiendrai pour fatisfait."

" Alors j'obtiens fur vous," dit-elle, " la maîtrife,
Puifque puis gouverner et choifir à ma guife?"

" Certes femme," a-t-il dit, " le tiens pour le meilleur!"

"Eh bien donc baife-moi! toi mon gentil feigneur!
Et ne nous fâchons plus; tiens, vrai, je te pardonne,
Et pour toi je veux être à la fois belle et bonne.
Dieu me faffe mourir fans avoir ma raifon
Si je ne fuis l'honneur de ta maifon,
Si je ne fuis demain au moins toute auffi belle
Qu' impératrice ou reine, ou noble jouvencelle,
Qui fait jabot de fes attraits divers
Entre les deux confins de ce vafte univers.
Ma vie elle eft maintenant à ta garde,
Tire les rideaux et regarde!"

Et quand le Chevalier vit, de tous fes yeux vit
Qu'elle était fi jolie avec autant d'efprit,
Et qu'elle était fi jeune, il eut immenfe joie,
Et comme un vautour fur fa proie

Fondit en l'étreignant dans ſes bras follement,
Et lui donna tant de baiſers vraiment
Qu'elle faillit mourir ſous ce débordement.
Elle, en toutes choſes, fut ſage,
Et jamais, non jamais ne lui donna d'ombrage.
Ils vécurent ainſi dans grand contentement,
En paix, juſqu'au dernier moment;
Et que Jéſus Chriſt vous envoie
Pour que vos jours ſoient tous filés d'or et de ſoie
De bien jeunes maris, ayant vif appetit
Au lit,
Soumis, frais et diſpos, qui vous tiennent en joie;
Et jamais en amour ne demandent crédit!
Jéſus auſſi daigne abréger la vie
De ces vilains époux qui pouſſés par l'envie,
Veulent nous gouverner, et dominer vainqueurs;
Quand à ces vieux grigous avares de dépenſes,
De nos actions contrôleurs,
Nous entourant de défiances,
Que la peſte les happe, et que dans ſon charnier
Elle entaſſe leurs os, et leurs impertinences
Pour le bonheur du monde entier!





PROLOGUE DU FRERE.

DE l'ordre des Quêteurs le digne et noble Frère
Contre l'Huiſſier toujours avait ſourde colère,
Bien que juſqu'à préſent, mû par reſpect humain,
Il n'eut à cet Huiſſier rien dit de trop vilain.
A la fin cependant il dit à la Commère :
" Dame ! Dieu vous accorde, et c'eſt là ma prière,
Bonne vie !—Auſſi bien que puiſſe proſpérer !
Ce que vous avez dit mérite de durer,
Vous avez touché là matières ſcholaſtiques
Avec un fort grand ſens, et des mots ſympathiques,
Mais comme chevauchons ici ſur le chemin,
Et cauſons pour cauſer, laiſſons là le latin,
Et les citations, et ſous aucun prétexte
Surtout, des livres ſaints ne commentons le texte ;
Commenter l'écriture et les livres de Dieu,
Du clergé c'eſt le lot, mais dans un autre lieu.
Mais ſi cela vous plait, mes ſeigneurs et meſdames,
Je veux vous raconter, n'y voyez d'épigrammes
Un tour d'Huiſſier ; pardi ! vous ſavez très bien, ouais !
Qu'on ne peut d'un Huiſſier dire grand bien jamais !

Un Huiffier c'eft connu s'en va de ville en ville
Traquer fornicateurs jufqu'en leur domicile,
Et porteur de mandats, pour prix de fa vertu,
Eft berné bien fouvent, et bien fouvent battu!"

"Ah! Seigneur! devriez," interrompit notre
Hôte,
"Etre poli, courtois, ne tomber dans la faute
Par de vilains propos d'attaquer le prochain;
Nous ne voulons ici ni débats, ni difputes,
Vraiment fe chamailler eft le plaifir des brutes;
Laiffez là votre Huiffier, et nous narrez foudain
Votre hiftoire."—"Nenni," fit l'Huiffier, "qu'il me
dife
Tout ce qui lui plaira; je n'en fais cafardife,
Et lui dis à fon nez: lorfque viendra mon tour,
Je lui dirai fon fait, et cela fans détour;
Je lui dirai tout net quel il eft fon office,
Pour lui faire plaifir et lui rendre fervice;
Je lui ferai toucher du doigt en quel honneur
Eft un Frère Quêteur, faux, rampant et flatteur!"

Notre Hôte répondit: "Paix là, pas davantage!"
Et puis après il dit au Frère: "Il eft plus fage;
Immédiatement cher maître nous narrer
Votre hiftoire, plutôt, que de la différer."





CONTE DU FRERE.

JADIS, dans mon pays, poſſédant plus d'un acre,
Homme de rang, vivait un noble Archidiacre
Qui faiſait crânement bonne exécution
Contre la fornication,
Contre la diffamation
Et la ſorcellerie, et voire l'adultère,
Et ces crimes hideux en horreur à la terre ;
Contre les marguillers, contre les teſtaments,
Et contre les contrats, manque de ſacrements,
Contre l'uſure, auſſi contre la ſimonie,
Et des péchés nombreux la ſequelle infinie ;
Il ſéviſſait ſurtout contre les débauchés,
Et lorſque ſur le fait ils étaient accrochés,
Il leur fallait de la finance
Pour ſe laver de leur incontinence,
Et ceux qui payaient peu dans telle circonſtance
Etaient bafoués, mal menés,
Et leurs biens, qui plus eſt, fortement écornés ;
Et quand contr'eux on portait plainte,
De la juſtice alors ils reſſentaient l'étreinte.

Payer dîme mesquine était crime envers Dieu,
Et l'avare avec lui certes n'avait beau jeu;
Car avant que l'évêque eut semoncé le drôle,
Du dit Archidiacre il était sur le rôle,
Alors de par sa juridiction
Il avait infligé verte correction.

Il avait un Huissier là tout prêt dans sa manche,
Dont l'âme, je le crois du moins, était peu blanche;
Garçon futé s'il en fut toutefois,
Et qui faisait fort bien ses coups en tapinois.
Pour le mettre au courant, et lui tracer la voie
Il avait pour limiers fils et filles de joie,
Un ou deux, trois ou quatre au plus;
Par eux il savait mordicus,
Du gibier quel était à tel jour le repaire,
Et Dieu sait s'il usait alors son savoir-faire.
Car quand même ce gueux d'Huissier
Comme un bouc ou comme un bélier
Serait méchant, ne veux pas par cajolerie
Le ménager pour sa putasserie.
Les Huissiers n'ont sur nous droit de correction,
N'ayant pas juridiction,
Et ne l'auront jamais quelqu'en soit leur envie!"
—" Par St. Pierre! ainsi sont filles qui font la vie,
Nous n'avons pas le droit d'entrer dans leur sénat,
Ni de troubler leur saint apostolat!"
—" Paix là," dit l'Hôte, " ou que dans sa justice
Dieu vous fasse le don de quelque maléfice,
Pour vous punir de l'interruption!
—Vous reprenez votre narration,
N'épargnez rien cher maître, et si l'Huissier tempête
Que son courroux ne vous arrête!"

" Cet Huiffier, ce voleur, cet infigne pendard
Ne fais trop comment avait l'art
D'avoir fous main," reprit le Frère,
" De vils courtiers d'amour pour le moins une paire,
Comme on garde un faucon dans la vieille Angleterre
Pour chaffer l'oifeau, le leurrer,
Et puis enfin s'en emparer.
Ces vils courtiers d'amour lui contaient à l'oreille
L'épifode du jour, le cancan de la veille,
Et de chaque récit
Notre drôle favait tirer un grand profit,
Dont il taifait le chiffre à fon honoré maître,
Qu'il dupait crânement le traître!
Sans mandat maintefois citer un libertin,
Le menacer du Chrift, et de fon anathème,
Pour lui c'était d'ordinaire un bon thême
Qui rapportait à fon gofier du vin,
Et fans reproche
De nombreux écus à fa poche.
Il avait pris pour modèle Judas,
Et de voler fon maître il faifait fes choux gras;
Pour tout dire en un mot dans un feul amalgame
Il renfermait, ce cœur fans âme,
Un Huiffier, un voleur, un débaucheur infâme.
A fa fuite il avait encor
Des marchandes d'amour, et de par ces donzelles,
Il favait le matin qui, la nuit, avec elles
Avait couché, Ralph, Jean, Robert, ou bien Hector,
Et pour lui c'était mine d'or;
Avec un feint mandat, une voix de rogomme
Au chapitre il citait et la donzelle et l'homme,
Et puis de l'homme après quelque façon,

Par pitié recevant une graffe rançon,
Il avait foin encor que de quelque vétille
Ce plumé fe laiffa carotter pour la fille;
Avec l'argent d'autrui c'eft ainfi qu'il payait
L'achat du fcandaleux fecret.
Il en favait plus long cet Huiffier malhonnête
Dans l'art de foutirer d'énormes pots de vin
Sans foulever grande tempête,
Qu'en deux ans ne pourrais vous en conter enfin;
Il flairait la luxure, il flairait l'adultère,
Comme un vaillant limier fait flairer un repaire,
Tous fes efforts étaient mettre le vice à nu,
Car en cela gifait fon plus clair revenu;
Exploiter la concupifcence,
Epier jour et nuit cet univers cornu,
C'était où cet Huiffier adroit trotte-menu
Mettait fon favoir-faire, et fon intelligence.

Or il advint un certain jour
Que cet Huiffier toujours à l'affût d'une proie
Chevauchait, ruminant fa joie,
Pour citer une veuve un peu fur le retour
Dont il efpérait bien, et cela non fans caufe,
Obtenir un pour-boire, ou bien quelqu'autre chofe,
Qu'il vit devant lui s'avançant,
(C'était d'un bois fous la lifière,)
Un gai Bailli portant un bel arc reluifant
Et plus d'une flèche légère.
Court et de gros drap vert il avait un manteau,
Frange noire ornait fon chapeau.

"De tout là bas, Monfieur, moi je vous voyais poindre,"

Dit cet Huiffier, " falut! charmé de vous rejoindre."
—" Soyez le bien venu!" répondit celui-ci,
" Vous, et chaque gaillard fe promenant ainfi!
Chevauchez-vous bien loin fous ce feuillage?
Il eft fi doux goûter la fraîcheur de l'ombrage,"
Dit-ce Bailli :—" Non pas!" dit cet Huiffier,
" Je vais très près d'ici, non loin de ce hallier,
Je vais là lever une dîme
A mon feigneur acquife, et par droit légitime."
—" Es-tu donc un Bailli?" . . —" Certes," dit cet Huiffier!
(Il n'ofait pas, fachant de fon état l'ignoble,
Et c'était un fentiment noble!
Avouer tout crûment un fi hideux métier.)

" Par Dieu," dit le Bailli, " cher frère!
Nous fommes tous les deux Baillis,
Mais je fuis inconnu de par tout ce pays,
Et fi tu veux bien mériter, bien faire,
Tous deux nous deviendrons amis.
J'ai de l'or, de l'argent par là bas dans ma caiffe,
Si donc un jour, tu viens dans mon comté,
Chez moi tu feras à ton aife
A te bien recevoir mettrai ma vanité!"

Dit cet Huiffier: " Merci, grand merci, foyons frères,
Sommes-nous pas déjà confrères!"
Et leurs mains d'un commun accord
S'uniffant dans un beau tranfport,
Ils fe jurèrent l'un à l'autre
D'être pour chacun d'eux fur leur foi, bon apôtre
Jufqu' à la mort.

Cet Huiffier venimeux était de plus jacaffe
Et bavard comme une bécaffe,
Cherchant toujours à tout favoir ;
" Frère," dit-il, " où donc eft ton manoir
Afin qu'un jour ou l'autre on puiffe t'aller voir ? "
Ce Bailli lui répond d'une voix doucereufe :
" Frère, il eft du côté du nord . . .
Ma maifon fera bien heureufe
Te pofféder en fon reffort ;
Et je t'indiquerai fi bien, fi bien la route
Avant de nous quitter,—que je n'en fais pas doute
Tu la trouveras fans effort."

" Tandis que cheminons enfemble
Tous deux à l'amble,"
Dit cet Huiffier : " Cher Bailli de mon cœur,
Enfeigne-moi quelque tour de voleur,
Quelque bonne et fine rouerie,
Quelqu'acte de gredinerie,
Qui puiffe à flots, par un moyen nouveau,
Au moulin faire arriver l'eau.
Et ne va pas furtout ufer de réticence,
Par crainte de péché, par cas de confcience,
Nenni dà, dis-moi chaftement
Le fecret de ton rudiment."

" Voici donc," dit-il, " très cher frère.
L'apperçu de mon favoir-faire :
Mes gages font très exigus,
Mon maître eft dur, et dur eft mon office,
Il me donnerait mordicus
Honnêtement fort peu d'écus,

Si je n'exploitais l'injuftice :
Je vis d'extorfions ; je prends un peu partout,
Par adreffe ou par violence,
Et fin de l'an j'arrive à gagner ma dépenfe
En faifant ainfi bois de tout !"

"Ah ! doublement nous fommes frères !"
Dit cet Huiffier, "ainfi moi je fais mes affaires ;
A moins que ce ne foit ou trop lourd ou trop chaud
A prendre ne fuis pas manchot !
Quand à ce que je puis grappiller en cachette
J'en ai bien la confcience nette,
Sans mes exactions certes ne vivrais pas,
Aux confeffeurs ne dis le cas,
Car en ce monde il faut que chacun vive,
Sur ce chapitre là j'ai la foi très active.
Par St. Jacque et par Dieu !
Que nous avons bien fait nous trouver en ce lieu !
Mais dis-moi ton nom, je te prie ?"
Dit cet Huiffier. Pendant cette flagornerie
Notre Bailli fe prit à rire un peu.
"Tu veux favoir," lui dit-il, "Frère
Qui je fuis et quel eft mon nom ?
Qui je fuis ? . . je fuis un Démon ;
Mon manoir eft l'enfer, je chevauche fur terre
Pour acquérir ce que l'on veut bien me donner,
Ce que parfois je puis glaner.
Ma richeffe eft ce que j'agrippe,
Car, mon ami, voler, c'eft là mon feul principe.
Tu chevauches, très cher, à même intention,
Ne t'occupant jamais d'une bonne action ;
Ainfi je fais, et pour obtenir une proie
J'irais au bout du monde avec plaifir et joie !"

"Ah! *Benedicite!*" dit cet Huiffier foudain;
"Je vous croyais un Bailli, c'eft certain.
Mais c'eft que vous êtes fait comme
Un homme!
Avez-vous donc auffi quand vivez en enfer
Une forme d'os et de chair?"

"Oh non! certes," dit-il, "nous n'avons forme aucune,
Mais quand cela nous plait, nous pouvons en prendre une,
Etre homme ou finge tour-à-tour,
Ou quelquefois ange un beau jour,
Le tout pour tromper l'homme;
Un pouilleux de jongleur le myftifie en fomme,
Et j'en fais bien plus long ma parole d'honneur,
En fait de rufe qu'un jongleur!"

Dit cet Huiffier: "Pour quelle caufe
Ne confervez-vous pas même métamorphofe
Pour courir ainfi les chemins?"
—"Parce que," lui dit-il, "nous prenons telle forme
A nos vœux plus conforme,
Pour mener à bien nos deffeins
Et finir fûrement par happer notre proie."
—"Mais qui vous force à ce labeur fans joie?"
—"Bien des caufes, meffire Huiffier,"
Dit le Démon; "mais cher fais trève à ton gofier,
Chaque chofe a fon temps. Reçois donc mes excufes
Ne pouvoir t'expliquer ici toutes mes rufes;
Frère, ton efprit eft borné,
Et près du mien eft trop difproportionné;

Tu ne pourrais donc pas comprendre
Ce que voudrais te faire entendre,
Le jour eft court, fon premier quart
Eft paffé, je te quitte, et fans plus de retard ;
Car fi je puis je veux accrocher quelque chofe,
Quelque vilaine fleur à défaut d'une rofe ;
Je dois te dire, toutefois,
Que nous travaillons maintefois
De par l'ordre de Dieu dont fommes d'aventure
Les inftruments auprès de toute créature.
Sans Dieu n'avons aucun pouvoir certain,
L'homme toujours étant fous l'ombre de fa main.
Quelquefois à notre prière
Nous pouvons harceler, affliger la matière,
Mais fur l'âme ne pouvons rien,
Témoin feu Job que nous traitâmes en vrai chien :
Quelquefois nous pouvons fur le corps et fur l'âme
Nous déchaîner, et nous le faifons dame !
Avec double plaifir ; et quelquefois auffi
Il nous eft accordé de faire mal à l'âme,
Mais fans toucher au corps ; à Dieu difons merci !
Si l'homme dans ce cas fort vainqueur de la trame,
Et qu'il réfifte à la tentation
Il eft fauvé ; c'eft malédiction
Sur nous, car nous voulions fa perte,
Avec le genre humain étant en guerre ouverte !
D'un homme, d'autrefois nous nous faifons valet,
Pour mettre fon âme au traquet,
Ainfi de St. Dunftan je fus le domeftique,
Comme on le lit dans fa chronique !"

"Mais, dites-moi fincèrement
Les corps que vous prenez font-ils réellement

Des corps," dit cet Huiffier, " faits de cette fubftance
Qui de l'homme forme l'effence ?"
—"Nenni," dit le Démon, "nous fommes quelquefois
Des apparitions,—ou prenons le minois
D'un mort de façon étonnante,
Si que parlons raifon d'une voix fi puiffante
Que l'on peut fuppofer que nous venons du ciel,
Témoin feu Samuel,
Caufant avec la Pythoniffe ;
Car, entre nous, je crois qu'il eft officiel
Je te le dis fans artifice,
Qu'il n'était pas réel
Ce Samuel !
Je ne veux pas à ta croyance
En impofer, ni faire violence,
Mais t'avertis, que plus tard tu fauras
(Crois bien que ne plaifante pas),
Quelles formes nous prenons, frère,
Et tu pourras alors prêcher fur la matière
Mieux que Virgile en fon vivant,
Et que Dante lui-même ; et c'était un favant !
Maintenant chevauchons compère,
De bons amis comme une paire,
Jufqu'à ce que bientôt,
Tu me laiffes tout feul à croquer le marmot."

—" Non pas," dit cet Huiffier, " oh ! non fur ma parole
Cela n'arrivera ; ne fuis pas fi frivole,
Je fuis Bailli, partant homme d'honneur,
Je tiendrai ma promeffe auffi vrai qu'ai du cœur ;
Car encor que tu fois le Diable
Si te manquais de foi me croirais miférable,

Nous nous fommes tous deux juré fraternité
Serai ton frère avec fincérité.
Nous cherchons tous les deux à faire nos emplettes,
De ton côté fais tes recettes,
Moi je m'occuperai du mien ;
Et fi l'un de nous deux meilleur praticien
Que l'autre, obtient meilleure chance,
Entre nous deux partageons la balance."
—" C'eft parler comme un livre, ou comme Salomon,
Qu'il en foit donc ainfi !" répondit le Démon.

Sur ce fans tarder davantage,
Chacun a repris le voyage,
Ils marchaient tout penfifs, quand près de la cité
Où cet Huiffier allait tenter une recette,
Ils rencontrent une charrette
Pleine de foin, qu'avec brutalité
Conduifait un roulier tout rouge de colère,
C'eft que profonde était l'ornière,
Et la roue embourbée au moins jufqu'à l'effieu
Mettait en danger le moyeu.
" Hue ! oh ! vieux Céladon ! et toi pouffive Grife,
Le Diable vous ragaillardife,
Ou corps et os qu'il vous emporte au loin,
Vous vilains animaux, la voiture et le foin,
Tant je trime avec vous par votre couardife !"

Cet Huiffier fe dit à part foi :
" Ici nous aurons une proie."
Puis auprès du Démon fe frôlant tout en joie :
" Frère," dit-il, " écoute, écoute par ta foi !
N'as-tu pas entendu l'homme de ce charroi ?
Il vient de te donner, oh ! la bonne aventure
Le foin et les chevaux, qui plus eft la voiture ! . ."

—“ Nenni dà !” dit le Diable ; “ et pour cela, crois-moi !
Ce charretier ne veut le moins du monde
Me donner ſa voiture, encor moins ſes chevaux,
Son foin non plus, ni tous ſes oripeaux,
Ce qu'il dit, c'eſt l'effet de ſa faconde,
Attends un tantinet, et parbleu tu verras !”

Alors ce charretier pour ſortir d'embarras
Du timonier frappa la croupe ;
“ Tire donc, animal, ou ſinon je te coupe
Le flanc avec mon fouet.” La voiture ſoudain
De l'ornière ſortit, et reprit ſon train-train :
“ Hue ! eh ! bravo ! Jéſus Chriſt nous béniſſe !
Et qu'il béniſſe auſſi l'ouvrage de ſa main !
Bien tiré, Céladon, te faiſais injuſtice ;
Hue ! eh ! la Griſe ! . . A toi merci, mon Dieu !
A toi bon St. Eloi !—De cette fondrière
Je ſuis enfin ſorti ! . . Chriſt à toi ma prière !
Sain et ſauf reſte mon eſſieu !”
Dit le Démon : “ Que t'avais-je dit, frère ?
Ce charretier qui jurait comme un chien,
Dans le fond de l'âme eſt chrétien.
Continuons notre voyage,
Ce n'eſt pas pour nous ſon fourrage.”

De la cité quand ils furent dehors
Du Démon s'approchant alors,
Cet Huiſſier lui dit : “ Mon cher frère,
Ici tout près demeure une vieille mégère,
Qui plutôt de ſes biens donner le moindre ſou,
Préférerait, je crois, qu'on lui tordit le cou.

J'en veux tirer ſur ma parole
Douze ſous,—quand bien même elle en deviendrait
folle,
Ou je la citerai demain
Devant notre fabrique, et j'aurai de ſon grain,
Quoique, le dis avec franchiſe,
Réellement je n'ai ſur elle aucune priſe.
Puiſque dans ce pays tu ne fais pas tes frais,
Sur moi prends bon exemple, et vois comme je fais."

Cet Huiſſier frappe au logis de la veuve.
" La vieille ici," dit-il !—" parierais que je treuve
Dans un tête-à-tête avec toi
Un Frère, un Prêtre, un Curé quoi !"
—" A ce moment de la journée,
Qui frappe là ?" . . dit la veuve étonnée.
" Dieu vous garde, meſſire, et *Benedicite !*
Daignez me faire part de votre volonté !"
—" J'ai," dit l'Huiſſier, " pour vous, mandat de
comparaître
Demain, devant notre archi-prêtre
Pour répondre à la cour, ſur certaine action
Qui rentre dans ſa juridiction :
Demain, entendez-vous, ne manquez de paraître ;
Ce ferait cas de malédiction !"
" Que Jéſus Chriſt, le Roi des Rois," dit-elle,
" Ou bien le St. Eſprit me prenne ſous ſon aile,
Ne puis aller ſi loin, monſieur l'Huiſſier,
Sans riſquer de mourir, je ſuis encor malade,
Mes pauvres reins ſont en capilotade,
Ne pourrais me traîner au delà du ſentier.
Ne pouvez-vous me donner un libelle
De l'accuſation ?" dit-elle,

"Je répondrai par un procurateur
A mon accusateur."
—"Oui," reprit cet Huissier, "mais finance, ma chère,
Donne-moi douze sous, j'arrangerai l'affaire,
Sous l'éteignoir je mettrai le délit;
N'aurai de cet argent qu'un bien faible profit,
Ce que reçois, c'est pour mon maître,
Car tu le sais, de l'autel vit le prêtre.
Allons sus! donne-moi bien vite douze sous,
Je veux filer mon nœud, et retourner chez nous."
"La sainte vierge me protège!
Douze sous!" dit la vieille,—"Huissier où les prendrai-je?
Savez-vous pas quelle est ma pauvreté?
Envers moi devriez faire la charité!"
—"Eh bien!" dit-il, "je veux que le Diable m'emporte,
Si pour river ton clou je n'irai de main morte!"
—"Las!" dit-elle, "Dieu sait que je n'ai pas péché!"
—"De tes hélas! ne suis touché,
Finance," reprit-il, "ou par Dame Ste Anne
J'emporterai de ta cabane,
La poële que j'apperçois
Pour me couvrir des frais que tu me dois!
Lorsque tu fis cocu feu ton mari, mégère,
De ta correction j'ai payé l'étrivière! . . . ."
"Oh!" dit-elle, "tu mens, sur mon propre salut,
A ta cour, non jamais, moi n'ai payé tribut,
N'ai jamais paru devant elle,
Et fus toujours à mon mari fidèle.
Au Diable rude et noir et qui sent le roussi
Je le donne ton corps et la poële aussi."



Au Diable rude et noir et qui ſent le rouſſi,
Je le donne ton corps et la poële auſſi !

Page 294.

En entendant ces mots le Diable
A genoux ſe mit vite, et puis d'un air affable:
" Mabille," lui dit-il,—" tout de bon eſt-ce là
Votre vouloir? . . ." C'eſt ainſi qu'il parla.
—" Oui, c'eſt là mon vouloir, auparavant qu'il meure
Que le Diable l'emporte au loin dans ſa demeure,
Et la poële, et tout le bataclan,
A moins pourtant que ce tyran
De ſes méchants propos ſur moi ne ſe repente!"
—" Me repentir! non pas! vieille bête puante!"
Dit cet Huiſſier, " non certes pas:
Vois-tu ſi j'avais ta chemiſe,
Tes cotillons, tout cet amas
De nippes, de chiffons défiant l'analyſe,
Ne me repentirais; non de par Satanas!"
—" Allons, frère, mon bon,"—toujours d'un air affable
Lui dit très gentiment le Diable,
" Voyons là, ne nous fâchons pas:
Ton corps, tes os juſqu'à la moëlle,
M'appartiennent de droit, ainſi que cette poële,
En enfer dès ce ſoir avec moi tu viendras;
Et nos ſecrets tu les ſauras,
Et tu pourras alors, cher frère,
Prêcher ſur la matière
Mieux que Virgile en ſon vivant,
Et que Dante lui-même, et Dante était ſavant!"

Et ce diſant, le Diable immonde,
Comme pauvreté ſur le monde,
Tomba ſur cet Huiſſier maudit,
Et ſaiſit en lui corps et âme,
Et l'emporta, tout interdit

Où brûle une éternelle flamme,
Où les Huiſſiers depuis les temps jadis
Ont tous, hélas ! eu leur logis.
Que Dieu qui fit à ſon image
L'homme, et non pas l'Huiſſier,
D'une auſſi triſte fin, d'un auſſi laid voyage
Sauve aujourd'hui le monde entier.
Dieu peut tout, il peut faire en ſomme
Qu'un Huiſſier devienne honnête homme !

" Sans cet Huiſſier qui chevauche avec nous,
J'aurais pu vous parler, mes ſeigneurs," dit le Frère,
" Le texte en main, et vous prouver à tous
Le grand beſoin d'une vie exemplaire.
Jéſus Chriſt, Paul et Jean, nombre de ſaints docteurs
M'euſſent permis de les toucher vos cœurs,
En vous traçant l'horrible image
De cet océan ſans rivage,
Séjour affreux de Lucifer,
Et dont vous garde Dieu,—la maiſon de l'enfer !
Mais pour vous Jéſus veille et prie,
Et ſi de vos devoirs n'avez pas incurie,
Chacun de vous évitera vainqueur
Tomber aux mains du Tentateur.
Le lion aux aguets ſe tient dans ſa cachette
Pour happer l'innocent, brebis ou brebiette.
Donc échec au Démon ! Avez pour chevalier
Notre ſeigneur Jéſus qui ſera votre force ;
Et priez tous que ce vilain Huiſſier
A la ſi rude écorce,
Regrette les méfaits de ſon hideux métier,
Avant que pour l'enfer le Démon ne l'amorce !"



PROLOGUE DE L'HUISSIER.

DEBOUT sur l'étrier, un fauve éclair aux yeux,
Se tenait cet Huissier écumant, furieux,
Tout son corps frissonnait de colère et de rage
Comme feuilles des bois pressentant un orage.
" Messeigneurs," a-t-il dit, " j'attends une faveur
De votre courtoisie.—A ce Frère menteur
Vous avez laissé dire un bien sale grimoire,
Souffrez que je raconte à mon tour mon histoire.
Il se vante," dit-il, " de connaître l'enfer,
Ce n'est pas étonnant, on sait que Lucifer
N'a de meilleurs suppôts que Moines et que Frères,
Qui grouillent tous ensemble au fond de ses cratères.
Pardi ! vous avez tous entendu raconter
Ce qu'à regret je vais de nouveau vous conter,
Qu'aux enfers, en esprit, une fois de la terre
Par une vision fut porté certain Frère ;
Un Ange de ces lieux lui faisait les honneurs,
Lui montrant tour-à-tour, tourmentés, tourmenteurs ;
Notre homme s'étonnant dans ce lieu de misère
Parmi tant de damnés de ne voir aucun Frère,

'Seigneur Ange,' a-t-il dit, ' les Frères, de par Dieu !
Sont-ils ſi protégés qu'ils ne hantent ce lieu ?'
—' Que ſi ! ' repartit l'Ange, ' ils y viennent par
mille
Et par milliers, l'enfer ! mais c'eſt leur domicile !'
Lors vers Satan menant ſon interrogateur :
' Satan, vous le ſavez,' dit notre Ange au Quêteur,
' A, pardonnez le mot, une queue au derrière
Plus large mille fois que d'un vaiſſeau de guerre
N'eſt la plus large voile ; allons vite Satan
Au Frère que voici, montre ici ton cadran,
Il déſire entrevoir le nid où ſont ſes Frères ?'
Satan, en rechignant, laiſſa voir ſes ulcères,
En ſoulevant ſa queue ;—et du vilain endroit
Sortit un vil eſſaim grouillant, quoiqu'à l'étroit,
Au nombre, m'eſt avis, de vingt mille exemplaires,
D'Evèques et d'Abbés, de Moines et de Frères.
Puis un inſtant après tout ce hideux amas
En rampant ſe gliſſa ſous Satan en un tas,
Et ſur eux tous Satan laiſſa tomber ſa queue,
Abominable et longue à peu près d'une lieue.
Lorſque ce Frère eut vu de ce hideux ſéjour
Le réceptacle affreux, et ſon affreux contour,
Dieu laiſſa ſon eſprit revenir ſur la terre,
Et ſoudain en ſurſaut ſe réveilla le Frère ;
Mais malgré lui long-temps il palpita de peur,
De Satan il ſentait la malfaiſante odeur,
Le deſſous de la queue,—hélas ſon héritage !
Car des Frères l'enfer eſt l'unique apanage.
Dieu vous garde ſur ce, hors ce Frère maudit !
Mon prologue eſt fini. Mes Seigneurs, j'ai tout dit."



CONTE DE L'HUISSIER.

IL y a, m'eſt avis, au nord de l'Angleterre
Un pays très marécageux
Holderneſſe eſt ſon nom. Un certain jour un Frère
De l'ordre des Quêteurs, ſe trouvant dans ces lieux
Pour prêcher, et ſurtout pour demander l'aumône
S'en fut dans une égliſe, et voici de ſon prône
Le plus ſerré de l'argument:
" Que l'on devait tout ſpécialement
Donner beaucoup, mais à ceux de ſa robe,
Qui faiſaient vœu de pauvreté,
Et non pas certe enfler la garde-robe
De ces moines vivant tous en communauté
Dans le luxe et dans les richeſſes."
Il fallait, ſelon lui, faire dire des meſſes,
Et trente pour le moins, pour ſortir de l'enfer
Les âmes des pécheurs priſes par Lucifer;
" Il eſt dur," diſait-il, " d'être en une chaudière
Rôti par devant, par derrière,
Déſagréablement conſigné dans un four
Pour y griller et la nuit et le jour;

Trente messes pouvaient éteindre bien des flammes,
Et rafraîchir assez bon nombre d'âmes;
Donc on devait bien vite s'abonner,
Et pour l'amour du Christ se presser de donner."
Et quand il eut ainsi dit son dire, ce Frère
Avec un *cum patre*, c'était là son affaire,
Quitta ses auditeurs, comme péroraison
S'en allant fureter de maison en maison,
Un petit sac en main, la robe retroussée,
Plus un bâton ferré, c'était son caducée,
Demandant à chacun du fromage, du blé
Le tout d'un ton bien emmiellé.
Son compagnon à l'aspect triste et morne,
Avait un long bâton garni de corne,
Des tablettes d'ivoire, un stylet bien poli,
Et notait de crainte d'oubli
Les noms de tous les gens qui donnaient quelque chose,
Prier pour eux c'était la glose.
" Donnez-nous," disait-il, " un boisseau de froment,
De drêche ou bien de seigle, ou bien tout uniment
Un gâteau du bon Dieu, ce que par aventure
Vous avez là, quelqu'en soit la nature,
Un demi sou, du lard ou du cochon,
Ou bien encor un dessous de bouchon;
Oh! notre chère sœur, donnez-nous quelque chose
Du bœuf, du mouton, une alose,
Je l'inscris votre nom, voyez sur mon calpin,
Donnez n'importe quoi, mais donnez-nous enfin!"
Un ribaud, gros gaillard, et pas du tout bancroche
Suivait ces deux coquins et portait la sacoche
Où venait s'engloutir, venait fraterniser
Tout ce que produisait leur grand art de gueuser.
Et sitôt qu'on était tout-à-fait hors de vue

On effaçait les noms, c'était chofe entendue,
Et le tour au complet
Etait fait, et parfait!

—" Tu mens! vilain Huiffier, halte-là!" . . dit le Frère.

—" Paix pour l'amour du Chrift et de fa fainte mère!"
Dit notre hôte . . . . . " Malgré cette interruption,
Huiffier, reprend le fil de ta narration;
N'épargne rien, fi ce Frère tempête
Que fon courroux point ne t'arrête!"
—" Ainfi foit!" dit l'Huiffier, " c'eft mon intention!"

De logis en logis il pourfuivit fa route,
Toujours gueufant, cela ne fait pas doute,
Jufqu'à ce qu'il advint à certaine maifon
Où de le bien gaver on avait l'habitude;
Si que, de manger à foifon,
D'avance il careffait la douce certitude.
Le mari, maître de céans,
Gardait le lit malade, et ce, depuis long-temps.
" *Deus hic!*" a-t-il dit ce Frère
De la plus courtoife manière:
" Bon jour, mon bon ami Thomas!
Que j'ai mangé de fucculents repas,
Oh! que de mets exquis j'ai vu fur mon affiette,
Sur ce banc que voici, magnifique fellette!
Ami Thomas, que le bon Dieu
Te rende un jour le bien que reçus en ce lieu!"
Et de ce banc chaffant la chatte
Qui cuvait de lait une jatte,

Il y mit ſon bâton, il y mit ſon chapeau,
Et mêmement ſon petit ſac de peau,
Et puis alors s'aſſit tranquille,
Tandis que ſon Pylade allait de par la ville
Avec le beſacier, regagner le réduit
Où tous les trois devaient paſſer la nuit.

Dit le malade : " O très cher maître,
Depuis ce mois de mars, ne vous ai vu paraître,
Dites, comment vous portez-vous,
Pourquoi ne plus venir chez nous?"
" Dieu ſait!" dit le Frater, " ſi j'ai travaillé rude!
Pour ton ſalut ſurtout! ſur ma béatitude!
J'ai dit mainte et mainte oraiſon,
Et pour d'autres amis juſques à pâmoiſon.
Aujourd'hui ſuis allé prêcher à votre égliſe,
Et je n'ai pas eu la ſottiſe
D'aller m'embaraſſer du texte de la loi,
D'autres ſont plus bêtes que moi!
A quoi bon vous jeter au nez les écritures,
Vous n'y comprenez rien à toutes ces figures,
La lettre tue, oui, c'eſt la vérité!
Mais l'eſprit vivifie, et c'eſt fait atteſté,
Voilà pourquoi toujours, je ne ſaurais m'en taire,
J'aime à prêcher le commentaire.
J'ai prêché, mon ami Thomas,
Qu'il faut envers chacun être bon, charitable,
Et dépenſer ſon bien de façon raiſonnable,
J'ai vu ta femme là;—mais je ne la vois pas
La dame de céans? . . Dis où donc peut-elle être?"

" Sans doute elle eſt dans la cour par là bas,"
Dit cet homme, " et ne peut pas tarder à paraître."


UNIV. OF MICH.



“ Dieu garde mon orgueil de ce propos trop doux,
Mais par ma foi ſoyez le bien venu,” dit-elle.

Page 303.



[illegible]

Page 303.

"Eh! mais, de par St. Jean! c'eſt lui, c'eſt le
cher maître!"
Dit cette ménagère, "il eſt enfin venu!
Allez-vous bien au moins? . . Soyez le bien venu!"

De façon très courtoiſe il s'eſt levé le Frère,
Et dans ſes bras étreint la ménagère,
L'embraſſe doucement, puis avec bonne humeur:
"Dame," dit-il, "je ſuis votre humble ſerviteur,
Et me porte très bien;—mais Dieu ſauve mon âme!
A l'égliſe, tantôt, je n'ai pas vu de femme
Auſſi jolie, auſſi fraîche que vous?"

"Dieu garde mon orgueil de ce propos trop doux,
Mais par ma foi ſoyez le bien venu," dit-elle.
"Grand merci! de bontés vous êtes un modèle!
Mais, vous voudrez bien, n'eſt-ce-pas?
Qu'un tantinet je parle à notre ami Thomas,
Ces curés ſont très lents, très inaptes, je penſe,
A fouiller une conſcience,
A la purger, à la débarbouiller,
A l'eſſuyer, à la ravitailler;
De l'avouer j'ai la faibleſſe,
Je ſuis un aigle moi dans la confeſſion,
Ainſi que dans la prédication,
Et chaque fois que je confeſſe,
Je ſais ſi bien tous mes auteurs,
Et Pierre et Paul, tous les docteurs,
Que la canne à la main vraiment je me promène
Dans l'âme du pêcheur comme dans mon domaine,
Afin d'obtenir à Jéſus
Une dîme de plus!"

"Eh bien! donc, tancez le vertement," lui dit-
elle,
"A tout moment il me cherche querelle,
Il eſt colère ainſi qu'une fourmi,
Et quand il grogne, hélas! ce n'eſt pas à demi:
Il a pourtant en tout ce qu'il déſire,
J'ai ſoin de lui, je lui tiens chaud la nuit,
Enfin, que pourrai-je vous dire?
J'étends ſur lui ma jambe et tout ce qui s'en ſuit;
Mais rien ne fait, il eſt bruſque et mauſſade
Comme notre pourceau me paye en rebuffade,
Et pour tout le bien que lui fais
De lui je n'obtiens rien jamais!"

"Thomas! Thomas! c'eſt un ami ſincère
Qui vous parle auſſi bien qu'un Frère,
Il faut amender ça, Thomas!
Cela ſent trop ſon Satanas.
Dieu nous a défendu de nous mettre en colère.
Et là deſſus je veux
Vous dire un mot ou deux."

"Ah! mais, à propos," dit la femme,
"Avant de lui chanter ſa gamme
Et quelque peu le ramoner,
Dites! que vous ferai-je aujourd'hui pour diner?
Parlez! je vais à la cuiſine!"
—"Eh! bien! Dame," dit-il, "je n'ai point faim
canine,
Si vous me donnez ſeulement
D'un fin chapon le foie,
A défaut d'un chapon, mettons celui d'une oie,
Un peu de ce bon pain que fites fraîchement,

Puis d'un cochon rôti la tête ;
(Pour moi pourtant, ne tuez une bête !)
J'en aurai bien affez, mon Dieu !
Car je vis de fi peu !
Mon efprit lui, vit de la bible,
C'eft fon unique comeftible !
Auffi mon corps toujours fi prompt
Craque et fe rompt ;
Mon eftomac ne vaut pas une maille
Il fe déraille !
Ne prenez pas à mal, Dame, ce que je dis,
Pardieu ! ne parle ainfi qu'à de rares amis !"
" Maintenant," dit-elle, " Meffire,
Avant de vous quitter, un feul mot à vous dire !
Il y a quinze jours mon cher enfant eft mort,
Comme de ce canton vous quittiez le reffort."

" Par révélation, du pauvre petit hère
J'ai vu la mort," reprit le Frère :
" Oui, c'était au dortoir, l'ai vu porter au ciel
Vers le féjour du bonheur éternel,
Auffi bien que Dieu me dirige !
Et cette vifion prodige
Notre digne infirmier, et notre foffoyeur,
Qui depuis cinquante ans, nos frères,
Ont fait leur jubilé, l'a permis le feigneur
Pour mettre plus au jour leurs vertus exemplaires,
En ont auffi vu la fplendeur !
Voilà que je me lève, et tout le monaftère
Ainfi que moi,
Et tous à l'œil un pleur, au cœur un faint émoi,
Nous allons adorer ce fublime myftère.
Te Deum fut chanté, le Chant du Paradis !

Et non pas le *de profundis ;*
Le tout ſans bruit, ſans le ſon d'une cloche,
Et ſans faire medianoche ;
Hormis que comme de raiſon,
A Jéſus fis une oraiſon
Pour le remercier de m'avoir fait connaître
Qu'il donnait le bonheur à ce cher petit être.
Car croyez-moi bien mes amis,
Grâce à nos oraiſons les céleſtes lambris
S'ouvrent pour nous ; nous voyons la lumière
Et les choſes de Dieu, mieux que Rois de la terre.
C'eſt que vivons de pauvreté,
C'eſt que vivons de charité,
Et dans la plus humble abſtinence,
Lorſque les porte-drap, ces impurs, font bombance ;
C'eſt que nous, nous tenons les plaiſirs en mépris,
Et n'aſpirons qu'au Paradis.
Mais du pauvre et du riche on fait la différence
Au ciel, et de tous deux juſte eſt la récompenſe.
Celui qui veut prier, doit jeûner, être pur,
Et prendre ſoin de l'âme et non du corps, c'eſt ſûr !
Nous vivons nous ſelon l'apôtre,
Avec mauvais habits et n'ayant bien ſouvent
Rien qui ſoit nôtre,
Rien à nous mettre ſous la dent ;
Mais nous les ſupportons les humaines misères
Avec eſprit d'humilité ;
Les jeûnes et la pureté
De nous, quoique de pauvres frères,
Font que le Chriſt accepte les prières !

Moïſe, voyez-vous, jeûna quarante jours,
Et puis quarante nuits, en prière toujours

Avant que le Très Haut dans ſa bonté ſuprême,
Prenant en pitié ſon émoi,
Lui confia les Tables de la loi.
Elie, on ſait cela, ſe conduiſit de même,
Et ſur le mont Horeb il ne viſagea Dieu,
Qu'après avoir jeûné bien long-temps dans ce lieu.

Aaron qui du temple avait lui l'intendance,
Et les prêtres de ſa croyance,
Quand ils devaient au temple aller tous prier Dieu
Certes n'auraient pas bu, parbleu !
Ils priaient, ils veillaient, rien que dans l'abſtinence,
Notez ce que je dis, ayez-en ſouvenance !
Notre Seigneur Jéſus, l'écriture en fait foi,
Nous fit de la prière et du jeûne une loi ;
Donc nous qui mendions, nous autres pauvres frères,
Sommes voués à toutes les misères,
Tout d'abord à la pauvreté,
Puis enſuite à la charité,
Et de plus à l'humilité,
Et puis encore à l'abſtinence,
De tout vilain déſir de la concupiſcence,
Même à la perſécution,
Parce que parmi nous vit la tentation
Qui fit perſécuter hélas ! nombre d'apôtres,
D'être utile au prochain, oui d'être utile aux autres
D'être toujours au vice en oppoſition ;
Concluez donc que les prières
De nous autres Quêteurs, les plus humbles des frères,
Vont bien plus vite au tribunal de Dieu,
Que vos ſalamalecs à vous tous gens de peu !
Qui vous abandonnant aux plaiſirs de la table
Etes chair à pâté dont ſe nourrit le Diable !

L'homme fut tout d'abord chaſſé du Paradis,
Pourquoi? . . Parbleu, pour ſa gloutonnerie,
Il était chaſte avant ce, m'eſt avis!
Ecoute, mon Thomas, ce n'eſt pas moinerie,
Ne prêche ſur le texte, en vérité le dis,
Mais m'en vais te prouver avec le commentaire,
Vois-tu, Thomas, c'eſt ma manière,
Que notre doux Seigneur Jéſus
Penſait bien à nous, mordicus!
A nous Frères Quêteurs, à nous, à chaque Frère,
Quand il diſait: 'Bénis ſoient ſur la terre
Tous les pauvres d'eſprit!'—Ce n'était des heureux
Qu'il parlait dà! ni des ambitieux!
Nargue de leur éclat, de leur libertinage!
Oh! que bien mieux vaut être ſage!
Semblables à Jovinien,
Gras comme une baleine, au fantaſque maintien,
Vineux ainſi qu'une bouteille,
Leurs prières, hélas, trébuchent avec eux,
Et certes, ce n'eſt pas merveille,
Si, tombant en enfer, elles ne vont aux cieux.
Quand de David ils récitent le pſaume
Pour les âmes, ſelon le rit,
Ils diſent, c'eſt vraiment honteux! . . pour épitome
Le *Cor meum eructavit!*

Qui mieux que nous du Chriſt ſuit le St. Evan-
gile,
Que nous qui travaillons à la vigne de Dieu,
Qui jeûnons à chaque vigile,
Et qui de pauvreté tous avons fait le vœu?
Nous qui ſommes humbles et chaſtes

Et dont les devoirs ſont ſi vaſtes !
Avec viteſſe auſſi s'élancent dans les airs
Et vont frapper tout droit au ſéjour des éclairs
Les prières
Des Frères ;
Thomas ! Thomas ! ô mon ami Thomas !
Par ce ſeigneur nommé St. Yve,
Tu n'as pas d'autre alternative
Que reſter avec nous, te jeter dans nos bras,
Autrement, non jamais tu ne proſpéreras.
Nuit et jour nous prions le bon Dieu qu'il t'envoie
Un remède à tes maux, ſanté, puiſſance et joie,
Afin qu'il te permette alors
A ton gré gouverner ton corps."

—"Dieu ſait !" dit-il, "que ne m'apperçois guère
Du réſultat de la prière ;
Auſſi vrai que m'aide le Chriſt !
Aux Frères j'ai donné des ſacoches de vivres,
Pour eux j'ai dépenſé ne ſais combien de livres,
Et ne m'en porte mieux, car ſuis toujours au lit.
Le fait eſt que l'argent et l'or me ſont lacune,
Et que je n'ai preſque plus de pécune !"

"En eſt-il donc ainſi, Thomas ?"
Tout-à-coup répondit le Frère ;
"Donner à d'autres ! mais quel galimatias !
Je ne ſais que dire et que faire ?
Quel beſoin a celui qui poſsède un tréſor
De médecin,—courir après d'autres encor ?
Thomas, vous manquez de prudence,
Et contre vous votre inconſtance

Tournera, j'en donne ma foi !
Pour qui nous prenez-vous et mon couvent et moi ?
Pour gens qui ne pouvons à force de prières
Vous obtenir la fin de vos misères ?
Ce tour, maître Thomas, ne vous fait pas honneur ;
Etonnez-vous après cela, si la douleur
Prend ses quartiers chez vous, et s'installe en maîtresse ?
Votre mal, voyez-vous, vient de votre faiblesse,
Tous vos biens vous les dispersez,
Et ne nous donnez pas assez.
A ce couvent donnez un demi quart d'avoine,
A l'autre un bon morceau de votre patrimoine,
A ce Frère qui vient le bon Dieu seul sait d'où,
Allègrement vous accordez un sou,
Et vous croyez Thomas, bien faire ?
Nenni dà, je ne puis le taire,
Vous faites mal, on ne peut pas plus mal,
Je vous le dis d'un ton brutal,
Mais c'est qu'en vérité je n'ai pas patience
Quand je vous vois ainsi faire acte d'ignorance.
En douze partagé, dis, que vaut un liard ?
Et qu'en vaudrait même le quart ?
En faisceau réunie est forte chaque chose,
Eparpillée . . . oh ! partout on en glose,
Chaque chose sans un lien
N'est rien.

Thomas, je te le dis, avec toute franchise,
Et ne veux être ton flatteur,
Tu voudrais, mais pour rien, avoir notre labeur,
Mon ami, c'est une bêtise.
Le Dieu puissant, de Tous le Créateur
Dit que sur cette terre,

L'ouvrier a droit au ſalaire.
Pour moi, Thomas, ne veux rien de votre tréſor,
Mais pour notre couvent, oh ! c'eſt une autre affaire !
Parce que le couvent prie et reprie encor
Soir et matin pour vous, cher Frère ;
Et pour édifier l'égliſe de Jéſus.
Thomas ! je ne vous en dis plus !
Si vous voulez ſavoir comment au Chriſt un temple
Eſt élevé, conſultez par exemple,
Ne vous en repentirez pas,
L'hiſtoire de Ste. Clorinde,
Ou bien celle de St. Thomas
De l' Inde !

Vous êtes alité, plein d'un reſſentiment
Que maître Satanas vous ſouffle inceſſamment
Contre votre innocente femme,
Si patiente, et ſi bonne âme !
Oh ! Thomas ! mon ami Thomas !
Avec ta femme ceſſe avoir des altercas ;
Retiens ce précepte du ſage :
'Dans ta maiſon n'agis pas en lion,
Sur tes ſujets ne fais oppreſſion,
Ne force tes amis à fuir devant l'orage !'
Et maintenant, Thomas, je te le dis, d'honneur,
Gare-toi du ſerpent qui ſommeille en ton cœur,
De ce hideux ſerpent qui ſur toi prend empire
L'Ire !
Serpent inſidieux qui très traîtreuſement
Se gliſſe en ton eſprit, le mord aſſidument ;
Vingt mille hommes, mon cher, ont tous perdu la vie.
Pour s'être laiſſés prendre au démon de l'envie
D'avoir maille à partir et la nuit et le jour

Avec femme ou maîtreffe autrefois leur amour.
Et puifque par hazard, Thomas, ta ménagère,
Eft fi fainte, fi bonne, et fi faite pour plaire,
Pourquoi fans rime, ni raifon
Mettre en défarroi ta maifon ?
Il n'eft vilain ferpent, il n'eft laide vipère,
Il n'eft animal fi hargneux,
Qui foit pis que la femme une fois en colère,
La vengeance pour elle eft le plaifir des Dieux !
C'eft un rude péché, mon cher Thomas, que l'Ire,
Des péchés capitaux, je crois que c'eft le pire ;
Abominable à Dieu, de l'homme c'eft l'écueil,
C'eft en un mot le bourreau de l'orgueil ;
Chaque curé fait ça ; je pourrais bien encore
T'en dire là deffus jufqu'à demain l'aurore
Que n'aurais pas tout dit : moi je demande à Dieu
De n'envoyer de pouvoir que fort peu
A l'infenfé qui fe met en colère,
Car un maître irafcible eft un fléau fur terre.

Au dire de Sénèque il exiftait jadis
Un magiftrat en chef, homme très irafcible.
Pendant qu'il régiffait fous fon joug inflexible
Villages et cités d'un affez grand pays,
Deux Chevaliers un jour par aventure
Sortirent à cheval pour hûmer la nature.
Or le hazard voulut que l'un rentra bien las,
Et que l'autre ne rentra pas.
Voilà que le rentré fut cité par le juge,
Qui lui dit : ' Chevalier, n'admets de fubterfuge,
Ton compagnon par toi fut occis ;—c'eft un tort :
Pour ce méfait, je te condamne à mort ;
Et fans vouloir quoique ce fut entendre,

'Si tu dis un ſeul mot, ma foi, je te fais pendre!'
Dit-il; puis aviſant un autre Chevalier,
'Va!' lui dit-il, 'et ne te fais prier,
Le conduire à la mort; vite je te l'ordonne!'
C'était ordre de juge, il fallait obéir!
Voilà donc qu'en allant où devait s'accomplir
Ce jugement brutal, la première perſonne
Qu'on rencontra, ce fut le Chevalier cru mort.
On aviſa, tous d'un commun accord,
Témoins du mal jugé, témoins de ce grabuge,
Qu'il fallait à nouveau mener devant le juge
Le Chevalier, condamné bien à tort,
Et puis le Chevalier qui n'était du tout mort.
'Seigneur!' a dit celui qui menait au ſupplice
La victime de la juſtice:
'Le Chevalier n'a pas tué ſon compagnon,
Car voici le tué frais comme un champignon
Et ſain et ſauf!'—'Trève à ce ſoliloque,'
Dit le juge ſoudain; 'vous battez la breloque,
Devant mon tribunal ici n'avez pas voix,
Et vous mourrez un, deux et trois!
Toi d'abord,' s'écria le juge,
En s'adreſſant au premier Chevalier,
'Toi je t'ai condamné: jamais ne me déjuge,
Partant tu dois mourir.—Tu ne peux le nier,
Toi!' dit-il au ſecond, 'tu dois perdre la tête
Puiſque ſans toi, ton compagnon
De mourir aujourd'hui n'aurait pas le guignon;
Et quand à toi là bas Chevalier trouble-fête
Qui n'a pas accompli ce que t'ai commandé,
Pour un ſi vilain procédé
Tu mourras:'—là deſſus ſans rien vouloir entendre,
Il les fit égorger, et tous les trois pourfendre.

L'irafcible Cambyfe était un grand buveur,
Et lorfqu'il buvait trop il devenait rageur.
Or, un feigneur de fa mégnie,
Qui par hazard était un feigneur vertueux,
Un jour lui tenant compagnie,
Quand ils étaient feuls tous les deux,
Lui dit avec une noble franchife :
'Un feigneur eft perdu quand il eft vicieux;
La colère eft un vin capiteux qui vous grife,
Et vous rend tout-à-coup infenfé, furieux ;
C'eft un vilain péché, vrai, que l'ivrognerie,
Pour un feigneur c'eft pis que la gloutonnerie.
Un feigneur eft en vue, on l'épie en tout lieu,
Oh! je vous en fupplie, oh! pour l'amour de Dieu
Buvez plus modérément, Sire,
Le vin fait perdre à l'homme et l'efprit et l'aplomb,
A l'œil auffi fon point de mire,
Aux membres leur fouplefle, et n'eft qu'en mal fécond.'
—'Tu verras le contraire, et cela tout à l'heure,'
A dit Cambyfe, 'ainfi demeure
Je veux te donner preuve, et par un fait certain
Que le vin n'a pouvoir fur mon œil ni ma main.'
Puis ce Cambyfe but, mais but outre mefure,
Par bravade, et bien plus, c'eft une chofe fûre,
Qu'il ne buvait habituellement,
Puis fon ire monta, mais démefurément,
Si bien que ce tyran, que cette bête brute
De ce feigneur fit amener le fils,
Et puis bandant fon arc en moins d'une minute
Occit le jeune enfant.—'Hein! pour un homme gris,
C'eft pas trop mal vifé,' dit-il, au pauvre père;
'Et maintenant, vous comprendrez, j'efpère,

Que du vin je ſuis maître ; et vous ne viendrez plus
M'ennuyer de morale, et de vos *oremus.*'
Le malheureux ſeigneur, hélas ! comment décrire
En voyant ſon fils mort quel il fut ſon martyre !
Avec les rois gardez la critique *in petto,*
Chantez leur au contraire à l'envi *Placebo,*
Duſſent-ils tous, ces miſérables,
A la fin de leur vie aller aux cinq cents diables ;
Mais ne l'oubliez pas, devez la vérité
Aux pauvres, aux petits, c'eſt bonne charité
Que de chercher à corriger leurs vices,
Pour qu'ils puiſſent du ciel obtenir les délices ;
Mais quand aux grands, quand à la Royauté
Laiſſez-les s'abrutir dans leur proſpérité !

Voyez Cyrus, ce Perſan iraſcible
Qui du fleuve Gyſon fit un ruiſſeau poſſible
A traverſer par des femmes, à gué,
Parce qu'un beau jour, tatigué !
Comme il allait conquérir Babylone
Ce grand fleuve avala ſa jument trop poltronne.
Un tel acte eſt l'acte d'un fou.
Auſſi ne chevauchez avec la gent colère,
Par monts ni par vaux, n'importe où,
Et d'un rageur craignez le caractère !

Maintenant Thomas, mon cher frère,
Laiſſe là tes emportements,
Il faut mater tous ces débordements,
Car le couteau du diable, il faut que je l'arrête,
Il eſt près de ton cœur, je t'aſſure il eſt temps ;
Voyons, réponds à ma requête,
De tes péchés fais-moi confeſſion complète,

Et certes tu me trouveras
Indulgent et jufte, Thomas!"

"Nenni, par St. Simon! nenni," dit le malade,
"Je ne dis cela par bravade,
Mais ce matin à mon curé,
Je me fuis confeffé, je me fuis récuré,
Comme difiez tantôt, à fond la confcience,
Et l'ai fort propre, en ce moment je penfe;
Car mon curé m'a dit en m'abfolvant,
Je te pardonne au nom du Dieu vivant."

"Donne-moi donc un peu de ton bien pour conftruire
Notre cloître," dit-il; "car je dois te le dire
Pour mener l'édifice à bien,
Parole! nous ne mangeons rien,
Nous n'avons vécu que de moules,
Ces derniers temps, et c'eft un mets de goules;
Tandis que mon Dieu, tant de gens
Vivent de truffes, d'ortolans!
C'eft qu'à notre couvent il refte fort à faire,
Et nous devons déjà rien que pour de la pierre
Quarante livres, c'eft beaucoup
Pour des gens qui n'ont rien du tout.
Donc pour l'amour du Chrift, Thomas, viens à notre aide,
Ce n'eft pour moi, c'eft pour le couvent que je plaide,
Ah! fi la charité ne nous prête fecours,
Il nous faudra fous peu de jours
Hélas, vendre nos livres,
Et de vos cœurs à tous, nos livres font les vivres;
Eh! mon Dieu, fans nos faints difcours,
Nos prédications, notre puiffant concours,

Le monde irait à ſa ruine,
Tout n'y ſerait plus que bruïne,
Car du monde moral nous ſommes le ſoleil,
Sans nous il croupirait dans le plus lourd ſommeil.
Et ce n'eſt pas d'hier qu'il exiſte des Frères,
Car dès le temps d'Elie, et c'eſt un grand bonheur,
Dont on ne ſaurait trop rendre grâce au ſeigneur,
On en voyait : ce ſont des vérités vulgaires.
Et maintenant, Thomas, de ton bien donne-nous . . ."
Et ce diſant, de tomber à genoux.

De ce Frère en voyant l'hypocrite baſſeſſe
Et la diſſimulation,
Le malade ſoudain ſe prit d'averſion
Pour l'eſpèce moineſſe,
Et dans ſa paſſion :
" Tel quel, tout ce qui reſte en ma poſſeſſion,
A vous ſeul, à nul autre, et pour vous ſatisfaire
Je vous le donnerai," dit-il, " (attention !
Vous dites, n'eſt-ce pas que je ſuis votre frère !)"
—" Oui, certes," dit le Frère,—" à preuve qu'ai remis
Ce matin même à votre ménagère,
La lettre du couvent ſcellée *in extremis*."
—" Eh bien donc," reprit-il, " donnerai quelque choſe
A votre ſaint couvent, n'importe qu'on en gloſe,
Et dans ta main tu vas le recevoir,
A la condition, te le dis en ſourdine,
Que tu partageras ce que je te deſtine
De mon avoir,
Avec tant de juſteſſe, et de telle manière,
Que part égale en aura chaque Frère ;
Cela tu me le jureras
Par ta robe de Frère et par Ezéchias !"

Le Frère a dit : « Sur ma foi, je le jure !
Et je tiendrai mon ferment, je t'affure ! »
—« En ce cas, mets ta main, vers le bas de mon dos, »
Dit naïvement le malade,
« Cherche tu trouveras, à fouiller fois difpos,
Pour toi garde une régalade. »
« Ah ! ah ! » penfa le Frère, « à la fin le magot
Je l'aurai, ne fuis pas fi fot ! »
Il avance la main jufqu'au bas de l'échine,
Efpérant y trouver l'objet de fa rapine ;
Mais comme raconter le cas ?
Le malade fentant la rude main du Frère
Tout près de fon derrière,
Fit foudain un gros patatras :
D'honneur un cheval de charrette
N'eut ainfi pu fonner de la trompette ;
Le Frère en treffaillit, en recula d'horreur,
Et tranfporté d'une fainte fureur :
« Par le Chrift notre divin Maître !
Oh ! tu me le paieras, vieux traître !
Car tu l'as fait exprès pour moi, pour mon couvent
Ce vent ! »

Ces imprécations amenant la mégnie,
Le Frère fut forcé de fauffer compagnie.
Les yeux injectés de fureur
Il s'en fut donc l'outrage au cœur,
Chercher fon compagnon de vers l'hoftellerie
Rendez-vous de leur induftrie ;
Puis comme un fanglier agitant fon boutoir,
Grinçant les dents, fuant la rage,
D'un pas fiévreux il fut droit au manoir
Où demeurait le feigneur du village,

Homme très respecté, même en fort grand honneur,
Il en était toujours le confesseur.
Le Frère arrive écumant de colère,
D'un pas vif et léger,
Jusque dans la salle à manger
Où le seigneur faisait son ordinaire.
Il veut d'abord parler, mais c'est en vain ;
D'un "Dieu vous garde !" il accouche à la fin !
"Amen !" dit le seigneur, tout en levant la tête.
"Le temps est donc à la tempête,
Que vous êtes ainsi, Frère Jean, dites-moi !
Vous avez une mine où se peint un effroi,
Qui ferait supposer que la forêt voisine
Est pleine de voleurs. Dites, qui vous chagrine ?
Voyons, asseyez-vous, s'il est en mon pouvoir
De calmer vos chagrins, le ferai sans surseoir."

"J'ai reçu," reprit-il, "tout à l'heure un outrage
Auquel ne puis penser sans un accès de rage,
Qui n'a besoin d'être excité :
Dieu vous accorde ici dans ce joli village
N'avoir jamais hère assez éhonté,
Pour causer à quelqu'un un aussi grand dommage
Que j'ai reçu là bas dans la cité.
Vrai, ce qui cause encor ma peine davantage
Ce qui me parait aggravant,
C'est que ce chenapan aux cheveux blancs par l'âge
Ait blasphémé notre couvent !"

Dit ce seigneur : "Maintenant maître . . ."
—"Non pas maître, mais serviteur,
Bien que dans le collège autrefois j'eus l'honneur
D'être maître en effet ;—mais le Souverain Etre

N'aime pas qu'au marché, non plus qu'en ce caftel
Nous nous parions des plumes de l'autel."

"Paffons," dit ce feigneur, "voyons quelle eft la caufe
De ce chagrin cuifant qui vous métamorphofe?"

Le Frère dit: "Un odieux affront
Qui me fuffoque, et dont rougit encor mon front,
On me l'a fait, on l'a fait à mon ordre,
Donc à la fainte Eglife; auffi je fais le vœu
De ne fouffrir un tel défordre
Et d'arriver bientôt à venger Dieu."

Dit ce feigneur: "N'ai befoin de vous dire
Ce que devez faire, Meffire,
Car vous êtes mon confeffeur,
Vous êtes de ce fol le fel et la faveur,
Donc pour l'amour de Dieu daignez me fatisfaire,
Et laiffant là votre colère,
Racontez-moi foudain
Le fujet de votre chagrin."

Sur ce le voilà qui raconte
Le fameux patatras qui fit fi mal fon compte!

La dame du logis impaffible écoutait
Ce que Frère Jean racontait.
"Par la mère du Chrift! eft-ce là tout?" dit-elle.
—"Dame! qu'en penfez-vous?" fit-il.
"Ce que j'en penfe moi! par la vierge immortelle!
Que d'un manant c'eft l'acte peu civil:
Que voulez-vous de plus dire fur la matière,

Sur ce vilain ſujet je préfère me taire.
En ſa tête malingre eſt, c'eſt fait avéré,
La vanité montée à haut dégré,
Ne dis cela pour vous, par courtoiſie,
Mais je le crois atteint de frénéſie!"

"Certes, Dame," dit-il, "je ne mentirai pas,
Mais je puis me venger de la bonne manière,
En racontant partout le cas,
Je ſalirai partout ſon hideux caractère,
A ce vilain méchant blaſphémateur,
Qui m'a chargé de faire le partage
De l'affreux patatras qu'avec tant de tapage
Il a mis dans ma main: ſur lui malheur! malheur!"

Le ſeigneur cependant dans un ſombre ſilence
Demeurait, ruminait, et puis ſe demandait
Comment un tel manant, avait eu l'impudence
De ſoumettre à ce frère un problème ainſi fait.
"Jamais," ſe diſait-il, "jamais ſemblable choſe,
Le groſſier réſultat d'un groſſier abdomen,
Ne fut priſe, je le ſuppoſe,
Pour le ſujet d'un examen.
M'eſt avis vraiment que le Diable
A ſeul ſoufflé ce texte à ce ruſtre exécrable.
Qui pourrait démontrer la propoſition
Qu'un chacun dût avoir égale portion
Du ſon ou de l'odeur, du mélange adultère
D'un affreux patatras, de ſa vie éphémère!
O manant orgueilleux! ſans eſprit, érudit!
Sois maudit! ſois maudit!
Voyez un peu," pourſuivit-il, "meſſires,
Ouïtes-vous jamais, fut-ce par des ouï-dires

Pareille chofe à ce que maintenant
Nous apprenons de ce manant?
N'eft-ce pas, cela ne peut-être
Donner égale portion
D'un patatras, qui plus vif que falpêtre,
Eclate et fait explofion?
Un brouhaha de cette forte
Alors que frais il fort de par l'humaine porte,
N'eft, de par Jupiter!
Que le déplacement, le fous écho de l'air;
Et toujours cela va de feconde en feconde,
Et par dégrés, mourant piano, piano, piano,
S'effaçant, s'épandant fans bruit de par le monde
Et s'éteignant incognito.
Il n'eft pas d'homme fur la terre
Qui foit apte à juger fi ce fon délétère,
Peut être ou non bien partagé
Du moment qu'il eft dégagé.
Quoiqu'il en foit, convenons en, ce ruftre
A pofé ce matin, d'honneur,
A mon très digne confeffeur,
Un problème, ma foi, que bien plus d'un illuftre
Ne réfoudrait pas, j'en ai peur;
Ce manant certe, eft poffédé du Diable!
Et maintenant il faut enfin vous mettre à table,
Cher frère Jean; mangez, et furtout buvez frais,
Et laiffez ce manant en paix!"

Voilà que l'écuyer tranchant oyant la chofe:
" Si Monfeigneur voulait me donner, je fuppofe
Une robe de drap, je crois que je pourrais,"
Dit-il, " enfeigner à ce frère
S'il ne fe fâchait pas, comment il fe peut faire

Qu'un patatras furtout quand il arrive frais,
Puiffe être partagé,—comme un nanan bien rare
Parmi tout un couvent, fans qu'en route il s'égare."

"Parle," dit le feigneur, "par St. Jean et par
Dieu
Je réaliferai ton vœu;
D'une robe de drap, et de beau drap fin même,
Te ferai cadeau, fi tu réfous le problème!"

"Monfeigneur," reprit-il, "lorfque le temps eft
beau,
Qu'il fait tant plaifir être au monde,
Lorfqu' aucun vent n'agite le bouleau,
Que la Nature enfin dans une paix profonde
S'endort au glougou du ruiffeau,
Veuillez faire apporter de charette une roue,
Mais avec tous fes douze rais
Dans cette falle, et puis après
(En difant cela je ne joue),
Douze frères amenez-moi,
Douze, dis-je, et fachez pourquoi:
C'eft qu'un couvent fe compofe de treize,
Or, votre confeffeur, Dieu le guide et l'apaife!
Complétera le nombre du couvent.
Lors chaque frère avec maintien fervent
S'agenouillant, mettra fon nez, fa joue
Au bout de chaque rais de la fufdite roue.
Le noble confeffeur, que le protège Dieu!
Tiendra fon nez tout droit, en plein, fous le moyeu.
Alors il fera bon, foit dit par parenthèfe,
D'amener le manant, ici, ne vous déplaife;
Avec fon ventre enflé comme un tambour

Au moyeu de la roue, il ſera hiſſé pour
Répéter devant vous ſa primitive offenſe,
Et lâcher à nouveau ſon affreux patatras:
Alors je ne m'en dédis pas,
Sur péril de ma vie, oui, vous verrez, je penſe,
Et l'action
Sera ma démonſtration,
Que le ſon auſſi bien que l'odeur infectante,
Tout comme un écureuil autour de chaque jante
Après avoir tourné, vite ira tout exprès
Egalement au bout de chaque rais;
Hormis que ce digne homme, et très illuſtre frère,
Votre vénéré confeſſeur,
Du couvent étant la lumière
Aura du patatras la sève et la verdeur;
Et c'eſt là bien noble coutume
Chez les frères, mes bons ſeigneurs,
Que le premier d'entr'eux à chaque repas hume
De leurs plats les primeurs!
Et certes, je le dis, du fin fond de mon âme,
Il l'a bien mérité ce frère tout de flamme,
Lorſque ce matin il prêchait
Dans la chaire de notre égliſe,
Où chacun ſi bien l'écoutait;
Et je le dis avec franchiſe
Le parfum de trois patatras
Ne ſerait pas de trop pour le frère en tel cas:
Et de ſon ſaint couvent la modeſte cohorte
Le voudrait comme moi, tant bien il ſe comporte!"

Le ſeigneur et ſa dame, auſſi chaque ſeigneur
Et chacun, excepté le frère,
Tous dirent en un mot que dans cette matière

Jankyn avait parlé, d'honneur !
Sur la diffufion du patatras fluide
Tout comme Ptolémée, ou bien le grand Euclide.
Puis fe rabattant maintenant
Sur le manant,
On trouva qu'après tout, il n'était pas fi bête,
Et qu'un efprit très fin meublait fa tête ;
Qu'il n'était pas poffédé du démon,
Mais qu'il avait parlé comme feu Salomon.
Voilà comment Jankyn eut dans fa garde-robe
Une nouvelle robe.
Maintenant mon conte eft conté.
Tenez, ma foi, nous voyons la cité !





PROLOGUE DU CLERC D'OXFORD.

" MESSIRE Clerc d'Oxford," tout à coup dit notre Hôte,
" D'être silencieux ne vous faites pas faute, [mier festin
Comme une mariée à son pre-
Vous n'avez soufflé mot, hier ni ce matin.
Sans doute étudiez quelque nouveau sophisme,
Mais Salomon très fort sur le Philosophisme
A dit que chaque chose a son heure, a son temps,
Et ce fut, m'est avis, parole de grand sens ;
Donc pour l'amour de Dieu soyez d'humeur joyeuse,
Et sortez de l'étude un peu trop caverneuse ;
Dites-nous, par ma foi, quelque conte entre nous
Fort amusant, il faut hurler avec les loups,
N'allez pas nous prêcher comme on prêche en carême,
Nous aimons la gaité, qu'il soit gai votre thème ;
De vos termes choisis réservez les couleurs

Pour les grands, pour les rois, et pour les empereurs ;
Et parlez-nous enfin d'une façon si claire
Que nous puissions comprendre, et ce, sans commentaire."

Ce digne Clerc d'Oxford répondit gentiment :
" Messire l'Hôte, suis, l'avoue, en ce moment
Sous votre verge ; alors vous dois obéissance,
Autant que la raison le demande, je pense.
Donc vais vous raconter, sans me faire prier,
Un conte que j'appris d'un sublime écolier,
Quand je dis écolier, mieux voudrait dire maître,
Qu'à Padoue un beau jour, j'eus l'honneur de connaître.
Il est mort maintenant, cloué dans le cercueil,
Dieu donne à sa grande âme et paix et bon accueil !
Ce maître il se nommait le lauréat Pétrarque,
Ses vers, de l'Italie en ont fait le monarque ;
Il fut de son pays le lumineux flambeau,
Et comme Linian y fait trôner le Beau !
Mais la mort à nos vœux toujours inexorable,
De sa faulx a brisé leur destin périssable,
Nous devons tous mourir, des humains c'est le sort,
Chaque instant les conduit dans les bras de la mort.
Mais pour en revenir à ce cher et digne homme
Qui m'a conté ce que je vais vous dire en somme,
Il construisit d'abord dans un style élevé
Un superbe fronton avec art achevé,
Qu'il imposa sublime à son vaste édifice,
A l'ouvrage en entier il sert de frontispice.
C'est ainsi qu'il décrit le Piémont, ses abords,
Le pays de Saluce, en montrant les trésors,
Et puis les Appennins aux cimes gigantesques,

De leur front déchirant des cieux les arabeſques,
Le Mont Véſule auſſi d'où preſqu' incognito
Doucettement bruït ce grand fleuve le Pô,
Qui toujours s'augmentant s'en va juſqu'à Veniſe
A travers des vallons que ſon eau fertiliſe.
Tout cela, m'eſt avis, eſt quelque peu longuet,
Mais il avait beſoin, cela parait notoire,
Par ces quelques détours, d'amener ſon ſujet ;
Au ſurplus mes ſeigneurs, oyez, voici l'hiſtoire."





CONTE DU CLERC.

Premiere Partie.



E la belle Italie au bout occidental,
Où le Véſule froid aſſeoit ſa baſe immenſe,
Il exiſte une plaine, un admirable [val
Où la nature épand ſa corne d'abondance,
Où l'on peut voir trôner le caſtel féodal,
Et nombre de cités ; . . . cette noble contrée
Qu'on appelle Saluce, eſt beaucoup admirée.

Or, un Marquis, jadis, vivait dans ce pays,
Dès long-temps habité par ſes nobles ancêtres,
Et ſes nombreux vaſſaux les grands et les petits,
De père en fils étant dévoués à leurs maîtres,
L'entouraient à ſon tour, reſpectueux, ſoumis ;
Si qu'il vivait heureux ayant la conſcience
D'être aimé, d'être craint de tous les ſiens, je penſe.

Ajoutez à cela qu'il était beau, bien fait,
De la plus grande race, et fort jeune d'années,

Qu'il était plein d'honneur, et de plus qu'il avait
Tout ce qu'il fallait pour régir les destinées
De son pays qu'il eut su conduire en effet.
Il avait nom Gautier : mais en certaines choses
On le blâmait. Il est des épines aux roses.

Je le blâme en cela qu'il ne pensait jamais
A ce que l'avenir peut soudain faire naître ;
Les plaisirs du moment étaient les seuls attraits
Pour son esprit actif ; il trouvait son bien être
A chasser au faucon, ou bien au courre, mais
Le reste il le laissait péricliter ; et dame !
Le pis de tout c'est qu'il ne voulait prendre femme !

Or, sur ce dernier point les sujets du Marquis
Entendirent si peu, mais si peu raillerie,
Qu'en masse un jour vers lui les grands et les petits
S'en vinrent pour avoir sur l'objet parlerie,
Et le plus avisé de tous, le mieux appris
Qui sur un tel sujet pouvait le mieux s'étendre,
Dit au Marquis ce que m'en vais vous faire entendre :

" O très noble Marquis, c'est votre humanité
Qui nous donne toujours hardiesse et courage
Chaque fois que le veut las ! la nécessité
D'apporter près de vous dans un humble langage
Nos chagrins,—le tribut de notre loyauté :
Daignez donc accueillir de par votre clémence,
Seigneur ! l'expression de notre doléance.

" Que si je n'ai pas moi, mon bon et cher seigneur,
Plus qu'un autre à parler touchant cette matière,
Cependant pour autant que me fites faveur

Et grâce bien ſouvent, je vous fais la prière
De donner audience à votre ſerviteur,
Afin que de ce peuple entendiez la requête ;
Après ça, Monſeigneur, ferez à votre tête.

“ Car certes, Monſeigneur, tous nous vous aimons
tant,
Vous, et vraiment auſſi ce que vous daignez faire,
Que nous ne pourrions pas, ſi le voulions pourtant
Inventer par exemple un joug plus débonnaire
Pour vivre plus heureux chacun, et plus content ;
Sauf une ſeule choſe, et cela fort nous touche,
C'eſt que vous vouliez bien la meubler votre couche!

“ Daignez courber le cou ſous ce joug bienheureux
De ſouveraineté, non pas de ſervitude,
Que l'on appelle hymen, ou le bonheur à deux,
Et de tous vos ſujets aurez la gratitude :
Daignez penſer, ſeigneur, que nos jours peu nombreux
Paſſent avec le temps qui lui n'attend perſonne,
Profitez des moments que jeuneſſe vous donne.

“ Et de l'âge bien que vous ſoyez dans la fleur,
Songez que la vieilleſſe à pas de loup arrive,
Se gliſſant lentement juſqu'aux parois du cœur
Pour arrêter ſon cours ; et que la mort active
N'épargne ni le rang, ni même la verdeur ;
Nous devons tous mourir, le liſais tout à l'heure,
Mais quand devons quitter la terreſtre demeure

“ Nul de nous ne le ſait ; accueillez donc, ſeigneur,
De vos humbles ſujets la très humble requête,
A ſavoir que cédant au vœu du Créateur,

De vous voir marié vous nous donniez la fête ;
Et que si vous daignez combler notre bonheur,
Nous vous choisirons femme, et du plus haut lignage ;
Très agréable à Dieu sera ce mariage.

"Vous nous délivrerez en devenant époux
D'un bien cruel souci, d'une crainte sans trève,
Car las ! s'il advenait qu'au dernier rendez-vous,
Vous conviât la mort avec sa façon brève,
Sans qu'ayez eu d'enfants ;—oh ! quel malheur pour nous !
Un étranger viendrait clamer votre héritage,
Et d'un maître nouveau nous serions l'apanage."

A ces vœux formulés fut ému le Marquis,
De ses pauvres sujets tant triste était la mine ;
"Vous voulez," leur dit-il, "vous voulez, mes amis,
Me contraindre à l'hymen quoique je l'abomine,
Et poser sur ma vie un lourd *de profundis ;*
J'étais libre, il me faut tâter de l'esclavage,
Et m'imposer pour vous la croix du mariage.

"Cependant vous fais gré dans mon cœur *in petto*
De votre intention, elle est bonne et loyale,
Voilà pourquoi ne veux opposant mon veto
A vos humbles désirs, vous renvoyer la balle ;
Il le faut, en avant donc l'affreux *conjungo !*
Toutefois ne prenez la peine, je vous prie,
De faire un choix pour moi :—pour soi l'on se marie,

"Que Diable ! . . . Et puis Dieu sait que souvent les enfants
A leurs dignes ayeux sont assez peu semblables ;

La bonté vient de Dieu, non pas des afcendants ;
A mes yeux ces points là ne font plus conteftables ;
Donc à Dieu je me fie, et dans mes foins prudents
Je remets en fes mains mon futur mariage,
Mon rang et mon repos ;—Dieu plùs que nous eft fage !

"De mon futur fardeau donc laiffez-moi le choix,
Je veux, entendez-vous me choifir une femme ;
Je veux bien plus encor, je veux, ce font mes droits,
Vous voir jurer ici, par Dieu, par Notre Dame !
D'être envers cette femme et polis et courtois,
D'avoir pour elle enfin autant de déférence
Que fi d'un Empereur elle avait pris naiffance ;

"De ne vous oppofer à mon choix quelqu'il foit,
Car fi ma liberté pour vous je l'abandonne,
D'époufer qui me plait je dois avoir le droit ;
Où mon cœur eft placé ma volonté fe donne.
Formuler un veto, ferait fort maladroit,
Car fi ne jurez pas ce que de vous j'exige,
Mon hymen pour long-temps eft à vau-l'eau, vous
dis-je !"

Les fujets du Marquis jurèrent de tout cœur
Ce qu'il exigeait d'eux, avec grande lieffe ;
Priant et fuppliant leur gracieux feigneur
De daigner défigner le jour où fon Alteffe
Voulait combler leurs vœux : un chacun ayant peur
Que le jeune Marquis n'égara fa promeffe,
Tant pour le mariage il avait de pareffe.

Et féance tenante, il fixa ce Marquis
Le jour affez prochain, où fans nulle remife

Il finirait enfin leurs chagrins, leurs ſoucis,
En prenant une femme, et ce devant l'égliſe.
Pour le remercier tous ſes vaſſaux ſoumis
Se mirent à genoux malgré leur braverie;
Ainſi ſe termina la longue parlerie.

Là deſſus ce Marquis à tous ſes officiers
Commande d'apprêter pour la future fête
Le néceſſaire; et puis venus les Chevaliers,
A l'un il donne un ordre, à l'autre il fait requête,
Ils jurent d'obéir eux et leurs écuyers;
Si que chacun d'eux tous s'arrangea de manière
A prouver de ſon mieux, ma foi, ſon ſavoir-faire.

Seconde Partie.

Non loin de ce palais où le jeune Marquis
Promit à ſes vaſſaux entrer en mariage,
Se trouvait un hameau charmant, vrai paradis,
Où tous les pauvres gens de ce gentil village
Avaient et leurs beſtiaux, et voire leur taudis.
Tous ils ſe ſoutenaient par un labeur immenſe,
A la terre arrachant ſa corne d'abondance.

Parmi ces pauvres gens le plus pauvre de tous
Etait Janicula, bien gueux, mais bien brave homme;
Mais le Dieu tout-puiſſant quand il veut, vertuchoux!
Du plus ignoble Job peut faire un gentilhomme
Capable de primer dà ſur chacun de nous.
Ce bon Janicula poſſédait une fille
Griſildis, de ſon nom, ma foi! plus que gentille:

Sous le ſoleil c'était la plus belle beauté,
Et comme avait été très pauvrement nourrie,
Elle n'avait au corps laſcive volupté,
Ni pour le déguiſer aucune braverie:
Sa deviſe en un mot était ſobriété,
Pratiquant le labeur, non pas l'oiſive aiſance,
Le puits pour elle était la tonne d'abondance.

Quoique de l'âge tendre encor dans la primeur,
Cependant elle avait la jeune ménagère
Sous la mamelle gauche et courage et grand cœur;
Avec tant de reſpect elle ſoignait ſon père,
Pauvre vieux, tout courbé, ſous le poids du malheur!
Filant, tout en gardant brebis au paturage,
La nuit ſeule mettait un terme à ſon ouvrage.

Quand elle revenait à la maiſon le ſoir,
Elle apportait ſouvent des choux et des légumes,
Qu'elle faiſait bouillir au mieux de ſon pouvoir,
Et ſe faiſait un lit qui n'était pas de plumes;
Mais de ſoigner ſon père elle avait le ſavoir,
Et pour lui déployait et zèle et diligence,
Tout en lui témoignant reſpect et déférence.

Quand à la chaſſe au loin s'en allait le Marquis
Ou bien qu'il chevauchait non loin de ſon domaine,
Son regard remarquait maintefois Griſildis:
Et quand il la voyait un ſentiment de peine
Se gliſſait en ſon cœur incertain, indécis;
Son regard n'était pas celui de la folie,
Mais celui d'un amour plein de mélancolie;

Et ſouvent en penſant à ſa douce bonté,
A ſon beau caractère, à ſa vertu modeſte,

A ſes devoirs remplis avec humilité,
A ſa ſageſſe exquiſe, à ſa candeur céleſte,
Il ſe promettait bien, c'était la vérité,
S'il devait un beau jour ſubir le mariage,
De l'épouſer ma foi ! quoique née au village.

Advint enfin le jour où le jeune Marquis
Avait à ſes ſujets promis de prendre femme,
Et dans tout le pays chacun était ſurpris
De ne ſavoir encor rien du nom de la dame,
Auſſi quand on était ſeul à ſeul, entre amis,
Se diſait-on tout bas : "Mais ſans une épouſée
Contracter un hymen eſt choſe malaiſée ?"

Cependant, entre nous, ce jeune et beau Marquis
Je ne dis point cela ſur des propos trop vagues,
Car je le ſais, a fait faire pour Griſildis
Des broches en or pur, de magnifiques bagues,
Et de beaux vêtements où brillent les rubis ;
Une fille à peu près de même taille qu'elle
Pour ces ajuſtements a ſervi de modèle.

Neuf heures ont ſonné de ce jour ſolennel . . .
Et l'immenſe palais eſt dans le plus bel ordre,
Car ici ce n'eſt point une tour de Babel
Où règne le conflit, où bruït le déſordre,
Salles, chambres, ſalons, on ne vit rien de tel,
Et juſques aux fourneaux de l'immenſe cuiſine
Tout eſt en ordre, tout a la meilleure mine.

Richement habillé ce ſeigneur, ce Marquis,
Avec dames, ſeigneurs qui lui font compagnie,
Avec ſes Chevaliers, et ſes vaillants amis,
Avec ſes Méneſtrels et toute ſa mégnie,

De ſon noble palais a quitté le parvis,
Doucement cheminant vers le gentil village
Dont je vous ai parlé tantôt ; . . . un vert bocage.

Griſildis qui, Dieu ſait ! ne s'imaginait pas
Qu'à ſon intention était ce beau cortège,
S'en revenait du puits accélérant le pas,
Car à part elle-même, elle avait fait le pleige
De ranger ce jour là tout dans ſon galetas
Plutôt que d'habitude, afin que le ſpectacle
De la noce, elle put l'admirer ſans obſtacle.

Griſildis s'était dit : " Si plutôt je finis
Aujourd'hui de vaquer aux devoirs du ménage,
J'aurai beaucoup de temps devant moi, m'eſt avis,
Et je verrai tantôt paſſer le mariage,
Quand il regagnera le caſtel du Marquis ;
Et de ma porte ainſi pourrai voir à ma guiſe,
Et le royal cortège et la jeune Marquiſe."

Et comme de ſa porte elle atteignait l'auvent,
Le Marquis l'appela, ſi qu'elle mit à terre,
La cruche qu'elle avait ſur ſon épaule avant,
Et puis s'agenouillant de très humble manière,
Attendit en ſilence avec un air fervent,
Que le jeune Marquis lui fit enfin connaître
Quel était ſon vouloir à luí ſeigneur et maître.

Ce Marquis tout penſif parla très gravement
A cette jeune fille, et lui dit : " Jeune fille
Où votre père eſt-il, dites, dans ce moment ?"
Griſildis rougiſſant, et plus encor gentille,
Répondit : " Monſeigneur, il eſt chez nous vraiment !"

Et ſans plus de parole entrant dans la chaumière
Au Marquis amena tout auſſitôt ſon père.

Par la main il a pris ſoudain le bon vieillard,
Et vers lui l'attirant lui parle de la ſorte :
" Janicula ne veux mettre plus de retard
A te dire l'amour qu'à Griſildis je porte,
Que ſi tu le permets, te le dis à l'écart,
Je veux prendre ta fille, oui la prendre pour femme,
Juſqu'à ſon dernier jour, le'jure ſur mon âme.

" Tu m'aimes, je le crois, j'en ſuis même certain,
Etant né mon vaſſal, mon fidèle homme-lige,
Et tout ce qui me plait, cela te plait ſoudain,
Dis-moi donc vitement ſur ce point en litige
Quel eſt ton ſentiment ? Me donnes-tu la main
De ta fille, et veux-tu ſans plus tarder m'apprendre
Si, bon Janicula, tu veux de moi pour gendre ?"

Mis à brûle pourpoint devant ſes yeux, ce cas
Etonna tellement ce vieillard, ce brave homme,
Que tout d'abord honteux, il ne ſourcilla pas ;
Mais en ſe remettant il répondit en ſomme :
" Monſeigneur, ſur ce point n'ayez nul embarras,
Contre votre déſir je n'ai rien à connaître,
Car vous fûtes toujours mon ſeigneur et mon maître ?"

—" Pourtant je veux," reprit doucement le Marquis,
" Que toi, ta fille et moi, tous trois dans ta chaumière
Nous ayons parlerie ?—et là dans ton logis
Je veux lui demander à ta fille ſi chère,
Si c'eſt ſa volonté que nous ſoyons unis.

Je veux que cet accord ſoit fait en ta préſence,
Et ne veux lui parler qu'avec ton adhérence."

Et pendant qu'ils étaient dans la chambre en dedans
S'occupant du traité, dont dirai le ſommaire
Plus tard, ſoyez en ſûrs, voilà que tous les gens
S'en vinrent au dehors entourer la chaumière,
Admirant à la fois le bon goût, le bon ſens
Qui préſidaient aux ſoins donnés au bon vieux père
Par l'humble Griſildis, la douce ménagère!

Grandement étonnée elle était Griſildis,
Voyant tel viſiteur entrer dans la chaumine,
Car jamais d'auſſi près n'avait vu le Marquis,
Soudain elle pâlit, rougit, ça ſe devine;
Mais pour ne m'écarter point de ce que je dis,
Voici les quelques mots que ce Marquis modèle
D'une agréable voix dit à la jouvencelle:

" Griſildis," lui dit-il, " vous le devez ſavoir
Que cela me convient ainſi qu'à votre père,
Que je ſois votre époux; que c'eſt là mon eſpoir
Si vous y conſentez, je vous le réitére;
Donc notre hymen devant avoir lieu dès ce ſoir,
Je viens vous demander ce qu'il faut que je faſſe,
Et ſi, d'y conſentir vous m'octroyez la grâce.

" Je dis êtes vous prête, et cela de bon cœur,
A faire mes vouloirs, ma volonté ſuprême,
A recevoir de moi la joie ou la douleur
Selon mon bon plaiſir, et mon caprice même,
Sans vous plaindre jamais, ni montrer de l'humeur?

Si me jurez en tout parfaite obéiſſance,
Avec vous, Griſildis, ici fais alliance."

Surpriſe à ce diſcours, et tremblante de peur,
La jeune fille a dit : "Monſeigneur, quoiqu' indigne
Que déverſez ſur moi d'un auſſi grand honneur,
Je chercherai du moins par mon humeur bénigne
Faire votre vouloir, faire votre bonheur :
Et jure que n'aurai jamais une autre envie,
Oui, ſous peine de mort, quoique j'aime la vie."

"C'eſt bien," dit le Marquis, "c'eſt bien, ma Griſildis !"
Et gravement alors il ſortit par la porte,
La belle Griſildis le ſuivant, m'eſt avis,
Puis à ſon peuple alors il parla de la ſorte :
"Voici ma femme qui ſe tient là, mes amis,
Que celui là qui m'aime, auſſi l'aime, l'en prie,
Et qu'il en ſoit ainſi !"—Ce fut ſa parlerie.

Pour qu'elle n'apportât dans ſon riche palais
Aucuns des vêtements portés dans la chaumine,
Le Marquis ſemonça des dames tout exprès
Pour changer ſes habits :—cet ordre, on le devine,
S'il fut exécuté, ce ne fut ſans regrets,
Les dames n'employant leurs beaux doigts qu'avec peine
A toucher à la bure, à toucher à la laine.

Toutefois Griſildis fut habillée, et puis
On treſſa gentiment ſa longue chevelure,
Qu'on étoila ſoudain de perles, de rubis,
Et rien d'auſſi charmant ne fut que ſa parure.

Mais pourquoi vous parler de ſes atours exquis ?
Le peuple en la voyant ſi ſuperbement belle,
Surpris, ſe demandait ſi vraiment c'était elle !

Donc ce Marquis l'épouſe et lui donne un anneau,
Sur un beau cheval blanc, puis la plaçant, à l'amble,
Ils vont vers ſon palais. C'était un gai tableau
Que de voir ces époux qui chevauchaient enſemble
Au milieu des bravos du peuple. C'était beau !
Bref le jour ſe paſſa dans la joie et les fêtes,
Juſqu'à ce que des monts l'ombre envahit les faîtes.

Et pour continuer cette hiſtoire en courant,
Je dis que le bon Dieu donna tant de nobleſſe
A cette jeune enfant, charme ſi pénétrant,
Attraits ſi ſéduiſants, auſſi tant de ſageſſe,
Que l'on n'eut jamais cru ſon père au demeurant
Un ſimple payſan ; mais qu'on l'eut cru la fille
D'un Empereur romain, ou d'un Roi de Caſtille.

Car elle avait pour tous ſi grand fond de bonté,
Tant de diſcrétion, de ſi douce éloquence,
Savait avec tant d'art faire la charité,
Sans impoſer le poids de la reconnaiſſance,
Et ſi bien conſoler auſſi l'adverſité,
Que rien qu'en regardant ſon gracieux viſage,
Un chacun l'adorait à la ville, au village.

Et notez que ſon nom ne reſta renfermé
Dans Saluce, ſes bourgs et dans leur vaſte enceinte,
Il grandit chaque jour de plus en plus aimé,
Et s'étendit au loin ce doux nom d'une ſainte,

Si que jeunes et vieux venaient à point nommé
A Saluce la voir, les hommes et les femmes,
De ſa vertu jaloux ſe retremper aux flammes.

Ainſi Gauthier uni dans un bien pauvre lieu,
Mais très royalement avec l'humble indigence,
Vit doucement chez lui dedans la paix de Dieu,
Récoltant du dehors la bonne intelligence ;
Et comme il avait ſu choiſir le beau milieu
Où ſe tient la vertu—il paſſait, je le penſe,
Pour un homme doué d'une rare prudence.

Et quand à Griſildis par ſon eſprit charmant,
Elle ſavait régir comme une ménagère,
Par Dieu ! non ſeulement ſon beau palais vraiment,
Mais même elle ſavait, quand c'était néceſſaire
Amener un chacun au ſain raiſonnement ;
Faiſant à la diſcorde et ſouvent à la haine
Succéder l'amitié, quelquefois non ſans peine.

Quand il était abſent pour un temps ſon époux,
Et que de beaux meſſieurs de la cour, de la ville,
Se mettant en colère exhalaient leur courroux,
Les appaiſer pour elle était peu difficile,
Tant ſon langage était à la fois juſte et doux.
Du ciel elle ſemblait un meſſager céleſte
Sur la terre envoyé pour régler tout conteſte.

Non trop long-temps après l'hymen de Griſildis,
Elle donna le jour à très gentille fille,
Certe on eut préféré que l'enfant fut un fils,
Mais c'était un grand pas jà que d'être en famille,

Et de l'évènement fut heureux le Marquis,
Et par ſuite ſon peuple . . . —on diſait par la ville
Un garçon lui viendra puiſqu'elle n'eſt ſtérile.

Troisieme Partie.

Il arriva pourtant comme arrive parfois
Quand la ſaine raiſon le cède au vain caprice,
Que lorſque cet enfant eut tété quelques mois
Le Marquis eut envie, (et telle envie eſt vice,)
D'éprouver Griſildis pour lui la fleur des pois !
Dieu ſait que telle épreuve était fort inutile,
Mais ce jour il était d'une humeur peu facile.

Il l'avait éprouvé jà ſouvent, je le ſais,
Et toujours et toujours elle avait était bonne ;
A quoi ſervait-il donc l'éprouver déſormais
Pour arriver à mettre en défaut ſa perſonne ?
On le trouve ſubtil ce ſuſdit Marquis . . . . Mais
Moi je m'inſcris en faux contre cette épithète,
Tourmenter la vertu, n'eſt pas du tout honnête !

Ce Marquis à l'effet d'accomplir le deſſein
Qui l'inquiétait fort, s'y prit donc de la ſorte :
Un ſoir avec un air ſévère, un front hautain
De ſa chambre à coucher il a pouſſé la porte :
« Griſildis, vous n'avez oublié, c'eſt certain ;
Le jour où vous tirai d'un état fort précaire
Pour vous placer ici de toutes la première.

« Je dis, comprenez bien, je vous dis, Griſildis,
Que le rang actuel que de moi vous reçutes,

Ne peut vous rendre vaine," ajouta le Marquis,
" Ni vous faire oublier la cabane où vous fûtes
Pauvrement élévée, et d'où moi je vous pris.
A ce que je vous dis Grifildis prenez garde,
Nous fommes tous deux feuls, et nul ne nous regarde.

" Comment vîntes ici, vous le favez très bien,
Et bien que me foyez agréable, affez chère,
Que point ne me repente enfin de notre hymen,
Mes nobles, entre nous, envifagent l'affaire
D'un œil moins favorable et moins doux que le mien.
Ils difent que pour eux c'eft un cruel fervage
Que d'être les fujets de toi, née au village.

" C'eft depuis que ta fille eft née en ce palais
Qu'ils ont furtout parlé, cela ne fait pas doute;
Mais comme je défire avec eux vivre en paix
Comme l'ai fait déjà, je dois, coûte que coûte,
Ne pouvant les narguer effayer d'un biais;
Il me faut donc, lavant notre linge en famille,
Non comme le voudrais agir avec ta fille.

" Et cependant Dieu fait! que c'eft à contre cœur,
A votre infçu pourtant je ne veux pas le faire,
Voici ce que je veux," dit-il avec hauteur,
" Que vous confentiez à toute cette affaire:
Montrez donc maintenant patience, douceur,
Vous promîtes cela dans votre humble village,
Le jour où je vous pris là bas en mariage!"

Grifildis tout au long entendit ce difcours
Sans changer de vifage, et fans en être émue,
Elle dit feulement: " Seigneur, tout gît toujours

Dans votre bon plaisir, c'est chose reconnue :
De mon enfant, de moi vous avez le concours,
Nous vous appartenons, faites de votre chose
Ce que vous désirez, à rien je ne m'oppose.

" Le jure par Jésus ! en ce monde il n'est rien
Qui, s'il vous plait à vous, me soit désagréable,
Je n'ai point de désirs, vous êtes mon seul bien,
Tout, excepté vous seul, me parait misérable,
C'est la loi de mon cœur du jour de notre hymen ;
Et jamais ni la mort, ni le temps, ni l'espace,
Ne pourront effacer ce sentiment vivace."

De la réponse fut satisfait le Marquis,
Bien qu'il ne daigna pas le faire en rien paraître,
Et lorsque de la chambre il quitta le parvis
Son regard froid était plus triste encor peut-être.
Bientôt après pourtant ferme dans son empris,
Il envoie en secret devers la pauvre mère
Un homme qu'il a mis au courant de l'affaire.

Cet homme qui faisait le service secret,
Etait un écuyer d'une espèce à tout faire,
Un homme d'action, et dont il se servait
Quand il avait besoin d'un fidèle émissaire ;
Il savait qu'il l'aimait, de plus qu'il le craignait.
Lorsque cet écuyer eut reçu le mot d'ordre
Il s'en fut à la chambre, et ce sans en démordre.

" Madame," a dit cet homme, " il faut me pardonner
Si je fais une chose à vos yeux déplaisante,
Vous ne l'ignorez pas ne puis examiner

L'ordre que je reçois que point je ne commente :
Je puis le déplorer, mais non récriminer.
Je dois donc obéir à mon ſeigneur et maître,
Autrement ne ſerais qu'un miſérable traître.

" Or on m'a commandé de ſaiſir cet enfant."
Sans ajouter un mot il prit avec colère
L'enfant, et tout à coup, cet homme s'échauffant
Comme pour le tuer ſous les yeux de ſa mère,
L'entoura d'un regard cruel et triomphant.
Griſildis ſans bouger, ſans dire une parole
Vit maltraiter ainſi ſon enfant, ſon idole.

Cet écuyer, cet homme avait renom vilain,
Suſpecte était ſa mine, et ſuſpect ſon langage,
Suſpecte l'heure auſſi qui le trouvait ſoudain
Avec tel ſans façon rempliſſant ſon meſſage.
La pauvre Griſildis crut que ce ſpadaſſin
S'en allait déſireux de gagner ſa pitance,
Sur le champ de ſa fille éteindre l'exiſtence ;

Pourtant elle ſe tut pour plaire à ſon marquis.
Cependant à la fin elle fit la prière,
A l'écuyer ſuſpect la pauvre Griſildis,
De lui laiſſer baiſer cette fille ſi chère ;
Et ſur ſon ſein plaçant l'enfant pur comme un lis,
Elle le dorlota les yeux pleins de triſteſſe,
Puis après l'aſſoupit, le careſſant ſans-ceſſe.

Elle dit à la fin de ſa plus douce voix :
" Adieu, mon cher enfant, adieu, bonne petite,
Je ne te verrai plus, c'eſt la dernière fois
Que dans mes bras tu dors,—mes bras ton dernier
gîte ! . . .

Qu'il ait pitié de toi Celui qui ſur la croix
Pour nos péchés mourut; qu'il ait ſoin de ton âme,
Car c'eſt ſûr tu mourras cette nuit, pauvre flamme!"

M'eſt avis toutefois que dans ſemblable cas,
Un tel enlèvement dur pour une nourrice,
Eut bien pu d'une mère exciter les hélas!
Mais Griſildis porta noblement ſon cilice,
Et dans l'adverſité ne ſe démentit pas;
A l'écuyer diſant de ſa voix douce et tendre:
"Ce cher petit enfant vous pouvez le reprendre;

"Allez, exécutez l'ordre de mon ſeigneur.
Mais du contraire ſi n'avez fait la promeſſe,
Je viens vous demander une inſigne faveur,
En lieu ſaint enterrez l'objet de ma tendreſſe,
Ce pauvre petit corps, cette gentille fleur."
Sans faire attention cet écuyer, cet homme,
S'en fut avec l'enfant ſans dire un mot en ſomme.

Cet écuyer revint retrouver ſon ſeigneur,
Auquel il rapporta de madame ſa femme
Les geſtes et les faits comme un bon ſerviteur,
Sans en omettre rien, le portait le programme;
Ce qui parut toucher de ce Marquis le cœur;
Toutefois il tint bon dans ſon projet inique,
Comme font les ſeigneurs à pouvoir deſpotique;

Le Marquis donna l'ordre au ſuſdit écuyer
D'envelopper l'enfant avec un ſoin extrême,
De bien l'entortiller, et de le bien choyer,
Et puis ſur ſes genoux de le porter lui-même,
Et de tâcher ſurtout ne le faire crier.

Telle fut du Marquis la bénigne requête ;
Du fecret l'écuyer répondait fur fa tête !

A Bologne il devait s'en aller de ce pas
De vers fa chère fœur de Panago Comteffe,
Lui porter cet enfant, et lui conter le cas,
La priant d'élever au nom de fa tendreffe
Pour lui, le dit enfant. Elle ne dirait pas
De qui l'enfant était ; c'était là la configne :
L'éleverait malgré d'une façon très digne.

L'écuyer eft parti ;—l'ordre eft exécuté.
Mais avec moi, Meffieurs, revenez à Saluce.
Ce Marquis maintenant fe donne en vérité
Miffion de favoir, s'il le faut par aftuce,
Envers lui fi fa femme a quelqu' hoftilité.
Mais il ne put jamais découvrir dans la dame
Le moindre changement, tant grande était fon âme !

Auffi fereine, auffi charmante en fon maintien,
En fon conftant amour auffi tendre et fidèle
A tout veillant toujours, faifant tout, et tout bien,
Des femmes en un mot la perle et le modèle,
Jamais en fes difcours il ne put trouver rien
Qui fit allufion à fa fille perdue,
Ni dans fon œil un pleur qui vint troubler fa vue.

Quatrieme Partie.

Ainsi dans cet état il ſe paſſa quatre ans,
Avant que Griſildis ne redevint enceinte,
Mais le bon Dieu voulut enfin qu'après ce temps
Il lui vint un garçon à cette pauvre ſainte;
Enfant très gracieux, beau comme le printemps.
Quand on vint annoncer cette nouvelle au père,
Il en fut très heureux, et la contrée entière

Partagea ſon bonheur. Or quand ayant deux ans
Ce garçon eut quitté le doux ſein de ſa mère,
Voilà que ce Marquis un jour par paſſe-temps
De ſa femme voulut, c'était là ſa chimère,
Eprouver à nouveau le grand cœur, le grand ſens.
Les hommes mariés n'ont jamais de meſure
Quand ils trouvent près d'eux trop bonne créature.

"Femme," dit ce Marquis, "vous avez certe appris
Que mon peuple avec peine a vu mon mariage,
Depuis deux ans ſurtout que nous eſt né mon fils,
C'eſt bien pis que jamais, ça détruit mon courage,
Ça me navre le cœur, et double mes ſoucis.
Cette voix monotone arrive à mon oreille,
La nuit lorſque je dors, et le jour quand je veille,

"Le peuple dit de moi: 'quand il ne ſera plus
Il nous faudra pourtant, et ce coûte que coûte,
De ce Janicula prendre le ſang obtus
Car nous n'en n'avons d'autre, oui, c'eſt bien hors
de doute.'

A ces vilains propos un chacun fait chorus.
Je devrais cependant ne faire fourde oreille,
Car la raifon le veut, et même le confeille.

"Avec ces gens voudrais, s'il fe peut vivre en paix,
Comme l'ai fait déjà ; voilà donc pourquoi femme
Je fuis ma foi d'avis, fi ne trouvez mauvais
De traiter ce garçon ainfi que fa fœur dame !
Et de mon peuple ainfi contenter les fouhaits.
Si de ma volonté je vous donne le texte
C'eft pour que de gémir vous n'ayez pas prétexte."

"J'ai," reprit Grifildis, "dit, je dirai toujours,
Votre vouloir, feigneur, fera ma loi fuprême,
Si donc de mes enfants vous éteignez les jours,
C'eft que probablement c'eft là votre fyftème,
Vous ne me chagrinez ; que fert plus de difcours !
N'aurai, de mes enfants, à ce je fuis réduite,
Eu que le mal d'abord, et le chagrin enfuite.

"Etant notre feigneur faites votre vouloir,
Nous fommes, je l'ai dit, nous fommes votre chofe,
J'ai laiffé mes habits chez moi, quand au manoir
Je m'en vins avec vous ; or ma raifon m'impofe
D'être en tout et toujours efclave du devoir.
Avec vos vêtements j'ai pris votre livrée,
Parlez, j'obéirai ; c'eft pour moi loi facrée.

"Et certes fi j'avais l'heureux don de prévoir,
De votre bon plaifir fi j'avais prefcience,
De fuite accomplirais, feigneur, votre vouloir,
Et pour le bien remplir je ferais diligence.
Mais maintenant que fais ce que veut mon devoir,

Je m'en tiendrai, ſeigneur, de cœur à vous complaire,
Et ſi ma mort pouvait avoir l'heur de vous plaire,

"Je mourrais volontiers; la mort n'eſt rien pour moi
Auprès de votre amour!"—Voyant cette conſtance
Ce Marquis, malgré tout, fut content à part ſoi,
Et s'étonna beaucoup de la perſévérance
Que déployait ſa femme;—il y avait de quoi!
Toutefois il s'en fut comme au chagrin en proie,
Tandis qu'au fond du cœur il nageait dans la joie.

Ce vilain écuyer s'en fut prendre le fils
De la même façon qu'il avait pris la fille,
Vrai, c'était bien affreux tout cela, m'eſt avis,
Et faiſait peu d'honneur au père de famille;
Mais toujours patiente elle fut Griſildis;
Et bien loin de montrer un ſigne de faibleſſe,
Elle bénit ſon fils, diſant dans ſa détreſſe

Au vilain écuyer, que, ſi, lui le pouvait,
Il dépoſât ſon fils du moins en terre ſainte,
Afin que des nombreux hôtes de la forêt
Ses membres délicats ne reçuſſent l'atteinte.
Mais lui cet écuyer, ce mauvais paltoquet
Sans dire un mot s'en fut paraiſſant ſans vergogne:
Mais il porta l'enfant avec ſoin à Bologne.

Ce Marquis s'étonnait toujours de plus en plus
Que cette Griſildis eut tant de patience,
S'il n'eut vraiment connu ſes nombreuſes vertus,
Qu'elle aimait ſes enfants ſans aucune doutance,
Il eut certes penſé que deſſous ce deſſus

De froide patience, il était quelque ruſe,
Quelque méchanceté peut-être ſans excuſe.

Mais il ſavait très bien cet indigne Marquis,
Qu'elle aimait ſes enfants, le mieux après lui-même;
Aux femmes le demande, eſt-ce que Griſildis
Eut dû de ce Marquis être ainſi le dilemme?
Que pouvait inventer un époux mal appris
De plus, pour éprouver auſſi rare conſtance . . .
Lui demeurant toujours dans ſon outrecuidance?

Mais il y a des gens de tel tempérament,
Que lorſqu'ils ſe ſont mis une ſottiſe en tête,
Ils n'en veulent démordre, et ſont inceſſamment
Ce qu'il faut pour venir à leur but déſhonnête:
Ainſi de ce Marquis qui voulait pleinement
Eprouver Griſildis, et de mille manières
Créer à ſon eſprit de nombreuſes chimères.

Il ſe mit à guetter ſa femme à tout moment;
Tantôt dans ſes diſcours, tantôt ſur ſon viſage,
Cherchant à découvrir pour lui ſon ſentiment,
Et ſi ce ſentiment était pur d'alliage;
Mais il ne put jamais trouver de changement.
Plus ſa femme avançait dans la vie au contraire,
Plus elle paraiſſait s'attacher à lui plaire.

Auſſi parmi ces deux un ſeul vouloir était;
Le vouloir de Gauthier était la loi ſuprême,
Car tout ce qu'il voulait, Griſildis le voulait,
Et c'était par inſtinct plutôt que par ſyſtème:
Auſſi tout était-il pour le mieux, c'eſt un fait.
Elle montrait ainſi qu'une femme doit faire
De ſon époux toujours le vouloir ſur la terre.

Cependant ſur Gauthier couraient certains propos
Comme quoi méchamment, il avait dans ſa rage,
Occis ſes deux enfants,—ſes deux enfants fort beaux,
Parce que Griſildis était de bas lignage ;
Et ce, pour protéger quelques collatéraux.
En ces vilains propos chacun avait croyance,
Et nul de ce Marquis ne prenait la défenſe.

C'eſt pour cette raiſon que ſon peuple jadis,
Qui l'avait fort aimé pour ſa bonne conduite,
Se mit à le haïr cet infâme Marquis ;
Car d'un vil meurtrier qu'attendre par la ſuite ?
Mais malgré cette haine, et malgré ce mépris,
Le Gauthier ne voulut jamais changer ſa gamme,
Car ſon idée était de tourmenter ſa femme.

Quand ſa fille eut atteint l'âge heureux de douze
ans,
Il envoya quelqu'un devers la cour de Rome,
Inſtruit de ſon vouloir ; il s'agiſſait céans
De fabriquer d'emblée un quelque choſe comme
Un faux, ni plus ni moins, un de ces inſtruments
Par le moyen deſquels à la loi l'on échappe,
Et que l'on nomme à Rome une bulle du Pape.

Je dis qu'il commanda ce vertueux Marquis
Qu'on contrefit pour lui fraîche bulle du Pape,
Lui donnant faculté de quitter Griſildis ;
Car il faut contenter tout un peuple qui jappe.
Et la bulle fut faite avec un art exquis ;
Si qu'on le publia partout dedans Saluce
Cet acte abominable et fondé ſur l'aſtuce.

Le gros et rude peuple, et ce n'eſt étonnant,
Prit ſans trop s'émouvoir cet acte aſſez infâme,
Mais lorſque la nouvelle en vint incontinent
A Griſildis, ce fut différent, pauvre femme !
Mais elle était toujours d'un viſage avenant
Diſpoſée à porter ſans en garder rancune
Toute l'adverſité que nous fait la fortune.

Du Marquis ſubiſſant toujours le bon plaiſir,
Car à lui de tout cœur elle s'était donnée ;
Et ne demandant rien qu'à faire ſon déſir,
Quand même ce déſir briſait ſa deſtinée.
Mais avec ce narré, meſſieurs, pour en finir;
Sachez que ce Marquis pour hâter la beſogne
En ſecret envoya vitement à Bologne

Au Comte Panago, le mari de ſa ſœur,
Tout ſpécialement un très preſſant meſſage,
Priant très fortement cet illuſtre ſeigneur
Ramener ſes enfants dans un noble équipage
Juſque dans ſon palais ; mais avec grande ardeur,
Il inſiſtait ſurtout pour qu'il ne dit quand même
On voudrait le ſavoir, par un moyen extrême,

Quels étaient ces enfants, quels étaient leurs parents ;
Mais qu'il dit que bientôt la fille ſerait femme
Du Marquis de Saluce ; et ſur ces mandements
Ce Comte incontinent établit ſon programme,
Si bien qu'un certain jour avec ſes adhérents
Et le frère et la ſœur, il ſe mit en voyage
En grand' proceſſion, et fort bel équipage.

Cette jeune fillette avait riches joyaux,
Et vêtements de prix dignes d'un mariage ;
Auſſi ſon frère avait ajuſtements fort beaux,
Quoique ce jeune enfant n'eut que ſept ans pour âge ;
Ils chevauchèrent donc et par monts et par vaux
Cheminant vers Saluce avec joyeux viſage,
Chaque inſtant avançait la fin de leur voyage.

Cinquieme Partie.

Selon ſes vilains us, cependant ce Marquis
Jaloux de mettre encor ſon épouſe à l'épreuve,
Et de pouſſer à bout la pauvre Griſildis,
De l'amour de laquelle il avait mainte preuve,
Lorſque de ſon palais ſa cour ſous les lambris
Se trouvait raſſemblée, un jour à l'audience,
Lui décocha ſoudain cette rude ſentence :

" Griſildis," lui dit-il, " j'ai certe, eu grand plaiſir
Pour femme à vous avoir,—pour votre obéiſſance,
Votre ſincérité, votre façon d'agir,
Et non pas pour votre or, ni pour votre naiſſance ;
Mais maintenant, le ſais, le dis pour en finir
Que dans un grand état d'illuſtre ſeigneurie,
Il y a ſervitude, et grand' taquinerie ;

" Je ne puis agir, moi, comme mes laboureurs ;
Mon peuple me contraint de prendre une autre femme,
De jour en jour il crie, et j'entends ſes clameurs,

Et le Pape lui-même, ici je le proclame
Par ſa bulle a permis ce qu'on défend ailleurs.
Bref, pénible eſt l'aveu, mais il eſt néceſſaire,
J'attends nouvelle épouſe, et ne ſaurais m'en taire.

"Donc ayez bon courage et fermeté de cœur,
Reprenez avec vous votre dot, je l'accorde,
Et ce, de par bonté, car je ſuis grand ſeigneur.
Au logis paternel trouverez la concorde,
Nul ne ſaurait," dit-il, "avoir conſtant bonheur!
A ſupporter ceci, ma foi, je vous engage,
Le hazard conduit tout, s'y ſoumettre eſt d'un ſage!"

Griſildis répondit avec grande douceur:
"Monſeigneur le Marquis, je ſais très bien," dit-elle,
"Et je l'ai toujours ſu qu'entre votre grandeur
Et la ſimplicité de pauvre jouvencelle
Point ne faut établir comparaiſon. D'honneur
Je ne me crus jamais digne, la choſe eſt claire,
Moi, d'être votre femme, ou votre chambrière.

"Je prends à témoin Dieu que dans votre palais,
Je ne me crus jamais ni dame ni maîtreſſe,
Mais bien votre ſervante;—et toujours je cherchais
Faire votre vouloir, et ſans ceſſe et ſans ceſſe:
Je l'ai fait juſqu'ici, le ferai déſormais
Autant que durera ma fragile exiſtence,
Je vous en réitère aujourd'hui l'aſſurance.

"De ce que dès long-temps, de par votre bonté
Noblement me tenez dans ce palais ſplendide,
Où je n'avais pas droit m'aſſeoir en vérité,
J'en rends grâces à Dieu, mon ſeigneur et mon guide,

Le priant vous le rendre en son aménité.
J'irai donc volontiers de nouveau chez mon père
Finir incognito mon obscure carrière.

« Où je fus élevée alors qu'enfant je fus,
Là je demeurerai jusqu'à ce que je meure,
Veuve de corps, de cœur ; vous ai de par Jésus !
De ma virginité fait le don à votre heure,
Et je suis votre femme, ainsi n'en parlons plus.
Dieu défend que qui fut comme moi votre femme,
Prenne un autre mari ; ne serai point bigame.

« Et que Dieu vous accorde en sa bénignité,
Un long, bien long bonheur, le désire en mon âme,
Soyez toujours heureux, ayez joie et santé,
Que vous plaise toujours votre nouvelle femme !
Pour moi je me conforme à votre volonté,
Et puisqu'il vous convient qu' aujourd'hui je m'en aille,
Où vous voudrez, j'irai vivre vaille que vaille.

« Mais lorsque vous m'offrez de reprendre la dot
Que je vous apportai, j'ai bien la souvenance
Que ce fut, que c'était un misérable lot
De pauvres vêtements de chétive apparence,
Et dont je chercherais envain le subrécot.
Oh ! que vous étiez doux de cœur et de langage
Le jour, le jour si beau de notre mariage !

« On le dit, et c'est vrai, du moins je crois le fait,
Car de ce fait je suis l'exemple par moi-même,
Que l'amour n'est jamais si vieux que quand il nait,
Mais certes, Monseigneur, pour un malheur suprême,

Pour une adverſité dont ſentirais l'effet,
Il ne ſera pas dit que jamais me repente
De vous avoir un jour donné mon âme aimante.

« Vous ſavez, Monſeigneur, qu'en quittant mon logis,
Vous me fites quitter mes haillons, et ma robe,
Et me fites couvrir de vêtements de prix ;
Me donnâtes enfin nouvelle garde-robe.
Ici je vous rends donc mon anneau, mes habits.
Ne vous apportai rien, pas même habit de ſerge,
Non rien que ma foi nue, et mon état de vierge.

« Dans votre chambre ſont raſſemblés vos bijoux.
Du logis de mon père en ce palais vins nue,
J'y retournerai nue ; et, ſoit dit entre nous,
A faire vos vouloirs je ſuis bien réſolue,
Ce devoir à remplir toujours me ſera doux :
J'eſpère cependant, il faut que je le diſe,
Que vous ne voudrez pas que nue et ſans chemiſe

« Je ſorte ; ce ſerait contre toute pudeur
Que vouloir expoſer aux regards de la foule,
Ce ſein, de vos enfants jadis le nouriſſeur,
Ce ſein décoloré dont le lait plus ne coule :
C'eſt pourquoi je vous prie, ô mon très cher ſeigneur,
De ne pas oublier que je fus votre femme,
Quoiqu' indigne de l'être, ici je le proclame.

« Donc ſeigneur en retour de ma virginité
Qu'ici vous apportai, qu'en dernière analyſe
Je ne remporte pas, c'eſt bien la vérité,
Daignez me concéder l'octroi d'une chemiſe,

Qui puiſſe de mon ſein cacher la nudité.
Sur ce, je prends congé de vous et ſans rancune,
Et m'en vais de ce pas de peur d'être importune."

"La chemiſe," dit-il, "que portes ſur ton dos,
Garde-la—le veux bien."—Il les dit avec peine,
Et s'en fut tout ému, tant lui coûtaient ces mots :
Elle ſe dépouilla ſans chagrin ni ſans haine
De ſes beaux vêtements, ſans pouſſer de ſanglots ;
Et tête et pieds tout nus, s'en alla pauvre hère
Vers le logis très humble où demeurait ſon père.

Le peuple la ſuivit en pleurant ſon deſtin ;
Mais elle garda ſecs ſes beaux yeux veufs de larmes,
Et ne dit pas un mot durant le long chemin.
Son digne père au fait de ces dures alarmes,
Maudit l'heure et le jour où ce beau muſcadin,
Vint frapper à ſa porte, et lui ravir ſa fille,
Sa fille, chère enfant, l'eſpoir de ſa famille.

Car dans ſon gros bon ſens ce malheureux vieillard
Avait toujours penſé que de ce mariage
Il ne réſulterait rien de bon . . . . que plus tard
Quand ce ſeigneur aurait de ſon libertinage
Satisfait les déſirs,—il mettrait à l'écart
Tout ſentiment humain, trouvant cette alliance
Trop au deſſous de lui dans ſa fière arrogance.

Il s'empreſſa d'aller vite ce pauvre vieux
Au devant de ſa fille ; il ſavait ſa venue
De par le bruit public, par les propos fâcheux
Qui couraient de la ville au village, à la rue,
Et de ſon gros habit devenu bien craſſeux,

Il voulut la couvrir ; mais las ! que le lainage
Etait devenu vieux depuis son mariage !

Avec son père ainsi, pendant un certain temps,
Vécut cette humble fleur de patience immense,
De conjugale foi : par aucun de ses sens
En présence du monde, ou bien en son absence,
Elle ne laissa voir aucuns ressentiments ;
De son rang élevé n'eut non plus souvenance,
Par l'orgueil de son port, ni par sa contenance.

Et ce n'est étonnant ; au milieu des grandeurs
Son bon esprit était toujours resté modeste ;
Elle ne cherchait pas des bons mets les douceurs,
Non plus royale pompe, et renom, et le reste,
Mais toujours patiente elle gagnait les cœurs.
Discrète, sans orgueil, et d'air toujours affable,
A son mari toujours elle était agréable.

On nous parle de Job, il est partout cité
Pour son humilité pleine de patience ;
Mais qu'il me soit permis de dire en vérité
Que Grisildis sur Job a la prépondérance ;
Qu'elle le fait échec, en fait d'adversité.
A moins qu'un fait récent quelqu'un ici le nomme,
Je soutiens que la femme a le grappin sur l'homme !

Sixieme Partie.

De Bologne ce Comte eſt enfin arrivé,
Le bruit s'en répandit à la ville, au village ;
On ſut qu'il amenait avec lui, fait prouvé,
En grand' cérémonie, en ſuperbe équipage,
Une très jeune fille à l'eſprit cultivé,
Aux beaux ajuſtements, à la taille bien priſe,
Ce devait être dà la nouvelle Marquiſe.

Apprenant que ce Comte arrivait, ce Marquis
Chargea ſon meſſager d'aller vers le village
Mander incontinent la pauvre Griſildis ;
Elle d'un humble cœur, d'un allègre viſage,
Sans montrer de dépit, ſitôt reçu l'avis,
En quittant ſon logis s'en vint à la requête,
Salua le Marquis, puis dit : " Me voilà prête."

" Bien, Griſildis !" dit-il ; " c'eſt là ma volonté
De recevoir ici d'une façon royale
Cette fille qui vient demain dans ma cité,
Et qui doit m'épouſer ; et que chaque vaſſale
Selon ſon attribut avec célérité
Veille à ce que tout ſoit bien en ordre, ſortable,
Tenu très proprement, en un mot convenable.

" Je n'ai femme ſur qui je puiſſe aſſez compter
Pour nettoyer partout, et faire le ſervice
Des chambres, des ſalons, ſurtout ſans rien gâter ;

C'eſt pourquoi je voudrais, toi qui n'es pas novice,
Que de tous ces détails tu duſſes t'acquitter.
Quoiqu' aſſez mal vêtue, et ſuant la misère,
Fais au moins ton devoir du mieux qu'il ſe peut faire."

"Non ſeulement, Seigneur, ſelon votre plaiſir
Je ferai, mais auſſi toujours ſerai bien aiſe
Tant que je le pourrai vous complaire et ſervir,
Sans broncher au travail, certe, ne vous déplaiſe ;
Car de mon cœur le ſouffle et ſon plus cher déſir
Dans l'heur ou le malheur, de l'hiver à l'automne
Sera de vous aimer toujours plus que perſonne."

Ce diſant, auſſitôt elle orna le palais,
Fit les lits, avec ſoin arrangea chaque choſe,
Aux ſervantes diſant de ſe dépêcher, mais
Elle faiſait bien plus que toutes, qu'on n'en gloſe ;
Si que tout à la fin parut et neuf et frais :
Enſuite elle apprêta la ſalle principale,
Qui du feſtin formait la ſalle ſpéciale.

Vers neuf heures ce Comte arrive en la cité,
Amenant avec lui le garçon et la fille ;
Et le peuple va voir le cortège, enchanté
D'admirer quelqu'il ſoit tout ce qui luit et brille ;
Et chacun répétait à l'autre : "En vérité
Ce Gauthier n'eſt déjà ni ſi ſot, ni ſi bête,
Que de changer ſa femme ;—une telle conquête

"N'eſt pas à dédaigner ; bien mieux que Griſildis
Elle eſt cette petite ; et d'âge bien plus tendre ;
Ils auront tous les deux enfants d'un moule exquis,
Et qui certainement ne ſe feront attendre :

Le petit frère auffi, fut trouvé, m'eft avis,
Très gentil de tournure, et très beau de vifage,
Si que chacun difait: " Ce Marquis eft fort fage!"

O peuple turbulent, indifcret, inconftant,
A tous les vents tournant comme une girouette,
Te complaifant toujours, en cela feul conftant,
A nouvelles rumeurs, à nouvelle fornette,
Au cancan s'augmentant, et toujours s'augmentant,
Qui tout-à-l'heure un rien par toi fe tuméfie,
A ta changeante humeur bien fol eft qui fe fie!

Ainfi parlaient les gens fenfés de la cité,
Quand le peuple fe mit à courir par la rue,
Pour happer un coup d'œil de cette nouveauté,
Et de l'aftre annoncé faluer la venue.
Mais je laiffe cela maintenant de côté,
Et viens à Grifildis, à fa rare conftance
Qui ne fe démentit dans cette circonftance.

Car elle était partout la pauvre Grifildis,
Et fe multipliait pour hâter le fervice,
Elle n'avait du tout honte de fes habits
Quelque peu déchirés; pauvreté n'eft pas vice;
Elle était même allée, et fans aucuns foucis
Accueillir la Marquife arrivant de Bologne,
Et depuis fon retour était à fa befogne.

Elle reçoit fi bien les hôtes du Marquis,
Chacun felon fon rang, et felon fa nobleffe,
Fait fi bien à chacun les honneurs du logis
Que l'on fe demandait l'un à l'autre fans ceffe,
Qui donc ce pouvait être . . . et qu'on était furpris

De voir ainsi vêtue avec jupe de bure,
Quelqu'un si méritant, si bon de sa nature.

Et pendant la journée, elle ne manqua pas
Louer la jeune fille, et son plus jeune frère,
Et ce, de tout son cœur, trouvant à chaque pas
Un éloge à donner, un compliment à faire.
Cependant à la fin quand l'heure du repas
Vint, le Marquis avant que de se mettre à table,
Appelant Grisildis, lui dit d'un air affable,

Et comme en plaisantant : " Qu'en dis-tu ? Grisildis,
Tu ne manques de goût, trouves-tu bien ma femme ?"
—" Oh ! parfaitement bien, Monseigneur le Marquis !"
Dit-elle, " on ne saurait, je le dis, sur mon âme,
Trouver beauté plus noble et plus charmant souris.
A tout jamais que Dieu dans sa bonté lui donne
Joie et prospérité, joyaux de sa couronne,

" Ainsi qu'à vous, seigneur ! . . . seulement ferez bien
De ne froisser jamais la douce sensitive,
Pour elle devez être au contraire un soutien :
Elle ne pourrait pas supporter, si chétive !
Autant d'adversités que moi fille de rien
J'en ai pu supporter, sans en savoir les causes,
Mais moi ne fut bercée au beau milieu des roses."

Et lorsque ce Gauthier entendit ce discours,
Qu'il vit son air aimable, et sa mâle endurance
A supporter sa croix, sa croix de tous les jours
Sans souffler un seul mot de sa longue souffrance,
Et dans sa fermeté se renfermer toujours,

Ce Marquis commença ſentir enfin ſon âme
De pitié s'émouvoir devant ſi noble femme.

"Aſſez ! c'en eſt aſſez !" dit-il, "ma Griſildis !
Ne ſois plus effrayée, et plus mal ſatisfaite,
Ta douceur et ta ſoi toutes deux je les mis
A dure épreuve, hélas ! mais plus rien ne ſouhaite,
Pauvre ou riche je ſais, chère, quel eſt ton prix :"
Et d'un baiſer ſoudain, d'un baiſer tout de flamme,
La prenant dans ſes bras, il embraſſa ſa femme.

Elle par un excès d'étonnement ſubit
Parut et ne rien voir, et non plus rien entendre;
Et quelque temps encore, émue, elle craignit
S'éveiller en ſurſaut . . . Mais lui d'un parler tendre :
"Griſildis," lui dit-il, "par notre divin Chriſt,
Qui pour nous tous mourut, par St. Jean ſon apôtre,
Tu fus toujours ma femme, et n'en eus jamais d'autre.

"Voici ma fille, tiens, dont toi tu ſuppoſais
Que bientôt ton époux allait faire ſa femme ;
Et cet autre eſt ton fils, qui ſera déſormais
Mon héritier chéri, le jure ſur mon âme,
Ce ſont tes deux enfants, tous deux ils ont tes traits,
Je les fis élever en ſecret à Bologne,
Tandis qu'en ce palais tu faiſais ta beſogne.

"Et ceux dont les propos pleins de déloyauté,
Sur ma conduite ont fait circuler le ſcandale,
Sauront que n'agiſſais lors par méchanceté,
Mais qu'en toi j'éprouvais la vertu conjugale ;
Que d'être un aſſaſſin n'eus la férocité,

Et que les deux seuls fruits de notre heureux ménage,
A Bologne élevés sont à toi sans partage."

Quand elle ouïç ces mots la noble Grisildis,
Elle s'évanouit dans l'excès de sa joie,
Mais peu de temps après, revenant ses esprits,
Dans ses bras elle prit, à son délire en proie,
Ses deux jeunes enfants, et la fille et le fils,
Les baisant tendrement, les baignant de ses larmes,
Du bonheur maternel en goûtant les doux charmes.

C'était bien émouvant et bien piteux à voir
Que ce touchant spectacle, et surtout de l'entendre
Dire si gentiment : "Merci, seigneur, d'avoir
Sauvé mes deux enfants qu'aime d'amour si tendre !
Maintenant puis mourir, si c'est Dieu ton vouloir !
Puisque de mon époux suis rentrée en la grâce,
Et que tiens mes enfants qu'en ce moment j'embrasse !

"O mes jeunes enfants, mes amours, mes chéris !
J'avais toujours pensé, moi votre triste mère,
Que des loups dévorants avaient de vos débris,
Fait leur affreux festin, dans leur affreux repaire ;
Mais Dieu qu'il faut aimer, et votre père ont pris
Bien tendre soin de vous !"—Sur ce, la bonne mère
Suffoquée à nouveau s'affaissa vers la terre.

Dans cette défaillance elle enlaçait si fort
Ses enfants dans ses bras, qu'on eut beaucoup de peine
A les en détacher, malgré vaillant effort,
C'était comme briser les anneaux d'une chaîne.
Parmi les spectateurs de ce soudain transport,
Bien que l'émotion eut certe un certain charme,
Dans plus d'un œil alors roula plus d'une larme.

Ce Gauthier cependant raſſure Griſildis,
Adoucit ſon chagrin, gentiment la conſole ;
Chacun la félicite, ainſi que le Marquis
Qui lui prodigue auſſi quelque bonne parole ;
Si que c'était plaiſir de les voir réunis,
Savourer à longs traits leur nouvelle exiſtence
Pour eux deux déſormais une longue eſpérance.

Ces dames profitant du répit d'un moment,
L'emmenèrent bientôt dans la chambre voiſine,
Et lui firent changer ſon groſſier vêtement,
Contre habit de drap d'or, et contre blanche ermine,
D'un diadème auſſi ceignant ſon front charmant;
Puis attifeé ainſi dans ces beaux rhabillages
D'un chacun elle vint recevoir les hommages.

Ainſi ce jour d'abord fort triſte eut bonne fin,
Car le peuple et la cour, un chacun fut en fête.
Juſqu'à ce que la nuit de ſon bleu voile enfin
De tous les monts voiſins s'en vint couvrir le faîte;
Certes plus ſolemnel il fut ce grand feſtin,
Bien plus coûteux auſſi, j'en ai le témoignage,
Que ne le fut jadis celui du mariage.

Et mainte et mainte année, en grand' proſpérité
Vécurent ces époux dans un bonheur tranquille.
Le Marquis déſormais rempli d'aménité,
Maria richement ſon adorable fille,
A très noble ſeigneur de haute antiquité;
Il maintint en ſa cour le père de ſa femme
Juſqu'à ce que ce vieux à Dieu rendit ſon âme.

Après qu'eut fait ſon temps ce père, ce Marquis,
Arriva doucement par ſon droit d'héritage,
Apte à lui ſuccéder ſon noble et charmant fils,
Qui fut également fort heureux en ménage,
Bien qu'il ne fit trimer ſa femme, m'eſt avis.
Le monde d'autrefois, ici je le remarque,
Valait bien mieux que nous. Or écoutez Pétrarque :

" Ce conte eſt raconté," nous dit l'illuſtre auteur,
" Non point de Griſildis pour qu'on prenne la doſe
De noble humilité ;—ce ſerait par malheur
Aux femmes impoſſible ; au moins je le ſuppoſe ;
Mais pour qu'à ſon exemple on devienne meilleur."
De Pétrarque voilà le but et la morale ;
Quand à ſon ſtyle au monde il n'eſt rien qui l'égale !

Car de ce qu'une femme ainſi que Griſildis
Montra tant de courage et tant de patience
Pour un ſimple mortel comme était ce Marquis,
Nous devons accueillir avec obéiſſance
A plus forte raiſon, du bon Dieu les avis,
Les épreuves auſſi parfois qu'il nous envoie,
Et recevoir ces maux dans un eſprit de joie,

Car le bon Dieu permet que par l'adverſité
Nous ſoyons flagellés de diverſes manières,
Pour épurer nos cœurs et notre volonté,
A nos péchés auſſi pour tailler des croupières,
Pour raffermir enfin notre fragilité :
C'eſt pour notre bien ſeul toujours qu'il nous châtie,
Tâchons donc mériter un jour ſon amniſtie.

Mais écoutez un mot avant que d'achever
Meſſeigneurs ; il ſerait je le crois difficile
Même en furetant bien, de nos jours de trouver
Deux ou trois Griſildis dans la plus grande ville
Que l'on put tout comme elle avec chance éprouver.
Leur or brillant à l'œil, mais mauvais d'alliage
Se briſerait plutôt que de ployer, je gage.

C'eſt pourquoi, pour l'amour, la joie et la ſanté
Des commères de Bath,—que tienne leur maîtriſe !
Je veux avec un cœur frais, vert, plein de gaité
Vous dire une chanſon qui me parait de miſe,
Qui ne peut engendrer que la joyeuſeté ;
Le ſérieux plus tard ! bien : vous faites ſilence,
Ecoutez donc mon chant, le voilà, je commence :

ENVOI DE CHAUCER.

Grisildis eſt morte, et ſa patience !
L'une et l'autre ſont aux rives du Pô,
Bien profondément dedans le tombeau !
C'eſt pourquoi je crie en pleine audience
Si quelque mari veut dans ſa jactance
Eprouver le fat ! ſa femme à nouveau :
Griſildis eſt morte, et ſa patience,
L'une et l'autre ſont aux rives du Pô,
Bien profondément dedans le tombeau !

Vous qui vous targuez de haute prudence,
Dames, mes amours, ne ſouffrez jamais

Qu'aucun Clerc ne puiſſe écrire en ſes lais,
D'autres Griſildis nouvelle conſtance,
Ou bien Chichevache* enflera ſa panſe
De vos gais ſouris, de vos frais attraits:
Griſildis eſt morte, et ſa patience,
L'une et l'autre ſont aux rives du Pô,
Bien profondément dedans le tombeau!

N'ayez foi vraiment au Dieu du ſilence,
Imitez plutôt le malin écho
Qui répond toujours, ſut ce *ex-abrupto*
Au moindre cancan émis à diſtance.
Surtout qu'on ne touche à votre innocence!

---

* Chichevache. Suivant une fable populaire qui parait avoir eu ſon origine en France, La *Chichevache* ou *Chichefaœ*, était un monſtre qui vivait ſeulement de femmes bonnes, ce qui fait qu'il était toujours repréſenté très fluet et très maigre, à cauſe de la rareté et de l'inſuffiſance de cet article de conſommation. Achille Jubinal dans les notes de ſon ouvrage intitulé: Myſtères inédits du XVème ſiècle, tome 1, page 390, a imprimé une deſcription en vers du dit animal d'après un manuſcrit du XIVème ſiècle. Dans le miracle français de Ste Geneviève, du XVème ſiècle (Jubinal, ib. p. 281) un homme dit ſatiriquement à la ſainte:

Gardez-vous de la *chicheface*,
El vous mordra ſ'el vous rencontre,
Vous n'amendez point ſa beſoigne.

Je ne connais aucune alluſion à cette fable en Angleterre avant Chaucer; mais nos compatriotes ont pouſsé la ſatire encore plus loin, en ajoutant un autre monſtre nommé *Bycorn*, qui vivant des maris bons et patients était auſſi gras que l'autre était maigre vu cette fois l'abondance de ſa nourriture. Un poème de Lydgate ſur "*Bycorn et Chichevache*," eſt imprimé dans *Halliwell's Minor Poems of Dan John Lydgate*, p. 129. Une large gravure ſur bois du temps d'Elizabeth conſervée dans la bibliothèque de la Société des Antiquaires, donne le *fac ſimile* de ces deux monſtres.

(*Edition de Chaucer, par Thomas Wright, Eſq.*)

Mais le gouvernail prenez-le *presto!*
Grisildis est morte, et sa patience,
L'une et l'autre sont aux rives du Pô,
Bien profondément dedans le tombeau!

Femmes au cœur fort prenez assurance,
Vous, ayant vigueur comme un grand chameau
Traitez l'homme comme un godelureau;
Femmes au cœur faible ayez la prudence
Du serpent; du tigre ayez l'inclémence,
Et faites du bruit autant qu'un marteau:
Grisildis est morte, et sa patience,
L'une et l'autre sont aux rives du Pô,
Bien profondément dedans le tombeau!

Pour vos chers époux n'ayez révérence,
Quand même ils seraient cuirassés d'airain,
Vous leur percerez quand voudrez, soudain,
La poitrine par votre aigre éloquence;
Par la jalousie aussi c'est d'urgence
Vous leur ravirez leur peu de cerveau:
Grisildis est morte, et sa patience,
L'une et l'autre sont aux rives du Pô,
Très profondément dedans le tombeau!

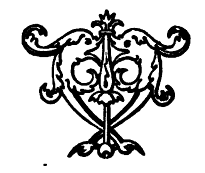
Si de la Beauté vous avez la chance,
Eparpillez la pour charmer les yeux,
Avec cette glu happez l'amoureux;
Si vous êtes laide, aimez la dépense,
Et puis de la feuille ayez l'inconstance,
Laissez les maris créver dans leur peau:
Grisildis est morte, et sa patience,
L'une et l'autre sont aux rives du Pô,
Très profondément dedans le tombeau!



PROLOGUE DU MARCHAND.

“DES lamentations, des ſoucis et des larmes,
Et d’immenſes douleurs, et de vives alarmes,
J’en connais, Meſſeigneurs, et du ſoir au matin,”
Dit le Marchand, “ et crois que, ce fait eſt certain,
Les deux tiers des maris qui pullulent ſur terre
Sont marris plus ou moins d’avoir une commère.
Quant à ma femme à moi, celle là, je le dis,
De l’eſpèce eſt la pire ; et parbleu m’eſt avis,
Que ſi pour compagnon elle eut reçu le diable,
Elle l’eut maté dà, le fait eſt préſumable.
Pourquoi mes bons ſeigneurs, vous dirai-je en détail
Les monſtruoſités de ce vilain bétail ?
C’eſt méchant, c’eſt hargneux, c’eſt jaloux, c’eſt colère,
Pour tout dire en un mot, ce n’eſt qu’une mégère.
On ne peut inventer quelque choſe de pis,
C’eſt l’antipode enfin de cette Griſildis.
Oh ! ſi jamais je ſors vivant de cette chaîne,
A témoin j’en prends Dieu, ce ſera fière aubaine !

Ne remettrai jamais mon cou dans le licou,
Autant que je vivrai pour tout l'or du Pérou.
Oh! les gens mariés pour eux que de misères!
En tâte qui voudra des maudites galères!
Pourtant, Meſſire l'Hôte, il y a deux ſeuls mois
Que je ſuis marié;—mais j'ai porté ma croix
Depuis ce temps, Dieu ſait! et le dis ſur mon âme
J'en ai ſouffert du fait de cette affreuſe femme,
Et j'en pourrais narrer de ſes méchancetés,
Et vous faire un long cours de ſes perverſités!"
—" Puiſqu'en ſavez ſi long," maintenant dit notre Hôte,
" De nous en raconter ne vous faites pas faute."
—" Très volontiers," dit-il; " mais ne parlerai plus
De ma propre douleur, je ſerais trop diffus."





CONTE DU MARCHAND.



N digne Chevalier, né natif de Pavie,
Jadis en Lombardie avait mené la vie
Joyeuſement ; et pendant ſoixante ſans
Sans femme avait vécu ; ſans femme légitime
Entendons-nous ; on ſait que de tout temps
Les ſéculiers ſont de l'eſcrime
Avec le Dieu badin, tenans, aboutiſſans,
Selon l'appétit de leurs ſens,
Et que de par le monde, on ne leur en fait crime.
Or, ſoit par radotage, ou bien par ſainteté
Lequel ? je ne ſaurais le dire en vérité,
Ce Chevalier ayant paſſé la ſoixantaine
Eut ſoif d'hymen : c'était ſi bonne aubaine
Que d'avoir femme et vivre à deux,
C'était avoir ſur terre un avant-goût des cieux.
Ainſi diſait à Dieu ce Chevalier ſi ſage,
Le fait eſt que le mariage
Eſt un morceau de roi pour un vieillard ſurtout,
Car la femme eſt alors le fruit de ſon vatout.
Il fait bon lors prendre jeune pucelle

Aimable et belle, avec laquelle
On puiſſe à ſon loiſir engendrer héritier,
Et peupler un peu ſon vivier;
Car voyez-vous, tous ces célibataires,
Vous chantent pouilles et misères,
Quand ils trouvent l'adverſité
Dans leurs amours d'emprunt,—amours de vanité!
Et c'eſt bon qu'il en ſoit ainſi, je vous aſſure,
Car tous ces coureurs d'aventure
Bâtiſſant ſur un ſol plein de fragilité,
Comment y pourraient-ils trouver ſécurité?
Ils vivent! . —mais comment? . . . comme oiſeaux, comme bêtes,
Une à une entaſſant de faciles conquêtes,
Sans aucune contrainte, en toute liberté,
Sans nul ſouci faiſant de la dépravité;
Au lieu qu'un homme devient ſage
Du moment qu'il entre en ménage;
Et quand un homme eſt ſage il eſt de fait heureux,
Car les plaiſirs du cœur ſont les plaiſirs des Dieux.
Qui peut mieux qu'une ménagère
Se plier à ſes goûts, parfois à ſa chimère?
Qui ſaura le ſoigner malade ou bien portant?
Et qui ſaura l'aimer autant
Juſqu'à ſa mort, fut-il perclus de quelque membre,
Et ne pouvant même quitter ſa chambre?
Et pourtant quelques Clercs, j'en ai bon ſouvenir
Ne penſent point ainſi, je dois en convenir;
Et même le grand Théophraſte
Eſt un de ces Clercs là; mais baſte!
Théophraſte, entre nous, ne peut-il pas mentir?
" Femme," nous dit-il, " ne prends mie
Pour épargner tes ſous; par pure économie

Une bonne vaut cent fois mieux ;
Elle ſaura garder ton bien plus que ta femme,
Ta femme toujours te reclame
Moitié de ton avoir, et c'eſt fort ennuyeux.
Si tu deviens malade, auſſi ſûr que j'exiſte,
Des amis, un valet, auront plus ſoin de toi
Que ta femme qui parait triſte,
Mais qui ſous ce perfide émoi
Attend après tes biens, en calcule l'emploi.
Si tu prends femme, gare en outre,
Femme, ſouventefois, drôlement nous accoutre !"

Ainſi dit Théophraſte, et même pis encor,
Mais ſi vous m'en croyez, laiſſons là ce butor,
Dieu maudiſſe ſes os ! . . . Voyez-vous la fortune
Nous donne terres, champs, paturages, pécune,
Mais tous ces dons ſont paſſagers morbleu !
La femme, m'eſt avis, eſt le ſeul don de Dieu,
Elle dure long-temps, et peut durer peut-être
Plus que tu ne voudrais, et faire ton bien-être
Malgré toi ; te le dis tout net, ſincèrement ;
Car le mariage eſt un très grand ſacrement ;
Je le tiens pour perdu celui qui n'a pas femme,
Il mourra ſans ſecours, et c'eſt bien fâcheux dame !
Or, écoutez pourquoi je ne dis ſans motif
Que la femme doit être à l'homme un aide actif.
Le grand Dieu quand il eut créé par aventure
Adam, et qu'il le vit au nez de la nature
Baillant tout ſeul et nu, s'ennuyant à périr
Et ne ſachant que devenir,
Dans ſa bonté ſe dit : faiſons à ce brave homme
Un quelque choſe comme
Un aide, et tout-à-coup, en un ſeul tour de main

Pour le bonheur du genre humain,
Et pour ſortir l'homme d'un mauvais rêve,
Le Créateur fit Eve,
Prouvant par là ce que je dis
Que de l'homme la femme eſt le vrai paradis.
La femme eſt tellement modeſte, obéiſſante!
Toujours égale, elle eſt d'une humeur ſi conſtante!
Qu'en un même volume ils ſont ces deux époux!
Comment ne ſeraient-ils pas heureux vertuchoux! ..

Une femme! ah! Sainte Marie
Comment un homme, je vous prie,
Qui poſsède une femme a-t-il chance jamais
Tomber dans le malheur? . . je ne ſaurais le dire.
La joie ou plutôt le délire
Qui font de deux époux rien qu'un ſeul cœur en paix
Qui pourrait les narrer? Eſt-il pauvre cet homme?
Vite la femme l'aide, elle garde ſon bien,
En tout fait ſon vouloir en ſomme,
Et jamais ne gaſpille rien.

O bienheureux état! . . Précieux mariage!
Si gai! ſi vertueux! ſi louable! ſi ſage!
Chaque homme qui s'eſtime un peu plus qu'un poireau
Devrait vouloir toujours exiſter dans ta peau;
Et remercier Dieu de ſa bonne fortune,
Si pour ſa part il a, femme blonde ou bien brune;
Et s'il n'en a pas, par malheur!
Prier Dieu d'en donner une enfin à ſon cœur.
Car alors, m'eſt avis, ſi de la ménagère
Les conſeils ſont ſuivis, (elle eſt toujours ſincère!)
L'homme peut hardiment vivre en ſécurité
Sa femme étant pour lui verrou de ſûreté.

Voilà pourquoi ſi tu veux être ſage
Fais ce que femme veut de toi, dans ton ménage.
Vois comment ce Jacob, le moindre Clerc le lit,
Si ſubrepticement a ſu tromper ſon père
En ſuivant les conſeils de madame ſa mère ;
La peau de chèvre était un trait d'eſprit !
Vois Madame Judith, c'eſt encor de l'hiſtoire,
Tout le peuple de Dieu par ſon ſage conſeil,
Fut ſauvé ; la luronne eut l'art de faire boire
Holopherne un peu trop, et pendant ſon ſommeil
Elle occit l'imprudent, et non pas de main morte,
Et puis de Béthulie alla gagner la porte.

C'eſt par le bon conſeil encore d'Abigail,
Que fut ſauvé Nabal, qui n'en ſait le détail ?
C'eſt par Eſther auſſi que l'oncle Mardochée
Aux grandeurs fut admis, et de Dieu la nichée,
Le peuple d'Iſrael, délivré des durs maux
Que le coupable Aman ſur lui verſait à flots.
Il n'y a nulle choſe au dire de Sénèque
Qui plus que femme ſoit, c'eſt un fait poſitif,
Outre ſa valeur intrinsèque,
D'un dégré plus ſuperlatif;
Auſſi Caton, qui fut un ſage,
Nous dit : " Souffre le caquetage
De ta femme dans ton ménage ;
D'abord elle commandera,
Mais la laiſſant un peu faire à ſa fantaiſie,
De fait elle t'obéira
Par courtoiſie."

Une femme, vois-tu, c'eſt le meilleur gardien
De ta maiſon, de ſon économie ;

Le malade il doit pefter bien
Qui n'a de femme mie !
Si tu veux agir fagement
Aime ta femme et crânement,
Auffi bien que le Chrift certe aime fon églife ;
Car il faut bien que te le dife,
Ta femme et toi font un ; on ne hait pas fa chair,
C'eft ce que l'homme a de plus cher ;
Aime donc et chéris ta femme,
Ou ne profpéreras jamais, c'eft certain, dame !
Femme et mari quelque foient les brocards
Et les propos malins de certains babillards
Prennent le bon chemin parmi les gens du monde,
Ils font accoquinés l'un à l'autre ces deux
Par tant d'indiffolubles nœuds,
Qu'ils réfiftent à tout, honny foit qui les fronde !
Voilà pourquoi ce digne Chevalier
Qui, je dois vous le dire, avait pour nom Janvier,
A penfé que le mariage
Serait un baume à fon vieil âge,
Un baume auffi doux que le miel,
Et de fes vieux jours l'arc-en-ciel.

Voilà donc qu'un jour il envoie
Quérir tous fes amis ; fans affecter de joie,
Mais plutôt d'un air trifte, il leur dit : " Mes amis,
Regardez-moi, je fuis vieux, je fuis gris,
Et prefque (Dieu le fait) fur le bord de la foffe,
Et ne ferai bientôt peut-être qu'un ' il fut !'
Il eft donc très grand temps que penfe à mon falut,
Et que ne faffe route fauffe.
J'ai gafpillé mon corps bien follement,
Mais je veux m'amender et très prochainement

Me marier avec fille d'un âge tendre
Belle à ravir, vous devez le comprendre.
Pouſſez donc à la roue, et hâtez mon hymen,
Et qu'il en ſoit ainſi mes bons amis . . . . *Amen!*
Moi je vais reluquer ſi je vois quelque choſe
De mariable, mais je n'oſe
Eſpérer réuſſir tout auſſi bien que vous ;
Pour moi, cherchez donc, entre nous,
Mais tenez-vous pour dit, ne veux une vieilleſſe,
Il me faut au contraire une verte jeuneſſe,
Seize ans au plus, c'eſt poſitif,
Et point ne veux un plus vieil adjectif.
Vieux poiſſon, jeune chair, voilà moi ce que j'aime.
Mieux vaut un brochet à la crême
Qu'un brocheton, qu'un filardeau
Qu'à peine on peut manger à l'eau.
Mieux vaut quelque jeune veau tendre,
Qu'un vieux bœuf qui ſait ſe défendre
Encore après ſa mort ſouvent
Contre la dent.
Je ne puis donc vouloir une femme de l'âge
De trente ans; c'eſt trop vieux fourrage;
De veuves n'en veux point, elles ſont tout ſirop,
Mais pour moi je l'avoue, elles en ſavent trop.
A force de hanter et mainte et mainte école
Un Clerc devient futé ; femmes ſur ma parole
Qui de maris nombreux ont été les moitiés
Sont des Clercs de la tête aux pieds.
Il eſt facile d'aventure
De guider jeune créature
Comme ſans peine on peut façonner un joujou
Avec la cire, alors que le corps en eſt mou.
C'eſt pourquoi ſongez à ma clauſe,

Non je ne veux pas, et pour caufe,
Epoufer une vieille, en aucun cas vraiment ;
Car ne pouvant trouver avec elle agrément,
Je pafferais ma vie en un long adultère,
Et j'irais droit au diable à ma mort, chofe claire.
Je n'engendrerais pas des enfants, des Chrétiens ;
J'aimerais mieux pourtant donner ma langue aux chiens
Que de laiffer aller mon héritage,
En dehors de mon parentage.
Je ne doute pas que je ne fache pourquoi
L'on doit fe marier, et de plus je fais moi
Que maintes gens parlent de mariage
Qui n'en favent plus long que n'en faurait mon page,
Pour quelle caufe ou bien pour quel emploi
Un homme doit prendre une femme quoi !
Que s'il ne peut mener une exiftence chafte,
Il prenne femme avec grande dévotion,
Avec elle il aura la procréation
Légitime d'enfants ; et cela vaut mieux bafte !
Que par caprice ou par amour
Prendre une maîtreffe d'un jour.
Quand on prend femme dà ce n'eft je vous l'affure
Pour éviter tout-à-fait la luxure,
Mais pour payer fa dette à la nature
En beaux enfants *comptants :* ce n'eft, en vérité,
Non plus comme une fœur pourrait aider fon frère,
Pour s'aider à mal faire,
Ni vivre entièrement dedans la chafteté.
Dieu merci, Meffeigneurs, je fais ce que puis faire,
Tous mes membres font bons, et j'ai le néceffaire,
Cela foit dit en *a parte !*

" Je fuis gris, il eft vrai, mais aux âmes bien nées

La vigueur eſt fidèle, et ſe rit des années.
Je reſſemble, voyez, cela jamais ne nuit
A l'arbre qui fleurit avant de porter fruit;
Un arbre
En floraiſon ſurtout n'eſt certe pas un marbre,
Il n'eſt ni froid, ni ſec, ni mort,
Il eſt plein de sève au contraire;
Moi je ne me ſens gris, en aucune manière,
Si mes cheveux le ſont, mon cœur eſt reſté fort;
Ainſi que le laurier, j'ai conſtante verdure,
Et tous mes membres ſont d'une bonne ſtructure.
Maintenant vous ſavez, mes amis, mon vouloir,
Tachez de l'accomplir; en vous eſt mon eſpoir!"

A ce diſcours ſaupoudré de jactance
Beaucoup d'avis furent donnés,
Des exemples cités pour ou contre la chance
D'être maris plus ou moins encornés.
Si qu'à la fin comme il arrive
Lorſqu' entre amis la controverſe eſt vive,
Une diſcuſſion s'engagea ſubito
De Janvier entre les deux frères,
Dont l'un ſe nommait Placebo,
L'autre Juſtin; tous deux étaient d'avis contraires.

Placebo dit: "O mon frère! ô Janvier!
Vous aviez peu beſoin, croyez-le, Chevalier,
De demander conſeil en cette circonſtance
A nul ici préſent; mais plein de ſapience
Sachant de Salomon le dicton familier,
Vous avez mieux aimé, tant avez de prudence,
Suivre de ce grand roi le précepte en entier.
En effet Salomon dit que dans toute choſe

D'un bon confeil il faut pour le moins fe munir,
Si l'on ne veut fe repentir.
Or contre ce dicton je n'entre pas en caufe,
Mais bien que Salomon ait dit cela, d'honneur,
Votre propre confeil le tiens pour le meilleur.
Apprenez de moi, mon cher frère,
Que j'ai paffé ma vie entière
A la cour, et vécu parmi les grands feigneurs;
Avec eux n'eus jamais de débats chamailleurs,
Ne les contrariai jamais, j'ofe le dire,
Je fais trop bien que Monfeigneur
En fait plus long que moi; ce qu'il dit je l'admire,
Et fuis toujours fon ferviteur.
Bien fou le confeiller qui dans fon arrogance
De fon maître et feigneur croit furpaffer l'efprit,
Les feigneurs ne font pas ce qu'un vain peuple penfe,
Ce ne font pas des fots, foit dit à leur crédit.
Vous parlâtes fi bien tout-à-l'heure, mon frère,
Si faintement auffi, que ne faurais m'en taire
Je me range en entier à votre opinion;
Par Dieu! dans cette ville, et même en Italie,
Perfonne n'eut dit mieux, ici je le publie,
Et le Chrift même y donne adhéfion.
Moi je dis et foutiens qu'il montre un grand courage
L'homme qui déjà riche d'âge
Prend jeune femme, et s'en fait l'époufeur;
A bien joyeufe humeur il accroche fon cœur!
Faites mon frère en cette grande affaire
Ce qui vous plaît le mieux, vous êtes fûr de plaire
A Placebo!"

Juftin qui dans un coin bien foigneux de fe taire
Etait refté muet comme un zéro,

Répondit de cette manière :

"Soyez patient maintenant
Que vous avez parlé, mon frère,
Et m'écoutez incontinent.
Parmi plus d'un ſage aphoriſme,
Sénèque dit, ce n'eſt point un ſophiſme,
Qu'un homme doit à deux fois regarder
S'il ne veut pas récolter des tempêtes
Avant de confier ſon bétail à garder,
Ses terres ou ſes biens, ſi les mains ſont honnêtes.
Or, c'eſt bien pis ma foi que de donner ſon corps,
Et de gaité de cœur ſe créer des remords.
Ce n'eſt pas jeu d'enfant que jeu de mariage,
Et bruſquer un hymen, ce n'eſt pas du tout ſage.
Avant de prendre femme, à moins que d'être fou,
Il faut donc aviſer ſi c'eſt un vrai bijou,
Si c'eſt or, ſimilor, du clinquant, de l'ordure,
Enfin ſi bonne eſt ſa nature ;
Je ſais qu'on ne peut pas compter ſur un phœnix,
Que la perfection eſt à l'état d'onix,
Mais des femmes avant de bruſquer les conquêtes,
Faut-il un temps donné pour aller aux enquêtes,
Dieu qui ſait tout, ſait bien que verſai plus d'un pleur
Depuis que d'une femme ai captivé le cœur.
De l'homme marié vante qui veut la vie !
Moi je n'y trouve rien qui ſoit objet d'envie ;
Mais ſouci, mais dépenſe, un reſpect impoſteur,
Un joug enfin privé de tout bonheur.
Cependant mes voiſins et ſurtout mes voiſines
Diſent que ma femme eſt la roſe ſans épines,
Mais moi je ſais fort bien où me bleſſe le bât,
Et malgré les 'on dit' ne mords point à l'appât.

A votre tête donc faites monſieur mon frère,
Cela ne me regarde en aucune manière,
Vous êtes homme d'âge, à vous donc d'aviſer
Avant d'entrer en mariage,
Afin de ne pas vous blouſer,
Surtout ſi prenez femme à jeune et beau plumage.
Par Celui qui créa l'air, la terre et le feu,
Le plus jeune de nous a ma foi fort à faire
De garder pour lui ſeul ſa femme de par Dieu!
Croyez cela, mon très cher frère:
—Votre fillette ayant ſeize printemps
Vous ne pourrez la contenter . . . . trois ans,
C'eſt moi qui vous le dis; car une femme exige
Des devoirs réguliers qu'il faut qu'on ne néglige:
Je vous ai dit ce que je crois la vérité,
Frère, ne m'en voulez de ma ſincérité!"

"Eh bien!" dit ce Janvier, "foin de Monſieur Sénèque
Et de ſes ſots diſcours; ma foi, je me rebéque
Contre tous les pédants; de plus ſages que toi,
Et dont, dans mon eſprit l'opinion fait loi,
Regardent mon projet comme fort raiſonnable,
Qu'en dis-tu Placebo?"—"Je dis qu'on eſt coupable,"
Répondit Placebo, "quand de gaité de cœur,
De l'hymen on ſe fait ſans pitié le frondeur."
Sur ce mot un chacun ſe lève,
Diſant à ce Janvier: "Prenez, mon cher, une Eve!"

L'imagination ce fantôme éveillé,
De ce Janvier tint l'œil écarquillé,
Et le jour et la nuit, touchant ce mariage;
Mainte taille jolie, et maint charmant viſage
Traverſaient tour-à-tour les replis de ſon cœur,

Lui fouriant, lui promettant bonheur,
De même que celui qui près de fa fenêtre
Placerait un miroir afin de mieux connaître
Les gentils minois du quartier,
De la même façon ce digne Chevalier
Dans fon efprit fe créait un mirage
De chaque jeune et frais vifage,
Qui faifait naître en lui défir particulier,
Sans ofer faire un choix : l'une avait la figure
Fort à fon goût, mais l'autre avait meilleur renom,
L'une était riche, mais on difait d'aventure
Que fon cœur avait eu fon Chriftophe Colomb.
A la fin cependant, fa patience laffe
D'une auffi rude et difficile chaffe,
Lui fit pofer fon choix fur un certain objet
Qui lui parut devoir être fon fait,
Tant cette jeune fille il la trouvait accorte.
Aux autres, de fon cœur, donc il ferma la porte ;
Et quand il était dans fon lit,
On fait que l'amour n'y voit goutte,
De fon baldaquin fous la voûte,
Il repaffait dans fon efprit
Sa fraîcheur, fon joli vifage,
Ses bras minces et longs, le duvet de fon âge,
Et grand nombre d' *et cætera*,
De la Beauté *nec plus ultrà*.

Sa réfolution une fois étant prife,
Il envoya querir à nouveau fes amis,
Non pour les confulter, il eut trouvé fottife
Tout avis qui n'eut pas été fon propre avis,
Mais pour les avertir en maffe,
Qu'il guignait le gibier but ardent de fa chaffe.

Placebo vint bientôt ainſi que ſes amis ;
Ce Janvier les pria chacun et tous, en grâce,
Sitôt entrés en ſon logis,
De ne pas l'ennuyer de propos hors de place ;
Sa réſolution était priſe morbleu,
Et de plus agréable à Dieu.
Il dit qu'il était par la ville
Miracle de beauté, certaine jeune fille,
Qui ferait ſon affaire, et qu'il couvait de l'œil,
Elle était d'un rang humble, il en faiſait ſon deuil ;
Sa beauté, ſa jeuneſſe
Valaient bien mieux que le rang, la richeſſe ;
Pour femme il la voulait ; c'était point arrêté,
Son immuable volonté :
En concluant ſa parlerie,
"Maintenant, mes amis," leur dit-il, "je vous prie,
Aidez-moi donc, aſſurez mon ſuccès,
Et je vivrai tranquille après,
Car alors rien," dit-il, "ne pourra me déplaire,
Sauf une choſe qui me chiffonne l'eſprit,
Me taquine, ſouvent même me déſeſpère,
Et toujours me cauſe dépit.
Il y a bien long-temps je me ſuis laiſſé dire
Qu'aucun homme ne peut, qu'il ſoit ſerf ou Meſſire
Poſſéder deux bonheurs parfaits, tous deux égaux,
L'un dans le ciel, et l'autre ſur la terre ;
Car bien que comme d'une pierre,
Il ſe gare avec ſoin des péchés capitaux,
Cependant dans le mariage
Se trouve un tel repos, un ſi grand avantage,
Que je ſuis effrayé quand je ſonge ici bas
Que je vais mener à mon âge

Exiſtence ſi douce, exempte de tracas,
De faire mon ciel ſur la terre :
Car puiſque le vrai ciel coûte à gagner ſi cher
Qu'y conduit, dit-on, la misère,
La douleur ineffable, ou le chagrin amer,
Comment, moi qui vais vivre en ſi grande plaiſance,
Ainſi que font tous les maris
Avec leurs femmes dà, pourrai-je avoir la chance
D'aller viſager Chriſt là haut en Paradis ?
Mes deux frères voilà ma crainte,
A cette queſtion, répondez-moi ſans feinte."

Juſtin, qui déteſtait ſon aberration,
De ſuite répondit à l'invitation,
Et d'être bref ſous le prétexte,
Crut pouvoir ſe paſſer de citer aucun texte ;
Mais dit : " Seigneur mon frère, il ſe peut bien que
Dans ſa grande miſéricorde, [Dieu,
Avant qu'à vos foyers vous n'ayez dit adieu,
Laiſſe en votre logis ſe gliſſer la diſcorde,
Et de ce monde avant que de partir,
A temps par bonté vous accorde
La grâce de vous repentir.
Pour l'homme marié Dieu certes n'eſt ſévère
Plus que pour le célibataire.
Donc le meilleur conſeil que vous puiſſe infiltrer,
C'eſt de ne pas déſeſpérer,
Mais d'avoir dans l'eſprit, et toujours en mémoire
Que cette femme dont aimez à vous parer,
Peut-être ne ſera que votre purgatoire,
Que l'inſtrument, et que le fouet de Dieu.
Votre âme alors ſitôt que vous deviendrez *feu*
S'en ira d'un ſeul bond au ciel faire une brèche
Plus vite que de l'arc ne ſort jamais la flèche . . .

J'ai l'efpoir que plus tard vous apprendrez par vous
Qu'avec la qualité d'époux,
On ne moiffonne pas félicité fi grande,
Que vrai, de fon falut, on rifque la guirlande ;
Pourvu que vous ufiez, mon très cher Chevalier,
Ainfi que la raifon d'ailleurs vous le commande,
Modérément, et non comme un affreux bélier,
Des défirs fenfuels de votre jeune femme,
Et qu'amoureufement, je le dis, fur mon âme,
Vous n'alliez pas lui plaire trop
En courant au galop, au galop, au galop,
Et que vous gariez de péchés d'importance,
Sans contredit, oui, vous aurez la chance
D'aller un jour en Paradis.
J'ai fini mon fermon ; reftez en paix, mon frère,
Je ne faurais parler plus long-temps fur l'affaire.
La commère de Bath, fi vous avez compris
Ce que parler veut dire, en fort petit efpace
A dit crânement fon avis ;
Ainfi donc, maintenant, Dieu vous ait en fa grâce !"

Sur ce, Juftin, qui plus eft Placebo,
Ont pris congé tous deux ; enfin quand *in petto*
Ils virent que Janvier voulait, voulait fans ceffe
Etre mari malgré . . . . tous deux, avec adreffe,
Firent tant et fi bien que la gente Maïa
De ce Janvier le bel acacia,
Quoique peut-être au fond contrariée,
Fut au dit Janvier mariée.

Si vous analyfais chaque écrit ou contrat
Par lefquels Maïa fut faite maîtreffe fixe
De fes terres et biens, je ferais trop prolixe ;
Elle fut, croyez-le, bien arranger fon bât :
Et fi vous narrais fa toilette,

Trop faible pour cela ferait mon épithète;
Il me fuffit de dire enfin qu'advint le jour,
Ou pour avoir brevet d'amour,
Tous deux allèrent à l'églife,
Pour légalifer leur emprife.
Vint le prêtre une étole au cou,
Qui de l'hymen riva le clou.
A l'époufe il prefcrit d'être en fon mariage,
Comme Rebecca douce et fage,
Puis ayant marmotté les prières d'ufage,
Tous deux il les envoie et fans plus d'examen,
Au Dieu d'hymen,
Amen!

Ainfi donc font leurs époufailles.
Au feftin gros de victuailles,
Tous deux ils s'affeoient fous le dais.
De joie et de bonheur eft rempli le palais,
Et quand à la mufique
Elle eft, on peut le dire, unique,
Car elle dame le pion
Au grand Orphée, au divin Amphion :
A chaque entrée il vient fi bruyante fanfare,
Que ni Joab, non plus Theodamas
Ne firent fi beau tintamarre
Ne firent un pareil fracas.
Bacchus leur fert le vin qui circule à la ronde,
Et Vénus qui connait fon monde
Sourit à tous; tandis que ce Janvier,
S'improvifant fon chevalier,
Libre encor dans le mariage,
Danfe devant Maïa, pour rajeunir fon âge.
Je le dis, entre nous, on ne vit fous les cieux
Onc un époux auffi joyeux.

Poète Martian. dont la joyeuſe plume
Nous a légué le ſouvenir poſthume
Des noces de ces deux amants,
L'un deſquels ſe nommait Mercure,
L'autre Philologie, et qui, bien en meſure,
Chantèrent virelais charmants,
Tais-toi, mon cher, ton ſavoir eſt trop mince
Pour décrire un feſtin digne en tout d'un grand prince.
Quand la jeuneſſe unit ſes doux, ſes frais appas
Au vieil hiver, à ſes triſtes frimas,
Il y a je ne ſais dans l'air quelle allégreſſe,
La nature parait ſe pâmer de lieſſe ;
Marier la neige à l'été,
Vous riez, malgré vous de cette abſurdité !

Maïa, figurez-vous, eſt gentiment aſſiſe,
Avec un air ſi bienveillant, ſi doux,
Que c'eſt plaiſir à voir ; ſa figure eſt exquiſe,
Jamais la Reine Eſther ſur le Roi ſon époux
Ne laiſſa tomber œil plus tendre,
Et qu'eſt-ce que la voir pour qui pouvait l'entendre ?
De ſes beautés n'entreprendrai l'eſſai,
Mais dirai ſeulement, ſi vous voulez l'apprendre,
Elle était belle comme un beau matin de Mai.

En extaſe tombait ce Janvier, d'aventure,
Chaque fois qu'il voyait ſa grâce, ſa figure,
Puis il ſe diſait à part ſoi,
Cette nuit ces tréſors ils ſeront tous à moi ;
Je l'aurai dans mes bras, et dans plus vive étreinte
Que Paris n'eût Hélène, et n'aurai pas la crainte
En mes ébats,

D'être troublé par aucun Ménélas !
Il se disait encore : " O tendre créature,
Puisses-tu supporter sans trop grande blessure
Mon appétit pour toi ; mais que me garde Dieu
Pour te vaincre, ô cher cœur, en cette conjoncture
De mettre contre toi tout mon pouvoir en jeu.
Qu'elle tarde à venir cette nuit désirée,
Qui, las ! n'aura jamais assez longue durée !
Et que ces gens sont ennuyeux,
De ne pas s'en aller coucher chacun chez eux !"
Il profite à la fin d'un moment favorable
Pour engager son monde à se lever de table,
Mettant pour ce faire un esprit
Jusqu' alors inédit !

Alors voilà qu'on danse, aussi que l'on boit ferme ;
Du plaisir tous sentent le germe,
Oui tous, hormis certain Damien
Qui bisquait, non pas peu, mais bien.
Ce Damien écuyer tranchant de notre sire
Pour la douce Maïa s'était pris de délire,
Il en était presque fou de douleur,
Tant cette passion lui labourait le cœur.
Il s'en va se coucher, car son ardeur est vaine,
Et gémir tout bas son malheur ;
Laissons le sur sa couche épandre plus d'un pleur,
Jusqu'à ce que Maïa prenne en pitié sa peine.

O volcanique feu dans la paille d'un lit
Qui trouve ton Etna, feu périlleux, maudit !
Faux varlet de maison, ô traître domestique,
Vil aspic qu'on réchauffe, et dont le dard vous pique !

Créature ſans foi ni loi,
Dieu nous garde toujours de ta langue impudique !

O Janvier ! ſi rempli d'émoi,
Si confit de bonheur par ce doux mariage,
Vois comme ton Damien, c'eſt ton propre écuyer
Amaſſe ſur ta tête un gros vilain nuage,
Dieu te tienne en éveil, ô digne Chevalier !
Car en ce monde il n'eſt de pire peſte
Qu'un ennemi caché qui tient à notre veſte.

Le ſoleil, comme on dit, eſt allé ſe coucher,
La nuit, au manteau rude et ſombre,
Sur le mont et ſur le clocher,
A pas de loup étend ſon ombre.
Voilà pourquoi les convives joyeux,
A cheval très gaiement s'en retournent chez eux,
Les uns au grand galop, et les autres à l'amble,
Puis ils font un chacun,—tout ce que bon leur ſemble.
Bientôt après, ce Janvier ſi preſſé,
Voulut faire dodo ;—c'était ma foi ſenſé !
Il but de l'hypocras, puis du vin de vernage
Pour un hymen alors vin très fort en uſage,
Le tout pour augmenter ſes déſirs, ſa vertu,
Puis encor maint électuaire,
Tel que Dom Conſtantin IN RE " *de coitu*,"
Le recommande à tous ce très pudique frère ;
Et dit à ſes meilleurs amis
" Pour l'amour du bon Dieu ſans trop leur chercher noiſe,
Mais en leur donnant bons avis,
Renvoyez-moi ces gens d'une façon courtoiſe,
Et faites vider la maiſon."
Or ſes amis ont fait ſelon ſon oraiſon.

On boit, et puis bientôt dans la chambre voisine
Passe la mariée ; on tire la courtine ;
Enfin la voilà dans le lit
Qui fait son introït !
Le prêtre a béni tout ; pour lors chaque convive
Aux deux époux a dit ; « Que vous protège Dieu
Adieu ! »

L'impatient Janvier que cet adieu ravive,
Vivement a pris dans ses bras
Maïa, son paradis, sa fleur, son frais lilas,
Il l'embrasse, il la berce, il la berce, il l'embrasse,
Et de sa rude barbe il ne lui fait pas grâce,
Car notre digne Chevalier
Avait barbe velue autant que sanglier ;
N'importe il frotte avec, son tendre et frais visage,
Lui tenant tout bas ce langage :
« Je vais vous faire offense, et certes grandement,
Mais pour avoir l'effet il faut vouloir la cause,
Puis considérez une chose :
Aucun sculpteur ne peut assurément
Faire un travail exquis s'il travaille à la hâte,
Souventefois il faut que la main à la pâte
Il façonne les traits d'un portrait ebâuché,
Avant que ce portrait ne devienne Psyché ;
Puis pour produire un bel ouvrage,
Il lui faut avec soin s'occuper du moulage ;
Bref, mon très cher amour, Maïa, mon beau bijou,
Il n'importe le temps que nous ferons joujou,
Nous sommes accouplés au joug du mariage,
Occupons-nous tous deux de notre labourage,
Nous en avons le droit ; et du matin au soir
Personne ne peut y rien voir.

La loi pour toujours nous raſſemble,
La loi nous autoriſe à nous ébattre enſemble,
Vivent la loi, ma femme et moi !
Nul ne peut ſe bleſſer avec ſon couteau . . . . quoi !"

Donc à bien labourer ſon champ ce Jánvier viſe,
Et s'en donne à cœur joie, à tel point qu'il s'épuiſe,
Si qu'auſſitôt qu'advint le jour
Sur ſon ſéant il ſe met pour
Mánger un peu de pain trempé dans un breuvage
Epicé, qui dit-on, donne cœur à l'ouvrage ;
Puis ſe met à chanter d'une ſtridente voix
Comme un coq enrhumé : " Tu règnes, ſur mon âme,
Chère Maïa !" puis embraſſe ſa femme ;
Folâtre, encor qu'un peu pantois,
Comme un poulain ; bavard comme une pie
Qui tout en jacaſſant croit faire une œuvre pie.
Quand il chante, notez comme chante un matou,
Sa peau tremblotte flaſque autour de ſon vieux cou.
Maïa ne le trouva pas beaucoup à ſa guiſe,
Alors qu'elle le vit drapé dans ſa chemiſe,
Avec bonnet de nuit, barbe de ſapajou ;
Et ne crois pas qu'elle fut bien épriſe
De la façon dont il faiſait joujou.
Lors il dit ce Janvier : " Maïa, le jour commence,
Je vais me repoſer, je ne puis plus veiller."
Et puis après cette ſentence
Il ſe laiſſa tomber ſur l'oreiller,
Et dormit juſques à ſept heures.
L'aurore était déjà bien loin de ſes demeures
Lorſqu'il ſe leva ce Janvier ;
Mais la fraîche Maïa, femme du Chevalier,
Dût pendant quatre jours après le mariage,

Ne pas quitter la chambre, ainsi le veut l'usage,
Et vraiment dà, c'est pour le mieux,
Un labeur rude, et même une foule de jeux,
Veulent un temps d'arrêt ; on mourrait à la peine,
Hommes, poissons, taureaux,
Et même jusqu'aux tourtereaux,
S'il fallait sans répit courir la pretentaine!

Mais je veux vous parler maintenant de Damien
Qui n'étant platonicien,
Se meurt d'amour le pauvre diable,
Donc je lui dis ainsi que le trouve blâmable.
Je dis : " Damien ! stupide mal appris,
Comment pourras-tu donc quoique dans le logis
A la fraîche Maïa la raconter ta peine ?
Ta prière elle sera vaine,
Elle dira toujours nenni ;
Si tu parles seras honni :
Mon cher que Dieu te soit en aide,
A ton mal ne vois point remède !"

De ce pauvre Damien que dirai-je de plus ?
Que dévoré des feux de l'ardente Vénus,
Haletant de désirs, ne pouvant plus attendre,
Pour écrire il emprunte un étui mordicus,
Puis dans un lai bien tendre
A la dame Maïa raconte son amour.
Espérant bientôt lui remettre
La lettre,
Il la porte avec lui la nuit comme le jour,
Car c'est son espoir et sa joie ;
Puis il enferme ce bonheur

Dans certaine bourſe de ſoie
Qu'il ſuſpend en cachette aux portes de ſon cœur.

La lune qui le jour des épouſailles
A midi ſe tenait au milieu des brouſſailles
De nuages nombreux, au dixième dégré
De Taurus, avait ſu d'un pas ferme, aſſuré
Paſſer pour faire ſon ſervice
Dans le ſigne de l'Ecréviſſe ;
Et pendant tout ce temps
Dans ſa chambre Maïa, ſelon l'antique uſage
Chez les nobles admis, était reſtée en cage
Pour y cuver ſes ſentiments.
Qu'il ſoit dit en paſſant, qu'une nouvelle épouſe,
D'inſpirer le reſpect qui veut être jalouſe,
Ne doit s'aſſeoir dans la ſalle à manger,
Que quatre jours après que l'heure du berger
Sonna pour ſon époux ; on peut, par parenthèſe,
Ne reſter que trois jours ; mais c'eſt ne vous déplaiſe
D'un bon ton fort douteux ; dans l'eſpèce ce jour
Etait le quatrième où Janvier du labour
Pour la première fois commença ſans vergogne
Avec Maïa l'agréable beſogne.
Le prêtre a dit ſon "*Ite miſſa eſt!*"
Ce qui fait que dans la ſalle eſt
La charmante Maïa qui s'aſſeoit à la table
Près de Janvier qui fait l'aimable.
Voilà qu'il arriva que ce brave Janvier,
Se rappelant Damien ſon écuyer,
Dit : "Comment ſe fait-il de par Sainte Marie!
Qu'il ne me ſerve pas, eſt-il quelqu' avarie
Dans ſa ſanté ?"—"Certe, oui, Monſeigneur,"
Dit l'écuyer tranchant, "Damien eſt très malade,

Sans cela ce cher camarade
De vous fervir aurait l'honneur."
—"Oh!" reprit ce Janvier, "cela vraiment me vexe,
Par ma foi! s'il mourrait il me rendrait perplexe;
C'eſt un bon écuyer, diſcret, ſage, courtois,
Econome; en un mot c'eſt un homme de choix.
Mais auſſitôt que ſortirons de table,
Je veux avec Maïa, mon épouſe adorable,
Aller le conſoler autant que je le puis."

Et puis
Chacun de le bénir pour cette courtoiſie;
D'un noble cœur c'était en effet l'ambroiſie.

"Femme," dit ce Janvier, "faites attention
Après notre diner, vous chère, et votre ſuite,
D'aller chez ce Damien; ferez bonne action,
C'eſt un homme courtois, et probe en ſa conduite,
Dites-lui que j'irai le voir
Quand j'aurai pris un peu de repos . . . . à revoir!
Et ſurtout faites vite, . . . a-t-il dit d'un air tendre,
Dans la chambre à coucher car je vais vous attendre."
Et ſur ce, d'appeler à lui ſon maréchal,
Pour lui donner certain ordre verbal.

Cette fraîche Maïa, ſes femmes avec elle,
Vers Damien eſt allée; et ſur une eſcabelle
S'aſſeoit auprès du lit de ce jeune Ecuyer
Si bien dans les papiers de notre Chevalier,
Et d'une façon bénévole
Lui dit une bonne parole.

Ce Damien auſſitôt qu'il en voit le moment
Dans la main de Maïa remet adroitement,

Au rifque de fe compromettre
La bourfe de foie et la lettre,
Avec un gros foupir, et marmottant tout bas :
"Dame ! ne me trahiffez pas,
Car je fuis un homme mort certe,
Si cette affaire eft découverte."
Maïa cache la bourfe, et la place foudain,
Sous le fatin de fon corfage.
Pour le moment n'en faurez davantage.
Elle fe lève alors, et reprend fon chemin
Vers ce Janvier, qui le bras fur la couche,
L'attendait. Il la prend, lui donne fur la bouche
Plus d'un baifer, et puis pour en finir
Nonchalamment il s'étend pour dormir.
Elle, Maïa tout doucement fe lève
Pour aller, foi-difant, en certain cabinet
Secret,
Où la nature veut que chacun fe dégrève.
Elle a dévoré le poulet,
Puis en petits morceaux le déchire, et le met
Dans ce puits très profond qu'on appelle une foffe,
Je n'en dis pas plus long, vous comprenez la chofe.

Maïa revient, fe couche auprès du vieux Janvier,
Mais en penfant certe au jeune Ecuyer.
Cependant ce Janvier fon catarrhe l'éveille,
Et fe fentant ne fais quelle puce à l'oreille,
A fa femme il a dit : "Je veux me divertir
A te conter un peu fleurette,
Ote, crois-moi ta gente colerette."
La femme foudain d'obéir,
Si ce fut de bon gré, fi ce fut avec peine
Pour moi la chofe eft incertaine.

Aima-t-elle Maïa le conte et le conteur
De cette queſtion n'ai la clé, j'en ai peur.
A cauſer je les laiſſe enſemble,
Puiſque ce plaiſir les raſſemble:
Toutefois lorſque vint le ſoir
Ils durent quitter le dortoir.

Fut-ce effet du hazard, ou de la deſtinée,
Influence du jour, du mois, ou de l'année,
Etat du ciel, ou d'aſtres inconnus
Qui rendirent propice au culte de Vénus
Le moment où Damien fut à Maïa remettre
Sa lettre,
Je ne ſaurais le dire, et n'en soufflerai mot.
Il n'y a pas d'effet ſans cauſe,
Donc je laiſſe à juger la choſe,
Comme diſent les Clercs au grand bon Dieu là haut!
Mais la vérité c'eſt que Maïa, cette belle,
A pris pour ce Damien tant de compaſſion
Qu'elle en eſt toute émue. A part ſoi, penſait-elle
"Pour lui j'ai plus d'affection
Que pour aucun; me le dis ſans feintiſe
N'eut-il pas d'autre bien que ſa ſeule chemiſe!"
Admirez la pitié d'un cœur vraiment courtois,
Et que la femme eſt bonne en écoutant ſa voix!
Il eſt vrai qu'il en eſt dont le cœur eſt de pierre
Qui laiſſeraient un homme aller au cimetière
Plutôt que concéder don d'amoureux merci,
Et qui de l'enterré ne prendraient nul ſouci,
Dans leur humeur triſte et rigide
Se moquant bien d'un homicide:
Mais de ces femmes là point ne faut parler . . . fi!

Cette douce Maïa, pleine de bienveillance,
De ſa main propre écrit une lettre à Damien,
Lui diſant à peu près : " Je ne refuſe rien,
Le lieu, le jour ils ſont à votre convenance."
Puis elle fait viſite à ce Damien,
Et ſous ſon oreiller s'empreſſe de remettre
Sa lettre ;
Il la lira, s'il le veut bien.
Puis elle prend ſa main, tout doucement la ſerre
Avec myſtère,
Lui diſant gentiment : " Damien, il faut guérir !"
Et puis s'en va :—Janvier jà l'envoyait querir.

Le lendemain matin notre Damien ſe lève,
Maladie et chagrin ſont paſſés comme un rêve ;
Et puis
Il ſe raſe, il ſe peigne, il ſe plume, il s'épluche,
Car de ſa dame il veut être la coqueluche,
Et va vers ce Janvier, comme un bon chien ſoumis ;
Il ſe fait bien venir et ſait capter ſon monde,
Avec tant d'art, qu'on le vante à la ronde ;
Si qu'auprès de Maïa ſon ſuccès marche bien :
Auſſi le laiſſe ce Damien
Prendre poſition pour gagner la victoire,
Et je reprends le fil de mon hiſtoire.

Quelques Clercs nous ont dit que la félicité
Conſiſte en des déduits remplis de volupté ;
Si ces " on dit," ſont vrais, du plus fort de ſes forces,
Ce très noble Janvieren happa les amorces,
En façon fort honnête, en tout bien, tout honneur,
Comme il convient à noble et grand Seigneur.

Ainſi de ſa maiſon toute la miſe en ſcène
Etait celle d'un Roi, je dis mieux d'une Reine.
Il avait en outre un jardin
De pierres tout mûré, non pas beau, mais divin.
Car moi, tout de bon, je ſuppoſe,
Que le gentil auteur du Roman de la Roſe
N'eut pu décrire en vérité,
Son immenſe beauté;
Non plus Priape, encor qu'il fut Dieu des jardins,
Tant étaient beaux ſon milieu, ſes confins;
C'eſt que c'était une merveille,
Une merveille unique, et n'ayant ſa pareille;
Notez qu'il y avait un puits à front ouvert
Qui ſe tenait caché ſous un grand laurier vert;
Et du puits ſous le frais portique,
Proſerpine et Pluton, la féerie et ſa clique,
Venaient ſouvent danſer et folâtrer,
Et de doux plaiſirs s'énivrer
Aux ſons joyeux de la muſique.

Or, ce vieux Chevalier priſe tant ce jardin,
Il a tant de bonheur s'y promener ſans fin,
Qu'il en porte la clé ſur lui, partout, n'importe,
Afin que nul que lui n'en puiſſe ouvrir la porte.
Auſſi dans la ſaiſon d'été
Avec ſa femme il va boire la volupté,
Prendre le frais, et ſans doute autre choſe
Sous ce puits enchanteur, et ſous ſon laurier roſe.
C'eſt ainſi que maint joyeux jour
Vécut Janvier faiſant l'amour,
A ſa jeune et gentille femme.
Mais la joie a ſouvent le deſtin de la flamme,
Elle brille et s'éteint. Or, ce pauvre Janvier
Son long bonheur il devait l'expier.

Semblable au ſcorpion, ô changeante Fortune !
Tu flattes de la tête, et quand tu veux piquer
Ta queue en un inſtant en ſervant ta rancune,
Nous apporte la mort que viens nous inculquer !
O poiſon traître et doux ! joie abſurde ! inſenſée !
Sous couleur de plaiſir hébétant la penſée !
Pourquoi ce pauvre Chevalier
L'as-tu conduit dans ſi vilain guépier ?
De ſes yeux maintenant tu lui reprends la vue,
Auſſi ſi grande eſt ſa déconvenue,
Qu'il ſe lamente et veut mourir.
Aveugle ce Janvier que va-t-il devenir ?
Lui qui, libre, faiſait tout à ſa fantaiſie,
Sans un guide il ne peut déſormais faire un pas,
Certes vaudrait mieux le trépas.
Le cœur brûlé de jalouſie
Il appelle la mort, mais la mort ne vient pas.
C'eſt qu'il a ſi grand' peur que ſa femme qu'il aime
Ne donne ſon amour à d'autre qu'à lui-même,
Durant ſa vie, et même après ſa mort,
Qu'il reclame en grâce du ſort
Qu'elle meure avec lui de ſon amour pour preuve,
Afin de ne pas reſter veuve.
Pourtant il faut le dire après un mois ou deux
Il ſe trouva moins malheureux.
Quand il fut convaincu que ſon malheur immenſe
Etait ſans aucune eſpérance,
Il devint philoſophe, et ce faute de mieux,
Et prit ſon mal en patience ;
Excepté, toutefois, que reſtant fort jaloux
De ſa femme, il ſe fit ſon ombre vertuchoux !
L'accompagnant partout et ſans ceſſe et ſans ceſſe,
Et comme un pauvre chien la retenant en laiſſe.

Ce qui fit que Maïa pleura souventefois,
Car elle aimait Damien de façon si brûlante,
Que l'heure loin de lui pour elle était bien lente,
Et que son cœur était souvent pantois.
De son côté Damien n'était pas plus à l'aise,
A Maïa ne pouvant dire, par parenthèse,
Son amour, car Janvier aurait tout entendu,
Et ce Damien aurait été perdu.
Toutefois ces amants (aucun d'eux n'était bête),
Surent s'écrire,—ainsi s'assurant leur conquête.

O mon pauvre Janvier que t'eut servi ton œil,
Eut-il été celui d'un écureuil ?
Et ne vaut-il pas mieux quand morte est la rétine
Etre trompé, sans bruit, à la sourdine,
Que lorsque la lumière en plein, nous frappe Dieu !
Et que nous n'y voyons bien souvent que du feu.
Voyez plutôt Argus, chez lui c'était merveille,
Il possédait cent yeux, mais n'avait pas d'oreille,
Vous savez tous quel fut son sort,
Partant je dis, qu'en mon dire n'ai tort.

Cette fraîche Maïa, ce n'était une sainte,
De la clé du jardin a modelé l'empreinte,
Ce Damien qui n'était non plus immaculé
Secrètement a contrefait la clé.
De la contrefaçon si vous voulez m'en croire,
Dans peu vous apprendrez la véridique histoire.

Tu nous fais voir Ovide, gai conteur,
Que l'amour se rit des obstacles,
Qu'il fait opérer des miracles,
Et que d'ennuis nombreux il sort toujours vainqueur.

Pyrame et fa Thifbé qui s'aimaient d'amour tendre
Malgré papa, maman furent fort bien s'entendre
En caufotant entr'eux à travers un vieux mur,
Moyen économique et fûr.
Mais laiffons là Thifbé, mais laiffons là Pyrame,
Et revenons à nos moutons.
Cet aveugle Janvier amoureux à tâtons,
Auffitôt que juillet eut ravivé fa flamme,
Un jour dit à Maïa : " Lève-toi, ma douce âme,
L'hiver n'exifte plus, viens à notre jardin,
Nous pourrons y caufer tous les deux à notre aife,
Sans craindre d'importuns, je me fens tout de braife
Ce matin."

En oyant de ce vieux les paroles lafcives,
Pour elle offrant hélas ! de triftes perfpectives,
A Damien Maïa fit un figne de la main
Qui lui difait d'aller en avant au jardin.
Avec fa clé Damien ouvre la porte,
Et fi dextrement fe comporte,
Que fans avoir fait entendre aucun fon,
Le voilà gentiment affis fous un buiffon.
Cependant ce Janvier dont la main eft peu fûre,
Cherche de fon côté le trou de la ferrure,
Il ouvre, il eft admis
Avec Maïa dans ce frais paradis.
"Maintenant," a-t-il dit, "que ce lieu nous raffemble,
Et que tous deux, fommes tout feuls enfemble,
Femme, je te dirai, ce que j'aime le mieux
Dans l'univers, c'eft toi,—mon bijou précieux ;
Et plutôt que de te déplaire,
Et que de t'offenfer femme fidèle et chère,
Préférerais mourir, fut-ce par un couteau.

De toi j'ai fait le choix, te le dis à nouveau,
Non certes pas par avarice,
Non pas non plus par un caprice,
Mais par l'amour que te portais:
Et bien que je fois vieux, que mes yeux déformais
Reftent fermés à la lumière,
A toi dont en penfée encor je vois les traits,
Je le redis, fois-moi fidèle Chère;
Tu gagneras trois chofes par ma foi,
Si de n'aimer que moi tu te fais une loi: [même,
D'abord l'amour du Chrift, puis l'honneur de toi-
Et tout mon héritage, quoi!
Ville et tour, et point ne blafphème,
Te le jure par Dieu, demain t'en fais ferment,
Le contrat fera fait auffi certainement
Que défire que Dieu me rende l'âme heureufe!
Pour fceller le marché viens ma belle amoureufe
De fuite embraffer ton époux,
Et ne me blâme pas fi fuis un peu jaloux:
Lorfque je fonge à ta verte jeuneffe,
A ton gentil petit minois,
A mon âge avancé qui frife la vieilleffe,
Je ne fuis pas très raffuré parfois.
C'eft que lorfque l'on aime on a par abondance
La défiance;
Maintenant femme," a-t-il dit d'un air doux,
"Embraffe-moi; tous deux promenons-nous."

Cette gente Maïa dont fi frais font les charmes,
A ces mots commença par répandre des larmes,
Et puis avec douceur répondit à Janvier:
"J'ai moi," dit-elle, "auffi Meffire Chevalier,
Ainfi que vous à préferver mon âme,
Puis auffi mon honneur de femme,

Et qui plus eſt cette fidélité
D'épouſe, que promis un jour devant le prêtre ;
Voilà pourquoi je prends la liberté
De vous répondre ainſi mon très honoré maître :
Dieu faſſe que je meure, et de laide façon,
Et même ſans que Chriſt m'obtienne ma rançon,
Si l'honneur de mon nom un ſeul jour je l'ébrèche ;
Si le vilain péché dont parlez, je le pèche,
Dépouillez-moi, mettez-moi dans un ſac,
Et faites-moi jeter promptement dans le lac ;
Ne ſuis une catin, mais une femme honnête,
De reproches pourquoi me rompre ainſi la tête ?
Sans rime ni raiſon pourquoi parler ainſi ?
De me faire chagrin pourquoi n'avoir ſouci ?
Les hommes qui toujours ſont aſſez peu fidèles,
Nous harcèlent toujours de jalouſes querelles ?
Sur tous les tons pourquoi me chanter entre nous
Que de moi vous êtes jaloux ?"

Tandis que ce Janvier reſtait là comme un marbre,
Avec ſes doigts Maïa fit un ſigne à Damien
Lui preſcrivant de monter ſur un arbre
Chargé de fruits, ce qu'il fit, et fit bien.
Vous ſaurez, Meſſeigneurs, que dans certaine épitre
A ce Damien qui n'était pas une huitre,
Maïa très récemment avait fait la leçon.
Dans le poirier donc je le laiſſe,
Epiant ce gentil garçon,
Le vieux ſe promenant aux bras de ſa princeſſe.

Le jour était brillant, et bleus étaient les cieux,
Sur la terre Phœbus avait verſé ſes feux
Pour rajeunir la fleur, en dorer le calice.

Phœbus entrait alors, je crois dans les Gémeaux
Qu'il parait de tous ſes joyaux,
Mais il était encor peu loin de l'Ecréviſſe
En ſa déclinaiſon,
Qui comme on ſait, dans ce ſolſtice
De Jupiter eſt l'exaltation.
Voilà que par cette belle journée,
Dans ce jardin s'en vient des bords du Phlegéton
Pluton,
Le Roi de la féerie, et de la plaine ignée.
A ſa ſuite venait avec un grand concours
De ſes dames d'honneur la Reine Proſerpine,
Qu'il enleva jadis quand dans les alentours
Du mont Etna, flânant par un jour de bruine,
Cette belle cherchait la roſe ſans épine.
Claudien tout au long nous raconte le fait.
Dans ce jardin alors ce Roi de la féerie
Sur un banc de gazon pour faire cauſerie
S'aſſit, et de la ſorte à ſa femme en effet
Soudain parla ſa ſeigneurie:

"Femme," dit-il, "c'eſt un point reconnu
Que la femme trahit l'homme et le fait cornu,
Je pourrais citer mainte hiſtoire
En preuve de ceci, mais le fait eſt notoire.
O ſage Salomon, des Rois le plus grand Roi!
Tu parles d'or, et dois être cru, ſur ma foi,
Quand tu dis que parmi les hommes
Bourgeois, manants et gentilſhommes,
Tu n'en trouvas ſur un millier
Qu'un ſeul de bon; mais que parmi les femmes,
Quoiqu'en cherchant avec un ſoin particulier
Tu n'en trouvas pas une exempte de tous blâmes:

Ainſi dit Salomon qui connaiſſait Meſdames
Votre méchanceté; je crois être correct
En diſant que Jéſus dont ſage eſt la parole,
Et le plus ſouvent bénévole,
Parle bien rarement de vous avec reſpect.
Pour vous punir de cette humeur frivole,
Qu'un feu volage, et tout ce qui s'en ſuit
Tombe ſur vos corps cette nuit!
Vous devez bien le voir, ſi n'avez la berlue,
Cet honorable et digne Chevalier
Parce que vieux, il a perdu la vue,
Va ſe trouver cocu de par ſon Ecuyer;
Cette choſe eſt intolérable:
Voyez le libertin ſur l'arbre il eſt aſſis,
Voyez le ce bel Adonis,
Penſant à ſon projet damnable.
De par ma Majeſté maintenant Moi je veux
Rendre la vue à ce pauvre bon vieux,
Afin qu'il puiſſe voir le laid tour qu'on lui joue,
Et que ſa femme et l'autre il les bafoue!"

"Vous! vous ferez cela? c'eſt votre dernier mot!"
Repartit tout à coup aigrement Proſerpine,
"Eh bien! je jure alors par ton âme divine,
O ma mère Cérès, de payer cet écot.
Je donnerai réponſe à cette femme
Bien que priſe *in flagrante delicto*,
Pour faire ſon mari plus ſot par Notre Dame!
Qu'il ne l'avait été tout d'abord . . . . *Memento!*
Ce ſera pour le ſexe un admirable exemple,
Et qui l'avertira *preſto*
Quand bien même la preuve exiſterait très ample
De ne jamais céder, et de crier haro

Sur vous, ſur vos deux yeux, enfin de faire eſclandre
Plutôt que de ſe rendre:
De tout ce brouhaha vous ſerez hébétés;
Parlez alors de vos autorités!
Je ne diſconviens pas que ce ſoi-diſant ſage
Votre juif Salomon put trouver du coulage
Parmi le ſexe féminin,
Cela rend-il parfait le ſexe maſculin?
D'autres hommes d'ailleurs ont trouvé dans le ſexe
(Ne parle point ainſi pour que cela vous vexe),
Du très bon, du très beau, d'admirables vertus,
Témoin ces femmes qui furent avec Jéſus,
Et qui juſqu'au martyre ont pouſſé la conſtance,
Elles étaient fidèles, que je penſe!
Enfin je vous dirai pour mon *ultimatum*
Parcourez les '*Geſta Romanorum*,'
Vous y trouverez le modèle
De mainte épouſe très fidèle.
Meſſire interprétez de ce roi Salomon
Un peu plus froidement le prétendu ſermon,
Et ne le prenez pas trop au pied de la lettre,
Car ce ſerait vous compromettre.
S'il a dit, je veux bien l'admettre,
Qu'il ne trouvait en vérité
Aucune femme bonne,—un point fort conteſté . . .
C'eſt que ſans doute à bout d'argument, de reſſource,
Il voulait exprimer que Dieu ſeul eſt la ſource
De la ſouveraine bonté,
Et non l'homme plus que la femme;
Contre la pauvre humanité,
Ceci ſoit dit ſans épigramme.
Dunque par ce vrai Dieu qui n'eſt qu'un ſeul en trois,
Pourquoi ce Salomon le vanter tant de fois?

Pour le Très Haut, certe il a fait un temple,
Et c'était donner bon exemple;
Mais il en a fait un auſſi pour les faux Dieux
Que pouvait-il faire de plus affreux?
Pardi! vous aurez beau plâtrer ſon front jaunâtre
Comme ſon nom, pour les blanchir,
Vous n'en ferez jamais qu'un idolâtre,
Qui fut fort débauché,—qui ne ſut pas vieillir;
Laiſſant là le vrai Dieu lorſque vint la vieilleſſe;
Et ſi ce Dieu n'eut fait à ſon père promeſſe
De l'épargner, reſté ſeul ſans appui,
Il eut perdu d'emblée et ſon royaume et lui.
Je n'eſtime pas plus qu'un fêtu, qu'une paille
Ce qu'il a dit de nous, et de lui je me raille;
Mais je ſuis femme enfin, force m'eſt de parler,
Et ma foi de le ſabouler;
A l'écouter nous ſommes des bavardes,
Pour peigner ſes vertus lui prépare des cardes
Qui laiſſeront à jour ſes vices plus nombreux
Que ne le ſont mes beaux cheveux."

"Femme," dit ce Pluton, "ne ſois plus en colère,
Décidement j'abandonne l'affaire,
Mais comme j'ai fait le ſerment
De lui rendre la vue, il l'aura ſûrement,
Un Roi ne peut mentir et n'a que ſa parole,
Et jamais il ne la viole."
—"Et moi," dit-elle, "n'en démors
Elle aura ſa réponſe alors;
Car ſi vous êtes Roi, j'exiſte Souveraine,
Et la féerie en moi voit ſon auguſte Reine:
Eh! bien donc briſons la deſſus!"
"Briſons!" a dit Pluton, "femme n'en parlons plus!"

Maintenant revenons à cette promenade
Que fait Janvier avec ſa belle camarade,
Lui chantant comme un perroquet:
" Je t'aime, je t'aime, je t'aime,
Je t'aime bien plus que moi-même,
Plus que mon or, et mon coffret."
Les voilà de retour juſte à la même place
Où ſe trouve le beau poirier
Où ce Damien gaiement eſt perché dans l'eſpace
Tout en haut, attendant ce gentil Ecuyer
Avec ardeur nouvelle,
Sa jeune tourterelle.
Cette fraîche Maïa commence à ſoupirer,
Et crie: " Oh! mon côté! ça ne fait qu'empirer!
Oh! maintenant," pourſuit-elle, " Meſſire,
Il me faut à tout prix il n'y a pas à dire
Des poires que je vois là haut,
Au plutôt il m'en faut;
Si vous ne me laiſſez contenter cette envie,
C'en eſt fait de ma vie!
Une femme dans mon état
On doit toujours la ſatisfaire,
Ce ſerait un aſſaſſinat
Lui refuſer tout ce qui peut lui plaire."

" Que n'ai-je un ſerviteur ici," dit ce Janvier,
" Il grimperait de ſuite à ce poirier,
Car moi je ſuis aveugle."— . . " Oui, Meſſire," dit-elle,
" Mais ſi vous voulez bien, oh! pour l'amour de Dieu,

Vous mettre au pied de l'arbre, et puis m'aider un
peu
En me faifant quafi la courte échelle,
Je grimperai très bien, fi puis fur votre dos
Pofer mon pied qui n'eft ni lourd, ni gros."
—"Certes," dit ce Janvier, "je vais t'aider, mignonne,
Et de mon dos te faire un banc,
Je voudrais donner tout mon fang
Pour être utile à ta gente perfonne."

Il fe baiffe, elle fur fon dos
Monte auffitôt d'un pied lefte et difpos,
Et puis atteint de fa main blanche
La branche.
Mefdames, ne vous fâchez pas,
Excufez-moi, vétilleux eft le cas ;
Vite vous dirai donc, que Damien la foulève,
(Le drôle était rempli de sève),
Et puis dès qu'elle eft dans fes bras,
Immédiatement il en a fait fon Eve ;
Je tire le rideau fur leurs joyeux ébats.

Pluton témoin de cette groffe injure,
Des yeux de ce Janvier a foudain fait la cure.
Le Janvier voit, il eft heureux,
Mais penfant à fa femme, il a levé les yeux
Sur l'arbre . . . et que voit-il ? . . hélas ! on le devine
Il voit Damien, fa femme, à la fourdine
Jouant avec ardeur un jeu pas mal ardu,
Le jeu du Paradis perdu.
Et le voilà qui pleure, et qui hurle et qui crie :
" Que fais-tu là, catin ? . . Dis, par Sainte Marie ?"

Maïa ſoudain avec un grand ſang-froid:
"Meſſire, qu'avez-vous? quelle mouche vous pique?
Qui vous offuſque à mon endroit?
Ayez quelque raiſon, ſoyez moins frénétique:
Je cherche à vous aider pour vous rendre les yeux,
Et de vos cris déjà vous fatiguez les cieux?
Si je mens que ce ſoit au péril de mon âme:
Pour vous guérir on a preſcrit à votre femme
De lutter au haut d'un poirier
Avec un homme,
Comme
Un démon dans un bénitier,
Et j'ai lutté, Dieu ſait, ma conſcience eſt pure,
De votre guériſon en eſpérant la cure."
—"Lutter dà," reprit-il, "vous appellez lutter
Ce que j'appelle exécuter
Tous les hauts faits du mariage,
Merci, n'en veux pas davantage!
Il s'eſt fait ton mari, je l'ai vu de mes yeux,
Et par le cou je veux
Etre pendu, ſi dans ma rage
Je ne vous fais mourir tous deux."
"Il faut," dit-elle alors, "que faux ſoit mon remède;
Car bien ſûr, Dieu me ſoit en aide!
Ne diriez pas cela, très cher, ſi pouviez voir;
Mais las! vouloir n'eſt pas pouvoir,
Vous avez quelque peu de vue,
Mais étant imparfait cela devient berlue."
—"Auſſi bien que j'ai jamais vu,
Je vois," dit-il; "ne ſuis de bon ſens dépourvu;
De mes deux yeux j'ai vu l'acte de cocuage,
Comment reſter paiſible après un tel outrage?"

« Vous rêvez, vous rêvez, bon Sire, vous rêvez,
Et n'y voyez encore au bout de votre nez ;
Hélas !" dit-elle, " oh ! que j'étais bonaſſe,
Pour vos yeux de chercher un remède efficace ?"
—" Ores, Dame," dit-il, " me voilà convaincu
Que vous ne m'avez fait cocu ;
Que tout ſoit oublié, pardonnez-moi, ma vie !
Et deſcendez, à ce je vous convie ;
Mais je croyais avoir vu de mes nouveaux yeux
Qu'avec toi ce Damien qui n'était du tout ſage
Etait couché ſous cet épais feuillage,
Et me faiſait cocu devant l'aſtre des cieux !"
—" Oh !" dit-elle, " oui dà, Meſſire
Penſez tout ce que vous voulez,
Quand à moi je n'en pourrais dire
Pour vous, probablement aſſez :
Toutefois ſachez bien qu'un homme qui s'éveille
Croit voir un arc-en-ciel dans un cul de bouteille,
Et ne voit qu'au même il s'eſt fait
Qu'alors qu'il eſt éveillé tout-à-fait.
Faut-il donc s'étonner vraiment qu'un ex-aveugle
En voulant regarder ſi haut,
Ait ſon œil ſi troublé, qu'il beugle
En ſe figurant être un ſot ?
Juſqu'à ce que votre œil ait pris ſa conſiſtance,
Ne vous fiez à l'apparence.
Souventefois, de par le Roi du ciel
Un homme croit voir une choſe
Qui ne la voit du tout comme elle eſt, . . et la cauſe,
C'eſt que ſon point de vue eſt ſuperficiel ;
Avec ce principe on s'expoſe
En regardant ainſi tout de travers,
A croire le monde à l'envers."

Sur ce, Maïa d'un bond de l'arbre ſaute à terre.
Ce Janvier la reçoit, il l'appelle ſa chère,
L'embraſſe, la careſſe, admire ſes attraits,
Les loue, et la conduit joyeux dans ſon palais.
Maintenant bonnes gens j'ai fait ma parlerie,
Dieu nous béniſſe ainſi que la vierge Marie!

FIN DU PREMIER VOLUME.

CHISWICK PRESS:—PRINTED BY C. WHITTINGHAM,
TOOKS COURT, CHANCERY LANE.



LA FLEUR ET LA FEUILLE:

POEME

AVEC LE TEXTE ANGLAIS EN REGARD, TRADUIT

EN VERS FRANÇAIS

DE GEOFFREY CHAUCER.

PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN,

TRADUCTEUR DES "FABLES DE GAY."

Prix 2s.

LONDON:

BASIL M. PICKERING, PUBLISHER, 196, PICCADILLY,

Next ST. JAMES'S CHURCH. (W.)

1857.

LA FLEUR ET LA FEUILLE.

OPINIONS OF THE PRESS

ON THE

FIRST EDITION, PUBLISHED IN 1854.

The resonant and delicately finished French language would seem to be a very unfit and inappropriate medium for the conveyance of the grim melody and stern aptness of our old Chaucer—the Nestor of English Poetry—so grave and quaint, so sonorous and stately. Yet here we have a translation of "The Floure and the Leafe," so exquisitely accurate, so classically precise, as to form an epoch in the history of translation. There is a perfect apprehension of the spirit, the *morale* of Chaucer's poem, united to a delicate perception of the *epithetic* peculiarities of the quaint old philosopher. The little volume is deeply interesting to the technical taste of the curious in literature, and fascinating to a poetical mind. The masculine strength, the almost brusque energy of the grand old master finds a softened, melodized, but not enervated echo in this beautiful and artistic refrain. The execution of the design has all the minute beauty of some rare cabinet picture.—*British Army Dispatch* (*December* 29, 1854).

Who will doubt the completeness of the *entente cordiale*, when old Chaucer's Poem of the Flower and the Leaf is translated into French verse? Our French friends are determined that the alliance shall be established upon a firm basis, and so set about understanding us, and direct their inquiries through the literature in which we are self-developed, even up to Chaucer. The earnest good spirit of the Chevalier de Chatelain will be appreciated in England; and we must add, that he has accomplished his task not only gracefully, but with a clear perception of the spirit and meaning of the father of English poetry.—*The News of the World* (*December* 31, 1854).

The admirers of our charming old poet will look with curiosity upon this novel literary labour, and the Frenchman desirous of making full acquaintance with our literature, or seeking to commune with a great spirit of a past time, will consult the pages with profit.—*The Court Journal* (*January* 6, 1855.)

The Chevalier has undertaken a difficult task, and has proved by the execution of it that he has not estimated his powers too highly. The poetry of Chaucer, even a native of

the country has a difficulty in understanding, and the Frenchman must, indeed, be naturalized in language as well as by law, who could attempt the translation of one of Chaucer's poems. The Chevalier de Chatelain has, however, preserved the spirit of the original "Floure and Leafe" with admirable fidelity and grace.—*The Britannia* (*January* 6, 1855).

The Chevalier de Chatelain has translated into French, with singular felicity, Gay's Fables, Charles Swain's poem of "The Mind," and many other pieces of modern authors. He has tried his hand at rendering some of the Scotch poetry of Burns into French verse; and now he applies himself to make the French reader acquainted with one of the most agreeable pieces of our oldest poet, whose thoughts are clothed in language which many English readers of the present day cannot understand without some practice. This elegant literary task the Chevalier has executed with an ability which shows the fitness of his qualifications for a work he is preparing for publication, entitled "Beautés de la Poësie Anglaise," which will comprise translations from more than two hundred English writers.—*The Era* (*January* 7, 1855).

The Chevalier begins to take a high place as a Minstrel, and ought to favour us with an original work; but in the meantime we are only too happy to possess anything so charming as the translation before us. This translation is in the same measure as the original, and yet exhibits all the facility of J. B. Rousseau.—*The Lady's Newspaper* (*January* 13, 1855).

The Chevalier must be an exceedingly erudite English scholar to be able to translate into French verse Chaucer's crude and almost obsolete vernacular. Very few of ourselves understand the "harsh Runic" of the fourteenth century, so Chaucer's language is as obscure to us moderns as that of *Le Roman de la Rose*, or of Rabelais is to the mass of Frenchmen. M. de Chatelain understands, however, the Gothic of the father of English poetry, and has proved that he does by a very accurate transcript of it into the quaint language and metre of Lafontaine. Chaucer's text is printed on one page, and on the other opposite is the Chevalier's pretty translation. The little book will afford a good exercise for Englishmen who comprehend modern French, but are not versed in the idiom that succeeded *les langues d'oc et d'oil*. The translation is creditable to the scholarship and poetic taste of Le Chevalier de Chatelain, who is blessed with such a gentle spouse, that they are destined to be the recipients of the second Dunmow flitch of bacon awarded by Mr. Harrison Ainsworth.—*Bell's Life in London* (*January* 14, 1855).

It should be mentioned here, that the Chevalier de Chatelain has made an attempt to introduce our Chaucer to his countrymen, by publishing a translation of *The Flower and the Leaf*, with the English text in juxtaposition. If this should meet with the success it deserves, the Chevalier will next perform the same good office for *The Canterbury Tales*. —*Chambers's Journal* (*January* 27, 1855).

A singularly accurate translation, embracing the thought and embodying the spirit of the great English poet.—*The Monthly Home Review* (*February* 1, 1855).

The pressure upon our columns for several weeks past has precluded the possibility of our noticing till to-day this very charming translation of Chaucer's "Floure and the Leafe," into elegant French verse. Some months ago we had occasion to notice the translation of Gay's Fables into the French language, by the same gentleman, a task which was performed to perfection. Difficult as it was to give Gay a French face, it is still more so to turn the quaint fancies of the father of English poesie into that language; yet M. de Chatelain has been equally successful, and even more exact than in his first effort to make his countrymen know that there are elegancies in the English tongue, harsh as it is in pronunciation, and difficult for a foreigner to master. Happily, France and England have at last begun to understand each other. The peace of forty years has just terminated in a warm-hearted alliance, and nothing can tend more effectually to confirm that grand achievement than to make our illustrious neighbours understand the peculiarities of our poetic literature. Such an end will be very much advanced by the appearance of this volume, which is as creditable to the translator's talent, as it is to his good feeling. Chaucer in French is indeed a curiosity, but whoever reads him page by page with the original in this version will find that the spirit is beautifully preserved, and that the metre is as exact as could by any possibility be produced.—*Bell's Weekly Messenger* (*February* 10, 1855).

The translator has very wisely attempted to catch the spirit of the original, in preference to a literal rendering, and has succeeded very well in his task.—*The Atlas* (*February* 10, 1855).

It is printed rather appropriately, in the olden style of type, with decorated initials, and forms a very neat little volume.—*Birkenhead Guardian* (*February* 10, 1855).

A free and elegant translation of Master Geoffrey's well known tale; and evincing that true poetic genius we have long known M. de Chatelain to possess.—*The Essex and West Suffolk Gazette* (*February* 16, 1855).

This metrical version of "The Flower and the Leaf," shows that the Chevalier is an apt and elegant interpreter of the father of English poetry.—*The Weekly Times* (*February* 18, 1855).

Turned into French with a bold hand and much poetical taste.—*The Chelmsford Chronicle* (*March* 2, 1855).

The Chevalier de Chatelain, who here presents us with Chaucer's poem of "The Flower and the Leaf" in French, and with the English on the opposite page, is well known for his elegant rendering of Gay's Fables, which our teachers of the French language have found so useful a text book for schools. The learned translator understands and appreciates the peculiarities and the force of the English language, and secures a favourable introduction for English poetry to our continental neighbours by presenting it in a becoming French translation, in which much of the rhythm and point of the original is preserved. To our own countrymen studying the French language—and to those who move at all in the world, its acquirement is a necessity as urgent as reading and writing—the translations of the Chevalier de Chatelain will be pleasing and useful. The small work before us is not the least difficult of those which a translator attempts to render into another language. There are comparatively few amongst our own countrymen who can read and appreciate the full meaning of Chaucer in his quaint idioms and versification, and to render anything approaching to a remembrance in another language would increase the difficulty a hundred fold. Yet the Chevalier is wonderfully successful in his efforts, and much of the spirit of the original is preserved in his French translation.—*The Bridgewater Times* (*March* 29, 1855).

This is a clever production. Its author has attempted, and with much success, the formidable task of rendering into the French language one of the purest and sweetest of the productions of Chaucer,—his poem of *The Flower and the Leaf*. The difficulty of translating poetry is at all times great: the subtle beauties of structure which constitute half its beauty evaporate in the process of transmutation, and the student confused between his endeavours to be literal and his desire to preserve the spirit of his original, is too often tempted to give up the exercise in despair.

When to the ordinary obstacles is added that of the poem to be translated from English, requiring first to be rendered into the current English of the day, the work becomes proportionately discouraging. This is the case with M. Chatelain's undertaking. We are quite aware that the language of Chaucer is not anything like so barbarous as the folly of

many of his editors in insisting upon retaining his barbarous orthography has led many to believe; we can also understand that to a foreigner conversant with Norman French some difficulties may be smoothed away; still enough remain to warrant us in pronouncing this production highly creditable to its author's talent and enterprise.—*Oxford University Herald* (*March* 31, 1855).

A very clever translation of Chaucer's "Floure and the Leafe."—*The English Journal of Education* (*April*, 1855).

The accomplished Frenchman who has just put Chaucer's dainty poem, "*The Floure and the Leafe*," into a Gallic dress, is profoundly acquainted with our language as well as his own. It is matter of just surprise that a foreigner should have thoroughly mastered the antiquated orthography, the obsolete words, the quaint conceits, which characterize the productions of the ancient father of English poetry. . .

. . . .

The translator has succeeded in his undertaking *à merveille*.—*The Bath and Cheltenham Gazette* (*April* 18, 1855).

It is printed in quaint old fashioned type, and is quite a gem in its way.—*The Cheltenham Examiner* (*April* 18, 1855).

The Chevalier de Chatelain, who has already translated Gay's Fables, Tupper's Ballads, and other favourite works into the language of sunny France, has now done the same with respect to Chaucer's poem of "The Flower and the Leaf;" and the result of the Chevalier's labours in this instance has been equally successful with his former efforts.—*Cheltenham Journal* (*April* 21, 1855).

Our old acquaintance, the venerable Geoffrey, appears before us in a new suit of entire French manufacture, and we must confess that if he has not improved by the transmogrification, he has at least added the charm of novelty to his native attractions. M. de Chatelain is evidently an ardent votary of the muses, and offers his devotions at their shrine with his whole heart; consequently his voluminous productions are more than usually attractive from their earnestness. Many of our readers will doubtless appreciate the merit of this translation of our oldest English poet, and we recommend it to their perusal.—*Bell's News* (*December* 1, 1855).

It is truly wonderful how M. de Chatelain has conquered the difficulties of that "well of English undefiled," "the morning starre of English poesy"—Chaucer.—*Birmingham Daily Press* (*August* 27, 1856).

This is a beautiful little volume, printed in the antique style, containing a very good translation into the French language of Chaucer's sweet little poem, "The Flower and the Leaf." The great advantage to English students of French, or French students of English, is that the original is on the opposite page to the translation. The book is got up very neatly, and speaks well for the learning, care, industry, and taste of the well-known author of the translation.—(*The Bristol Advertiser, January* 26, 1856.)

We had almost begun to fancy Chaucer a sealed book to foreigners, and very nearly so to not a few natives. The Chevalier de Chatelain has read Chaucer to some purpose. He has drunk a deep draught from the very fountain of English literature—the well of Saxon undefiled—and given its beauties to his compatriots with wonderful fidelity. Bibliomaniacs will be gratified at the typography—a facsimile of the Louis Quatorze style: and the parallel pages of English and French render it an admirable study for the acquisition of either idiom!—*The Northern Times* (*November* 29, 1856).

LONDRES:

BASIL M. PICKERING, Publisher, 196, Piccadilly, next St. James's Church. (W.)

Pour Paraître, après la Publication de la Traduction des Contes de Cantorbery,

BEAUTES DE LA POESIE ANGLAISE.

PAR LE

CHEVALIER DE CHATELAIN.

ONT DEJA SOUSCRIT AUX BEAUTES :

	Exemplaires.
1852.	
Robert Snow, Esq. (feu)	1
Miss Dawbarn	1
W. G. M. Reynolds, Esq.	4
Robert Potts, Esq.	6
Henry Lovell, Esq.	4
An Englishman	4
Casimir Bonjour, homme de lettres (feu)	1
1853.	
Sir Henry Webb	1
A. Sargood, Esq.	1
Dennecourt, A. homme de lettres	1
Thomas Campbell, Esq.	1
Comte Molé, de l'Académie Française (feu)	3
Monsieur Winthorp Sargent (Philadelphia)	1
Madame Bérard	12
1854.	
Charles Swain, Esq.	1
Monsieur Delepierre, LL.D. F.S.A.	1
S. G. le Duc de Sutherland	1
Edwin Arnold, Esq.	1
1855.	
John Dobell, Esq.	1
Westland Marston, Esq.	1
1856.	
Y. Z. (from New York)	50
Miss Sophia Milligan	5
J. A. Langford, Esq.	1
The Right Hon. the Earl of Ellesmere (the late)	1
Mrs. E. M. Mackesie	1

1857.

George Wilson, Esq. 1
D. W. Barker, Esq. 1
John Leekey, Esq. 1
J. E. Reade, Esq. 1

Cet ouvrage contiendra outre des poésies d'auteurs anonymes la traduction de morceaux choisis des poètes dont les noms suivent :

Addison
Ainsworth, W. H.
Aird, Thomas
Akenside, Mark
Allingham, W.
Anderson, Rév. J.
Anthony, J. P.
Arnold, Edwin
Arnold, Matthew
Arnold, M. E.
Aytoun, W. E.
Bacon, Lord
Bailey, P.-J.
Banks, G. Linnæus
Barbauld, Mrs.
Barbour
Barham, Rév.
Barker, J.
Barnard, Lady Anne
Barrick
Barry, M.-J.
Barton, Bernard
Bayley, J. H. R.
Bayliss, Wyke
Bayly, T. H.
Beattie, Dr. James
Beddoes
Bellamy, Thomas
Bennett, George
Bennet, Mary
Bennet, W. C.
Berenger
Bertrand, C.
Beveridge, Mrs.
Blacker, Colonel
Bloomfield, Robert
Boddington, Mrs.
Bowles, Miss
Bowles, Rév. W.-Lisle
Bowring, Sir John
Bradbury
Bradstone (Shine)
Brown, Frances
Browning, Mrs.
Bryant, W. C.
Burns, Rév. J. D.
Burns, Robert
Burrington, E. H.
Butler, Mrs. F. Kemble
Byron, Lord
Campbell, Thomas
Capern, Edward
Carew, Thomas
Carpenter, J. E.
Cassels, W.-R.
Chatelain, Clara de
Chatterton, Thomas
Chaucer, G.
Chester, Rév. G. J.
Cibber, Colley
Clare, John
Cochrane, Baillie
Coleridge
Collins, W.
Conder, Josiah
Congreve, W.
Cook, Eliza
Cooper
Corbet, Richard
Cornwall, Barry
Cowley, Abraham
Crashaw, R.
Croly, Rév.
Cunningham, Allan
Currer
Dale, Rév. Thomas
Dalton, G. Stuart
Dana, H.

LES BEAUTES DE LA POESIE ANGLAISE,

FORMERONT DEUX FORT VOLUMES,

AVEC TEXTE EN REGARD.

On souscrit à *Londres*, chez Basil M. Pickering, 196, Piccadilly, (W.) next St. James's Church, où l'on s'inscrit d'avance, ainsi que chez le Chevalier de Chatelain, No. 27, Grafton Place, Euston Square (N.W.); à *Paris*, chez Frank, No. 67, Rue Richelieu; et à *New York*, chez H. Baillière, No. 290, Broadway.

La liste des souscripteurs sera publiée en tête de l'ouvrage.

